Digitized by Google

Educ 8308.37

SIGILLVM ACADEMIÆ HARVARDIANÆ IN NOV: ANG:

CHRISTO ET ECCLESIÆ

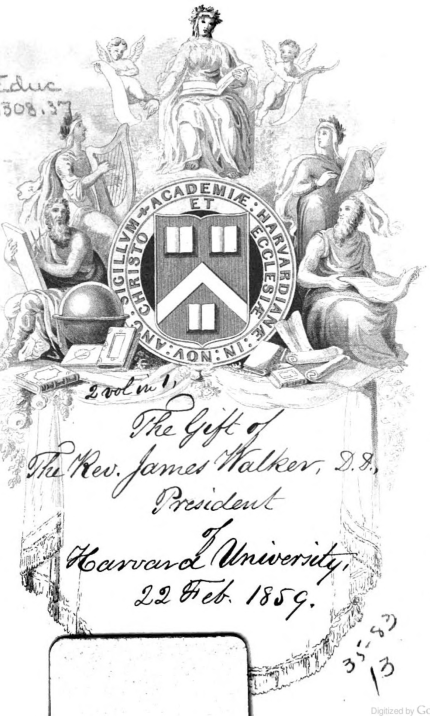
vol. 1,

The Gift of
Rev. James Walker
President
of
Harvard Univer.
22 Feb. 1859

Digitized by Google

Digitized by Google

Educ 308.37



2 vol in 1,

The Gift of
The Rev. James Walker, D.D.,
President
of
Harvard University,
22 Feb. 1859.

35-83
13

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉDUCATION

DES

MÈRES DE FAMILLE.

Digitized by Google

Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur et vertu.

(J.-J. ROUSSEAU, Emile, liv. V.)

IMPRIMERIE RUE DE BERLAIMONT.

Digitized by Google

DE L'ÉDUCATION

DES

MÈRES DE FAMILLE

OU

DE LA CIVILISATION

DU GENRE HUMAIN

PAR LES FEMMES;

Par L. Aimé-Martin.

TOME PREMIER.

Bruxelles,
MELINE, CANS ET COMPe.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1837.

Digitized by Google

Educ 8308.37

1859. Feb. 22.
Gift of
Rev. James Walker
of Cambridge.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Il y a quelques années je conçus le projet d'étudier la France, de connaître son sol, ses monuments, ses villes, ses hameaux, et cette vaste ceinture de fleuves, de mers et de montagnes qui se déroule des Pyrénées aux Alpes, de la Méditerranée à l'Océan. J'espérais un grand plaisir de cette course : mes espérances ne furent pas trompées. Sous les climats les plus doux, je rencontrai des populations intelligentes, et une singulière abondance de tous les biens de la terre. Je vis avec admiration d'innombrables vaisseaux entrer dans nos ports, et y verser les richesses des cinq parties du monde ; ces richesses, plus de cinquante mille voitures de roulage s'en emparent, et les dispersent çà et là dans le pays, dont elles entretiennent sans cesse le mouvement et la prospérité. Ici, les fers de la Norwége s'enflamment et s'amollissent

sous le marteau des forgerons ; là , se déploient en tissus moelleux les laines d'Espagne et de Cachemire ; plus loin , des peuples d'ouvriers reçoivent le coton des Indes , le filent , le tissent , et lui impriment les plus vives couleurs : je trouvai partout les vieux cloîtres et les vieilles abbayes transformés en manufactures : leurs voûtes profondes répétaient les chansons des ouvriers , et le bruit sans repos des machines à vapeur. J'étais ravi de tant de bien-être ; mais ce qui excita vivement ma surprise, ce fut de voir l'impulsion immense donnée à tout le pays par l'éducation d'un insecte. Du midi au nord , des frontières de l'Italie aux montagnes volcaniques du Vivarais, une chenille excite partout l'activité. A Avignon, à l'Isle , à Vaucluse, on dévide ses cocons. En Normandie , les doigts exercés des femmes attachent ces fils à de légers fuseaux , et jettent mille gracieux dessins sur les mailles aériennes de nos blondes. A Saint-Étienne , ces mêmes fils se tissent en rubans qui se déroulent sur toute la surface de l'Europe. A Nîmes , on en fabrique des étoffes , qui bruissent et chatoient comme des métaux. A Lyon, mon beau pays , ils se déploient en velours épais , en gazes

transparentes comme l'air et brillantes comme la nacre, en satin, en damas, en lampas. A Paris enfin, la soie rivalise le pinceau, et va jusqu'à reproduire, sur les somptueuses tentures des Gobelins, les tableaux des plus grands maîtres. Telle est la richesse de la France. Mais ces chefs-d'œuvre de l'art, ces prodiges de l'industrie, que sont-ils en comparaison des biens que lui prodigue la nature? Vous y voyez tous les climats, vous y rencontrez toutes les cultures : au midi, l'olivier, le citronnier, l'oranger; au nord, le mélèze et le sapin : les deux extrémités de la chaîne botanique. Les arbres de la Perse et des deux Amériques viennent s'y mêler à l'orme féodal et aux chênes de la vieille Gaule; les fruits parfumés de l'Asie au pommier indigène ; la flore entière de l'Orient, à l'humble violette, à nos couronnes de bluets, aux bouquets champêtres de la pâquerette et de la mystérieuse verveine. Ainsi la France se couvre des productions du nouveau monde et des trésors de l'ancien. Du haut de ses coteaux chargés de vignes, des fleuves de vin coulent éternellement dans la coupe de tous les peuples; tandis que sur ses larges plaines les moissons ondoient, comme les flots de

la mer, sous le vent qui les courbe, sous le soleil qui les mûrit.

A la vue de tant de biens, mon cœur bondissait de joie. Je m'écriais : Chère patrie ! terre fortunée ! tu possèdes tout, richesse, intelligence, liberté. Est-il sur le globe un spectacle comparable à celui de ta gloire ! Tu t'es dépouillée de tes superstitions et de tes vices, comme on se dépouille d'un haillon flétri : plus de moines inutiles, plus de droits féodaux, plus de corvées, plus de servages, plus de castes qui se méprisent, plus de provinces rivales et jalouses ; je ne vois dans ton sein qu'un peuple, et dans ce peuple qu'une famille ! Et en parlant ainsi, il me semblait que, partout, j'allais entendre l'hymne de la reconnaissance, qui se chantait au fond de mon cœur.

Hélas ! j'ose à peine l'écrire : sur cette terre de promission, au milieu de ces familles comblées des biens qui rendent la vie douce et facile, je ne rencontrai, lorsque je vins à l'épreuve, que les petits enfants, ces créatures légères, insouciantes comme les oiseaux du ciel, qui fussent véritablement heureux. Le reste de la population, jeunes et vieux, citadins et villageois, semblait travaillé

d'un mal intérieur qui ne lui laissait aucun repos. Du sein de ses campagnes, le laboureur jette sur les villes un œil de mépris et d'envie; du sein de ses parcs et de ses jardins, le riche crie misère et désolation; le marchand se plaint de son commerce, l'artisan de son salaire, le banquier de la politique, tous de leur position sociale. Plus on monte, plus les paroles sont amères, plus les murmures sont puissants : l'incrédulité, qui, jadis, ne s'attachait qu'aux choses du ciel, est entrée dans les choses de la terre : le médecin ne croit plus à la médecine, le juge aux lois, le prêtre à la religion, le soldat à la gloire, le jeune homme à l'amour; les rois mêmes ne croient plus à la royauté; et le dégoût qui ronge toutes les âmes les précipite dans des ambitions désespérées.

Ainsi partout l'abondance, et partout la plainte : triste tableau de notre belle France. Ce peuple industrieux, qui m'était apparu comme une grande famille, ne me sembla plus qu'un être misérable, qui cachait, sous de riches habits, des plaies hideuses, et l'ennui, ce vide profond, sous les éclats d'une gaîté factice. L'admiration avait cessé, et une pitié active et brûlante s'emparait de tout mon

Digitized by Google

être. Je cherchai la cause du mal, et je crus l'avoir trouvée dans le manque d'instruction et de loisir. Pour donner du loisir, que fallait-il? Inventer des machines qui suppléassent les forces de l'homme. — Et pour donner de l'instruction? Inventer des méthodes, faciliter l'enseignement, multiplier les écoles, répandre les journaux et les livres. Jeune alors et ne doutant de rien, je me mis au travail. J'avais fait quelques études pour entrer à l'école polytechnique, où, depuis, Louis XVIII m'appela à professer l'histoire, l'histoire de France, l'histoire du pays; car le roi législateur voulait donner une instruction nationale à la grande école [1]. Ces études savantes, je les renforçai. Je devins géomètre, mécanicien, chimiste, et même économiste. Je m'emparai de toutes les inventions nouvelles, je les multipliai : dans ma pensée, la France se couvrait de chemins de fer, et nos campagnes se cultivaient sans peine.

[1] Une ordonnance du 13 novembre 1830 a substitué au professeur d'histoire de France un maître d'allemand et un maître de composition française. L'auteur de ce livre se propose de publier incessamment l'*Histoire scientifique et politique de l'École Polytechnique.*

J'avais des machines pour essarter les forêts, d'autres pour labourer les terres. Avec un peu de charbon et quelques gouttes d'eau, j'éclairais les villes, je donnais des coursiers à nos chars, des ailes à nos vaisseaux, des doigts à nos mécaniques; je les faisais filer, tisser, forger, imprimer, voyager; elles produisaient tour à tour, comme des êtres pensants, des aiguilles, du papier, des canons, des habits, des meubles, tout cela sans interruption et sans fatigue : pendant que la vapeur travaille, l'homme se repose et jouit.

Le loisir étant trouvé, il fallait l'employer au profit de l'intelligence, étudier les systèmes d'éducation, les méthodes d'enseignement, substituer les idées nouvelles aux idées anciennes, propager Jacotot, Fourier, le phalanstère, l'enseignement mutuel, et jusques aux frères ignorantins. Ici je n'eus qu'à suivre le mouvement général, les hommes les plus éclairés s'occupaient alors de l'instruction populaire, je m'associai à toutes leurs pensées, j'adoptai tous leurs systèmes : des milliers d'écoles s'ouvrirent, et l'instruction primaire courut des cités aux villages, gracieuse et riante, comme dans un beau jour on voit les habitants

Digitized by Google

des villes, sortir en habits de fête et se répandre au loin dans les campagnes. Mais c'était peu d'apprendre à lire au peuple ; si on ne lui donnait des livres, rien n'était fait. C'est alors que nous inventâmes les bibliothèques communales, les éditions compactes, le Rousseau des chaumières et les classiques de la petite propriété : belles inventions, moins belles pourtant que celle des Magasins pittoresques et de l'Encyclopédie à deux sous !

J'en étais là, lorsqu'épuisé par le travail et voyant chaque jour ma santé dépérir, l'inquiétude me prit. Je commençai à craindre de ne pas jouir de l'arbre arrosé de mes sueurs. Fallait-il donc mourir à la veille d'un aussi beau succès, renoncer à voir la France heureuse et régénérée ? Je fis venir mon médecin, homme de sens et de conscience, et en lui montrant les tas de paperasses qui m'environnaient, je lui exposai longuement la cause de mon mal, mes projets, mes espérances, mes craintes et ma vie consumée par le travail. Il m'écouta d'abord d'un air de résignation, puis tout à coup : — Et où diable tout cela peut-il vous mener ? dit-il en jetant sur moi un regard oblique et railleur.

Digitized by Google

— A faire le bien de la France, sans doute.

— J'entends ! Et pour parvenir à ce but ; on veut des places, du pouvoir, de l'argent, une haute position dans le monde.

— Mais rien de tout cela, docteur.

— Quoi ! vous n'avez point d'ambition ?

— Point d'ambition, docteur.

— Alors, tranquillisez-vous, la maladie n'est pas grave ; il suffira d'un peu de repos et de l'air de la campagne.

J'allai donc m'établir à deux lieues de Versailles, à l'extrémité d'une plaine immense, dont les moissons dorées étincèlent sans interruption et sans ombre. Là, le plateau se creuse et se bifurque; là, s'ouvre comme par enchantement une suite de vallées riantes, dont les vertes prairies se prolongent à l'infini entre deux coteaux couverts de riches cultures et couronnés de bois de châtaigniers. C'est sur la lisière de ces bois que s'élève le joli village de Châteaufort, avec son clocher champêtre, ses deux tumulus ou tombeaux gaulois placés comme deux bastions sous les ruines pittoresques du château de Hugues-le-Cadavre, et au milieu de tout cela une simple maisonnette, bien ombragée, bien

rustique, habitée par une famille du bon vieux temps, et où l'amitié m'offrait un asile.

Je passai là deux longues années occupé de ma santé, occupé surtout de mes projets, m'associant à tous les travaux des sociétés philanthropiques pour la diffusion des connaissances utiles, et encourageant mes amis à la poursuite du grand œuvre de la régénération universelle. Grâce à Dieu, les résultats ne se firent pas longtemps attendre, mais ils furent en raison contraire de mes espérances. Plus l'instruction s'étendait, plus croissait le malaise. La science irritait au lieu d'adoucir, et le mal, je ne pouvais le nier, car il me poursuivait jusque dans ma solitude. Ce gracieux village, qui possédait une école, et où j'avais trouvé les établissements et les perfectionnements du siècle; ce village, dont tous les habitants savaient lire, et dont un peu d'instruction et de loisir aurait dû multiplier les jouissances; eh bien! on n'y entendait que des plaintes et des gémissements. Quelques vieillards, mais en petit nombre, regrettaient le seigneur qui recevait une fois par an le fermier à sa table; d'autres, moins fiers, regrettaient les moines qui distribuaient la soupe à la porte du couvent. Les plus riches

s'offensaient de rencontrer dans la vallée les parcs somptueux de deux ou trois banquiers ; les plus pauvres enviaient les riches, et voulaient le partage des terres, l'abolition des impôts, et la république. Enfin, les jeunes gens à peine échappés de l'école, déclaraient que la science et le bon sens ne dataient que de leur arrivée dans ce monde, et que le pays, c'était la jeunesse. Il y avait là comme un abrégé de la France.

Voilà, me disais-je, une expérience douloureuse, et qui pourra faire réfléchir les solliciteurs du progrès. Je viens de l'éprouver : à mesure que l'intelligence accroît ses richesses, la moralité s'appauvrit; et dans les têtes vides, le sophisme et l'envie naissent avec la pensée. Ainsi j'avais mal compris la situation de la France, ou mal imaginé le remède : j'étais atterré

Dans le premier moment, je ne me consolais que par des violences : je voulais brûler les livres, déchirer les journaux, tuer l'industrie, déraciner l'arbre fatal de la science. J'allais jusqu'à penser que tout ce qu'on appelle peuple, c'est-à-dire le genre humain, moins quelques êtres privilégiés, est fait pour croupir éternellement dans la bassesse

Digitized by Google

et dans l'erreur; que les despotes font bien de terrorifier cet animal indocile; que les moines font bien de le retrancher du nombre des êtres pensants; que ce n'est qu'en l'enchaînant dans l'ignorance et la misère qu'on peut maîtriser ses passions mauvaises; et qu'il faut le dompter comme la brute, par la faim et par la peur, puisqu'il ne veut pas être heureux, comme les anges, par l'intelligence et la lumière.

J'étais plein de ces pensées, et, comme un autre Machiavel, je les transformais en système, lorsqu'une circonstance singulière vint tout à coup les modifier. Au fond de la vallée, sur la gauche, on voit encore aujourd'hui une maison élégante, si heureusement située, que les bois, les collines, les pâturages et les hameaux qui l'environnent, semblent les fabriques naturelles de son parc et de ses jardins. A côté de cette maison, un peu au-dessus du ruisseau, est une école de village bien ombragée, et dont le modèle ne se trouve que dans les romans d'Auguste Lafontaine; en face, un pont, dominé par un moulin, créé pour le plaisir des yeux et l'amusement des peintres; enfin une petite chapelle, où repose, sous un arbre modeste, la

dame du lieu, morte à la fleur de l'âge, mais dont la piété et la beauté ont laissé de longs souvenirs. Ce groupe d'arbres, de maisons et de pavillons, et deux tourelles gothiques qui apparaissent dans le bois, forment un point de vue ravissant au milieu de la plus profonde solitude, car le chemin n'est sillonné que par les lourdes voitures de bûcherons, et les pieds des troupeaux qui, vers la fin de l'automne, animent la vallée.

Tous les dimanches, averti par la cloche de la chapelle, j'allais y entendre la messe. C'était un charmant spectacle que de voir les villageoises dans leur simple parure, s'acheminer à la même heure, et de tous les points du vallon, à travers la prairie; je dis les villageoises, car, dans les hameaux, il n'y a plus que les femmes qui aillent à l'église. Il arrivait cependant quelquefois que j'avais un compagnon. C'était un homme vénérable, dont je ne pouvais me lasser d'admirer la piété ardente et ingénue. Malgré ses vêtements grossiers et quelque apparence de misère, tout, dans sa personne, exprimait le calme, et, par un charme inexplicable, ce calme arrivait de son âme à la mienne, à mesure que je le contemplais. La rencontre de

cet homme excita ma curiosité; je pris des informations, et je sus bientôt qu'il vivait de la charité publique. C'est, me dit-on, que, dans un âge avancé, il a perdu deux braves garçons qui auraient été ses soutiens : l'un est mort à la Bérésina, l'autre à Waterloo; et leur mère n'a pas été longtemps à les rejoindre. Le voilà vieux et seul, il ne peut plus travailler; mais le propriétaire du château aide un peu le vieillard, et la commune fait le reste. Encouragé par ces récits, je l'abordai, en lui offrant un léger secours. « Vous avez besoin d'un habit plus chaud, lui dis-je; l'hiver sera rude, et il faut y songer un peu à l'avance. »

Il leva les yeux sur moi, son regard était serein.

« Et qu'ai-je besoin d'y songer, dit-il d'une voix émue, puisque Dieu en met le souci au cœur des braves gens? »

Voilà un homme bien résigné, dis-je à part moi, il faut que je m'enquière des occupations de sa vie, et du nombre de ses pensées.

« Savez-vous lire? lui dis-je.

— Oui, monsieur. Dans ma jeunesse, j'ai reçu les leçons du curé, un bien brave homme, qui se plaisait à instruire les enfants.

Digitized by Google

— Et vous avez des livres ?

— Oh ! à mon âge, on ne lit plus, on prie !

— Vous priez donc souvent ?

— C'est un si grand bonheur de prier ! Le soir, assis à la porte de ma pauvre cabane que vous voyez là-bas, sous les châtaigniers, je regarde coucher le soleil, et je dis : Notre Père !

— Et c'est là toute votre prière ?

— Y en a-t-il qui remplisse mieux le cœur ? Notre Père ! Souvent, après avoir prononcé ces mots, je m'arrête ; et en voyant les troupeaux qui reviennent des champs pour nous donner du lait, en voyant le soleil qui se lève et se couche sur la vallée, je bénis sa chaleur qui fait croître l'herbe de nos prairies, et les fruits de nos arbres, et le blé de nos champs. Oh ! alors, je sens bien que ma prière est vraie, et j'en ai pour toute la soirée à songer à ces mots : Notre Père !

— Et dans la mauvaise saison, que faites-vous ?

— Je regarde le ciel. Je vois ces grands nuages qui le traversent, et qui viennent je ne sais d'où, poussés par le vent, cheminant sans bruit, et versant, comme des arrosoirs, la pluie çà et là dans les plaines qui reverdissent, et nous donnent du

Digitized

pain, du beurre, du miel, ni plus ni moins que si Dieu les mettait lui-même dans nos mains. Ah! Notre Père, qui êtes dans les cieux, vous vivrez toujours! Les hommes ne peuvent pas vous faire mourir, comme ils ont fait mourir mes pauvres enfants! »

En parlant ainsi, les yeux du vieillard se remplirent de larmes, sa tête se pencha, et je l'entendis qui murmurait tout bas quelques mots, comme s'il eût continué sa prière.

« Mon pauvre Bertrand, reprit-il après un moment de silence, c'était le plus jeune, et il est mort à Waterloo en criant : Vive l'Empereur! Ah! s'il avait crié : Vive notre Père, qui êtes aux cieux! il vivrait peut-être encore! Et ma pauvre femme, qui est allée le rejoindre, je ne l'aurais pas perdue! Mais c'était la volonté de notre Père; et je le bénis, ajouta-t-il en essuyant ses yeux, car il a remplacé mes enfants par les gens de bien.

— Vous êtes trop solitaire au fond de la vallée; vous devriez vous rapprocher un peu du village.

— Hélas! reprit-il, je ne puis quitter ma maison; j'y ai vu naître mes enfants, et leur mère y est morte : d'ailleurs, comme dit notre curé, celui qui peut parler à Dieu n'est jamais seul.

Digitized by Google

— Et vous êtes content de votre sort?

— Comment ne le serais-je pas? Dieu ne m'a jamais abandonné.

— Oh ! vous méritez de l'être encore davantage, m'écriai-je, brave homme ! Tenez, prenez cet argent et priez pour moi, pour moi, soumis à moins d'épreuves, et qui n'oserais me dire aussi heureux que vous. »

— Est-ce donc qu'on prie pour de l'argent ! » dit-il avec émotion; et d'une main tremblante il éloignait le don que je voulais lui faire.

Je sentis que je l'avais blessé.

« Pardonnez-moi, lui dis-je; j'ai voulu faire, comme tous les gens du monde, un don intéressé; mais je reconnais ma faute, et je saurai la réparer. »

En parlant ainsi je saisis ses mains pieuses, que je baisai avec un saint respect. Puis je m'éloignai le cœur plein de tout ce que je venais d'entendre.

J'avais à peine fait quelques pas, qu'il me cria : « Je prierai Dieu pour vous, et aussi pour vos petits enfants, si vous en avez qui ne sachent pas encore prier ! »

On raconte du célèbre astronome Tycho-Brahé,

Digitized by Google

qu'une nuit, en sortant de son observatoire, il se trouva tout à coup environné d'une foule en tumulte, qui remplissait la place publique. S'étant enquis des causes d'une aussi grande affluence, on lui montra dans la constellation du Cygne une étoile brillante, que lui, aidé des meilleurs télescopes, n'avait jamais aperçue. Voilà de ces hasards qui humilient les savants et qui servent la science. Ma situation était assez semblable à celle du grand astronome. Un simple villageois venait de me montrer l'étoile qu'inutilement je cherchais depuis tant d'années.

Oui, je m'étais trompé : ce n'est ni l'industrie, ni la science, ni les machines, ni les livres, qui peuvent faire le bonheur d'une nation. Certes, toutes ces choses sont utiles à leur rang, et le soin du législateur doit être de les propager et de les multiplier; mais si, content d'avoir développé l'intelligence, cette partie terrestre de l'homme, il néglige de développer l'âme, cette essence divine de l'humanité, au lieu d'un peuple heureux, il ne verra autour de lui qu'une multitude inquiète dans ses passions sans frein, une multitude travaillée du double besoin de s'élever et de connaître, et

dont cet instinct sublime fait le supplice. Vous l'avez dirigée vers la terre, elle y reste, elle s'y attache au milieu des richesses et des voluptés qui s'épuisent; que n'ouvriez-vous les routes du ciel! L'âme se fût reconnue, surprise d'entrevoir enfin le but de ses désirs qu'on trompe, et de ses ambitions qu'on égare. Tout ce qui repose le cœur, tout ce qui agrandit l'humanité, nous vient d'en haut.

Vous voulez le bonheur, vous voulez le pouvoir, c'est encore là que Dieu l'a placé. Le peuple le plus instruit, s'il n'est aussi le peuple le plus religieux, ne sera jamais le peuple-roi.

Ainsi l'exemple du vieillard heureux dans sa misère, calme dans ses afflictions, m'avait conduit à la source du bien et du mal.

Nos passions terrestres, c'est l'arbre de la science; elles nous matérialisent si l'âme ne les divinise.

Je sentis alors pourquoi les développements isolés de l'intelligence avaient accru le mal au lieu de le détruire. Quel spectacle plus effrayant que celui d'un peuple actif et vigoureux, se débattant sans espérance, dans les murs d'airain de la fausse

Digitized by Google

gloire, de la personnalité et de l'égoïsme ! Ce spectacle nous le donnons au monde, parce que la pensée religieuse nous manque, et la pensée religieuse nous manque parce que les mères ont oublié de la déposer sur le berceau de leurs enfants.

A l'Étang-la-Ville, le 8 février 1834.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER.

DE L'INFLUENCE DES FEMMES.

DE LA NÉCESSITÉ DE LEUR ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'INFLUENCE DE DESCARTES SUR L'ÉDUCATION DES PEUPLES.

Le génie crée, le vulgaire consacre!
(CÉCILE FÉE, Pensées, p. 123.)

Je commence à m'apercevoir que dans ce monde damné il n'y a de bon que la vertu. Je suis las du vice, dont j'ai goûté toutes les variétés.
(LORD BYRON, Extrait d'une de ses lettres citées dans ses Mémoires, t. I., p. 326.)

Notre siècle est lent à se former. Depuis quarante ans que nous combattons, rien ne se décide : il semble que le mouvement généreux imprimé aux esprits n'ait servi qu'à les diviser. On discute sur tout, on n'a de principes sur rien ; et les rè-

Digitized by Google

gles de la morale, comme les délicatesses du goût, comme les doctrines de la philosophie, ont cessé d'être des lois à mesure qu'elles devenaient des opinions. Non, jamais l'esprit humain n'était tombé si bas! jamais l'esprit humain ne s'était élevé si haut! passant par tous les excès pour arriver à la vérité : des doctrines les plus rationnelles aux actions les plus insensées, des actions les plus glorieuses aux doctrines les plus abjectes; philosophes, chrétiens, évangélistes, royalistes, congréganistes, jacobins, nous nous sommes montrés au monde couverts des oripeaux de l'empire, des guenilles des sans-culottes, et des scapulaires du jésuitisme, tenant d'une main la table sublime des droits de l'homme, de l'autre le sabre de Buonaparte, ou la hache de Robespierre, et tombant de chute en chute, de repentir en repentir, jusqu'à l'indifférence de tous ces objets de nos adorations. Alors on s'affranchissait des préjugés, on renonçait aux priviléges, l'intelligence reprenait sa place, et la civilisation grandissait; alors aussi on faisait de la raison une idole, de la propriété un crime, de l'industrie une morale, de la terreur une politique, et de Marat un apôtre : la vertu avait ses gémonies, et le crime ses apothéoses. Étrange aveuglement! au milieu de cette confusion universelle des principes; après ce drame sanglant où tant d'hommes ont manqué de cœur, après cette risible comédie où tant d'hommes ont manqué de mé-

moire, une seule chose reste stable, c'est la foi de chaque intelligence à sa propre infaillibilité !

On n'imagine guère sans doute qu'une situation si bizarre ait pu naître des maximes de la sagesse. Il y a loin de nous à Descartes, démeublant et remeublant son âme en présence du monde civilisé, n'y laissant rien entrer sans l'étudier et le juger, repoussant le fatras de l'école et cherchant la vérité dans les lumières de sa raison !

Et cependant cette première impulsion décida du sort de l'Europe. Les révolutions opérées par le génie dans le monde des pensées, se terminent toujours par une révolution dans le monde actif et populaire. Jusqu'alors la foi avait été la mesure de la sagesse : toutes les matières philosophiques et théologiques se décidaient en quatre mots : le maître l'a dit. Les doctrines d'Aristote étaient aussi sacrées que celles de Jésus-Christ; on les soutenait avec des syllogismes, mais lorsque cette manière de raisonner ne suffisait pas, on en cherchait une autre : la flamme des bûchers fut pendant quelques siècles la dernière raison des docteurs, comme l'artillerie est la dernière raison des rois.

Descartes en appelle à l'examen ; et cette seule pensée donne, pour ainsi dire, un nouveau sens à l'Europe. Pour la première fois on ose contredire l'autorité du maître, et le monde intellectuel tout entier se trouve soumis au jugement de la raison.

Un petit volume de cent pages, l'examen de conscience d'un officier de vingt-trois ans, médité sous la tente, achevé dans les loisirs d'une profonde solitude, venait de changer les destinées des peuples et des rois ! Des peuples et des rois ! et cependant la méthode ne frappait que les erreurs de l'école ! mais sur ces erreurs, enseignées avec autorité, reposait tout le système social. Descartes crut réformer la philosophie, et non changer une civilisation ! Quelles étaient donc les puissances de la terre? et comment, au premier examen de la raison, tout s'est-il écroulé?

La mission philosophique de Descartes fut sublime, mais incomplète : il découvrit le principe qui devait nous délivrer de l'erreur, et se trompa sur le principe qui devait nous rendre à la vérité. « Pour atteindre la vérité, dit-il, il faut une fois » dans sa vie se défaire de toutes les opinions qu'on » a reçues, et reconstruire de nouveau tout le sys- » tème de ses connaissances. » Admirable travail que la France pensante voulut faire à son exemple, et qui la délivra tout à coup des castes, des priviléges, des superstitions, des préjugés, de toutes les erreurs, de tous les vices qui la dévoraient. Mais lorsque vint le moment de reconstruire avec ces ruines, chacun prenant sa raison pour juge, l'unité manqua. On cherchait le principe, et l'on ne rencontrait que des opinions. Alors, faute d'autorité commune, ou plutôt sur l'autorité de

Digitized by Google

Descartes, chaque raison individuelle se fit souveraine; il y eut division, discussion, anarchie, et le siècle tomba dans le chaos !

C'est là le point où nous en sommes; ce sont là les maux qu'il faut guérir : entreprise difficile, et dont le succès peut seul aujourd'hui commencer notre salut. Il s'agit en effet d'arracher l'homme au mensonge, et de le guider vers la vérité à travers le torrent de ses passions et de ses opinions; il s'agit de reconstruire le monde civilisé sur les bases du monde moral, et de sortir de la licence pour sauver la liberté : les pédants et les législateurs ne peuvent rien là. Ce n'est ni à la tribune, ni dans les clubs, ni dans les colléges, ni par des lois, ni par des réglements, que cette révolution doit s'accomplir. Ne demandons rien aux rois de la terre! pourquoi s'occuperaient-ils de l'avenir, eux qui n'ont pas même de lendemain ! N'exigeons rien de l'instruction publique; comment formerait-elle de bons citoyens, on ne lui demande que de bons écoliers! un peuple sans religion peut avoir des écoles, des colléges, de la science, rien de plus! Cherchons donc une puissance de toutes les heures, de tous les moments, de tous les siècles; une puissance indestructible, infatigable, amoureuse de son ouvrage, et qui enveloppe la société tout entière : adressons-nous à la famille, demandons-lui secours pour la famille, pour la patrie et pour l'humanité. L'homme aveuglé par ses passions marche sur les

Digitized by Google

bords de l'abîme, mais il ne veut pas y entraîner son enfant. Une mère peut désirer la fortune, peut rêver la puissance pour le fils qu'elle chérit; mais quelle épouvante si on lui disait : Ce fils, objet de tant d'amour, que tu nourris de ton lait, que tu couvres de tes caresses, fera l'apologie de Robespierre, et mourra sur l'échafaud! Perdue! à jamais perdue la génération qui vient de naître, si dans chaque famille il ne s'élève une voix en faveur de la vérité! c'est la vérité qui nous manque! la vérité, seule vie de l'âme, et seul avenir du genre humain!

Mais quelle est cette voix dont l'éloquence doit s'insinuer doucement jusqu'au fond de notre âme? qui fera entendre à nos enfants ces autorités éternelles qu'aucune révolution ne peut renverser? Il y a dans chaque famille une divinité méconnue, dont la puissance est irrésistible, la bonté inépuisable; qui ne vit que de notre vie, qui n'a de joie que de notre joie, de bonheur que de notre bonheur, et dont toute la force vient de l'amour : c'est elle que nous invoquerons. Mais avant de lui confier nos vœux, avant de lui demander la gloire de la patrie et le bonheur de nos enfants, nous devons étudier ce qui a été fait, de nos jours, sur des matières si importantes, et toutefois si nouvelles. Il sera temps d'appeler l'ouvrier lorsque nous connaîtrons l'étendue de l'ouvrage.

Napoléon disait un jour à madame Campan :

Digitized by Google

« Les anciens systèmes d'éducation ne valent rien; que manque-t-il aux jeunes personnes pour être bien élevées, en France ? — Des mères, » répondit madame Campan. Ce mot frappa l'empereur, la pensée jaillit de son regard : « Eh bien, dit-il, voilà tout un système d'éducation : il faut, madame, que vous fassiez des mères qui sachent élever leurs enfants ! »

Cette parole profonde est le sujet même de notre Livre. N'attendant plus rien de la génération présente, n'espérant plus rien de nos éducations publiques, nous nous sommes dit à notre tour : « Il » faut que nous fassions des mères qui sachent » élever leurs enfants ! »

Digitized by Google

CHAPITRE II.

MISSION DE ROUSSEAU.

J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain si l'on réformait l'éducation de la jeunesse.
(LEIBNITZ, Lettres à Placcius, t. V.)

Ce fut un mauvais siècle que le siècle de Louis XV: un roi sans pouvoir, des nobles sans dignité, un clergé sans vertu; les mœurs flasques de la régence, mêlées aux préjugés gothiques du moyen âge; toute la race féodale en habits brodés, princes, ducs, marquis, gentilshommes et gentillâtres, faisant un art de la corruption, et un mérite de la débauche, nobles par la grâce de Dieu, philosophes par la grâce de Diderot : têtes légères, têtes folles, lisant l'*Encyclopédie* comme ses censeurs, sans la comprendre; aspirant aux pensées profondes, et se réfugiant dans l'incrédulité sur la foi des facéties de Voltaire ou d'un conte de Voisenon ! Tel fut le siècle où parut Rousseau !

Au-dessous de cette troupe dorée, il y avait un

peuple qui regardait : on l'avait oublié là en bas, dans la rue, et cependant il regardait; s'amusant de ce grand spectacle, dont les acteurs, dépouillés tout à coup de leurs armures de fer et de leurs enseignes féodales, commençaient à lui paraître d'une race moins pure et moins formidable. Courbé sous le poids de sa longue servitude, ce peuple était resté barbare au sein de la civilisation, ignorant au sein de la science, misérable au sein de la richesse : on ne l'avait instruit ni de ses droits, ni de ses devoirs, et il se trouvait en face de ses maîtres comme un lion devant une proie, libre dans sa force et dans sa férocité !

Et qu'opposait le pouvoir à ces périls imminents? où était la législation qui devait protéger les citoyens, et le culte évangélique qui devait réformer les mœurs? le pouvoir n'imaginait rien ; il continuait le passé sans songer à l'avenir, sans songer au peuple; se servant de la Bastille contre les nobles, de la Sorbone contre les philosophes, et n'ayant la force ni de modifier les lois restées barbares au milieu du progrès du siècle, ni de réveiller ses docteurs stupidement occupés des miracles de saint Pâris en présence des encyclopédistes!

Un homme, un seul homme pensait alors à l'avenir du pays : cet homme n'était pas même Français; c'était le fils d'un pauvre horloger de Genève, il se nommait Rousseau ! Élève de Plutarque,

Digitized by Google

républicain adouci par l'Évangile, sa misère l'avait rapproché du peuple, sa fierté l'avait éloigné des grands. Frappé de la dissolution générale, il conçoit une de ces idées fécondes auxquelles se rattache, par des fils imperceptibles, le destin de l'humanité! Son but était de donner des citoyens à la patrie; il semble ne songer qu'à donner des mères à nos enfants. Le lait maternel sera le lait de la liberté. Cachant la régénération de la France sous le voile d'une éducation isolée, il dérobe son élève à tous les mensonges de l'éducation publique : dans ce plan si vaste, où l'on ne voit qu'un enfant et son gouverneur, le génie de Rousseau comprend tout ce qui peut former un grand peuple; il sait que les idées de liberté individuelles ne tardent pas à devenir des idées de liberté nationales. En élevant un homme, il songe à faire une nation.

Mais quel sera le mobile de cette grande révolution? au milieu de tant d'avilissement, qui osera vivifier les âmes du saint amour de la vérité? il y a dans le cœur de la femme quelque chose de républicain qui l'appelle à l'héroïsme et au dévouement : c'est là que Rousseau cherche un appui, c'est là aussi qu'il trouve la puissance. Il ne vient pas, sévère moraliste, imposer de tristes et d'importuns devoirs : c'est une fête de famille qu'il invoque, c'est une mère qu'il présente aux adorations du monde, assise près d'un berceau,

Digitized by Google

un bel enfant sur son sein, et toute resplendissante de joie sur les tendres regards de son époux. Tableau ravissant, qui révélait aux femmes une puissance toute divine, celle de nous rendre heureux par la vertu. Non, jamais la parole humaine ne remplit une mission plus sainte : à la voix de Rousseau chaque femme redevient mère, chaque mère redevient épouse, chaque enfant veut être citoyen. Oh ! gloire inespérée ! cette génération qu'il replace sur le sein maternel, devait commencer la liberté du monde !

Ainsi fut renouvelée la famille, et par la famille la nation ! ainsi les femmes travaillaient sans le savoir à une régénération universelle ! Rousseau les avait mises de son parti sans les mettre dans sa confidence ; et lorsque l'Europe croyait ne lui devoir que le bonheur des enfants et la vertu des mères, il venait de jeter les fondements de la liberté du genre humain !

Il faut le dire toutefois, il fut merveilleusement secondé par l'éducation publique, qui tranchait avec le siècle. De temps immémorial vivait dans les colléges l'admiration vertueuse de la Grèce et de Rome : nos pères ne voyaient là qu'une étude de mots froide et pédantesque ; mais ces mots exprimaient de grandes choses, et ils passionnaient la jeunesse pour la vie héroïque, la gloire et la liberté. Quel mécompte et quelle indignation, lorsqu'en sortant du collége ce jeune républicain se

Digitized by Google

trouvait tout à coup obligé de jouer son rôle dans la comédie du monde! il avait rêvé Rome et Sparte, et voilà qu'on le réveillait au milieu des baladins, des courtisanes et des abbés! toutes ses vertus étaient devenues des crimes, et la vie de Brutus, d'Aristide ou d'Épaminondas pouvait tout au plus le conduire aux petites-maisons?

Aussi quel enthousiasme à l'apparition d'un livre où respirait l'amour de cette patrie que nous envions à l'antiquité. Rousseau ne fit pas naître le sentiment, il lui donna une direction inattendue; il reporta notre âme du passé au présent, en sorte qu'un jour la nation entière s'étant confédérée dans une fête civique, au brillant soleil de juillet, toutes les provinces y perdirent leurs noms, et il n'y eut plus en France qu'un peuple français; peuple libre par la puissance de Rousseau, et roi à son tour par la grâce de Dieu!

Telle fut l'influence de Rousseau sur les femmes, et plus tard sur la nation. Tout ce qu'il exigea des femmes, il l'obtint : elles furent épouses et mères. Un pas de plus, et en leur confiant l'éducation morale comme il leur avait confié l'éducation physique, il faisait de l'amour maternel le plus puissant mobile de l'humanité : malheureusement il s'arrêta. Celui qui, en parlant des femmes, avait si bien dit : « Que de grandes choses on ferait avec ce ressort! » n'ose rien leur proposer de grand; il abandonne à leur tendresse les soins de la pre-

Digitized by Google

mière enfance, et cro

Quelque chose reste
l'impulsion qu'il im
manqué de force, par
c'est cet agent qu'il
doctes et les philosop
famille. Les hommes
ont de l'or : on achè
est plus magnifique,
enfant. Laissez, laiss
mère! ce n'est pas sa
confie en naissant au
fidèle, au seul dévo
qu'avec la vie!

CHAPITRE III.

SUITE DU MÊME SUJET.

DE QUELQUES DOUCES INFLUENCES DE LA FAMILLE.

> Les sentiments qui durent toujours sont ceux qui naissent autour de notre berceau, et la voix des vieillards nous répète assez que nos premières émotions sont aussi nos derniers souvenirs. (A.......)

Il y a dans le livre de Rousseau une contradiction apparente, sur laquelle il est bon de jeter quelque lumière.

Si d'une part il rend les mères aux enfants, et travaille ainsi à rétablir la famille, d'autre part, il reprend l'enfant des bras de la mère, et le livre à un gouverneur idéal qui doit tout remplacer. On dirait que son but est de briser tous les liens de la nature, car la nature donne à l'enfant des frères, des sœurs, des oncles, un père, un grand-père, douce prévoyance qui l'environne en naissant des joies de son âge et de la raison des temps passés! Chasserez-vous cette foule joyeuse, qui le reçoit avec tendresse aux portes de la vie? Détruirez-vous

Digitized by Google

cette loi qui prépare avec tant de sollicitude des affections à son enfance, des conseils et des exemples à sa jeunesse? On ne touche point aux lois de la nature sans déranger des prévoyances, sans anéantir des bienfaits. Observez seulement les résultats de cette théorie dans la perte des relations, en apparence si peu importantes, du vieillard et de l'enfant : la Providence ne les réunit qu'un moment au coin du foyer domestique; mais que de profondes impressions dans cette entrevue si courte! c'est une vie qui se dégage, et une vie qui se prépare : l'enfance se joue autour de la vieillesse pour lui donner ses dernières joies, pour en recevoir ses premières instructions : doux échange, où les faiblesses des deux âges produisent les plus touchantes consonnances. Voyez comme les deux extrémités de la vie se rencontrent dans les mêmes penchants, et comme ces penchants sont favorables aux délassements de l'un et à l'éducation de l'autre : il y a un charme qui les rapproche; le vieillard aime à parler, l'enfant à écouter; le vieillard ne s'aperçoit pas qu'il se répète, l'enfant ne se lasse pas des répétitions; il s'amuse de ce qu'il sait, comme le vieillard de ce qu'il redit. Conte-moi l'histoire d'hier, s'écrie l'enfant, et son attention est captivée aujourd'hui comme elle l'était hier, et cent choses nouvelles le frappent dans cette histoire déjà contée cent fois; ainsi les infirmités mêmes de la vieillesse entrent dans les pré-

Digitized by Google

voyances de la nature; ainsi la troupe folâtre des petits enfants est attirée par l'amour, retenue par la curiosité, sous la main du vieillard qui la bénit!

Certes, le but de Rousseau ne pouvait être de détruire ces ravissantes harmonies : et en effet son livre ne détruisait rien, puisque rien n'existait alors. La dépravation de la société avait tué la famille, et de toutes parts succombaient sous le ridicule les derniers débris de notre moralité, la vertu conjugale et la tendresse maternelle. Le mal était au comble : il ne s'agissait pas seulement de corriger une nation, mais de la refaire en lui donnant des mœurs. Rousseau n'aborde point la question en face; il peut bien foudroyer le vice, mais la vertu qui donne un ridicule, il n'est pas assez fort pour la faire aimer : dans cette extrémité il s'adresse à l'amour maternel, il réveille un sentiment avant d'imposer un devoir; il émeut les âmes avant de leur montrer la félicité des vertus qu'elles délaissent. Il feint d'isoler son élève pour le soustraire aux corruptions du siècle, mais il le place en effet sur le sein maternel pour reconstituer la famille, et rendre toutes les précautions dont il s'environne inutiles dans l'avenir. Plus je le lis, plus je l'étudie, plus il me semble que ce gouverneur idéal n'est qu'un moyen transitoire pour arriver à la mère de famille.

Cette pensée secrète de Rousseau devient visible au cinquième livre, livre divin, où le gouverneur

laisse échapper une partie de son empire, et où la famille commence à reprendre le sien. Émile, quoique élevé dans la solitude, est destiné au monde : il éprouve le besoin d'aimer, et dès qu'il souhaite une compagne son isolement cesse; le voilà tout à coup transporté dans une retraite charmante; là, nous retrouvons la famille, de bonnes gens, dont la vertu orne la vie; une femme, un mari, une fille, soutiens l'un de l'autre, modèles de piété, modèles d'union conjugale! un mari véritablement honnête homme, une fille élevée sous les yeux de sa mère, et qui promet de l'égaler un jour. C'est ainsi que Rousseau prépare le renouvellement de la société : les scènes qu'il esquisse sont toutes naturelles et communes, elles vont droit au cœur : ce n'est point un roman, c'est la vie. Il oppose au tableau gracieux des ravissements de l'amour, le tableau plus sévère, mais non moins désirable, de la félicité domestique : les amants avec leurs espérances inquiètes, les parents avec leur tendre sécurité; le point de départ et le point d'arrivée : délicieux contraste de toutes les joies de la famille, qui couronne l'ouvrage comme pour nous en montrer le but.

Et toutefois ce livre admirable commence par une impossibilité : Rousseau peut bien nous promettre des Émiles, mais où trouvera-t-il des gouverneurs? Aux perfections qu'il en exige, qui sera digne de ce noble emploi? Certes, si un être aussi

Digitized by Google

dévoué existe ici-bas, il n'élèvera jamais que son propre enfant; c'est donc encore à la famille que le philosophe nous ramène. Aussi plusieurs femmes crurent-elles lui obéir en s'attribuant les fonctions du gouverneur, mais elles ne marchaient qu'en tremblant sur ce terrain qui fuyait sous leurs pas. Le préjugé gothique qui les condamne à la futilité les enchaînait encore. Rousseau lui-même y avait cédé en élevant Sophie dans cette ignorance vulgaire, qu'il songeait peut-être à lui rendre funeste : dès-lors les femmes s'arrêtèrent, et leur respect pour cet oubli du maître fut un des grands malheurs de la société. Toutes les perfections si difficiles à réaliser dans un gouverneur, il ne fallait qu'un mot pour les obtenir d'une mère!

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

DU VÉRITABLE GOUVERNEUR DES ENFANTS.

Dans nos sociétés modernes les mères nous donnent nos premiers sentiments et nos premières idées; c'est la mère qui reconnait le caractère et le génie de son enfant, applaudit à sa vocation, le soutient contre le mécontentement paternel, le console, le fortifie, et enfin le livre à la société.

(LERMINIER, Philosoph. du Droit, t. 1, p. 126.)

Un jeune homme suit sa première voie : dans sa vieillesse même il ne la quittera point.

(Proverbes, XXII-6.)

Suivons donc les lois de la nature ; elle ne nous livre en naissant ni aux soins d'un pédagogue, ni à la garde d'un philosophe ; c'est à l'amour d'une jeune mère, c'est à ses caresses, qu'elle nous confie : elle appelle autour de notre berceau les formes les plus gracieuses, les sons les plus harmonieux, car la voix si douce de la femme s'adoucit encore pour l'enfance ; enfin tout ce qu'il y a de charmant

Digitized by Google

sur la terre, la nature dans sa sollicitude le prodigue à notre premier âge : pour nous reposer le sein d'une mère, son doux regard pour nous guider, et sa tendresse pour nous instruire !

L'homme vient ensuite, qui brise cette chaîne d'amour; sa voix rude, son front chagrin, les études pédantesques dont il est l'organe, succèdent tout à coup aux caresses maternelles. Oh ! qui pourrait exprimer ce qui se passe dans l'âme d'un enfant, le jour où ses yeux brillants rencontrent pour la première fois le regard sévère d'un maître! pour la première fois aussi l'idée du malheur lui apparaît : lui, dont l'intelligence ne s'est encore animée que pour inventer de nouveaux jeux ; lui, qui se sentait libre comme l'oiseau sous la feuillée, le voilà un rudiment à la main, concentrant toutes ses pensées dans l'étude sèche des mots. Pauvre petite créature, il est donc vrai, tout le monde t'abandonne, ta mère elle-même, soumise au préjugé général, cède ses droits les plus sacrés sans songer qu'ils sont des devoirs; on t'arrache de ses bras malgré ses larmes, on te soustrait à son influence, à cette influence qui devait te donner une âme, et que rien ne saurait remplacer sur la terre.

Le gouverneur par excellence est celui qu'appellent nos penchants; il faut que l'élève entende le maître; tout dans leurs rapports doit être convenance, tendresse et proportion : c'est ainsi que la nature coordonne la mère à l'enfant. Voyez avec

Digitized by Google

quel soin elle les rapproche par la beauté, la grâce, la jeunesse, la légèreté d'esprit, et surtout par le cœur. Ici la patience répond à la curiosité, et la douceur à la pétulance; l'ignorance de l'un n'est jamais rebutée par le pédantisme de l'autre; on dirait que leurs deux raisons croissent ensemble, tant la supériorité de la mère est assouplie par l'amour; enfin cet esprit frivole, ce penchant au plaisir, ce goût du merveilleux, qu'on blâme avec si peu de réflexion dans les femmes, est une harmonie de plus entre la mère et l'enfant; tout les rapproche, leurs consonnances comme leurs contrastes; et dans le partage que la nature a fait de la douceur, de la patience, de la vigilance, elle nous indique vivement et amoureusement à qui elle prétend confier notre faiblesse !

En général on ne remarque point assez que les enfants n'entendent que ce qu'ils voient, et ne comprennent que ce qu'ils sentent; le sentiment chez eux précède toujours l'intelligence : aussi à qui leur apprend à voir, à qui éveille leur tendresse, appartiennent toutes les influences heureuses. La vertu ne s'enseigne pas seulement, elle s'inspire : c'est là surtout le talent des femmes; ce qu'elles désirent, elles nous le font aimer, moyen charmant de nous le faire vouloir !

Mais un prince, mais un roi, qu'apprendront-ils d'une femme? ce que saint Louis apprit de Blanche, Louis XII de Marie de Clèves, Henri IV

Digitized by Google

de Jeanne d'Albret. Sur soixante-neuf monarques qui ont porté notre couronne, trois seulement ont aimé le peuple ; et, chose remarquable, tous trois furent élevés par leurs mères ! Direz-vous que les hautes pensées de la politique veulent de plus savants interprètes, que ce n'est pas trop d'un Bossuet pour instruire le grand dauphin, et d'un Montausier pour le diriger : soit, je le veux bien, si vous trouvez des Bossuets et des Montausiers; et toutefois je m'effraie d'une éducation qui a pu inspirer le prodigieux discours sur l'histoire universelle; il me semble que ce sublime langage devait frapper à vide le cerveau d'une aussi frêle créature, qu'il devait lui donner le vertige, et en lisant ces pages qui m'éblouissent et m'absorbent, je me surprends à regretter pour cet enfant les histoires de miss Bonne et de lady Sensée !

Ne pensez-vous pas qu'après s'être courbé pendant plusieurs heures sous les obsessions de cette puissante intelligence, le dauphin devait sentir le besoin de se délasser avec ses valets ?

Que le gouverneur puisse descendre sans efforts jusqu'à son élève, qu'il forme un cœur religieux, un honnête homme, un bon citoyen; il a tout fait. Et qu'y a-t-il dans cette mission dont une femme ne soit capable ? qui, mieux qu'une mère, peut nous apprendre à préférer l'honneur à la fortune, à chérir nos semblables, à secourir les malheureux, à élever notre âme jusqu'à la source

Digitized by Google

du beau et de l'infini? Un gouverneur vulgaire conseille et moralise; ce qu'il offre à notre mémoire, une mère nous le grave au cœur : elle nous fait aimer ce qu'il peut tout au plus nous faire croire, et c'est par l'amour qu'elle arrive à la vertu !

Cette influence maternelle existe partout, partout elle détermine nos sentiments, nos opinions et nos goûts, partout elle fait notre destinée! « L'avenir d'un enfant, disait Napoléon, est toujours l'ouvrage de sa mère; » et le grand homme se plaisait à répéter qu'il devait à la sienne de s'être élevé si haut [1]. L'histoire est là pour justifier ces paroles; et sans nous appuyer des exemples si mémorables de Charles IX et de Henri IV, de l'élève de Catherine et de l'élève de Jeanne d'Albret, Louis XIII ne fut-il pas, comme sa mère, faible, ingrat et malheureux, toujours révolté et toujours soumis? Ne reconnaissez-vous pas dans Louis XIV les passions d'une femme espagnole, ces galanteries tout à la fois sensuelles et romanesques, ces terreurs de dévot, cet orgueil de despote, qui veut qu'on se prosterne devant le trône comme devant l'autel? On a dit, et je le crois, que la femme qui donna le jour aux deux Corneille avait l'âme grande, l'esprit élevé, les mœurs sévères, qu'elle ressemblait à la mère des Gracques, que

[1] Voyez les *Mémoires de lord Byron*, t. I, p. 393.

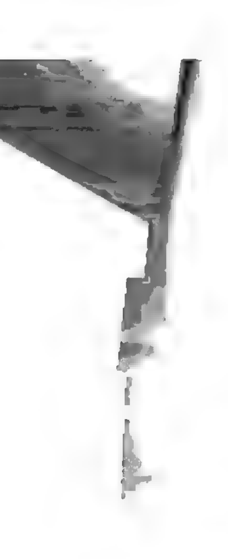
Digitized by Google

c'étaient deux femmes de même étoffe. Au rebours, la mère du jeune Arouet, railleuse, spirituelle, coquette et galante, marqua de tous ces traits le génie de son fils ; elle anima ces cent âmes de ce feu violent qui devait à la fois éclairer et consumer, produire tant de chefs-d'œuvre, et se déshonorer par tant de facéties !

Mais les deux grands poètes de ce siècle offrent peut-être l'exemple le plus frappant de cette douce et fatale influence : à l'un, le destin rigide donne une mère moqueuse, insensée, pleine de caprices et d'orgueil, dont l'esprit étroit ne s'élargit que dans la vanité et dans la haine. Une mère qui se raille sans pitié de l'infirmité native de son enfant, qui l'irrite, le crispe, le froisse, le caresse, puis le méprise et le maudit. Ces passions corrosives de la femme se gravent profondément dans le cœur du jeune homme : la haine et l'orgueil, la colère et le dédain, fermentent en lui, et, comme la lave brûlante d'un volcan, débordent tout à coup sur le monde dans les torrents d'une infernale harmonie !

A l'autre poète, le destin bienveillant accorde une mère tendre sans faiblesse, et pieuse sans rigidité; une de ces femmes rares qui naissent pour servir de modèle : cette femme, jeune, belle, éclairée, répand sur son fils toutes les lumières de l'amour; les vertus qu'elle lui inspire, la prière qu'elle lui apprend, ne parlent pas seulement à son

Digitized by Google



intelligence, mais en tombant dans son âme elles lui font rendre des sons sublimes, une harmonie qui remonte jusqu'à Dieu : ainsi environné dès le berceau des exemples de la plus touchante piété le gracieux enfant marche dans les voies du Seigneur sous les ailes de sa mère; son génie est comme l'encens qui répand ses parfums sur la terre, mais qui ne brûle que pour le ciel !

Venez donc à présent avec la morale de collège ou la philosophie d'un pédant modifier ces influences maternelles ; essayez de refaire Byron et Lamartine; vous arriverez toujours trop tard : le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli, et les passions de notre mère sont devenues notre nature même. Voilà cependant une force qui agit tous les jours sous nos yeux, un amour invariable, une volonté créatrice, la seule peut-être sur la terre qui n'aspire qu'à notre bonheur, demeurée sans direction depuis le commencement du monde faute de lumière et d'éducation.

En résumé, qu'est-ce qu'un enfant pour un précepteur? c'est un ignorant qu'il s'agit d'instruire ; qu'est-ce qu'un enfant pour une mère! c'est une âme qu'il s'agit de former. Les bons professeurs font les bons écoliers, il n'y a que les mères qui fassent les hommes : là est toute la différence de leur mission; il en résulte que le soin d'élever l'enfant appartient tout entier à la mère, et que si les hommes l'on usurpé, c'est qu'ils ont confondu l'é-

Digitized by Google

ducation et l'instruction, choses essentiellement différentes, et qu'il est important de bien séparer; car l'instruction peut s'interrompre, et passer sans péril d'une main à l'autre; mais l'éducation doit être d'une seule pièce : qui l'interrompt la manque, qui l'abandonne après l'avoir commencée, verra périr son enfant dans les divagations de l'erreur, ou, ce qui est plus déplorable, dans l'indifférence de la vérité !

Ne cherchons plus hors de la famille le gouverneur de nos enfants : celui que la nature nous présente nous dispense d'aller aux informations : nous le trouverons partout, dans la chaumière du pauvre comme dans le palais du riche, et partout doué des mêmes perfections, et prêt à s'abandonner aux mêmes dévouements. Jeunes mères, jeunes épouses ! que ce titre sévère de gouverneur n'effarouche pas votre faiblesse ! je ne viens pas vous inviter à des études abstraites, à des devoirs austères; c'est au bonheur que je prétends vous conduire : ce sont vos droits, vos forces, votre souveraineté, que je viens vous révéler; c'est en vous invitant à parcourir les routes fortunées de la vertu et de l'amour, que je me prosterne à vos pieds et que je vous demande la paix du monde, l'ordre des familles, la gloire de vos enfants, et le bonheur de l'humanité !

Des esprits peu attentifs m'accuseront peut-être de vouloir ressusciter les femmes savantes; qu'ils

Digitized by Google

se rassurent, le génitif et le datif, comme dit Montaigne, ne sont pas le but de ce livre. Laissant donc de côté tous les travaux de la mémoire, ces *attributions* mécaniques des professeurs, j'appellerai les femmes à remplir leur destinée en se chargeant de cette éducation supérieure qui imprime le mouvement à l'âme. J'en tracerai les éléments, j'en poserai les principes, j'en développerai la science; en sorte que la route une fois ouverte, il leur soit facile d'y pénétrer sans autre étude que celle de leur propre cœur. Mais en y entrant moi-même, j'ai besoin d'examiner cette puissance que j'invoque. Nous connaissons les femmes comme mères, essayons de les connaître comme amantes et comme épouses. Dans le siècle qui vient de s'écouler, elles n'étaient que cela, et cependant elles ont régné : dans le siècle qui s'avance, elles seront quelque chose de plus; elles seront citoyennes, et ce titre qui les appelle à plus de lumière et de réflexion, leur promet un nouvel empire.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

DE L'INFLUENCE DES FEMMES.

QUE LA CIVILISATION N'EXISTE QUE DANS LE MARIAGE.

> L'ignorance où les femmes sont de leurs devoirs, l'abus qu'elles font de leur puissance, leur font perdre le plus beau et le plus précieux de leurs avantages, celui d'être utiles.
>
> (Mme Bernier, Discours sur l'Éducation des Femmes, p. 10.)

Quelles que soient les coutumes et les lois d'un pays, les femmes y décident des mœurs. Libres ou soumises, elles règnent, parce qu'elles tiennent leur pouvoir de nos passions. Mais cette influence est plus ou moins salutaire, suivant le degré d'estime qu'on leur accorde : qu'elles soient nos idoles ou nos compagnes, des courtisanes, des esclaves ou des bêtes de somme, la réaction est complète, elles nous font ce qu'elles sont. Il semble que la nature attache notre intelligence à leur dignité, comme nous attachons notre bonheur à leur vertu.

Digitized by Google

C'est donc ici une loi d'éternelle justice : l'homme ne saurait abaisser les femmes sans tomber dans la dégradation ; il ne saurait les relever sans devenir meilleur. Il faut que les peuples s'abrutissent dans leurs bras, ou se civilisent à leurs pieds. Jetons les yeux sur le globe, observons ces deux grandes divisions du genre humain, l'Orient et l'Occident. Une moitié de l'ancien monde reste sans mouvements et sans pensées, sous le poids d'une civilisation barbare ; les femmes y sont esclaves : l'autre marche vers l'égalité et la lumière ; les femmes y sont libres et honorées.

Les journaux ont publié, il y a peu de mois, la relation d'un médecin anglais que la curiosité avait conduit en Orient. Introduit, par hasard, dans un marché d'esclaves, il aperçut une vingtaine de femmes grecques à demi nues, couchées sur la terre, et qui attendaient un acheteur. Une d'elles avait fixé l'attention d'un vieux Turc : le barbare toucha ses épaules, ses jambes, ses oreilles, examina sa bouche et son cou, avec un soin minutieux, comme on examine un cheval, et, pendant cette inspection, le marchand faisait valoir la beauté des yeux, l'élégance de la taille, et autres menues perfections ; il protestait que la pauvre fille n'avait pas plus de treize ans, qu'elle était vierge, et que la nuit elle ne rêvait, ni ne ronflait. Bref, après un examen sévère, et quelques contestations sur le prix, elle fut vendue, corps et âme, 1375

Digitized by Google

francs. L'âme, il est vrai, compta pour peu dans le marché. L'infortunée ! à moitié évanouie dans les bras de sa mère (car ce pacte infernal se concluait sous les yeux d'une mère), elle implorait d'une voix déchirante le secours de ses tristes compagnes, comme elle ravies aux douces contrées de la Grèce ; mais, sur cette terre barbare, tous les cœurs étaient fermés : la loi rend insensible aux maux qu'elle permet. L'affaire était conclue, et la jeune fille fut livrée. Ainsi s'évanouit pour elle, ainsi s'évanouit pour toutes les femmes, dans cette partie du monde, cet avenir charmant d'amour et de bonheur que leur prépare la nature ! Forfait exécrable ! crime de lèse-humanité ! Qui pourra jamais le croire ! cette scène infernale se passait en Europe, en 1829 [1], à six cents lieues de Paris et de Londres, ces deux capitales du genre humain ; et, à l'heure où nous écrivons, elle est l'histoire vivante des deux tiers des habitants du globe.

Quels monstres produiront ces flancs dégradés? quelle génération sortira de ce mélange d'avilissement, de haine et de malheurs ? Adorateur de Mahomet, voilà une des compagnes de ta vie, une des mères de tes enfants ! Tu lui demandes des voluptés pour toi, une âme aimante pour ton fils !

[1] Voyez *Revue Britannique,* tome XXV, juillet, 1829.

Digitized by Google

une âme aimante? il ne sortira rien de cette chair douloureuse, que ta propre abjection et celle de ta postérité.

La nature a voulu que l'amour véritable, de tous les sentiments le plus exclusif, fût la seule base possible de la civilisation. Ce sentiment, comme une entremise de la Divinité, invite tous les hommes à une vie simple, exempte à la fois d'oisiveté, de mollesse et de passions brutales. Tout est convenance, tout est bonheur dans le lien intime qui unit deux jeunes époux. L'homme, heureux de sa compagne, sent croître ses facultés avec ses devoirs : il administre les affaires du dehors, participe aux charges du citoyen, cultive ses terres, ou se rend utile à la cité. La femme, plus retirée, préside à l'arrangement de la maison; elle y règne sur son mari, elle y répand la joie au milieu de l'ordre et de l'abondance : tous deux, enfin, ils se voient renaître dans les enfants qui couronnent leur table, et qui, sous l'influence de l'exemple, promettent de perpétuer leurs vertus!

A ce tableau de la famille européenne, opposez la famille orientale : la première repose sur l'égalité et sur l'amour : la seconde sur la polygamie et sur l'esclavage qui laissent à l'amour ses fureurs brutales, mais qui lui enlèvent ses douces convenances et ses illusions divines. Un homme peut s'enfermer avec un grand nombre de femmes, mais il lui est impossible d'en aimer plusieurs. Le voilà

Digitized by Google

donc réduit, au milieu d'une foule de jeunes beautés, à la plus triste des conditions, à posséder sans aimer, à être possédé sans amour. Ivre des plus grossières voluptés, sans famille, au milieu de ses esclaves ; sans affections, au milieu de ses enfants; il emprisonne ses compagnes, il mutile leurs gardiens ; il fait de sa maison un lieu de supplices, de crimes et de prostitution. Encore, si cette vie animale lui donnait le bonheur ! Mais non. Ses sens s'émoussent, son âme languit, et il poursuit en vain, jusqu'au bord de la tombe, cette volupté des sens qui l'irrite et le fuit.

Nous connaissons tous cet aimable artiste, ce rapide voyageur qui, pour embellir son album, semble doué des facultés de l'oiseau. Il part léger comme l'hirondelle, vole à Constantinople, à Thèbes, à Jérusalem, au pied des Pyramides : là il se pose, trace sa page, parfait son œuvre, puis un beau jour on le revoit à Paris publiant un livre, composant un tableau, dirigeant nos spectacles, et parlant avec ses amis de ses courses en Égypte et en Grèce, comme il parlerait d'une partie de campagne. Il y a peu de mois, se trouvant au Kaire, où son équipage d'artiste le fit prendre pour un médecin, un des plus riches habitants de la ville l'envoya chercher au milieu de la nuit. Introduit dans une salle assez vaste, il y trouva étendu sur des coussins un vieillard presque moribond, mais de l'aspect le plus vénérable : sa barbe blanche et touffue

couvrait toute sa poitrine. Les pourvoyeurs de cet homme venaient de lui amener une jeune et belle esclave, dont la vue avait inutilement réveillé ses désirs. « Vous autres Francs, dit-il d'une voix éteinte, vous avez des secrets précieux ! Pour moi, je récompenserais richement celui qui me donnerait le pouvoir de posséder ma belle esclave ! » Et l'homme qui parlait ainsi était là gisant, objet de pitié et de dégoût. — Le voyageur lui répondit : « Le secret que vous demandez, je ne l'ai pas, et lors même qu'il serait en ma puissance, je me garderais bien de vous le communiquer, car il vous coûterait la vie ! — Et qu'importe? balbutia le vieillard en faisant un effort pour se soulever, qu'importe? pourvu que je la possède ! » Et en parlant ainsi, il retombait épuisé dans les bras de ses esclaves ! Dégradation de l'espèce ! pas la plus légère apparence de vie intellectuelle ; l'animal avait tué l'homme.

Pour bien comprendre tout ce qu'il y a de triste dans une abjection qui ne se connaît pas, il faut rapprocher ce récit de l'aventure récente d'un officier français nommé Sève, devenu fameux en Orient sous le nom de Soliman Bey. Obligé de quitter le service à l'époque de la chute de Napoléon, Sève vint s'offrir au pacha d'Égypte, qui l'accueillit pour ses talents militaires, et fit sa fortune, sans l'obliger toutefois à changer de religion. En 1826, Sève étalait à Esneh le luxe d'un satrape ; il

Digitized by Google

avait dans son harem les plus belles esclaves grecques et égyptiennes; « Mais, dit l'auteur de la relation qui nous fournit ces détails, au milieu de toutes ces voluptés, son cœur était vide, et il soupirait après une compagne digne de lui. « Envoyez-moi, me disait-il, une Française, une Anglaise, une Italienne, n'importe; je vous promets de l'épouser et de renvoyer ce troupeau de créatures sans âme et sans pensées! » Puis il ajoutait avec une onction toute passionnée : « Rien ne manque à mon bonheur qu'une amie véritable, dont l'esprit, dont le cœur, charmeraient ma solitude : ce trésor me ferait jouir de tous les autres [1]! » — En lisant ce récit, on ne peut s'empêcher d'admirer comment, lorsque les institutions sociales n'ont point profondément dépravé le cœur de l'homme, la convenance naturelle le ramène forcément à la vertu.

La polygamie est un état purement animal : elle nous donne des esclaves, le mariage nous donne une compagne; elle fixe la débauche dans l'habitation de l'homme, le mariage l'en bannit à jamais, et sanctifie la maison du citoyen.

De ces faits qui résument en quelque sorte l'histoire de l'Orient, on peut conclure qu'il n'y a de civilisation possible que dans le mariage, parce

[1] Voyez la *Revue Britannique*, décembre 1826, nº 18, p. 321.

que, dans le mariage seul, les femmes sont appelées à exercer leur puissance intellectuelle et morale. Puissance de la femme sur le mari, puissance de la mère sur l'enfant : la société européenne en est sortie tout entière !

Au commencement du monde, Dieu ne créa qu'un homme et qu'une femme ; et depuis cette époque, les deux sexes arrivent en nombre égal sur la terre. Ainsi chaque homme doit avoir sa compagne ; c'est la loi de la nature, tout le reste n'est que barbarie et corruption. Pour vous convaincre que c'est la loi de la nature, laissez-vous enchanter par le plus doux des spectacles ! Voyez ces deux jeunes amants ! touchés des mêmes transports, ils n'ont plus qu'une pensée, celle de vivre et de mourir ensemble. Tout ce qu'il y a de divin sur la terre les anime et les enflamme. Ne sentez-vous pas que ce sont les deux moitiés du même être qui se retrouvent ? et ne voyez-vous pas comment, à mesure que l'âme se recomplète, ses sentiments s'agrandissent et ses joies se purifient ? Oh ! que les vertus paraissent faciles à l'amour ! qui sait aimer est fort, qui sait aimer est juste, qui sait aimer est chaste, qui sait aimer peut tout entreprendre et tout souffrir. L'âme des vrais amants est comme un temple saint, où l'encens brûle sans cesse, où toutes les voix parlent de Dieu, où toutes les espérances sont d'immortalité !

Dans sa bonté paternelle, le Créateur a placé au

Digitized by Google

plus bel âge de la vie, pour les enfants de la terre, le bonheur tout près de la vertu.

N'est-ce donc pas une chose merveilleuse, que la femme qui manque de force pour résister à celui qu'elle aime, puisse trouver dans son âme si faible, toute l'énergie, tout l'héroïsme nécessaire pour lui sacrifier sa vie!

C'est que la femme est faite pour aimer, et que dans ses faiblesses comme dans ses sacrifices c'est toujours l'amour qui triomphe.

Loin donc d'interdire l'amour à la jeunesse, je voudrais l'élever pour ce sentiment; j'en ferais le but et la récompense de la vertu : mes élèves sauraient que les seules qualités de l'âme peuvent nous rendre dignes d'aimer et d'être aimés; que l'amour n'est qu'une tendance vers le beau, que ses rêves ne sont qu'une révélation de l'infini, qu'en s'attachant à des perfections trop souvent idéales, l'âme nous avertit des seuls objets qu'elle puisse éternellement aimer; enfin, que ce sont toujours les beautés morales qui nous émeuvent, même dans la beauté physique; et pour appuyer cette pensée, je montrerais les physionomies les plus communes devenant d'une beauté divine, sous l'inspiration d'un sentiment généreux, et les physionomies les plus parfaites se dégradant sous l'impression d'une passion basse et malfaisante, et j'en conclurais, surtout pour les femmes, que la véritable coquetterie doit parer l'âme avant le corps, parce que c'est l'âme qui perfectionne tout.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

SUITE DU MÊME SUJET.
QUE LES FEMMES ONT ADOUCI NOTRE BARBARIE EN DEVENANT NOS COMPAGNES.

> Une femme, pour estre sage en ses mœurs, ne doit pas ignorer ce que c'est que la sagesse ; et pour qu'elle imite la pureté des anges, si faut-il que ses pensées ne restent pas enfoncées dans la matière.
> (F. DE GRENAILLE, l'Honeste Fille, p. 64.)

Voulez-vous connaître la situation politique et morale d'un peuple, demandez quelle place y occupent les femmes? Des douceurs de l'amour conjugal à l'abrutissement du harem, il y a toute la distance de la civilisation à la barbarie. De la société sous Louis XIV à la société sous Louis XV il y a toute la distance de mademoiselle de La Vallière à madame Dubarry. Il serait possible, sans doute, de citer des époques morales, supérieures à celles de Louis XIV. Mais quel fruit en pourrions-nous

Digitized by Google

tirer? Elles se trouvent hors de notre atteinte; à Sparte, où les femmes formaient des héros, parce qu'elles étaient citoyennes; à Rome, où on élevait des temples à la sainteté du mariage, et où la pudeur violée, dans une femme, fut un événement si prodigieux qu'il changea la face de l'empire!

L'influence des femmes embrasse la vie entière. Une maîtresse, une épouse, une mère, trois mots magiques qui renferment toutes les félicités humaines! C'est le règne de la beauté, de la coquetterie, de l'amour et de la raison; c'est toujours un règne. L'homme se consulte avec sa femme, il obéit à sa mère, il lui obéit longtemps après qu'elle a cessé de vivre, et les pensées qu'il en reçoit deviennent des principes souvent plus forts que ses passions.

Il y a peu de jours, en visitant le cimetière du Mont-Parnasse, je remarquai cette épitaphe vraiment touchante : « Dors en paix, ô ma mère! ton » fils t'obéira toujours! » Que d'émotion, que d'amour, dans cette ligne si simple, et comme elle fait honorer le souvenir de la femme vraiment supérieure qui l'inspira!

Sur le sein maternel repose l'esprit des peuples, leurs mœurs, leurs préjugés, leurs vertus, en d'autres termes, la civilisation du genre humain!

On convient de la réalité du pouvoir, mais on objecte qu'il ne s'exerce que dans la famille, comme si l'ensemble des familles n'était pas la nation! Et

Digitized by Google

ne voyez-vous pas que les pensées dont les femmes s'occupent au coin de leur foyer, l'homme les porte sur la place publique ! C'est là qu'il réalise par la force ce qui lui fut inspiré par les caresses, ou insinué par la soumission. Vous voulez borner les femmes au gouvernement matériel de leur maison, vous ne les instruisez que pour cela, et vous ne songez pas que c'est de la maison de chaque citoyen que sortent les erreurs et les préjugés qui gouvernent le monde !

Il est une autre influence moins durable, mais plus violente, à laquelle personne ne peut échapper. C'est à l'époque de l'adolescence, lorsque la vie nous apparaît comme une suite de fêtes, dont les perspectives se prolongent dans le ciel ; alors s'opère tout à coup cette révolution qui change les destinées de l'homme. Une image céleste vient se fondre dans toutes ses pensées, elle l'inquiète et le charme en même temps. L'ami du premier choix, la tendresse dont sa mère l'environne, ne lui suffisent plus ; il veut une affection plus intime et plus exclusive ; la moitié de lui-même ; la compagne que Dieu a créé pour lui, l'ange qu'il doit aimer uniquement, éternellement ; il veut le bonheur des élus. Cette moitié de lui-même, il la découvre enfin ! et voilà que tous ses désirs se concentrent dans ce seul objet. Hier encore, sa volonté était de fer, aujourd'hui, il n'a plus ni caprice, ni volonté ; quelque chose d'héroïque s'éveille dans son cœur

Digitized by Google

à côté de l'amour, et la vie ne lui est chère que parce qu'il peut la donner. Voulez-vous voir l'enchanteresse qui produit tous ces ravages? tournez les yeux : c'est cette jeune fille dont le regard exprime l'innocence ! Surprise du sentiment qu'elle inspire, interdite et pensive, elle incline son front et rougit; mais, en rougissant, elle observe sa conquête et l'enchaîne. Et qui donc lui a révélé un secret que son amant voudrait cacher au monde entier? Qui? son amant lui-même : ce silence, ce respect, cette soumission, cette adoration timide qui le retient immobile et tremblant, tout cela est un langage universel; sous les feux du tropique comme sous les glaces du pôle, l'innocence entend ce langage : elle l'entend sans l'avoir appris, car c'est une loi générale de la nature, qu'à l'heure où la beauté s'accomplit, il faut qu'elle devienne maîtresse d'une volonté qui n'est point en elle !

Ainsi, cette jeune fille, qui ne se connaît pas encore, qui, jusqu'à ce jour, n'a su qu'obéir sans réfléchir; à qui l'on n'a rien appris de ce qui se fait dans le monde; cette jeune fille, sans science et sans expérience, devient tout à coup puissante et souveraine. Elle dispose de la vie et de l'honneur d'un homme que la passion entraîne : elle souhaite, et ses souhaits sont exaucés; elle veut, et soudain elle est obéie. Sa volonté d'enfant donne un héros à la patrie, ou un assassin à la famille, suivant la hauteur de son âme ou l'aveuglement

Digitized by Google

de sa passion. O femmes ! vous régnez, et l'homme est votre empire ! vous régnez sur vos fils, vos amants, vos époux ! Vainement ils se disent vos maîtres, ils ne sont hommes que lorsque vous avez complété leur existence ; vainement ils se vantent de leur supériorité ; leur gloire et leur honte viennent de vous, cela se voit partout, dans la fable comme dans l'histoire ! dans le palais de Circé, où les guerriers se changent en pourceaux, et dans le palais de Médicis, où les hommes deviennent des bêtes féroces !

En parlant d'une action généreuse, un homme généreux, Byron, déclare qu'il ne saurait l'entreprendre : ses amis le pressent, il les repousse ; puis, une réflexion le frappe : il s'arrête, il s'écrie : « Eh bien, si *** eût été ici, elle me l'eût » fait entreprendre ! » Voilà une femme qui, au milieu de toutes ses séductions et de tous ses charmes, a toujours poussé un homme vers la gloire et vers la vertu ; elle eût été mon génie tutélaire [1] !

Si donc il est un fait incontestable, c'est l'influence des femmes, influence de la vie entière, qu'elles exercent par la piété filiale, la volupté et l'amour. Après cela, on se demande par quel inconcevable oubli on a pu négliger un moteur aussi

[1] Il s'agissait de défendre à la Chambre des Pairs une pétition des prisonniers pour dettes (Voyez les *Mémoires de Byron*, t. II, p. 230.)

universel ; comment les moralistes, au lieu d'appeler à leur aide la plus douce et la plus énergique des puissances, ont travaillé à l'affaiblir ; et comment les législateurs de toutes les époques se sont ligués pour nous la rendre funeste ! car on ne saurait trop le remarquer, tout le mal que les femmes nous ont fait vient de nous, et tout le bien qu'elles nous font vient d'elles. C'est malgré nos éducations stupides qu'elles ont des pensées, une intelligence, une âme; c'est malgré nos préjugés barbares qu'elles sont aujourd'hui la gloire de l'Europe et les compagnes de notre vie. Dans des temps qui ne sont pas encore très éloignés, de graves docteurs leur refusaient une âme; mais, comme si la Providence avait pris soin de venger un tel outrage, alors vivait au Louvre cette Isabeau qui livra la France à un roi d'Angleterre ; et, dans une pauvre cabane, aux confins de la Lorraine, cette Jeanne d'Arc qui sauva sa patrie, battit les Anglais, et mourut de la mort des martyrs, après avoir vécu de la vie des héros.

Ce que nous avons fait pour abaisser les femmes, ce qu'elles ont fait pour nous civiliser, offre peut-être le spectacle le plus moral et le plus dramatique de notre histoire. Il fut un temps où leur beauté luttait seule contre la barbarie. Enfermées dans des châteaux à tourelles comme des prisonnières, elles y civilisent les guerriers qui méprisent leur faiblesse, mais qui adorent leurs charmes.

Accusées d'ignorance et privées d'instruction, avilies par les préjugés et déifiées par l'amour, faibles, timides, ne voyant autour d'elles que du fer et des soldats, elles adoptèrent les passions de leurs tyrans; mais en les adoptant, elles les adoucirent. Les voici qui dirigent les combattants à la défense du faible. La chevalerie devient protectrice, elle redresse les torts, et prépare ainsi le règne de la loi. Enfin, après avoir combattu pour conquérir des royaumes, elle s'humanise jusqu'à combattre pour la beauté des dames, et la civilisation commence par la galanterie. Une grande révolution s'accomplissait en France le jour où un noble chevalier faisait retirer ses troupes, en apprenant que le château dont il allait commencer le siége était devenu l'asile de la femme de son ennemi, et que cette femme allait bientôt y devenir mère !

Un peu plus tard, quelques éléments des sciences s'étant fait jour à travers les ténèbres de l'école qui couvraient le monde, tous les yeux en furent éblouis, et c'est alors que la destinée des femmes fut digne de pitié. Tant que les hommes ne s'étaient crus supérieurs que par la force du corps et l'énergie du courage, ils avaient cédé à l'ascendant de la faiblesse et de la beauté; mais à peine se furent-ils barbouillé le cerveau d'une vaine science, que l'orgueil les saisit, et peu s'en fallut que les femmes ne perdissent leur empire. Le siècle le plus malheureux pour elles fut le siècle des clercs et des doc-

Digitized by Google

teurs : là s'éveillent toutes ces questions impertinentes sur la prééminence des hommes et sur l'infériorité des femmes. On trace l'alphabet de leurs malices, et l'histoire de leurs imperfections ; on va jusqu'à mettre en doute l'existence de leur âme, et les théologiens eux-mêmes, dans le trouble qui les agite, semblent oublier un moment que Jésus-Christ tenait à l'humanité par sa mère !

Ces discours eurent ce résultat déplorable, que l'abrutissement des femmes devint un système de morale, comme l'abrutissement des peuples était un système de politique. Nos pères confondirent longtemps l'ignorance avec l'innocence ! et de là vinrent tous leurs maux : on voulait les femmes niaises dans l'intérêt des maris, et les peuples ignorants dans l'intérêt du pouvoir. Les femmes, ainsi assimilées au peuple, ne reçurent, comme le peuple, aucune espèce d'instruction. Tout fut contre elles, la science, la législation et la théologie; la théologie, qu'on prenait alors pour la religion, et qui ne leur montrait la vertu que sous les coups de la discipline, et dans les austérités de la pénitence. Voilà comment nos pères entendaient la sagesse de leurs femmes. C'est en les privant de leur âme, c'est en les livrant à ces petites pratiques sans morale qui hébètent les esprits, qu'ils espéraient les conserver pures et sans tache. Que les femmes aient conservé assez d'intelligence pour répondre dignement aux prévisions de leurs maris,

Digitized by Google

c'est ce qu'on peut voir dans les *Contes* de Louis XI, de Boccace, de la reine de Navarre et de Bonaventure Desperiers : là se trouvent tous les bénéfices de l'ignorance dont les *Sérées* de Bouchet, *Pantagruel*, et *le Moyen de parvenir* complètent le gothique tableau ; livres joyeux dont on ne parle aujourd'hui qu'à l'oreille, mais qui étaient alors des livres de bonne compagnie, cités dans les châteaux par les dames, cités dans les sermons par des moines qui brûlaient Étienne Dolet, coupable d'avoir traduit Platon, et faisaient égorger Ramus, convaincu d'avoir pensé contre l'avis d'Aristote. Que le peuple, de son côté, ait fait retomber sur ses tyrans le poids de ses préjugés et de son ignorance, c'est ce qui est écrit en lettres de sang à chaque page de notre histoire : le massacre des Albigeois, le massacre des Armagnacs, le massacre de la Saint-Barthélemy, œuvre imposée au fanatisme et à la superstition. L'ignorance croit tout, la superstition ne raisonne pas, le fanatisme se prosterne, puis il se relève en disant : Qui dois-je frapper? Malheur donc aux rois qui fondent leur puissance sur l'abrutissement de leurs sujets ! ces rois, ils peuvent demander des crimes, ils peuvent demander du sang, mais à la condition de ne jamais s'arrêter ni dans le crime, ni dans le sang; il faut que les tempêtes marchent ! Alors, plus le peuple est ignorant, plus il se plaît dans ses férocités; aucune raison ne l'arrête, aucune intelli-

Digitized by Google

gence ne l'éclaire, aucun respect ne le retient; c'est un instrument qui tue, et qui, de cadavre en cadavre, arrive jusqu'à la main qui le conduit. Voilà comment l'ignorance, qui fait la force des despotes, les renverse après les avoir servis. Il leur arrive comme à ce tyran qui nourrissait ses chevaux de chair humaine, et qui fut dévoré par eux.

CHAPITRE VII.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES, D'APRÈS L'ABBÉ FLEURY ET FÉNÉLON.

Je ne vois aucun motif de traiter les femmes moins sérieusement que les hommes, de leur dénaturer la vérité sous la forme d'un préjugé, le devoir sous l'apparence d'une superstition; elles ont droit au devoir, elles ont droit à la vérité, puisqu'elles sont capables de l'un et de l'autre.

(Mme DE RÉMUSAT, Éduc. des Femmes, p. 33.)

Une femme soulève le peuple, arme les princes, chasse Mazarin de Paris; une autre femme fait tirer le canon de la Bastille contre le roi, qui ne rentre dans son palais qu'après avoir vu fuir le grand Condé; ainsi commence le siècle de Louis XIV. Quelques années s'écoulent, le jeune prince paraît environné de cette cour brillante, dont tous les noms appartiennent à l'histoire : au milieu de l'éclat des fêtes, et du fracas de la guerre, le règne des femmes con-

Digitized by Google

tinue : les plus grands poètes, les plus grands capitaines, les plus grands ministres, servent de cortége au grand roi; il occupe l'Europe de ses victoires et de ses amours, et l'Europe éblouie proclame son siècle une des quatre glorieuses époques de l'histoire de l'esprit humain. C'est alors qu'on entendit tout à coup une voix suppliante qui implorait un peu de pitié en faveur des femmes, maîtresses, il est vrai, des destinées du pays, mais dont, au milieu de tant de prodiges, on avait entièrement oublié l'éducation. Quelle surprise ! et quelle misère ! c'était un simple ecclésiastique qui s'accusait d'un grand paradoxe, en avançant « que » les filles doivent apprendre autre chose que le ca- » téchisme, la couture, chanter, danser, s'habiller, » parler civilement et bien faire la révérence. » Et quelle était cette instruction nouvelle qui devait scandaliser le siècle des Sévigné, des Coulange et des Lafayette : c'était de savoir lire, écrire et compter; d'entendre assez les affaires pour être en état de prendre conseil, et la médecine pour soigner les malades. Voilà ce que le respectable abbé de Fleury croyait nécessaire d'ajouter au talent de bien faire la révérence. La poésie, la philosophie, l'histoire, la morale, tout ce qui peut agrandir la pensée, éclairer la conscience, élever l'âme, les femmes ne devaient point y songer, ces choses n'étant pas à leur usage, ou pouvant donner matière à leur vanité. Toutefois, en faisant cette triste concession

Digitized by Google

au grand siècle, l'abbé de Fleury ajoutait, comme frappé d'une lumière soudaine : « On veut que les » femmes ne soient pas capables d'études, comme » *si leur* âme était d'une autre espèce que celle des » *hommes*, comme si elles n'avaient pas, aussi » *bien* que nous, une raison à conduire, une vo- » lonté à régler, des passions à combattre, ou s'il » leur était plus facile qu'à nous de satisfaire à » tous ces devoirs sans rien apprendre[1]. »

A cette voix religieuse se joignit bientôt une voix presque divine. Fénélon venait de consacrer les dix premières années de son sacerdoce à l'instruction des nouvelles catholiques. Il avait lu, dans le cœur de ces tendres enfants, tous les secrets d'un autre âge. Il avait appris de leur innocence l'art de diriger leurs passions, et de leur naïveté l'art de les prévenir. Cette étude charmante, en lui montrant les femmes dans leur caractère natif, lui avait fait sentir le besoin de les fortifier parce qu'elles sont faibles, et de les éclairer parce qu'elles sont impuissantes. Ainsi fut composé, en présence de la nature, le livre de l'*Éducation des Filles*, ce chef-d'œuvre de délicatesse, de grâce et de génie, où la vertu est douce comme la bonté, et dont la doctrine simple et maternelle n'est que l'amour de Jésus-Christ pour les petits enfants. Modèle inimitable parce qu'il

[1] Fleury, *Traité du Choix des Études*, p. 265.

Digitized by Google

est empreint de l'âme de son auteur, trésor de vérité et de sagesse, le plus beau traité d'éducation pratique qu'on ait donné aux hommes même après le second livre de l'*Émile*, qui en est sorti tout entier.

Dès le premier chapitre, Fénélon pose les principes et marche en avant. Aux enseignements recommandés par l'abbé Fleury, il joint d'un seul trait l'histoire grecque et romaine, l'histoire de France, et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Il va jusqu'à trouver raisonnable l'étude du latin, parce que c'est la langue de l'église et de la prière, portant ainsi la main sur cette doctrine imbécile qui fait adresser à Dieu des supplications que le peuple ne comprend pas. Enfin, il permet la lecture des ouvrages d'éloquence, de littérature et de poésie. Toutes ces choses lui paraissent bonnes parce qu'elles excitent dans l'âme des sentiments vifs et sublimes pour la vertu [1].

Il est vrai que de graves restrictions suivent immédiatement des idées si nouvelles. Les principes posés, l'auteur songe à son siècle, et s'arrête : d'abord il jugeait de la destinée des femmes d'après les lois de la nature ; à présent il en juge d'après la place qu'elles occupent dans la société, et ce point de vue fatal devient la limite du bien qu'il voulait faire. Il faut craindre, dit-il, d'engager

[1] Fénélon, *Éducation des filles*, ch. XII, p. 100.

Digitized by Google

les femmes dans les études dont elles pourraient s'entêter, car elles ne doivent ni gouverner l'état ni faire la guerre. Raisonnement spécieux qui se réfute de lui-même. Les femmes, il est vrai, ne doivent ni gouverner, ni guerroyer, mais si elles gouvernent ceux qui commandent, si elles tiennent à leurs pieds ceux qui combattent, qu'adviendra-t-il de leur ignorance ou de leurs lumières? Voilà la question qu'il fallait examiner, et, sur ce point, l'avis de Fénélon est tout favorable à notre cause. Nous ne dirons pas que les femmes sont nos maîtres, ce mot blesserait la délicatesse française, notre galanterie même n'oserait l'adopter, mais nous dirons, avec le beau génie que nous venons de citer, « Que le bien est impossible sans elles; qu'elles ruinent ou soutiennent les maisons; qu'elles règlent tous les détails des choses domestiques, et que, par conséquent, elles décident de ce qui touche le plus près à tout le genre humain! »

L'éducation des femmes, plus importante que celle des hommes, puisque celle des hommes est toujours leur ouvrage! telle est la doctrine de Fénélon, tel est le résumé de son livre.

Ce livre fut écrit à l'époque de la plus grande influence des femmes, lorsque, du haut de leur trône romanesque, elles donnaient à la société ces formes polies et gracieuses qui devaient changer l'aspect de l'Europe. Et, cependant, tel était encore le pouvoir des préjugés, qu'en présence de

Digitized by Google

la cour la plus galante de l'univers, Fénélon eut besoin de justifier son entreprise, non pas seulement par des raisons d'intérêt ou d'humanité, mais par ce principe purement théologique : « Que les » femmes sont la moitié du genre humain, rache- » tées du sang de Jésus-Christ, et, comme nous, » destinées à la vie éternelle. » Pour leur apprendre autre chose qu'à chanter, danser, et bien faire la révérence, il avait fallu invoquer les mérites de la rédemption, et les couvrir du sang de Jésus-Christ.

Les pensées de Fénélon furent peu comprises de son siècle, et sont trop négligées du nôtre. Pour avoir sauté à pieds joints sur ses doctrines et sur son livre, nous croyons avoir marché en avant; et toutefois combien de contrées en Europe, combien de villes en France, où les vérités qu'il renferme sont restées inconnues ! Au centre même de la civilisation, les femmes sont-elles ce qu'elles doivent être, et leur éducation ne témoigne-t-elle pas encore aujourd'hui de notre ingratitude et de notre imprévoyance? A voir la manière dont on les élève, ne dirait-on pas que leur bon ou leur mauvais vouloir doit rester sans résultat? O femmes ! il est donc vrai, partout les hommes insensés vous condamnent au malheur, à l'abjection ! partout ils vous traitent comme des jouets, vous enferment comme des idoles, vous trafiquent comme une marchandise ! Les peuples les plus polis, loin d'éclairer votre raison et d'élever votre âme, met-

Digitized by Google

tent leur félicité à vous corrompre; ils vous apprennent à regarder la parure comme le premier besoin de la vie, et la beauté comme la première des qualités humaines : ils vous réduisent à cette beauté fugitive, et pour comble de stupidité, après avoir dépravé vos cœurs, obscurci votre intelligence, éteint votre raison, ils font reposer leur bonneur sur vos vertus !

Aussi, quelle indifférence dans les femmes pour les affaires importantes, et quelle ardeur pour les frivolités ! Leur âme, sans cesse agitée par les fantaisies du jour, se tourne avec passion vers les choses de néant : c'est pour ces choses qu'elles se déguisent, se contrefont, se torturent; qu'elles souffrent le froid, le chaud, la faim; qu'elles détruisent leur santé; qu'elles hasardent leur vie. Hélas ! nous donnons à nos filles des habitudes de courtisanes, à nos femmes une instruction d'enfant, puis nous demandons au ciel de la gloire et du bonheur ! Qu'arrive-t-il ? la légèreté d'un sexe influe nécessairement sur les habitudes de l'autre; les femmes sont futiles pour nous plaire; il faut que nous devenions frivoles pour les séduire. Notre indifférence politique et morale, l'ignorance de nos intérêts et de nos devoirs, l'oubli de la patrie, nos petites vanités, nos défauts, nos maux, tout cela est l'œuvre des femmes. Leur caractère est devenu le caractère national; il nous a fallu recevoir d'elles ce qu'elles avaient reçu de nous.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

DE L'ÉDUCATION ACTUELLE, ET DE SON INSUFFISANCE.

> Une jeune femme qui entre dans le monde n'y voit que ce qui peut servir à sa vanité, et l'idée confuse qu'elle a du bonheur, et le fracas de tout ce qui l'entoure empêche son âme d'entendre la voix de tout le reste de la nature.
>
> (VOLTAIRE, Traité de Métaphysique.)
>
> Que de parents croient avoir élevé leurs filles lorsqu'ils ont payé leurs maîtres!
>
> (Mme BERNIER, Disc. sur l'Ed. des Femmes.)

Depuis Fénélon et Rousseau, il y a eu progrès parmi les hommes, et l'éducation des femmes y a gagné. On ne dispute plus sur la question de savoir s'il est bon de les instruire, et sur les degrés de cette instruction; on consent à développer leur intelligence ; on leur donne des talents d'artistes et de maîtres de langues : elles effleurent, si l'on peut s'exprimer ainsi, les études encyclopédiques; mais, dans ces études, rien ne les appelle à penser de leurs propres pensées ; ce sont tout simplement les

Digitized by Google

cahiers de l'école qui s'impriment dans leurs cerveaux : aussi, lorsque les passions arrivent, ces passions, auxquelles ce n'est pas trop d'opposer, et les habitudes de la vertu et les principes de la religion, elles trouvent des mains habiles sur le piano, une mémoire qui récite et une âme qui dort. Voilà, sauf quelques exceptions bien rares, la femme telle que la donne le siècle, avec ses petites dévotions, sa morale de pensionnat, ses talents mécaniques, son amour du plaisir, l'ignorance de toutes les choses de la vie, et le besoin d'aimer et d'être aimée.

Ce n'est pas que cette éducation n'ait aussi son côté brillant; elle introduit dans la société le goût et les manières artistes, plus de grâce, plus d'originalité. La duchesse et la bourgeoise, s'il est encore des duchesses, s'il est encore des bourgeoises, rivalisent dans les salons avec les premiers talents : les unes font des poèmes qui se vendent au profit des Grecs et des Polonais ; d'autres composent des tableaux dont le prix est consacré à des œuvres pieuses; toutes écrivent avec grâce et correction, et les plumes des Sévigné et des Lafayette sont presque devenues vulgaires. Ainsi l'éducation nivelle peu à peu la société ; son uniformité est la plus puissante démocratie, et je ne crois point avancer un paradoxe en disant que les talents des femmes ont plus fait pour l'égalité des rangs, que tous les décrets de nos assemblées nationales.

Digitized by Google

Entrez dans nos salons les plus à la mode : voyez cette foule d'hommes de tout âge, debout, et qui semblent vêtus d'un même drap; l'un est banquier, l'autre marquis, celui-ci est un virtuose, celui-là un magistrat. Eh bien ! malgré la monotonie de leur habit noir, il y a dans le langage, dans la tournure, un cachet qui les distingue et qui les classe. Il n'en est pas de même des femmes : à leurs gracieuses attitudes, à l'élégance de leurs manières, vous les croiriez toutes d'égale naissance et de même rang; c'est la même instruction, le même charme, le même goût des arts. Nul moyen de distinguer les filles d'un notaire de celles d'un homme de cour, d'un capitaliste ou d'un général. Regardez autour du piano ce groupe charmant; il exécute un morceau d'ensemble de Rossini, avec autant d'aplomb que les acteurs italiens : c'est la femme d'un médecin, la femme d'un pair de France, une marquise, une jeune artiste, et la fille d'un agent d'affaires. Rien ne les sépare, que la différence du talent.

A présent jetez les yeux sur cette dame dont la toilette si simple, et cependant si élégante, a fixé un moment l'attention : c'est une de nos plus jolies duchesses. Voyez quel aimable sourire elle échange avec la jeune personne qui vient de se placer près d'elle ! Deux femmes vraiment remarquables : la duchesse enseigne le latin à ses fils, et compose des romans; l'autre fait des vers, elle est poète, elle

Digitized by Google

est belle, c'est la Corinne du siècle; sa gloire, c'est sa noblesse ! Ainsi, dans cette élégante assemblée, où tout est confondu, naissance, fortune, titres condition, il n'y a point de tache : la beauté attire les regards, le talent marque les places, et l'éducation passe le niveau.

Certes, si la vie des femmes devait se concentrer dans les ateliers et dans les fêtes; s'il s'agissait pour elles seulement d'éblouir et de plaire, le grand problême serait résolu par cette éducation de soirées; mais les heures de plaisir sont courtes, et à leur suite arrivent les heures lentes de réflexion. La vie intérieure, la vie morale, les devoirs de mère et les devoirs d'épouse, tout cela arrive, et tout cela a été oublié. Alors on se retrouve dans le vide au sein de sa famille, avec des passions romanesques, une exaltation sans frein, et l'ennui, ce grand destructeur de la vertu des femmes. Des suites funestes de cet état de choses, les gémissements en battent nos oreilles; c'est le cri de toutes les mères, la plainte de tous les maris; et dans ces étreintes douloureuses, où chacun s'agite, se désespère, le pis est que l'insouciance termine tout.

Pour se faire une idée juste de l'imprévoyance de nos éducations, que faut-il ? Se demander leur but. Est-ce la religion ? Mais la religion, mal entendue, il est vrai, condamne presque tout ce qu'on enseigne. — Est-ce le bonheur domestique ? Mais

Digitized by Google

ces talents acquis avec tant de peines, ces talents qui dispensent de penser, s'évanouissent dans les habitudes du ménage. — Est-ce la prospérité, la gloire du pays? Dérision! quelle mère y songe aujourd'hui? Ainsi, à mesure que nous cherchons le but, tout disparaît. Rien pour le bonheur particulier, rien pour la prospérité générale. Reste le monde, et c'est là en effet que tendent toutes nos prévisions. On songe à lui plaire, bien plus qu'à lui résister : on veut briller, on veut régner; la vanité, voilà le but que les plus tendres mères ne cessent de montrer à leurs filles, et vers lequel le monde, qui les pousse, les voit se briser avec indifférence.

Vanité dans la parure!
Vanité dans les talents agréables!
Vanité dans l'instruction!

Soyez belle, soyez polie, on vous regarde; soyez douce, soyez soumise, on vous écoute, dit une mère à sa fille : ce qui veut dire, mettez partout l'apparence à la place de la réalité. L'âme, comme le corps, a ses parures légères; on nous y habitue dès le berceau; on ne guérit pas le mal, on le cache; on ne change pas le caractère, on le déguise. Ainsi la vanité couvre tout; c'est le paraître et non l'être qui fait l'éducation.

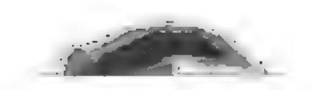
Que la musique, la peinture, la danse, charment les loisirs d'une jeune fille, rien de mieux! Mais

Digitized by Google

pourquoi d'une distraction charmante faire une tâche lourde et pénible ? pourquoi la rassasier d'un travail qui ne devrait être qu'un plaisir ? Belle question; vous lui voulez des talents qui l'amusent, et nous des talents qui la fassent applaudir : une main et un pied d'artiste. Encore la vanité !

Voici des livres; le goût présidait à leur choix : c'est Racine, La Fontaine, Fénélon, Bossuet, Pascal, Lamartine, Bernardin-de-Saint-Pierre. Bien, élargissez cette jeune âme ! meublez-la de riches pensées, fortifiez-la de sages maximes, faites-en jaillir le sentiment du beau, lumière céleste que Dieu même y déposa. Mais quoi ! vos leçons, dites-vous, ne doivent pas faire des savantes ! Ah ! j'entends ! il ne s'agit que de remplir la mémoire; on a retenu des vers, on récite la géographie, la chronologie, l'histoire, quelques dates, quelques événements; c'est une affaire de convenance, le vernis qui fait reluire un meuble; la dorure qui donne l'apparence de l'or au plus vil métal : la couche est un peu mince, n'importe; il suffit que le cuivre ne paraisse pas. Toujours la vanité !

Il est vrai qu'on cherche à tempérer ses excès par l'exercice de quelques pratiques religieuses; mais cet enseignement, toujours un peu monastique, n'est qu'un embarras de plus dans notre éducation. Vous donnez à cette jeune fille des toilettes mondaines, un maître de chant, un maître de danse, et vous lui interdisez le bal et les bril-



Digitized by Google

lantes assemblées : d'un côté le mépris du monde, de l'autre des leçons pour l'enchanter; vous ornez sa mémoire de tous les chefs-d'œuvre de la scène, et vous lui fermez les spectacles, et vous lui dites que tous les comédiens sont damnés; vous lui vantez le sort des vierges, et vous lui ordonnez de prendre un mari. Toujours un pas en avant et un pas en arrière, une tentation éveillée et un discours de morale, une préparation au péché, et un scrupule de conscience; mélange pitoyable du quinzième et du dix-neuvième siècle, qui tend à faire de la même personne une pénitente et une coquette, les délices d'un salon, et l'ange d'un couvent. Voyez seulement ce qui sépare le catéchisme de l'Opéra, et songez que dans vingt-quatre heures, une fille qui se marie passe de l'un à l'autre sans avertissement, et, ce qui est plus triste, sans préservatif. Ces contrastes, si violemment réunis, se heurtent dès l'abord, et la guerre des passions et des préjugés commence au milieu des séductions du monde, et en l'absence de toute force et de toute raison; aucun refuge, même dans sa conscience : la question est posée nettement, il faut que la nouvelle épouse voie dans son mari un damné, ou qu'elle consente à se damner avec lui. Voilà nos prévisions et notre sagesse! voilà comment l'éducation nous place dans la nécessité de blesser la loi ou la nature. Le point de départ est toujours une chute, et une chute sur les bords d'un abîme.

Ainsi, nos croyances et nos sciences ne se rencontrent que pour s'outrager; la guerre est en nous, c'est nous qu'elle ravage, et nos éducations n'ont d'autre résultat que d'en propager les fureurs. Tous ces éléments de discorde, tous ces principes opposés qu'on devrait fondre dans une raison universelle, on les jette à notre intelligence avec leurs formes frustes et tranchantes, sans modifier les uns, sans modifier les autres, sans jamais chercher à rendre leur union possible; leur union, qui seule pourrait constituer une éducation raisonnable. Il semble que la vie religieuse et la vie mondaine soient les deux champions d'un combat à mort : quel que soit le vainqueur, l'homme qui l'embrasse n'est plus qu'un être mutilé, incomplet, le reste déplorable des passions ou des superstitions!

L'homme complet est celui qui vit à la fois de la vie sociale et de la vie religieuse; d'une main puissante il met fin au combat des deux adversaires, et marquant à chacun sa place, il marche d'un pas ferme dans les voies de Dieu et dans les lumières de la raison.

Mais pour que ces lumières, si rares aujourd'hui, se répandent sur le monde, il faut qu'elles brillent dans nos éducations; elles ne peuvent arriver à la foule que mêlées aux premières émotions de la vie, et sous l'influence irrésistible de la mère de famille; c'est la lampe sacrée que la femme labo-

rieuse de Virgile allumait la nuit, pour son travail, près du berceau de son enfant!

Il y a dans le *Paradis perdu* un lion dont la création n'est point encore achevée; on le voit sortant à demi de la terre, qui l'enfante : son œil étincelle, sa crinière s'agite, mais son corps n'est qu'une masse inerte, immobile, qui tient encore au sol; impatient, il attend la dernière étincelle pour s'élancer.

Image sublime du genre humain ! il n'a de vivant que la tête, le reste n'a pas même le mouvement ; faites-y pénétrer la lumière ! arrachez le lion au néant, et qu'il prenne possession de son empire !

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

ÉCHELLE SOCIALE.

Partout où les peuples ont eu des mœurs elles ont régné !
(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Discours sur l'Educat. des Femmes, p. 353.)

Dans les temps de barbarie, les femmes sont esclaves ou servantes.

Aux premières lueurs de civilisation, elles deviennent nos ménagères, puis nos compagnes.

Plus tard, elles sortent de leur maison et s'associent au monde par les talents d'agrément, et à leur mari par le développement de l'intelligence.

Enfin, lorsque la société, parvenue à une civilisation plus parfaite sans perdre ses formes aimables, reconnaît les droits de l'homme, la femme prend place dans l'État : elle est à la fois ménagère, compagne et citoyenne; elle est complète.

Ainsi la place que les femmes occupent dans la société nous donne l'histoire de la civilisation du monde !

Digitized by Google

Des temps sauvages,
Des temps d'Homère,
Des républiques grecques et romaine,
Du moyen âge,
Du siècle de Louis XIV,
Et du nôtre,

époque de régénération : les femmes doivent s'y élever à la première des magistratures par le simple accomplissement de leurs devoirs comme épouses et comme mères de famille.

CHAPITRE X.

DE L'ÉDUCATION DE LA FEMME PAR LE MARI.

Il y a dans les affections profondes du cœur quelque chose de pur et de désintéressé, qui annonce l'excellence et la dignité de l'âme humaine.
(ANCILLON, de l'Immortalité.)

Notre avant-dernier chapitre sera, je n'en doute pas, le sujet de nombreuses réclamations. Plus d'une mère de famille, plus d'une directrice de pensionnat, indignées de mon irrévérence, m'accuseront d'erreurs, ou même de mauvaise foi. On en appellera à telle ou telle institution libérale, où les jeunes filles font leur rhétorique et leur logique, comme au collége, et pourraient au besoin prendre leurs degrés universitaires. On m'écrasera de leur science, on m'éblouira de leurs talents, on me jettera leurs couronnes, et avec tout cela qu'aura-t-on prouvé? Une chose en vérité fort insignifiante : c'est qu'il n'y a rien au-dessus de la va-

8.

Digitized by Google

nité des élèves, si ce n'est la vanité des maîtres et des parents.

Que l'instruction des femmes se soit améliorée, c'est un fait; mais cette instruction qu'a-t-elle produit jusqu'à ce jour? Arrêtons-nous à cette idée.

Ma première observation porte sur les méthodes d'enseignement. On a cru perfectionner l'éducation des femmes en lui donnant les formes scolastiques de l'éducation des hommes. L'erreur est là. Ces formes ne sont commodes que pour le professeur, car elles le dispensent d'instruction, et, au besoin, d'intelligence. Avec quelques mots il réveille la science de son élève, comme on réveille une machine en poussant un ressort. La machine répète des noms, des dates, des faits, voire des jugements plutôt appris que compris, mais qui semblent appartenir à l'élève, et lui donnent l'air du prodige.

Et, cependant, l'âme sommeille; toutes ses facultés sont oubliées ou méconnues: l'imagination, la morale, la poésie, le sentiment du beau, nos guides célestes, s'engourdissent et meurent sous les développements mécaniques de la mémoire.

Ma seconde observation roule tout entière sur les choses enseignées. Une jeune fille se marie, que lui avez-vous appris, et que fallait-il lui apprendre pour assurer son bonheur et le nôtre? Cette question, si simple, est cependant une question

nouvelle. Il semble, au moins, que personne n'ait osé se la faire, puisque personne n'a songé à la résoudre : c'est une lumière qui manque à tous nos traités d'éducation, et que je voudrais répandre sur chaque page de ce livre !

Nous élevons nos filles dans la vanité et dans l'innocence, puis nous les donnons à un mari qui détruit leur innocence et cultive leur vanité : ainsi, la vanité reste seule, et là commence son rôle actif et désastreux : elle dit à la femme que sa beauté mérite les hommages, que le bonheur est dans le luxe, que la fortune donne tout, considération et bien-être, et qu'il faut acquérir la fortune. Ce que dit la vanité, la femme le veut et l'homme l'exécute : c'est le train du monde ; on y sacrifie le repos, la santé, et jusqu'à la conscience ; on y emploie les plus belles années de sa vie ; après quoi, ceux qui ont le mieux réussi, tombent dans le dégoût, et se plaignent avec amertume de n'avoir rencontré que le néant.

Il faut le dire, toutefois, cette influence de la femme flatte presque toujours les penchants du mari. C'est la vanité qui vient irriter l'ambition, et ils marchent ensemble vers le même but.

Il n'en était pas ainsi dans les temps antiques ; les filles ignoraient jusqu'à leur pouvoir. On les élevait dans l'innocence et surtout dans l'humilité ; en recevant un mari elles croyaient recevoir un maître, comme, aujourd'hui, elles croient

recevoir un amant, et cette situation d'âme les préparait merveilleusement à l'obéissance. C'est alors que le mari commençait l'éducation de la femme : il lui enseignait à régler les choses de la maison, et, sagement bien plus qu'amoureusement, il donnait l'essor à son esprit et la direction à son caractère !

Un grand philosophe, Xénophon, nous a conservé ces détails dans un traité spécial d'économie domestique. Il nous montre les deux époux, à peine réunis sous le même toit, délibérant de leurs devoirs et de leurs travaux, afin d'en partager les charges et aussi les plaisirs ; mais, avant tout, sacrifiant aux dieux, invoquant leurs secours et leur demandant des lumières, l'un pour bien conseiller, l'autre pour dignement obéir. En sorte que, dans ce jeune ménage, les conseils du mari et les vertus de la femme se trouvaient consacrés par une entremise de la Divinité !

Il faut voir, dans l'ouvrage même de Xénophon, comme il traite gracieusement son gracieux sujet ! quel charme il répand sur cette jeune femme qui se trouble et rougit, qui ne sait rien qu'obéir, qui n'a d'autres grâces que son innocence, d'autre mérite que sa candeur ! qui, aux premières questions de son mari, n'exprime que l'étonnement de se voir appelée au partage de la souveraineté conjugale. « Moi pauvre, dit-elle, que suis-je devant » toi qui sais toutes choses? quel pouvoir ai-je? et

Digitized by Google

» comment te saurais-je aider? Je n'ai rien appris, » sinon que je dois vivre chastement, suivant la » recommandation de ma mère.» Alors commencent les leçons du mari, qui compare la femme à la reine abeille, veillant à la prospérité de la ruche. Qu'on juge de l'intérêt de cette scène d'intérieur tracée il y a vingt-deux siècles! C'est Socrate qui interroge, c'est Ischomaque, le jeune mari, qui raconte, c'est le sauveur des dix mille qui écrit. Et, en vérité, il y a quelque chose de grave et de solennel dans ces paroles du mari et de la femme, recueillies avec tant de soin par de grands philosophes, pour l'instruction de la légère Athènes!

Mais ces leçons de la sagesse antique seraient inapplicables à notre siècle. Chez nous la vie est plus intellectuelle, et la société plus large, donc l'éducation doit être plus étendue. Que les femmes règnent dans l'intérieur de la maison, qu'elles y établissent l'ordre et l'économie, ce n'est là qu'une partie de leur mission. A côté des devoirs de la sage ménagère, il y a les exigences et les élégances du monde! D'autres temps nous ont fait d'autres destins! c'est ce que ne veulent pas voir ceux qui regrettent sans cesse les mœurs gothiques ou les vertus patriarcales. Les bonnes gens ne se sont pas même aperçus que le siècle de Louis XIV a substitué, à l'isolement des familles, la vie de société, en d'autres termes, la vie de salon. Ainsi

les relations se sont accrues, les formes se sont adoucies, des devoirs nouveaux sont venus modifier des devoirs anciens, et de tout cela il est sorti une civilisation plus parfaite, où les femmes sont appelées à jouer le rôle de législateur par les vertus de leurs enfants, et aussi par la grâce et l'amabilité.

Voilà le bien, voyons le mal! Cette scène domestique, telle que Xénophon la rapporte, suppose, d'une part, vertu dans l'homme, ignorance et humilité dans la femme : nos éducations ne donnent rien de tout cela; ni vertu, ni humilité!

Loin de pouvoir nous appuyer de Xénophon, nous en sommes venus là, que le moment le plus périlleux, pour une femme, est celui où les passions de son mari s'insinuent dans son cœur et renouvellent son caractère. Si ces passions manquent de noblesse ou de probité, et si la femme n'a d'autres armes que son innocence, elle est perdue. Rien de ce qu'on lui a enseigné ne peut la défendre : elle succombera sans combattre, elle sera avilie sans soupçonner sa dégradation. Et quelles sont donc les forces de l'innocence? dites-le, vous qui les opposez avec tant d'audace, et depuis tant de siècles, aux séductions des sens, de la vanité et de la fortune?

L'éducation que la plupart des maris donnent aujourd'hui à leur femme est un spectacle que je voudrais mettre sous les yeux de toutes les mères!

Cette jeune fille, sans expérience, presque sans idées, que vous livrez à un homme qu'elle connaît à peine, si elle est jolie, passe en quelques heures de la soumission à la souveraineté, du calme de l'âme au délire des sens. Son mari s'enivre de ses caresses, il est amoureux, il est jaloux, il est forcené! le voilà qui travaille à détruire à la fois et l'innocence de sa femme et toutes ses affections; à l'isoler du monde, à l'isoler même de sa mère. Il y travaille avec fureur, sans se douter du mal qu'il se fait à lui-même. L'effervescence qui l'enivre, et qui trouble sa raison, ne se manifeste que par l'extravagance et la frénésie. Oh! il est prêt à se ruiner pour elle, à lui donner sa vie et son honneur! Ce n'est pas une compagne, c'est une idole, c'est une maîtresse, une fille d'opéra, qu'on couvre de cachemire, qu'on insulte, qu'on adore, qu'on paie, et dont on se rassasie. La jeune femme, incapable de connaître ce qu'il y a d'humiliant dans ces passions brutales, sourit de son triomphe, et s'habitue à ces émotions fortes qui vont bientôt lui échapper.

Encore si les hommages rendus à sa beauté ne flétrissaient que son innocence! mais ce n'est pas assez de la flétrir, l'insensé s'occupe à la corrompre. Le voilà qui lui raconte ses succès, vrais ou faux, auprès de certaines femmes, les aventures des beautés les plus célèbres. Il empreint cette âme si pure de mille honteuses images : il lui

montre partout le vice aimable et couronné; les bals, les spectacles, les promenades, ne sont pour elle qu'un cercle de scandales. D'abord la jeune femme rougit de ces étranges confidences, mais sa curiosité s'éveille, les récits sont joyeux, on leur donne un tour original : à cette heure ils servent d'amusement, plus tard ils serviront d'excuse. Mari stupide! il endoctrine sa femme, comme si, en la recevant des mains d'une mère, il se fût aperçu que la lecture des contes de La Fontaine manquait à son éducation.

Au milieu de cette vie de dissipation et de caprice, l'esprit s'aiguise et l'âme s'évapore. Hélas! de cette jeune fille innocente il ne reste rien qu'une femme légère, courant de visite en visite, un objet d'adoration et de pitié. La musique et la danse, déjà, lui tiennent lieu de pensée, puis viennent les spectacles et la parure, puis les caquets du monde, puis les vains désirs et les vains plaisirs, et, au bout de tout cela, le vide, le vide le plus effrayant et le plus complet. Quel train de vie! ne dirait-on pas que l'intelligence ne lui fut donnée que pour se lever, s'habiller, babiller! C'était bien la peine d'unir avec tant de soin ces talents d'artiste et cette innocence d'enfant, pour jeter au monde une victime de plus; victime charmante, victime ornée, et puis c'est tout!

Mais nous approchons du dénouement : les premiers actes du drame sont joués, et toutes les

scènes qui le composent vont se perdre dans la même catastrophe. Aux soupirs de l'amour succéderont bientôt les cris du désespoir. La passion du mari est usée, les illusions de la femme s'évanouissent. Cette femme dont il a fait une maîtresse, cette femme dont il n'a vu que la beauté, cette femme qu'il a flétrie, dépravée, idolâtrée, dont il adorait les caprices, dont il irritait les passions; cette femme qu'il enivrait d'adulation et de volupté, il n'en veut plus, il en est dégoûté. Hier encore, il la couvrait de diamants, aujourd'hui il se plaint de son désordre; il parle d'économie; ce n'est plus pour lui qu'une ménagère, une chambrière, un être bon à prendre les ordres du maître, et à compter avec les domestiques.

Ah! descendre du trône! être traitée comme une femme qu'on méprise, après avoir été traitée comme une maîtresse qu'on idolâtre?

Triste journée, qui plus tôt, qui plus tard, se lève sur tous les ménages, sans être jamais prévue! Alors arrivent la haine, l'aigreur, la vengeance, le mépris, l'adultère. L'adultère, qui entraîne après lui le scandale et le déshonneur : on se sépare de son mari, ou on le trompe. Le cœur a besoin d'amour, la jeunesse veut ressaisir ses émotions perdues; on cherche cette moitié de soi-même qu'on a rêvée, et la dépravation, commencée par le mari, s'achève dans les bras d'un amant!

Après un pareil tableau, est-il besoin de le dire, ce

n'est plus la femme qu'il faut endoctriner par le mari, c'est le mari qu'il faut régénérer par la femme. Que faire donc? Rendre les femmes au sentiment complet de leur dignité, et leur apprendre à distinguer le véritable amour des fureurs qui usurpent son nom. Le premier point, c'est qu'elles veuillent être aimées et respectées, c'est qu'elles ne consentent, à aucun prix, au déplorable rôle que nos passions brutales leur imposent; c'est qu'elles apprennent, enfin, tout ce qu'il y a d'avilissant dans ces hommages qui les transforment en instrument de caprices et de volupté. J'oserai le dire, il n'y a point de progrès possible, pour la civilisation, tant que les femmes ne nous auront pas fait rougir de ces assimilations grossières que la bonne compagnie résume ainsi : le vin, la table, les femmes, les chevaux : triste catalogue des plaisirs de la brute, où l'homme flétrit jusqu'au sein qui l'a porté!

Mais comment nous en feront-elles rougir si elles n'en rougissent elles-mêmes? Que la délicatesse la plus exquise soit donc dans une jeune fille la lumière de sa pudeur, comme elle est dans une jeune femme la marque de sa dignité. Ce ne sont pas les grimaces de la pruderie, c'est la vertu que je demande. En rendant la séduction plus difficile, je rendrai l'amour plus idéal et plus pur, je lui laisserai les illusions qui viennent enchanter notre adolescence, et l'introduisent, pour la première fois, dans le monde du beau et de l'infini!

Ainsi doit s'accomplir l'éducation des filles. Et quant à l'éducation du mari, pourquoi nous en inquiéter? elle se fera simplement et naturellement par les vertus de la femme.

CHAPITRE XI.

DE QUELQUES MODIFICATIONS NÉCESSAIRES DANS L'ÉDUCATION DES FILLES.

> On doit inculquer à chaque moment dans la tête d'une jeune fille, qu'elle est destinée à faire le bonheur d'un homme; son genre d'éducation doit être de lui en faire connaître les moyens et de lui en inspirer le goût, en y attachant sa gloire.
>
> (Mme BERNIER, Discours sur l'Éducation des Femmes. Paris, 1803.)
>
> Pour les femmes, il est visible qu'elles n'ont rien gagné par une semblable coutume; mais les hommes, je m'étonne qu'ils veuillent y consentir encore.
>
> (Mme DE RÉMUSAT, Essai sur l'Éducation des Femmes, p. 156.)

On accuse le mariage de tous les maux que nous venons d'esquisser, accusation injuste : le mariage est bon, ce sont nos éducations qui sont mauvaises; aussi, qui corrigerait nos éducations, réhabiliterait le mariage. De quoi s'agit-il? d'une chose bien simple, mais qu'on n'a point encore essayée; de

nous habituer dès notre enfance à toutes les pensées, à tous les sentiments qui doivent remplir notre vie !

Je voudrais surtout fixer l'attention des jeunes filles sur le choix de leur mari, les élever pour ce choix; leur imprimer profondément en l'âme les marques du véritable amour, afin qu'elles ne se laissassent pas tromper par tout ce qui n'en a que l'apparence.

Ne sont-elles pas faites pour aimer ? ce bonheur ne doit-il pas se répandre sur leur vie entière ? n'est-ce pas à la fois leur règne, leur force et leur destin? Et cependant ce vieux préjugé de couvent qui abomine l'amour subsiste encore dans les familles; les mères oublient en présence de leurs enfants les périls dont cette éducation étroite les environna, les illusions qui naissaient de leur ignorance, et les faiblesses qui suivent ces illusions.

Ouvrir l'âme des jeunes filles au véritable amour, c'est les armer contre les passions corruptrices qui en usurpent le nom; et ici l'avantage est double, car en exaltant les facultés aimantes de l'âme vous paralysez en quelque sorte les passions délirantes des sens.

Examinez le premier choix d'une jeune fille. De toutes les qualités qui lui plaisent dans son amant. il n'en est pas une seule qui convienne à un mari; et en vérité, elle ne voit rien de celui qu'elle aime

que la beauté de son visage, ou peut-être l'élégance de son habit. N'est-ce donc pas là la condamnation la plus complète de nos systèmes d'éducation? Dans la crainte de trop émouvoir le cœur, nous cachons aux femmes tout ce qui est digne d'amour, nous laissons égarer le sentiment du beau qui est en elles, sur des futilités; les dehors leur plaisent, le dedans leur est inconnu : aussi lorsque, après six mois d'union, elles cherchent auprès d'elles ce jeune homme charmant qui les enivrait de sa présence, elles sont fort étonnées de n'y trouver qu'un impertinent ou un sot. Voilà cependant ce que les gens du monde nomment assez généralement des mariages d'inclination.

Il est vrai que, dans l'état actuel des mœurs, les jeunes personnes sont rarement appelées à faire elles-mêmes un choix : on occupe leur imagination non du mari, mais du mariage, d'où il résulte que la plupart des filles ont en vue le mariage sans trop songer au mari. De leur côté, les parents cherchent à assortir les fortunes : leur but, disent-ils, est d'assurer le sort de leurs enfants, et, dans cette pensée, ils traitent le mariage comme une affaire de commerce, comme une chose qui donne un état dans le monde, oubliant que c'est aussi une chose qui donne le bonheur ou le malheur dans la famille. C'est ainsi que notre folle sagesse est parvenue à supprimer l'amour du mariage; nous en avons fait un marché, où les filles achètent le

Digitized by Google

pouvoir de régler la dépense de leur maison, de sortir seules, et de chercher autour d'elles cette moitié de leur âme, cet être sublime que l'adolescence rêve, et que la jeunesse veut posséder !

Car nos éducations peuvent bien tromper nos penchants, mais elles ne sauraient les tuer; l'homme et la femme c'est le même être, que la nature tend invinciblement à réunir par l'amour !

Le système actuel n'est donc qu'une déception; il éloigne le péril de la maison paternelle pour le transporter dans la maison du mari. Singulière éducation, dont le seul but est de rejeter sur un autre le lourd fardeau de nos imprévoyances !

Ainsi, dans l'état des choses, les jeunes filles ne sauraient faire un choix faute d'expérience, et le choix des parents est presque toujours mauvais, faute de mémoire. Nous nous sommes placés entre deux maux, sans aucune chance pour le bien.

Pour sortir d'une situation aussi déplorable, il n'est qu'un moyen, c'est de donner en même temps et plus de liberté et plus de lumières aux filles. Je voudrais graver dans leur âme un modèle idéal de toutes les perfections humaines, et leur apprendre à soumettre leurs penchants aux décisions de ce modèle. En détruisant leur demi-esclavage, je les habituerais à s'appuyer de leurs propres forces, ce qui importe plus qu'on ne pense à leurs vertus; en développant en elles le sentiment inné du beau moral, je les habituerais à le chercher partout, ou

pour mieux dire, à le préférer à tout. Dès-lors ne craignez pas l'amour; cette flamme qui dévore n'est plus que la flamme qui éclaire et qui vivifie !

Nous saurons plus tard comment on doit développer le sentiment du beau, ce puissant ressort de l'éducation morale. Je dis développer, car le sentiment est en nous; c'est lui qui colore les désirs du jeune adolescent, et dans ses jeux et dans ses amitiés, lui fait imaginer des choses dont il ne vit jamais aucun modèle. C'est lui qui enseigne au poète et au peintre à saisir la nature dans ses expressions les plus touchantes et les plus vives; c'est lui enfin qui, à la lecture de Plutarque, transporte l'enfant dans la vie héroïque, lorsque, à peine échappé du giron de sa mère, il méprise le crime qui donne des trônes, et adore la vertu qui conduit à la mort !

N'effacez pas ces nobles inspirations, car elles tendent toutes à la vertu : c'est le chemin des perfections indéfinies, et là seulement nous pouvons apprendre à dématérialiser l'amour, comme à désintéresser nos dévouements.

CHAPITRE XII.

DE L'ÉDUCATION DES MÈRES DE FAMILLE. PLAN GÉNÉRAL DE CET OUVRAGE.

Il n'y a que nous autres Lacédémoniennes, disait l'épouse de Léonidas, qui commandions à nos maris, parce qu'il n'y a que nous qui fassions des hommes.

(PLUTARQUE.)

Les mères agissent plus volontiers par les moyens moraux, moins par les nécessités extérieures. Elles ne sont pas chargées de faire sentir à leurs enfants les rudesses de la vie, cependant leur mission est de les y préparer.

(Mme GUIZOT, Lett. de Famille, t. 1, p. 296.)

J'ai montré les vices de nos éducations à la mode, et, cependant, je ne propose aucune réforme générale. Éducation de couvent, éducation de pensionnat, éducation de famille, méthode ancienne, méthode nouvelle, peu importe, je les reçois toutes ; mais cette première éducation terminée, je m'empare de l'élève, et la mienne commence !

La jeune femme a quitté la maison paternelle; elle est épouse, elle est mère : sa sollicitude ne lui laisse plus de repos. La voilà lisant, relisant Fénélon, Jean-Jacques, madame de Beaumont, madame Guizot, madame de Rémuzat, et, cherchant partout des méthodes et des directions, un instinct secret lui révèle que, pour se rendre digne de l'éducation de son enfant, elle doit recommencer la sienne.

La première pensée qu'il faut lui donner, c'est de s'occuper un peu moins de ce qu'elle doit lui apprendre, et un peu plus de ce qu'elle doit lui inspirer. Assez d'autres le feront savant, elle seule peut le rendre vertueux : bonne mère! empare-toi de l'âme afin de diriger un jour l'intelligence.

Ceci est le point capital ou, pour mieux dire, le sommaire de l'éducation des mères de famille. Il s'agit, en effet, de faire sortir les femmes du cercle étroit où la société les renferme, et d'étendre leurs pensées à tous les objets qui peuvent nous rendre meilleurs et plus heureux.

C'est un monde religieux, philosophique et moral qui s'ouvre devant elles. Leur mission est d'y introduire notre enfance comme dans un temple saint, où l'âme s'étudie et se reconnait en présence de son Dieu!

Arrêtons-nous un moment sur un sujet si grave.

La pensée de l'homme ne se renferme pas

comme celle des animaux, dans les limites de ce globe. Elle quitte le visible pour l'invisible, et, se dégageant de la matière, elle va se perdre dans les contemplations de l'infini. Là est toute notre grandeur, puisque là seulement nous trouvons le principe de notre être, les bases de notre morale, le dernier pourquoi, le dernier comment de notre existence fugitive. La vérité jaillit du monde immatériel : c'est le flambeau de l'autre vie, qui jette sa lumière sur celle-ci.

Ainsi, notre âme est attirée vers ce monde inconnu par les nécessités mêmes de notre existence terrestre. Dieu y plaça les sources de la vérité et de la vertu, avec la révélation d'une vie meilleure !

L'étude de ces grands phénomènes compose ce que Socrate aurait appelé la science importante. Elle est le sujet même de ce livre :

Science de nous-mêmes qui conduit à la connaissance du Dieu.

Science des lois morales de la nature qui conduit à la connaissance de la vérité.

L'homme peut y atteindre puisqu'il y aspire; c'est la terre promise et entrevue: elle nous sera donnée, parce qu'elle est promise et entrevue; et j'ose dire que ceux qui liront ce livre avec attention auront fait un pas dans la carrière. On n'aborde point un sujet si riche sans participer à ses richesses. Toute âme qui s'y plonge en ressort plus brillante et plus

pure : il suffit de s'y essayer pour s'y agrandir.

On objecte la profondeur du sujet, la faiblesse de notre nature, et cette résistance passive qu'elle oppose aux méditations qui l'accablent, et l'on ne voit pas que la véritable philosophie est pleine de clarté, et que les philosophes seuls sont obscurs. Par sa langue barbare et pédantesque, elle est la science du petit nombre; par le fond même de ses pensées, elle est la science universelle : n'est-ce pas elle qui unit l'homme à l'homme et le genre humain à Dieu ? Ces questions, si vastes de néant et d'éternité, qui absorbent les méditations du sage, combien de fois je les ai retrouvées occupant le villageois dans sa chaumière et le soldat au bivouac ! Je ne connais pas de métaphysique plus transcendante que celle qui se fait au camp la veille d'une bataille. Que de contemplations silencieuses des mondes et de l'infini? que de pensées vers les créations invisibles ? que de prières ardentes vers cette vie céleste qu'on oubliait hier, et qui, maintenant, est quelque chose de plus qu'une espérance. Si une balle me frappe, demain tous ces soleils brilleront sous mes pieds ! Dieu se révèle à ceux qui vont mourir; et du sein de cette foule, qu'aucune instruction n'adoucit, qu'aucune religion n'humanise, de ce cloaque impur de débauches, de crimes et d'impiété, s'élève tout à coup une pensée immortelle qui traverse toutes les âmes, et les transporte au sein de Dieu !

Ainsi les méditations de Socrate expirant animent une armée entière; que dis-je! elles animent toute créature possédant une âme : les plus faibles s'y plongent avec délices, elles en ont le pressentiment et le besoin. Lorsqu'à quinze ans, dans nos promenades solitaires, nous rêvons une vie idéale de vertu et d'amour; lorsque la mort nous paraît si belle, que nous y aspirons comme au bonheur; lorsque le mot toujours devient intelligible, et que sur cette terre où tout passe, où tout meurt, nous parlons d'aimer éternellement, c'est un voile qui tombe, c'est un nouveau monde qui se découvre : le sentiment du beau, le sentiment de l'infini, se placent entre le ciel et nous, comme des degrés qui y conduisent.

Quelle jeune fille ne s'est fait une image divine de l'homme qu'elle doit aimer? La pudeur ne cède à l'amour que parce qu'elle le rêve dans le ciel : sur *la* terre, elle le sanctifie par l'éternité.

Quel jeune homme, en lisant la profession de foi du Vicaire savoyard, n'a pas conçu la pensée d'y ajouter un chapitre, de chercher à son tour le secret de l'être, et les preuves de l'Immortalité? Au milieu de notre admiration pour un si bel ouvrage, nous sentons qu'il est incomplet. Chaque âme de jeune homme en renferme un plus beau, plus décisif, qu'elle brûle de réaliser, et ce sentiment énergique n'est point une vanité terrestre, c'est un appel, c'est une révélation de la Divinité.

Entrez dans nos églises, voyez cette foule prosternée à l'ombre des autels : les plus humbles communiquent avec le monde invisible. Oh! si vous pouviez entendre leurs prières ! ces questions adressées au ciel, cette inquiétude de nos destinées futures, ces vœux ardents pour demander la foi et la lumière ; vous reconnaîtriez toutes les questions, tous les doutes qui tourmentent les philosophes.

« Chacun est philosophe à son insu, et pour ainsi dire en dépit de lui-même, dit un écrivain sensible et profond [1]. Kant, dans son cabinet, à Kœnigsberg, passait sa vie à méditer sur l'âme et le devoir; son vieux domestique avait sans doute aussi l'esprit tourmenté des mêmes problèmes. Tout en brossant dans le jardin l'habit de son maître, il pensait que Kant était bien vieux, qu'il mourrait un jour, bientôt peut-être ! que deviendra après sa mort M. le professeur, si savant et si bon? est-ce que tout sera fini pour lui quand il sera là bas dans le cimetière, derrière la tour? ce que le ministre nous prêche le dimanche est-il bien vrai? qu'est-ce que M. le professeur fera de toute sa science dans l'autre monde? et moi, le reverrai-je de l'autre côté? quand on n'a jamais fait de tort à personne, il me semble.... Et puis

[1] M. Dudans, dans un article inséré au *Journal des Débats*.

Digitized by Google

venait l'heure de servir le déjeûner, et le bonhomme pensait à autre chose. » N'admirez-vous pas comment le grand philosophe et l'humble serviteur, occupés des mêmes pensées, arrivent aux mêmes solutions, l'un par la force de son génie transcendant, et l'autre par la simple conviction d'une bonne conscience!

Mais ces inquiétudes qui vous tourmentent, la foule ne les connaît pas?—Et moi, je vous réponds que parmi les êtres les plus vulgaires, les plus stupides, il n'en est pas un seul, non, il n'est pas un seul homme à qui un jour, dans une circonstance grave, ces questions mélancoliques, qui suis-je? d'où viens-je? où vais-je? ne se soient présentées comme un trait de lumière! Nos sciences manquent au peuple, la misère l'avilit, et la civilisation le néglige! n'importe! il y a un maître puissant chargé par la nature de réveiller ce sentiment; et ce maître qui doit nous compléter, ce maître, grâce à Dieu, n'a jamais manqué à aucun homme : c'est le malheur!

Dieu et le néant, la fatalité et le devoir, grandes questions qui nous agitent tous suivant l'étendue de nos passions et la portée de notre âme. La philosophie et la religion sont là pour les résoudre : sentinelles vigilantes, elles avertissent le genre humain qu'il y a quelque chose au-delà de ce qu'il voit!

Il y a peu de jours, une jeune fille coquette et

légère, absorbée pour un moment dans la douleur où la jetait la mort de son fiancé, me disait : « De grâce, monsieur, indiquez-moi quelques bons livres où l'on traite de l'immortalité de l'âme; non que je doute, mais depuis qu'il a quitté la terre, depuis qu'il n'est plus là, j'ai besoin de me nourrir de cette pensée, et d'en avoir l'intelligence. » Puis avec un profond soupir et un triste regard, elle murmura : « Les hommes sont bien heureux de pouvoir se livrer à ces études qui consolent! » Et comme si elle eût fait un effort pour vaincre sa timidité : « Vous comprenez, ajouta-t-elle en perdant un peu de son extrême pâleur, c'est, je crois, ce que vous appelez de la philosophie! »

Ainsi le malheur et la mort tiennent les âmes dans une salutaire activité. Ce sont les grands précepteurs du genre humain : ils dématérialisent nos pensées, ils spiritualisent nos affections!

Et en vérité je ne connais rien qui marque mieux les misères de nos éducations que le mélancolique retour de cette jeune fille sur elle-même! Dans notre sot orgueil nous gardons pour nous cette philosophie qui nous est un parement de collége; mieux vaudrait sans doute en teindre l'âme de nos femmes : c'est dans ce livre de consolation et d'amour, livre vivant, toujours ouvert à la faiblesse et au malheur, qu'il serait doux, ô Socrate! ô Fénélon! de ressaisir vos inspirations

les plus sublimes, toutes palpitantes de la tendresse de nos mères et de l'amour de nos femmes ! hâtons-nous donc, versons la lumière dans leur cœur, afin qu'elles en projettent les rayons amoureux sur notre vie tout entière !

Quel sort que celui des femmes ! également en proie à toutes les séductions des plaisirs, à toutes les angoisses de la douleur, comme amante, comme épouse, comme mère, sans autres armes que leur faiblesse ; qui ne comprendra combien il est important de leur donner une éducation large, profonde, qui leur prépare la ressource d'une vertu plus puissante que les douleurs qui les attendent, et que les séductions qui les menacent ?

Autrefois la religion les instruisait du haut de la chaire, mais en concentrant sa morale dans la pénitence, elle donnait plus de ressort au repentir qu'à la vertu. Les Massillon, les Bourdaloue, les Bossuet, travaillaient à étouffer les passions : ils auraient dû apprendre à les diriger. Loin de soutenir l'humanité, ils la brisaient sous le joug d'une doctrine violente, qu'ils éclairaient des feux de l'enfer. Et voyez ! leurs plus grands prodiges n'étaient pas de nous faire vivre honnêtement dans le monde, mais de nous en arracher : à leur voix, Lavallière se couvre du sac de la pénitence ; les Chevreuse et les Longueville courent au désert pleurer leurs fautes, et les reines élèvent des temples, fondent des cloîtres, et vont s'humilier sous leurs voûtes !

Certes, les hautes vérités morales, répétées sans cesse à l'autel en présence de Dieu, n'ont pas été sans fruits pour l'humanité, et si on les dégageait de toutes les superstitions qui les rapetissent, et des doctrines cruelles sur l'éternité des peines, sur les vengeances d'une Divinité impitoyable, les femmes pourraient encore aujourd'hui y puiser une instruction forte et puissante; mais la solitude est dans le temple, les prêtres y veillent seuls, prêtant l'oreille au bruit lointain d'un monde qui ne veut plus de leurs idées d'un autre siècle. Autrefois le peuple allait à eux, parce qu'ils marchaient en avant; aujourd'hui le peuple les attend à son tour, parce qu'ils sont restés en arrière. C'est ainsi que l'instruction morale leur échappe; triste réaction de nos excès : les impiétés théologiques ont amené l'oubli de la religion; et l'oubli de la religion nous livre sans force à toutes les vanités de notre intelligence.

Maintenant, que reste-t-il aux femmes? quelques pratiques de dévotion et la messe du dimanche; point de direction morale et religieuse, car je ne puis appeler de ce nom cette instruction courte et étroite, confiée à la mémoire du premier âge, et qui n'étant appuyée ni par la conviction des parents, ni par l'exemple de la famille, tient presque la place d'un songe dans le songe de la vie. Toutefois l'impression religieuse existe, et elle suffit avec l'amour maternel pour ranimer

l'âme tout entière. Ces deux sentiments, inaltérables dans les femmes, sont aujourd'hui le dernier espoir de la civilisation, et lorsque toutes nos éducations tendent à les affaiblir, notre but, à *nous*, est de les fortifier et de renouveler leur puissance.

Cette puissance est toute morale : nous la chercherons d'abord dans l'étude approfondie de nos facultés matérielles et spirituelles ; il faudra tracer la ligne qui les sépare : quelles de la terre ! quelles du ciel ! division importante trop négligée jusqu'à ce jour, et dont l'ignorance nous plonge dans les ténèbres. Avant de tirer cette ligne, vous êtes oppressés des vains fantômes du matérialisme : le doute vous écrase ; mais une fois la séparation faite, les fantômes s'évanouissent, les ténèbres s'effacent, et la vérité consolante nous apparaît !

Vous remarquerez comment cette séparation si simple suffit pour établir l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, non comme des dogmes, mais comme des faits indépendants à la fois des illusions de la pensée et des formes du raisonnement. Il y a plaisir à voir des vérités si hautes se dégager du monde invisible, toutes lumineuses, toutes irrécusables, comme l'inconnu d'un problème de mathématiques.

Ces vérités se font jour, il est vrai, à travers les sensations terrestres, mais sans venir d'elles !

Là, nous trouvons une connaissance nouvelle

de l'être, et par conséquent de nouveaux éléments d'éducation. L'enfant se présente à sa mère comme une créature divine : il ne s'agit plus seulement d'instruire une intelligence, mais de développer une âme; et cette âme, la mère la connait : elle sait où porter la lumière, où adresser ses leçons. Assez d'autres pourvoiront le vaisseau de ses voiles et de ses agrès ; elle seule s'entretient avec le pilote, l'asseoit au gouvernail, le munit de boussole, et, avant de le lancer sur l'océan du monde, lui montre dans le ciel l'étoile qui doit le conduire.

De l'étude de l'homme, nous passerons à la recherche de la vérité. La vérité, c'est l'opposé de l'erreur ; et l'erreur, c'est la barbarie et le crime qui ravagent le monde.

La vérité n'appartient ni à un homme, ni à une caste, ni à un peuple, ni à une religion. Son caractère est la beauté, l'utilité, l'universalité. Nos passions et nos superstitions sont les ténèbres qui l'environnent : les lois de la nature sont sa lumière.

Notre but est d'examiner les questions morales, philosophiques, politiques, religieuses, qui importent à l'homme, et de les ramener à la vérité en les soumettant à une autorité immuable.

Ainsi nous arrivons par degrés à la partie la plus importante de ce livre : les études morales de l'Évangile; nous disons la plus importante, car toute éducation qui n'est pas religieuse décomplète

l'homme, et ne réussit tout au plus qu'à former un animal intelligent. C'est une erreur de penser que l'homme est grand par la science ; il n'est grand, il n'est homme, que par la connaissance de Dieu. Hors de là, nous ne voyons rien que sa vie bornée, et une philosophie sans lumière.

Pourquoi l'égoïsme général ? pourquoi l'amour de l'or, l'amour du pouvoir, l'amour de la vengeance, au lieu de l'amour de l'humanité ? Pourquoi tant d'ambition qui enfante tant de crimes ? pourquoi tant de meurtres, d'adultères, d'ingratitudes, de calomnies, de divagations, de dépravation ? Deux causes : l'erreur et la misère. Un seul remède : la religion.

Vous aurez beau vous agiter, vous tourmenter, creuser votre cerveau ; pour suppléer à cette puissance divine, vous interrogerez en vain toutes les sciences dont vous êtes si orgueilleux, et les chiffres de l'algèbre et les lignes de la géométrie ; ces vastes déploiements de l'intelligence ne vous donneront rien que la matière d'un savant. Pour faire un homme, il faut développer une âme, et dès que l'âme paraît, elle cherche son Dieu : ainsi nous revenons toujours à cette chose tant méprisée : la religion.

Tel est en résumé le plan de ces études. Nous l'adressons aux mères, non pour qu'elles en confient les principes à la mémoire de leurs enfants, mais pour qu'elles les leur impriment généreuse-

ment et profondément en l'âme : leur mission n'est point un enseignement, elle est une influence; ce n'est point le savoir qu'elles donnent, c'est l'inspiration et la direction. Au sein de sa famille, l'enfant reçoit un certain nombre d'idées qui appartiennent à son siècle, à sa nation et au rang qu'il y occupe. Ces idées sont plus ou moins élevées, plus ou moins vraies ; il y en a qui n'expriment que des passions politiques ou religieuses, d'autres qui ne sont que des préjugés ou des superstitions : n'importe! plongé dans cette atmosphère, il s'en imprègne ; il devient tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, royaliste ou jacobin, fanatique ou athée, comme jadis on était Armagnac ou Bourguignon, Navarrois ou Ligueur. Les impressions de son enfance le passionnent pour un parti, pour un intérêt, jamais pour la vérité !

Ne sentez-vous pas que là est la source de toutes nos erreurs?

C'est donc dans la famille qu'il faut porter l'éducation. La vérité doit nous y apparaître comme le devoir à Sparte et la patrie à Rome. La vérité, ce mobile des nations modernes, le monde entier lui est promis : et si de l'amour de la patrie on a vu sortir des peuples de héros, de cet amour plus vaste et plus sublime on verra sortir la civilisation du genre humain.

CHAPITRE XIII.

DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE DES ENFANTS, ET DE SES PROGRÈS.

> C'est merveille, combien Platon se montre soigneux en ses loix, de la gayeté et passetemps de la jeunesse : et combien il s'arréte à leurs courses, jeux, chansons, saults et danses : desquelles il dit que l'antiquité a donné la conduite et le patronnage aux dieux mesmes.
>
> (MONTAIGNE, Essais, liv. I, ch. 25.)
>
> La morale est si nouvelle en Europe que les gouvernements ont ignoré jusqu'aujourd'hui qu'ils devaient protéger les enfants.
>
> (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Discours sur l'Education des Femmes.)

Au moment de commencer l'éducation des mères de famille, je vois leur sollicitude s'éveiller. Elles demandent quelle instruction je destine à leurs fils, et comment et par qui cette instruction sera donnée. Iront-ils au collége? apprendront-ils le grec et le latin, les mathématiques et la chimie? suivront-ils les méthodes anciennes ou les nouvelles?

Dans la situation présente des esprits, tout est péril, l'ignorance comme la science, la rudesse des maîtres comme la mollesse des principes ; tout, jusqu'à la liberté d'enseignement, qui menace de porter dans les écoles les doctrines violentes qui divisent la société.

Avant de répondre à ces questions, et nous y répondrons à la fin de ce livre, il importe de constater les changements qui se sont opérés à la fois et dans la discipline des familles et dans la discipline des colléges. Notre révolution, j'entends la première, n'a pas été moins favorable au bonheur matériel des enfants qu'au bonheur matériel des peuples. Les temps ne sont pas encore très éloignés où la sévérité des pères encourageait la sévérité des professeurs : les yeux d'un pauvre écolier ne rencontraient alors que des fronts austères et des mains armées de fouets. Partout l'abus de la force et l'oubli de l'humanité. On appliquait à l'éducation toutes les formes des gouvernements despotiques, et jusqu'à leurs punitions infamantes. Les colléges avaient des fouetteurs à titre d'office, et c'est ainsi que le bourreau se trouva introduit dans les classes des petits enfants.

Mais aujourd'hui tout est changé : les écoles ne sont plus jonchées de verges. Les dons des souverains [1] n'y servent plus à renouveler les instru-

[1] Louis XI s'étant fait inscrire à la tête des boursiers

ments de tortures. Vous n'y oyez plus, comme du temps de Montaigne, les cris des enfants suppliciés par des maîtres enivrés de colère. Le fouet, la faim, les gênes, ont cessé d'être les puissances morales de l'éducation, et les professeurs, choisis enfin parmi les pères de famille, ont renoncé à traiter nos enfants dans les colléges, ces âmes tendres et craintives, comme on traitait les criminels sur les places publiques.

L'origine de ces réformes est tout entière dans les améliorations de la vie domestique. A mesure que s'effaçaient les sévérités paternelles, les cruautés scolastiques devaient s'évanouir. Dans notre nouveau régime, la puissance tyrannique des pères a été décroissante, comme celle des rois, dont elle était l'image ; mais ce que nous avons perdu en despotisme, nous l'avons regagné en bonheur. Autrefois les pères étaient longtemps privés de la vue de leurs petits enfants ; puis, après des années d'absence, la grossièreté de ceux qu'on leur rapportait de nourrice les rebutait. Ignorant tous les charmes de l'innocence, l'homme se croyait obligé de comprimer sa famille avec des verges et un visage toujours sévère. Il n'osait se montrer ni bon ni affectueux, crainte de tout gâter : ainsi la rudesse

du Collége de Navarre, le prix de sa bourse était consacré à acheter des verges pour le châtiment des écoliers. (Voyez Coquille, *Histoire du Nivernois*, p. 159.)

étouffait l'amour. Mais comment montrer un front chagrin à l'enfant qui se joue sur le sein de sa mère? comment exiger une obéissance servile, une politesse froide, de cette douce et mignonne créature qui chaque jour, en nous faisant admirer ses grâces, nous habitue à craindre ses larmes et à aimer ses caresses? Eh bien, les maris ne sont plus despotes! les rois ne sont plus absolus! et les pères daignent aimer leurs enfants! Est-ce donc un si grand malheur? Voilà que toutes les formes austères disparaissent, et partout à leur place nous retrouvons les jeux, les ris, les chansons et l'amour!

Voulez-vous jouir de tous les enchantements d'un si doux spectacle? entrez au jardin des Tuileries un jour d'été, à l'heure où le soleil et l'ombre tombent du haut des massifs et parent le sol d'une lueur dorée et des molles découpures du feuillage. Le monde élégant ne foule guère ce tapis aérien; il ignore qu'à midi, sous ses voûtes étincelantes, on peut goûter l'ombre et le frais. A peine quelques promeneurs solitaires apparaissent de loin en loin, glissent et se perdent dans la profondeur des avenues. Mais alors de tous côtés on voit des groupes d'enfants dans les toilettes les plus gracieuses et les plus commodes; petits garçons, petites filles, en pantalons, en tuniques, en robes larges et courtes, aux ceintures flottantes de toutes couleurs, courant, dansant, chantant des rondes, et jouant à la corde et au cerceau, avec

Digitized by Google

ces grâces vives et naïves qui n'appartiennent qu'au premier âge. Charmantes créatures, elles remplissent de leur joie ces longues allées, où elles apparaissent auprès de leurs mères, comme des ombres heureuses, sous la lumière des Champs-Élysées.

Ah! jouissez de ces moments si doux! ils vous appartiennent tout entiers. Bonnes mères! providence de vos chers enfants, laissez la bienfaisante nature développer leurs membres délicats; d'autres bientôt orneront leur esprit, cultiveront leur intelligence : mais c'est à vous, à vous seules, à les armer pour le monde, qui déjà les réclame. Sous ces frais ombrages, prêtez un moment l'oreille, écoutez ces rumeurs prolongées : on dirait les roulements lointains de l'Océan; c'est la cité qui gronde, c'est sa voix qui vous menace. Hélas! pauvres enfants! ils n'auront fait que traverser ces bocages! Encore quelques jours, et ils iront se perdre à jamais dans ces tempêtes dont les bruits formidables arrivent jusqu'à vous.

CHAPITRE XIV.

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE, ET DE SA LIBERTÉ ILLIMITÉE.

DE L'ÉDUCATION MIXTE.

.... On l'envoie aux écoles, on l'éloigne dans des pensions; c'est là qu'il répandra des larmes que n'essuiera plus une main maternelle; c'est là qu'il formera des amitiés étrangères pleines de regrets ou de repentir, et qu'il éteindra les affections naturelles de frère, de sœur, de père, de mère, qui sont les plus fortes et les plus douces chaînes dont la nature nous attache à la patrie.

(Bernardin de Saint-Pierre, Étude septième.)

L'homme est susceptible de trois éducations : l'éducation physique, l'éducation morale, l'éducation intellectuelle.

La première occupait une grande place dans les institutions politiques des anciens. On aime à voir Socrate passer du gymnase à l'académie, exercer ses membres à la fatigue, et son âme à la sa-

Digitized by Google

gesse; se tenir prêt enfin à servir sa patrie comme magistrat et comme guerrier.

Chez les peuples modernes, la gymnastique n'est plus un moyen de défense ; aussi a-t-elle cessé de faire partie des lois de l'État. Devenue inutile par la toute-puissance du canon, elle fut trop négligée dans l'hygiène des peuples. Je ne sache pas que les historiens, ou même les physiologistes, en aient jamais fait la remarque, et toutefois il est impossible qu'une pareille révolution se soit opérée sans apporter de notables changements dans la constitution physique de l'homme.

Après l'éducation physique vient l'éducation morale : celle-là, nous la confions à la tendresse maternelle ; c'est le sujet de ce livre : et quant à l'éducation de l'intelligence, qui est la troisième, elle appartient aux professeurs, et son but est de fertiliser la pensée, comme le but de l'éducation morale est de vivifier l'âme, et de l'appeler aux jugements de nos actions.

De ces trois éducations bien faites et maintenues dans de justes proportions, nous voyons sortir l'homme complet. Leur développement isolé ou superficiel ne produit rien de bon : à l'éducation physique, la cruauté de l'animal ou la barbarie du sauvage ; aux deux autres, soit l'exaltation religieuse et le fanatisme, soit l'orgueil scientifique et le néant ; toujours la barbarie : l'arbre de la science et l'arbre de l'ignorance portent le même fruit.

Nous parlerons de l'éducation de l'intelligence dans ses rapports avec l'éducation de l'âme : il faudrait établir l'harmonie, chose assez difficile, vu la mauvaise direction des études. Il est vrai que l'instruction publique appelle la réforme, et que de toutes parts des voix s'élèvent pour réclamer la liberté de l'enseignement ; mais ce dernier moyen est plein de périls, car en même temps qu'il ouvre un vaste champ aux progrès de la pensée, il détruit l'unité de doctrine, seule puissance qui fasse durer les empires.

On veut, et je l'ai bien lu, et je l'ai bien entendu, que toutes les opinions soient représentées : à chaque passion son professeur, à chaque système son école ! Pour échapper à la surveillance de la loi, on se précipite dans les servitudes de l'erreur ! La vérité triomphera, dit-on; soit : mais ne pourrait-elle triompher hors du chaos ! pour arriver au ciel est-il indispensable, comme dans le Dante, de traverser l'enfer ?

Il faut, dites-vous, que les écoles répondent à toutes les opinions, afin que toutes les familles puissent exercer leurs droits. Or, c'est le droit du père d'élever son enfant dans les principes qui lui conviennent.

Et moi je réponds, n'est-il aucun droit supérieur ?

Fénélon a dit qu'on doit plus à sa famille qu'à soi-même, à sa patrie qu'à sa famille, et au genre

Digitized by Google

humain qu'à sa patrie. Pensée généreuse, qui ne fut longtemps qu'une maxime chrétienne, mais qui, dans l'âme de Montesquieu, devient le lien du monde politique : « Si je savais quelque chose utile à ma patrie, dit-il, et qui fût préjudiciable au genre humain, je le regarderais comme un crime ! » Voilà comment les beaux génies entendent les droits. Cette application de la morale de l'Évangile aux institutions humaines est le plus grand pas que nous ayons fait depuis douze siècles dans cette perfectibilité indéfinie, dont il faut bien reconnaître l'action, environnés que nous sommes de ses bienfaits.

Quiconque ne cherchera dans cette question que l'intérêt isolé d'un père de famille, rétrogradera vers le passé, et se fera le défenseur de l'ordre d'idées le moins large et le moins libéral. La question aujourd'hui n'est plus seulement dans le bien personnel de la famille, elle est dans le bien particulier de la patrie, soumis au bien général de l'humanité. Ici la gradation des devoirs devient la mesure des droits ; et formulant ce principe d'une manière plus précise, je dis : où est le devoir, là est le droit.

En résumé :

L'éducation est la chose publique même ; la diviser dans des intérêts particuliers, c'est troubler l'ordre, c'est nuire à l'intérêt général, c'est organiser l'anarchie au profit du despotisme. Loi terri-

ble de la Providence, loi éternelle et sans exception : du sein des anarchistes, il sort toujours un maître qui les flatte et les écrase, mais après leur avoir appris à obéir.

Les droits étant reconnus, venons à l'application des principes : qu'est-ce que l'instruction publique ? un pouvoir qui agît perpétuellement sur l'existence politique et morale des peuples.

La définition est simple et précise; elle ne laisse pas même au gouvernement le droit d'accorder une liberté illimitée ; et comment pourrait-il, sans manquer au premier de ses devoirs, livrer le peuple à toutes les séductions de la licence, aux aberrations, aux iniquités de la pensée humaine?

Quoi! sa surveillance s'étend jusque chez le boulanger pour reconnaître le poids et la qualité du pain destiné à notre corps, et cette surveillance s'arrêterait à la porte des écoles; elle ne pourrait s'assurer du poids et des qualités de la nourriture intellectuelle, du pain de vie que les maîtres distribuent à nos enfants?

Vous ne reconnaissez à aucun membre de la société le droit de conspirer contre l'ordre légal; et ce droit, vous proposez de l'accorder à tous les professeurs, à tous les chefs d'institution !

Quoi! les Français ne publient leurs opinions que sous la garantie d'une loi forte et répressive, et vous reconnaîtriez à tous le droit d'enseigner ces mêmes opinions librement et sans garantie?

Digitized by Google

Et cependant l'opinion de celui qui fait un livre ne s'adresse qu'à des hommes doués de raison, tandis que les leçons des maîtres s'adressent à des enfants incapables de choisir et de discerner. Voilà le résultat de la doctrine : elle attaque la génération dans sa fleur, elle prépare une multitude de coupables, elle aiguise dans les écoles le fer dont nos enfants s'égorgeront dans le monde!

Et qu'on ne croie pas, comme on a voulu le faire entendre, qu'il s'agisse ici de violenter les consciences : la patrie n'arrache point les enfants des bras de leurs pères, elle les reçoit de leurs mains, c'est-à-dire qu'elle n'est appelée à remplacer la famille que lorsque la famille renonce elle-même à ses droits. L'État doit alors à l'enfant ce que la famille ne peut lui donner, l'éducation. Ce n'est pas seulement un droit qu'il acquiert, c'est une obligation qu'on lui impose. Dans cette occurrence, il prend instantanément la place du père; il devient responsable comme lui, et dès-lors, les droits qu'on lui cède, il ne peut les céder sans garantie. Voilà comment la famille appelle le pouvoir public au double maintien de la morale et des institutions!

Dans ce système, la liberté du père est garantie par l'éducation de la famille, et la liberté de la nation par l'éducation publique. Ces deux pouvoirs, qui se balancent, établissent un équilibre moral et politique, favorable à la justice et aux progrès de la pensée. Il est bon, lorsque la société penche

vers l'oligarchie, c'est-à-dire vers l'amour de l'or, qu'un père puisse seul guider son fils, et l'instruire au plus noble désintéressement. Il est bon que, sous le règne des tyrans, l'éducation de famille façonne des âmes libres, dont la résistance sauve l'honneur du pays. L'enfant qui demanda à Sarpédon une épée pour tuer Sylla ne sortait pas des écoles de Sylla, si toutefois Sylla établit ou permit des écoles. Mais il est bon aussi, lorsque des familles, égarées par d'étroites passions ou d'odieux préjugés, élèvent leurs enfants dans l'ignorance complète des intérêts de la patrie, il est bon, dis-je, que le gouvernement puisse opposer à ces individus isolés, mais dangereux par leur fanatisme, la masse entière de la nation instruite, dans les écoles, à l'amour de la patrie et des lois.

Aux périls d'une liberté sans limite nos adversaires ne manqueront pas d'opposer les périls d'un enseignement privilégié, la routine, l'esprit de parti, l'esprit de jésuitisme, qui dominaient hier, l'indifférence morale et religieuse qui domine aujourd'hui, et la démoralisation universelle, suite de ces deux excès. Nous ne chercherons point à le déguiser, ces périls sont grands ; ils égalent peut-être les périls de la licence ; mais que peut-on en conclure ? rien en faveur de l'un ou de l'autre système. Un danger égal semble les condamner tous deux : d'où il résulte que ce n'est pas dans une loi sur l'instruction publique, fût-elle bonne, qu'il

faut chercher le remède au mal qui nous dévore. Le remède, il est dans le mélange des deux éducations domestique et publique; il est là, et il n'est que là: c'est l'ancre de salut au milieu du naufrage. Que l'enfant reçoive donc, comme externe dans les colléges, cette instruction scolastique à laquelle on attache tant de prix; qu'on éveille son intelligence, qu'on féconde sa mémoire, l'âme est en sûreté si chaque soir, au sein de sa famille, il peut entendre la voix de sa mère, et s'imprimer ses exemples. Ainsi tout se résume par l'éducation des femmes. Nous ne laissons aux colléges que l'enseignement classique et presque mécanique de l'intelligence, neutralisant les vices de cet enseignement par la plus douce, la plus pénétrante et la plus durable des influences !

Maintenant, qu'importe le sort de nos écoles, et la loi qui doit les régir, et le monopole, et la liberté? les destinées du pays leur échappent : il ne s'agit plus de la vie ou de la mort morale de nos enfants, mais d'une instruction plus ou moins bonne, plus ou moins appropriée aux besoins du siècle. Rien de vital : tout se réduit à la suppression de quelques méthodes vieillies, à l'introduction de quelques études nouvelles, et, sur ce point, les réformes opérées depuis cinquante ans suffisent pour décider les réformes à venir.

En même temps que l'éducation mixte nous soustrait aux périls de l'éducation publique, elle

nous en laisse tous les avantages. Vous évitez à votre élève, et l'apathie des études solitaires, et l'ennui d'une vie monotone; vous donnez à son corps le mouvement, à son âme l'activité : un peuple d'enfants travaille et joue avec lui; il a des camarades, des rivaux, un ami, et, sans quitter sa famille, sans perdre un seul jour les caresses de sa mère, il fait l'essai de la vie avec la génération au milieu de laquelle il doit s'avancer dans le monde [1].

Ainsi tout se concilie, la sûreté de l'enfant et la liberté de la famille. Remplissez vos devoirs d'homme et de citoyen : soyez magistrat, guerrier, négociant, cultivateur; représentez dans nos Chambres les intérêts du pays, travaillez à votre fortune, servez votre patrie : ces travaux, ces devoirs, loin de troubler votre famille, lui servent d'exemples et de leçons. Il n'y a que le vice, le désordre, l'extrême misère, tout ce qui flétrit ou déshonore, qui soit incompatible avec le devoir sacré de cultiver vous-même l'âme de vos enfants. Ah ! vous faites un enfer de votre maison, vous y portez le désordre et la terreur! Des domestiques insolents, un mari brutal, colère, joueur, ivrogne,

[1] Le système d'éducation mixte est applicable aux enfants des deux sexes. Il devient donc indispensable d'établir dans chaque ville des externats de jeunes demoiselles : c'est une branche d'industrie toute neuve à exploiter parmi nous.

libertin, une femme légère et coquette, ou une victime toujours en pleurs ! Quel tableau à offrir à d'innocentes créatures ! Hâtez-vous ! éloignez-les de cette école de douleur ! plongez-les dans la rouille des colléges ! que vos enfants au moins soient corrompus par d'autres que par vous ! Un jour l'antre les revomira tout farcis de grec et de latin, sans principes, sans religion, et peut-être aussi sans amour ! mais vous aurez gagné cela, que leur indifférence vous sera moins pénible que leurs mépris.

CHAPITRE XV.

VŒUX POUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

> C'est à notre sexe sans doute qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc.; mais ce qu'on appelle l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, s'il n'a pas été formé sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être sûr que la main du vice ne l'effacera jamais.
>
> (De Maistre, Soirées de Saint-Pétersbourg, tome I, p. 213.)

La vie intelligente ne manque en France, ni aux classes élevées, ni aux classes intermédiaires; elle est partout : dans nos salons, dans nos comptoirs, au camp, au barreau, à la Bourse; partout le nombre des idées s'accroît, les lumières se multiplient, la civilisation se développe; partout enfin il y a progrès excepté dans nos écoles.

Digitized by Google

La pensée de concentrer l'instruction classique dans l'étude du grec et du latin appartient à Charlemagne. Les langues nationales manquaient alors d'expression et de précision ; elles ne pouvaient rendre ni la loi, ni le droit, ni les sciences, ni la philosophie, ni la religion. Toutes les affaires privées et publiques se traitaient en latin : on parlait cette langue aux assemblées des clercs et des docteurs, dans le cabinet des rois, dans le palais de la justice et dans le temple de Dieu.

Les institutions scolastiques de Charlemagne furent donc une des nécessités du temps; mais ce qu'on n'a pas vu, c'est qu'elles furent un moyen de civilisation. Des patois barbares séparaient les peuples; la langue latine les réunit. C'est la langue universelle, une langue énergique et superbe, qui portait en elle les grandes pensées de la grande nation, tous les trésors de la sagesse antique, tous les trésors de la sagesse moderne, dans les paroles non comprises de Jésus-Christ : des idées qui n'étaient point encore nées pour les peuples, et qui devaient les régénérer et les grandir. Voilà comment le système d'éducation fondé par Charlemagne fut favorable à la civilisation. Le profond législateur fit une langue savante d'une langue qui allait mourir. En recevant les mots, les peuples devaient recevoir les idées; et dans ces études classiques, stériles aujourd'hui, et dont il nous légua le modèle, se cachait alors la rénovation, la vie intellectuelle de l'univers.

Cette lumière brillante que Charlemagne alluma dans son propre palais, et qui rayonnait sur l'Europe, les moines ne tardèrent pas à l'obscurcir. Devenu maîtres de l'instruction publique, ils substituèrent dans les colléges l'étude de saint Thomas d'Aquin et de Raymond Lulle à l'étude d'Homère et de Virgile, de Platon et de Cicéron : ces grands fécondateurs de l'esprit humain ne furent plus que des païens et des damnés; leur lecture devint un crime, et il fut un temps où il suffisait de posséder un Térence pour être banni de l'Université. C'en était fait de la civilisation européenne si quelques hommes de cœur et de génie ne s'étaient opposés au mouvement rétrograde. Il y eut alors, comme de nos jours, une lutte terrible entre les partisans des ténèbres et les amis de la lumière; le passé et le présent se rencontrèrent pour s'outrager. Du haut des murs de l'Université les obscurants fulminaient des excommunications; leurs adversaires répondaient par la science et la pensée. Les plaisanteries acérées d'Ulrich de Hutten [1] et la pro-

[1] L'ouvrage de Ulrich de Hutten est intitulé *Litteræ obscurorum Virorum*, Lettres de quelques hommes obseurs; c'est un mélange de plaisanteries et d'invectives piquantes contre la scolastique dans le genre des *Provinciales* de Pascal; jamais la sottise, l'hypocrisie, la fourberie et l'ignorance n'eurent un adversaire plus dangereux : Hutten, pour frapper les ennemis de la raison, n'a besoin que d'imiter leur style et de parler leur lan-

Digitized by Google

fonde érudition de Reuchlin avaient déjà commencé la victoire, lorsqu'au milieu des cris de l'école, des bulles des papes et des foudres théologiques, on vit paraître Luther, qui ébranla le monde, et Ignace de Loyola, qui voulut le dominer. Alors tout change : on s'aperçoit que derrière la question du grec et du latin il y a une question d'existence et de progrès ; c'est une civilisation expirante qui fait effort pour reculer son heure, et une civilisation nouvelle qui se lève à son horizon. La réforme et le jésuitisme terminèrent la querelle par des combats sanglants, et ce fut en présence de ces deux grands pouvoirs, et pour ainsi dire sous leurs coups, que le moyen-âge s'écroula.

Cette révolution européenne nous ramena aux lettres classiques. A cette époque, c'était un pas vers la raison; les Grecs et les Romains continuaient leur règne sur le monde en le civilisant, et à mesure que la langue s'enrichissait, les âmes s'ouvraient aux nobles sentiments et aux nobles pensées. La preuve que l'étude des anciens commençait à vaincre notre barbarie, c'est qu'au milieu des crimes et du mauvais goût du siècle, elle nous donnait les l'Hôpital, les de Thou, les de Harlay, les Molé; ces hommes taillés sur le patron antique,

gage. Son livre, devenu rare aujourd'hui, fit une révolution, et commença l'affranchissement de l'intelligence.

et dont le type ne se trouve que dans l'histoire d'Athènes et de Rome. A cet enfantement moral allait bientôt succéder un enfantement littéraire; aux élèves d'Aristide et de Caton, les élèves d'Homère et de Sophocle. Ce fut comme une révélation de la poésie et de l'éloquence ! l'arbre des langues antiques portait ses fruits dans les langues modernes, et les merveilles littéraires du siècle de Louis XIV furent le dernier terme ou, si l'on veut, l'apogée des institutions scolastiques de Charlemagne !

Ainsi s'opéra le mouvement moral prévu par le grand législateur : ses prévisions étaient immenses, elles ne furent point trompées; mais il fallut neuf siècles pour les accomplir. Aujourd'hui l'enseignement scolastique, tel que le conçut son génie, n'est l'expression d'aucun besoin. La lumière ne brille plus là. Tout ce que les langues grecques et latines avaient à nous apprendre, elles nous l'ont appris. C'est un trésor épuisé : sous Charlemagne, le monde entier leur demandait la civilisation; à cette heure, tout se borne à des recherches philologiques ou littéraires. Devenues l'objet spécial des études de l'homme de lettres et de l'homme de cabinet, elles fécondent le génie, mais elles ne peuvent plus être le fondement de notre éducation nationale. Celle-là, pour être utile, doit participer des progrès de l'humanité !

Déjà, sous Louis XV; la nécessité de modifier

Digitized by Google

les études s'était fait sentir. Un homme énergique, M. de la Chalotais[1], déclarait en plein parlement que l'instruction des colléges était au dessous du siècle. Pendant ce temps, les réclamations de Rousseau remuaient l'Europe ! Qu'arriva-t-il ? l'*Émile* fut brûlé par la main du bourreau à la porte du temple de la justice, et M. de la Chalotais, chargé de fers, fut précipité dans les cachots; mais la vérité restait libre, et planait sur la France !

Alors commença le travail de l'opinion publique : on disait que la science des colléges était une science morte, bonne tout au plus à faire des moines, chose morte aussi dans le monde civilisé; que les thêmes, les amplifications, la prosodie, les vers grecs et latins, et tout le fatras pédantesque, ne donnaient ni état, ni vertu, ni considération; que l'histoire de Rome était fort belle sans doute, mais que celle du pays avait aussi sa beauté et son utilité; que ce n'était point assez de savoir ce qu'on faisait à Babylone sous le règne de Sémiramis, si l'on ne savait ce qui se faisait en France sous le règne des Bourbons; que l'étude des mœurs, des usages, des sciences et des lois de notre patrie était au moins aussi féconde que les phrases har-

[1] Dans ses Réquisitoires au parlement de Bretagne des 7 décembre 1761 et 24 mai 1762, qui furent suivis en 1763 de son *Essai sur l'Éducation nationale*, ouvrage aussi bien pensé qu'énergiquement écrit.

monieuses de Quintilien et de Cicéron; qu'il était temps enfin de nous apprendre dans les écoles les choses qui devaient un jour nous occuper dans le monde, et que la véritable éducation consistait à faire des hommes, et non à souffler des pédants! Voilà ce qu'on disait alors et ce qu'on répète aujourd'hui; car seul au milieu des ruines du passé, l'arbre que la main vigoureuse de Charlemagne enfonça dans le sol est resté debout. Dernier témoin du moyen-âge, il voit encore l'enfance joyeuse se rassembler autour de lui; mais son front desséché n'étend plus sur elle que des branches sans ombrages et des rejetons sans fruit.

Et que dire en effet d'une instruction qui ne comporte rien des besoins du siècle? Comment servirai-je ma patrie si vous m'instruisez toujours comme un écolier et jamais comme un citoyen? Quoi! point d'exercice de la parole dans un gouvernement où la parole règne; point de connaissance de la vérité dans une législation qui laisse le mensonge libre; point d'étude des institutions dans un État où les institutions consacrent des droits et imposent des devoirs. Et si des choses que vous n'enseignez pas je passe aux choses que vous enseignez, à quoi bon cette rhétorique qui mécanise le style, et cette logique qui mécanise la pensée? Quelle éloquence est jamais sortie du vide profond des tropes de Dumarsais, et quelle vérité des argumentations sophistiques de l'école? Au lieu de

Digitized by Google

féconder une âme, on organise une machine; on y jette une proposition, elle se divise en trois termes, et il en sort un syllogisme. Voilà le chef-d'œuvre de l'art de raisonner : il fait également triompher le pour et le contre; il donne raison aux deux adversaires. Et c'est à cette opération trompeuse que vous attachez mes principes, mes croyances, ma morale, ma conviction; les principes, les croyances, la morale, la conviction du monde civilisé!

Instruire sans inspirer, c'est stériliser! Ne me demandez pas des exemples, car je vous offrirais le siècle tout entier? Et voyez seulement cette jeunesse bruyante que chaque année les colléges nous versent par torrents! elle apparait dans le monde sans illusions, et comme désabusée du monde, mécontente avant de connaître, blasée avant d'avoir usé! des enfants, des adolescents, privés des grâces de l'innocence et des enchantements du bel âge; voilà notre génération! Et quelle verve pour le crime! quelle puissance pour la déraison! Cette jeunesse, elle parle, et sa parole imprime l'effroi; elle écrit, et ses pages sanglantes impriment le dégoût: sa poésie à elle, c'est l'adultère et l'assassinat! poésie toute physique, poésie de décoration et d'épouvantement, sans leçons pour la vie, sans morale pour la société. Partout les émotions du cœur font place aux convulsions de la Grève et aux sinistres du bourreau! Ne dirait-on pas que tous les sentiments naturels sont éteints sur la terre;

qu'il n'y a plus ni sensations douces, ni impulsions généreuses, ni amour de la vertu ? Ah ! malheureuses mères ! qu'avez-vous fait de vos enfants ? quelles paroles furent prononcées sur leurs berceaux? de quelle gloire occupâtes-vous ces tendres imaginations ? et où donc est le Dieu que vous leur apprîtes à prier ?

Telle est cependant notre situation morale, scientifique et littéraire.

Sous le premier rapport, nous n'avons rien à espérer des écoles. L'enseignement de la morale n'y produit guère que de l'ennui, et ce n'est pas par-là que la vertu peut nous arriver. Il faut la mettre dans les mœurs comme une habitude, avant de la mettre dans l'intelligence comme un raisonnement. Ne lui cherchons pas d'autre professeur que l'amour maternel ! Laissons notre âme se développer sous l'influence de ces ravissantes impressions; plus tard, lorsque, tourmentée du besoin de savoir, elle s'élancera dans les champs de l'infini, tout lui deviendra intelligible; car les vérités les plus sublimes ne se découvrent qu'à la lumière des vérités naturelles et religieuses !

L'éducation de l'intelligence consiste dans le nombre des idées acquises.

L'éducation morale, dans le résultat des impressions reçues.

Ces principes posés, voici mes vœux pour la régénération de nos écoles.

Je voudrais établir trois degrés d'instruction :

L'instruction primaire dans toute la France;

L'instruction intermédiaire dans toutes les villes du royaume [1].

L'instruction classique et scientifique dans tous les chefs-lieux de département.

Ainsi divisée, l'instruction descend du riche au pauvre : elle donne à tous quelques idées communes; elle fait plus, elle porte l'intelligence dans les campagnes; elle attaque la barbarie de cette multitude qui, depuis douze siècles, courbée vers la terre, lui demande le vin qui nous égaie, le pain qui nous nourrit, nos vêtements, notre luxe, nos richesses, sans que jamais nous ayons songé à la faire jouir du plus petit bienfait de la civilisation.

L'instruction intermédiaire s'adresse au corps de la société, à toutes les classes qui veulent faire de leurs enfants autre chose que des médecins, des avocats, des artistes ou des professeurs : elle substitue aux études grecques et latines l'étude de quelques langues vivantes, et des sciences naturelles; à la rhétorique, des cours de littérature; à la logique, des cours de philosophie morale; à l'histoire de la Grèce et de Rome, l'histoire géné-

[1] La nécessité de cette éducation intermédiaire a frappé tous les bons esprits; elle entre dans un vaste plan de réforme universitaire conçu par M. Guizot.

rale et l'histoire de France, tout ce qui peut étendre l'esprit et féconder l'intelligence.

Le troisième degré comprend les colléges : l'instruction doit y être encyclopédique, afin d'offrir à chaque esprit le point sympathique vers lequel il est emporté. Toutes les sciences sont unies : pour les connaître, notre faiblesse les divise ; pour les comprendre, le génie les rassemble. Il n'y a vraiment qu'une science, l'observation des lois de la nature : leur champ est l'univers, et leur point de réunion la raison humaine.

On conçoit quel mouvement l'instruction encyclopédique donnerait à la pensée, et de combien de genres nouveaux elle enrichirait la littérature. Depuis longtemps elle est dans les mœurs, force sera de l'introduire dans les colléges. Les idées mûrissent comme les fruits.

Mais cette instruction universelle ne devra pas seulement être dirigée vers le développement du génie, elle devra l'être vers les applications vulgaires et journalières de toutes les sciences utiles à l'humanité.

Ainsi nos jeunes gens n'étudient la médecine que pour se faire médecins, et le droit que pour se faire avocats.

Je voudrais au contraire que, sans être médecin, tout homme fût capable de connaître les symptômes de nos maladies les plus communes, et d'y apporter les premiers secours : chose d'au-

Digitized by Google

tant plus facile, que ces maladies, très-peu nombreuses, sont les seules que les médecins sachent guérir.

Et aussi que, sans être avocat, tout homme entendît assez les lois civiles et politiques pour surveiller ses affaires, éviter un procès, échapper aux ruses de la chicane, et savoir rectifier les oublis d'un notaire, et jusqu'aux actes de l'administration.

Les trois quarts des embarras et des amertumes de notre vie naissent de l'ignorance de ces choses, et souvent de cette ignorance sort notre ruine.

Je voudrais enfin que, chaque semaine, les jeunes élèves de toutes les écoles fussent introduits dans les musées, dans les ateliers, dans les fabriques, dans les grandes exploitations d'agriculture et d'industrie, afin d'y saisir les sciences, dont ils n'ont que les théories, dans leurs applications les plus curieuses et les plus utiles. En développant le génie de quelques-uns, ces connaissances générales seraient utiles à tous.

Pour féconder ce système, pour multiplier ses résultats, on instituerait dans chaque collége un certain nombre d'examinateurs, chargés de visiter tous les ans les écoles primaires et intermédiaires. Le but de cette institution serait moins de constater les progrès, que de reconnaître les intelligences supérieures, afin de les tirer de la foule.

seul principe évangélique. Tout ce qui nous émeut dans le beau, tout ce qui nous transporte dans la vertu, tout ce qui est généreux, tout ce qui est héroïque, se résume dans cette parole divine : Aimez Dieu et les hommes ; Dieu a mis la morale dans l'amour, afin qu'elle fùt à la portée des plus pauvres d'esprit : l'intelligence sera plus ou moins développée, mais l'âme sera grande. Doctrine sublime, qui va chercher ses disciples sur la première et sur la dernière marche ! et voilà cette foule inerte, ces masses stériles, qui s'élèvent jusqu'à la sagesse de Socrate par la charité de Jésus-Christ. C'est donc la religion qui doit vivifier les peuples : ils seront justes devant Dieu s'ils aiment les hommes, et puissants parmi les hommes s'ils aiment Dieu.

Ici la mission des femmes se révèle ! placées, chez tous les peuples et dans toutes les classes, en dehors des lois de la politique, pures de nos passions funestes, seules au sein de la société elles sont restées dans les lois de la nature. Rien ne porte atteinte à leur caractère de femme : le souci des affaires n'a jamais flétri leur pensée ; elles ne sont ni guerriers, ni magistrats, ni législateurs; elles sont épouses et mères, elles sont ce que le Créateur a voulu qu'elles fussent. C'est une moitié entière du genre humain échappée par sa faiblesse même aux corruptions de nos puissances et de nos gloires. Oh ! qu'elles cessent de regretter

Digitized by Google

leur part dans ces passions fatales! qu'elles nous laissent la tribune, les trônes et la guerre : si elles partageaient nos fureurs, qui donc ici-bas pourrait les adoucir? Voilà leur influence, voilà leur royauté! comme elles portent dans leur sein les nations à venir, elles portent dans leur âme les destinées de ces nations. Qu'elles fassent entendre sur toute la terre les mêmes paroles d'humanité et de liberté; qu'elles y fassent naître un seul sentiment d'amour de Dieu et des hommes, et leurs destinées seront accomplies! il faut des armées pour conquérir le monde, il ne faut qu'un sentiment moral pour le civiliser et le sauver!

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

ÉDUCATION DE L'AME.

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE DE LA MÈRE DE FAMILLE.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME.

Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vides.

(MONTAIGNE, liv. II, ch. 24.)

L'éducation doit mettre au jour l'idéal de l'individu.

(JEAN-PAUL RICHTER.)

Ce livre renferme les premiers éléments de l'éducation de l'âme, et, autant qu'il est en nous, les deux livres suivants les développent et les complètent.

Ne nous laissons pas effrayer par l'apparente sécheresse de ces études. Si les mots sont sévères,

la science est divine; elle s'exerce par nous-mêmes, et en nous-mêmes, dans les profondeurs de notre âme, sanctuaire immortel, où tout nous annonce que nous devons rencontrer un Dieu !

Et, nous osons le promettre, toute femme qui, dans sa ferveur de mère et d'épouse, cherchera avec nous la vérité des yeux et du cœur, renaîtra, comme par enchantement, à une nouvelle vie, à une vie plus large, à des pensées plus hautes, à un amour plus pur. Elle sentira ce qu'elle n'aurait jamais senti, elle sera ce qu'elle n'aurait jamais été : non que ces études puissent rien ajouter à ce qu'elle est; mais elles peuvent la faire jouir de tout ce qu'elle est. Elles peuvent vivifier en elle le sentiment du beau, et l'environner de cette raison suprême que nos éducations lui refusent.

Développer l'âme de la femme, afin que la femme soit quelque chose de plus que le jouet de nos passions grossières; développer l'âme de la femme, afin que la femme devienne en toute réalité cette créature céleste que nous rêvons dans notre adolescence; développer l'âme de la femme, afin que cette âme réveille la nôtre : voilà le sujet et le but de ce livre.

Or, nous n'acquérons rien sans travail, pas même la pensée. L'intelligence dort si on ne l'éveille; le corps se rouille si on ne l'exerce; l'âme même, qui se montre avec tant de charme dans l'enfance, s'accoise et se voile si on ne l'appelle

Digitized by Google

sans cesse à de nouvelles œuvres. Sa vie étant de Dieu, elle se tait lorsqu'on ne l'occupe pas de Dieu. C'est alors que l'intelligence, qui grandit dans les choses de la terre, cherche à usurper l'empire. Elle commence par calomnier la raison, ce doux rayon de l'âme; puis elle finit par lui substituer le raisonnement, cette aberration de la pensée. Elle va jusqu'à nier l'âme pour la remplacer; et s'environnant avec orgueil du bien-être des arts, des découvertes des sciences, de mouvement, de formes et de matière, elle dit : Voilà mon œuvre, l'homme me doit tout; je suis la reine du monde!

C'est au milieu de ce chaos qu'il faut chercher, qu'il faut retrouver l'âme pour l'élever. Élever l'âme! la raison logique de ce mot est pleine de profondeur. Élever, faire l'éducation; élever, monter plus haut, remettre l'homme à sa véritable place, d'où notre intelligence le fait descendre.

Qu'arriverait-il, par exemple, si, confondant les facultés de l'âme avec les facultés de l'intelligence animale, après dix siècles de fausse route, on ne songeait, encore aujourd'hui, à cultiver que ces dernières? L'âme serait partout étouffée : partout surgiraient des intelligences brillantes, mais froides, mais impuissantes aux grandes choses; car l'intelligence ne donne ni l'amour de la patrie, ni l'amour du genre humain, ni le sentiment de la Divinité, ni les sublimes dévouements de la vertu. La morale de l'intelligence, lorsqu'elle a une mo-

rale, n'est qu'un calcul appliqué à une ambition.

Observez notre jeunesse intelligente et pensante; elle ne s'occupe plus que de deux idées, la liberté et le bien-être, que ses passions traduisent ainsi : la licence, la puissance, la richesse !

Descendez plus bas dans la foule, vous la trouverez occupée d'un seul but, vivre; d'une seule pensée, s'enrichir.

Aussi l'âme est-elle absente de toutes nos œuvres, et la vérité nous abandonne; car toute vérité vient de l'âme.

On ne manquera pas de m'opposer l'exemple de quelques êtres supérieurs qui vivent encore pour la vertu! Il faudrait croire à la mort du genre humain si des âmes privilégiées n'échappaient de temps à autre, par la grâce maternelle, à nos tristes éducations. Ce ne sont pas les exceptions que je nie; c'est la masse que je déplore. Je ne m'afflige du présent que par souvenir du passé et par crainte de l'avenir. Sommes-nous donc si vieux que nous ayons oublié les gémissements de nos pères? Il y a cinquante ans, les colléges vomirent au milieu de Paris une génération de Spartiates; il y a vingt ans, les lycées livrèrent à Buonaparte une génération de soldats; plus tard, les jésuites voulurent enfanter une génération de congréganistes. La religion manquait partout; partout l'âme humaine était méconnue et le sens moral étouffé! Sous le bonnet rouge, l'uniforme et la soutane, la France

vit paraître les mêmes ambitions. Nous eûmes des bourreaux, des héros et des hypocrites! que pouvaient produire de mieux nos éducations? On ne demande point un homme à qui l'on a donné une intelligence à instruire et un animal à dresser.

Les anciens firent de grandes choses en suivant une route entièrement opposée. Ils tuaient l'intelligence, et développaient une ou deux facultés de l'âme, constituant ainsi la Crète, Sparte et Rome dans l'amour de la vertu, subordonné à l'amour de la patrie.

L'âme une fois éveillée en face de ces deux puissances, toutes les passions humaines venaient la servir, et ces gouvernements furent héroïques, parce que leur principe était immortel.

Où est le principe qui dirige nos législations modernes?

Nous recevons la fortune et le plaisir, nos grandeurs et nos misères, de notre intelligence: l'homme trompé par son éducation lui demande encore le bonheur; comme si le bonheur d'un être moral pouvait sortir des facultés que les animaux partagent avec lui.

Toute force, toute félicité vient de l'âme. Vérité lumineuse qui, appliquée à l'éducation, ouvre une nouvelle ère au monde civilisé. Mais cette âme, dont l'éducation est si importante, quelle est-elle? où sont les preuves de sa puissance, les marques de sa supériorité, de son immortalité? comment la

reconnaître au milieu des passions terrestres et des habitudes de la matière? La nécessité de pourvoir aux besoins du corps porte naturellement notre attention vers les choses extérieures, et nous y sommes retenus par le spectacle entier de la nature. Mais lorsque, abandonnant le monde des sens, nous essayons de plonger dans le monde intérieur pour y chercher notre âme, quel chaos! et quelles ténèbres! De longues contemplations peuvent seules y habituer nos faibles yeux : alors tout se dévoile; nous brisons les chaînes qui nous retiennent dans cette caverne obscure, où l'on ne voit que l'ombre des choses, et nous nous retrouvons sous le ciel en présence de la lumière!

C'est donc à la recherche et à l'éducation des facultés de l'âme que nous consacrons cet ouvrage. L'intérêt est immense, ou plutôt c'est là le seul intérêt de l'humanité : il importe aux rois, sur leur trône, comme aux manœuvres, à leur travail!

Pour les femmes, c'est le sort de leurs enfants!

Pour les enfants, c'est le sort de la patrie!

Et pour le monde, c'est le sort du genre humain!

CHAPITRE II.

QUESTION A RÉSOUDRE.

Les philosophes n'ont jamais su déterminer les véritables facultés de l'âme. Ce travail est encore à faire.
(GALL, Physiologie du cerveau.)

Ainsi notre but est de séparer les diverses facultés dont l'être humain se compose ; de rendre à la matière ce qui appartient à la matière, et à l'esprit ce qui appartient à l'esprit; de déterminer en un mot les qualités qui font l'animal, et les qualités qui font l'homme : de cette division une fois bien établie, nous verrons sortir tous les éléments de notre éducation nouvelle !

Digitized by Google

CHAPITRE III.

CONNAIS-TOI TOI-MÊME.

Que sont tous les intérêts de la terre, que sont toutes les passions, auprès de ce grand intérêt de l'être spirituel se cherchant lui-même ?
(Villemain, Mélanges littéraires, p. 374.)

Deux choses me troublent en commençant l'étude de l'homme :

L'abrutissement, qui peut le faire tomber au rang des animaux,

Et l'intelligence, qui soulève quelquefois les animaux jusqu'à lui !

Je voudrais saisir les extrémités de cette chaine, et savoir si elles se touchent. Je voudrais connaître les phénomènes de l'instinct et de l'intelligence, et savoir s'il y a quelque chose au-delà. Je voudrais enfin comparer la perception, la ré-

flexion, le jugement, la mémoire, la volonté dans les animaux et dans l'homme ; fixer d'une raison ferme les rapports qui les unissent, ou les faits qui les séparent ; et cela sans autre intérêt, sans autre but que la vérité : ayant le courage de la voir en face, n'eût-elle à m'offrir que le fantôme de Berkeley, ou le cadavre du matérialisme.

Science importante, seule base possible de la morale universelle, tout homme qui pense doit faire effort pour s'y reconnaître ; la foi n'est permise qu'après la réflexion.

Et pour m'y préparer, je veux oublier tout ce que je sais, tout ce que je crois, tout ce que je désire : les épouvantes du néant, et les ravissements de l'immortalité ! Je veux chercher seul dans les ténèbres cette étincelle qui peut me donner la vie, ou cette vérité qui peut m'écraser.

Mais avant tout, je me demande qui a pu éveiller en moi des curiosités si sublimes ? d'où me viennent-elles ? pourquoi cette inquiétude qui dépasse tout ce que je vois ? Vous vous étonnez de la faiblesse d'une créature qui ne peut résoudre aucune de ces questions, et moi j'admire la grandeur de l'âme qui a pu se les adresser !

Cherchons donc si cette grandeur n'appartient qu'à l'homme : étudions l'intelligence humaine dans les animaux qui se rapprochent le plus de nous, et l'intelligence des animaux dans les hommes qui se rapprochent le plus de la brute. Comparons

les phénomènes instinctifs et intellectuels qui dépendent de l'action du système nerveux, avec les phénomènes de la conscience et de la raison, et marquons, s'il se peut, le point précis où s'arrête l'influence de l'organisation, et où commence notre liberté morale.

Et sur cet examen, vous déciderez lequel fut dupe, d'Aristippe ou de Socrate, de Dubois ou de Fénélon ; lequel entend ses véritables intérêts, du voluptueux qui vit dans ses sens et dans ses passions, ou du sage qui vit dans son âme et dans la vertu. L'éducation, la politique, la vie des individus et des peuples, toute la science philosophique de l'homme sort de ces questions, si vivifiantes et si vastes, qu'essayer de les résoudre, c'est déjà bien mériter du genre humain.

CHAPITRE IV.

DE L'INSTINCT.

> Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse ; il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre.
>
> (PASCAL.)

L'instinct est cette impulsion sans raisonnement qui détermine d'une manière invariable le caractère, les mœurs et les habitudes des animaux. L'instinct pur, ou presque sans mélange d'intelligence réfléchie, se montre surtout dans les insectes : leur existence est si courte que Dieu ne pouvait confier au temps le soin de les instruire ; ils arrivent donc tout instruits sur la terre, sachant leurs rôles, si je peux m'exprimer ainsi, et n'ayant besoin ni de leçons ni d'exemples pour accomplir leur destinée. En voyant les ruses, les travaux, les

combats, l'attaque, la défense de ces multitudes armées, je m'étonne que le tableau n'ait pas changé depuis le commencement du monde : toutes les espèces sont en guerre, et cependant aucune ne s'anéantit; aucune n'est plus puissante que l'autre. Il y a dans ce chaos de destructions et de reproductions, dans cette variété de forces et d'instincts, une harmonie qui règle, une intelligence qui veille. On sent que tous ces petits drames joyeux ou funèbres ont été composés par le même auteur; qu'une seule main en tient le fil, que c'est une seule œuvre, dont les entrées et les sorties sont combinées de manière à durer éternellement : l'unité de Dieu se manifeste jusque dans les merveilles de ce petit monde !

Les prévoyances de l'instinct sont quelquefois doubles dans le même insecte : une chenille ravage l'arbre qu'elle aime, se file un linceul ou s'ensevelit dans sa chrysalide, y change de forme, et reparaît ensuite avec les ailes brillantes du papillon. Pendant ce long sommeil l'esprit s'est métamorphosé comme le corps; on dirait qu'au fond de sa tombe, un maître est venu l'instruire. Point de tâtonnement, point d'apprentissage, point d'essai de sa nouvelle vie ! l'insecte rampant et dévorant déploie tout à coup ses ailes, abandonne la plante sans laquelle il n'aurait pu vivre, dédaigne le feuillage, sa nourriture habituelle, s'élance de fleurs en fleurs, et vole droit à leurs nectaires pour y

puiser un suc qu'il ne connaît pas : son caractère, son goût, ses habitudes, tout est changé! il a la vie d'une abeille, la vie d'un oiseau, après avoir eu l'instinct d'une chenille.

Y a-t-il deux instincts dans le même animal? que faisait le second pendant l'action du premier? une nouvelle organisation suffit-elle pour déterminer de nouvelles habitudes? Qu'importe? toutes les solutions imaginables de ce double phénomène, qu'elles soient morales, qu'elles soient physiologiques, ne peuvent constater que ce seul fait : il y a prévoyance!

L'instinct est donc une prévoyance; de plus, c'est une prévoyance éternelle. Les yeux de nos enfants verront l'insecte aux ailes brillantes fendre sa tombe et s'élancer vers le ciel, comme le virent jadis les yeux de Platon lorsqu'il en fit l'emblême de l'immortalité.

Mais l'instinct produit quelque chose de plus que les ruses, les combats et le caractère des animaux; il a ses lois générales qui agissent d'une manière uniforme sur toute la matière organisée : tel est l'amour maternel, sentiment énergique, force protectrice dont les êtres les plus faibles se trouvent partout environnés à leur naissance. Il est vrai que cette loi, qui remonte par degrés de l'insecte à l'homme, souffre quelques exceptions, mais ce sont des exceptions et non des abandons. Où manquent les soins d'une mère, la nature ne man-

que pas. Voyez seulement les poissons, ils sèment leurs œufs par milliers, comme les plantes sèment leurs graines ; en sorte que la multiplicité des germes sauve l'espèce, comme aurait pu le faire la vigilance maternelle !

Ailleurs je vois un oiseau destructeur dont la Providence semble vouloir borner la multiplication. La forme de son estomac ne lui permet pas de couver, et l'art de se construire un nid lui est inconnu. Toutefois il ne jette pas au hasard sur la pelouse l'œuf unique qui renferme sa postérité. Il cherche un nid comme s'il en connaissait l'usage ; il y dépose son œuf comme s'il prévoyait les soins de la couvée ; il donne une mère à son petit comme s'il pressentait le sentiment maternel. Toutes ces combinaisons ne sont point de lui, mais elles sont en lui : elles renaissent dans chaque oiseau de sa race ; elles sont, non son intelligence, mais l'intelligence de celui qui voulait conserver son œuvre. C'est ainsi que l'exception vient à l'appui de la loi générale ; on y reconnait la même pensée !

Je me plais à signaler également et les prodiges de l'instinct, et les grandes prévoyances qui s'y rattachent. L'instinct isolé sera toujours inexplicable : le vol d'un moucheron, l'industrie d'une araignée, les travaux d'une guêpe [1] pour abriter le berceau d'une postérité qu'elle ne verra jamais,

[1] La guêpe maçonne.

écrasent l'intelligence humaine. Mais l'ensemble de ces faits, leur action dans les harmonies du globe, l'instinct, loi générale de la nature, établissant l'équilibre, fondant la durée, révèlent une cause intelligente, et cette cause une fois trouvée, tout s'explique.

L'instinct pur n'est qu'une loi de la matière, comme la germination ; seulement il y a un degré de plus vers la vie. Les insectes cherchent leur proie, les racines des végétaux choisissent leur terre ; ils enveloppent et défendent leurs œufs, comme la plante enveloppe et réchauffe ses germes : leur science est innée sans volonté et sans conscience. Vous arrachez l'aiguillon d'une guêpe, et longtemps après il s'efforce de piquer ; vous arrachez la pince d'un crabe, et longtemps après elle s'efforce de saisir. Il est évident que c'est ici une loi imposée à la matière : or cette loi est toujours l'expression d'une sollicitude maternelle pour l'individu, soumise à la conservation des espèces et à l'harmonie de l'ensemble.

C'est ainsi qu'en voulant aprofondir l'instinct je n'ai pas tardé à reconnaître qu'il ne s'agissait pas d'une faculté, mais d'une loi. Dès-lors, j'ai dû abandonner l'étude des phénomènes, et chercher le but de la loi pour remonter à sa cause ; voilà tout ce qu'il nous est donné de savoir sur ce sujet. Demander quelque chose de plus, c'est ouvrir le chaos des questions insolubles, parce qu'elles sont

inutiles ! Toutes les explications du génie tombent devant un insecte ; toutes les difficultés de la métaphysique s'évanouissent en présence de Dieu.

Donc si les animaux n'avaient que de l'instinct, la question serait sans péril pour notre âme. Elle se bornerait à l'examen d'une loi au-dessus de laquelle l'homme se trouve placé par la conscience, la volonté et la liberté. Mais en m'élevant dans l'échelle des êtres, en passant des animaux à système nerveux ganglionique (les insectes), aux animaux vertébrés (les quadrupèdes, les mammifères, etc.), je rencontre quelque chose de supérieur à l'instinct. Ses actions cessent d'être imposées : elles se modifient, elles se multiplient suivant les circonstances et le besoin. J'observe des perceptions, des souvenirs, des idées, des volontés. Ce n'est plus la géométrie transcendante, mais nécessaire, de l'araignée, et de l'abeille [1] ; c'est l'intelligence libre d'un être qui réfléchit et qui choisit. L'organisation change en même temps que les facultés. Les insectes n'ont point de cerveau ; j'en vois un dans le cheval et dans le chien : il y a un instrument pour l'intelligence comme il y en a un pour l'instinct. Ici la difficulté n'a plus de bornes! Tant que je n'ai vu dans les animaux que l'instinct,

[1] Un savant mathématicien allemand, Schmidius, a publié un ouvrage spécial sur la géométrie transcendante des araignées et des abeilles.

mon âme a été calme; à présent, j'y découvre un cerveau, des sens, une intelligence, et mon âme s'inquiète. Elle comprend que la question pourrait bien remonter jusqu'à elle. Dans son anxiété, elle s'interroge, elle compare, elle cherche à se dépouiller d'une animalité odieuse. Lutte pénible de la matière et de l'esprit, où l'esprit reconnaît enfin sa grandeur, dans le besoin même qu'il éprouve de se séparer du reste de la création !

CHAPITRE V.

DE L'INTELLIGENCE DANS LES ANIMAUX.

> Quand nous songeons à ces choses, nous sommes tentés de saluer dans ce quadrupède intéressant (le chien) la seconde intelligence visible que le ciel ait placée sur la terre.
>
> (KÉRATRY, Inductions morales et physiologiques, p. 255.)

> Ainsi les bêtes sentent, comparent, jugent, réfléchissent, concluent, se ressouviennent, etc.; elles ont, en fait d'idées suivies, tout ce dont on a besoin pour parler.
>
> (LEROY, Lettres philosophiques sur l'Intelligence des Animaux, p. 52.)

Nous ne voyons de l'homme que son corps : un corps soumis à tous les besoins, à toutes les passions des animaux; une chair dont les infirmités inspirent le dégoût, et dont la nudité imprime la honte; un cadavre animé par l'intelligence, mais promis à la corruption, et gardé par la douleur; des sens que nous partageons avec la brute, et dont

Digitized by Google

la privation nous réduirait au néant, voilà en effet tout ce qui me frappe en jetant les yeux sur moi-même. Mais lorsque je viens à songer que tout à l'heure une autre partie de mon être, que je ne vois pas, était absorbé dans la contemplation de Dieu, mon âme se relève ! je m'étonne de concevoir autre chose que la matière, de pressentir autre chose que le temps : je me reconnais deux natures, car j'aspire à l'infini ; je me surprends deux volontés, car j'éprouve des combats ; je me sens double par le désaccord de mes passions célestes et terrestres, par mes appétits et mes sentiments, par mes besoins, mes craintes et mes espérances ! il y a deux *moi* dans l'homme !

Toutefois, ce corps m'embarrasse : il marque mon rang parmi les animaux ; il me flétrit d'une ressemblance fatale. N'avons-nous pas les mêmes organes ? et ces organes ne produisent-ils pas les mêmes phénomènes ? Voyez ce chien qui repose à mes pieds : les nerfs de son cerveau se projettent aux organes des cinq sens, et le mettent en rapport avec le monde extérieur : la lumière agit sur ses yeux, le son sur ses oreilles, le goût sur son palais, il en reçoit des sensations et des images qui déterminent une action. Locke ne donne pas d'autre origine à nos pensées ! Or, dans ces prodiges d'une intelligence matérielle, comment l'animal montera-t-il, sans que l'homme ne descende ?

Quelle différence ! s'écrie le philosophe : les sens

de l'homme reçoivent des impressions, mais l'âme est là pour les reconnaître, et c'est elle qui voit, qui sent, qui entend et qui veut ! dans les animaux rien de tout cela ! — Alors, je vous le demande, pourquoi la vue, l'ouïe, le toucher et le goût dans les animaux? pourquoi des sens, s'ils doivent rester inutiles, sans perception et sans action?

De deux choses l'une : ou ce n'est pas l'âme qui voit, entend, sent et veut dans l'homme; ou les animaux ont comme nous une âme qui voit, qui entend, qui sent et qui veut !

Ces deux âmes seront de même nature, puisque, servies par les mêmes organes, elles reçoivent les mêmes sensations. Donnerez-vous aux animaux une âme immatérielle, c'est-à-dire immortelle? le pourrez-vous sans porter votre propre accusation, vous qui les égorgez, vous qui les dévorez depuis le commencement du monde ?

Et comment une vérité dont l'ignorance constitue le genre humain dans le crime serait-elle restée stérile pendant six mille ans ?

Réduirons-nous les animaux à l'instinct? dirons-nous qu'ils agissent sans intelligence comme les ressorts d'une machine? Avant de sauver notre âme par d'aussi tristes sophismes, observons ce qui se passe autour de nous. Voilà mon chien qui vient de s'endormir au coin de mon feu : son sommeil est agité, il a un songe, et dans ce songe il poursuit sa proie, il attaque son ennemi, il le voit, il

l'entend, il le dévore; il a des sensations, des passions et des idées. Je l'appelle, je le tire de ses visions; il redevient calme. Je prends mon chapeau, il s'élance, saute, me regarde, m'étudie, se traîne à mes pieds, court à ma porte, se réjouit ou s'attriste, suivant la volonté que j'exprime. Que s'est-il donc passé dans son cerveau? quelle liaison d'idées entre mes paroles et la promenade qu'il prévoit! Comment cette seule action de prendre mon chapeau éveille-t-elle en lui un souvenir, un désir et une volonté? Il espère, et il me flatte; il me caresse, et il s'humilie pour que je l'exauce; il cherche à me séduire par sa joie, et à me toucher par sa tristesse. Les combinaisons de mon intelligence n'iraient pas au-delà : c'est à la fois un orateur pathétique et un courtisan plein de ruses. Je l'observe, et je m'effraie; voilà un animal qui pense, qui veut, qui se ressouvient, qui combine. Il y a des moments où je suis tenté de lui croire une âme : car enfin je trouve dans son intelligence les phénomènes qui sont dans la mienne; il s'établit même une correspondance entre nos volontés et nos pensées, nos deux *moi* se rencontrent et se comprennent. Si je l'appelle, il accourt; si je le gronde, il gémit; si je l'oublie, il me pousse : nous nous entendons, parce qu'il pense..... les pensées d'un animal! La matière penserait-elle? et si la matière peut penser dans la brute, pourquoi ne penserait-elle pas aussi dans l'homme?

Mais, dira-t-on, les marques d'intelligence qui vous étonnent ne sont que les inspirations d'un maître. Le chien, animal civilisé, répète des pensées comme un perroquet répète des mots sans en connaître le sens. — Et cependant, si le chien est susceptible de perfectionnement, si l'éducation peut changer ses habitudes, modifier ses actions, il faudra toujours en conclure qu'il y a quelque chose en lui qui réfléchit et qui se ressouvient. L'éducation des bêtes, sans réflexion de leur part, serait aussi incompréhensible que celles des hommes sans liberté [1]. Le chien de basse-cour, par exemple, dont rien n'éveille l'intelligence, condamné qu'il est à la chaîne comme un esclave, reste toute sa vie dans un état complet de stupidité, tandis que le chien de berger se développe par tous les accidents de sa vie active et attentive. Continuellement occupé de la garde d'un troupeau, tous les faits relatifs à cet office prennent place dans sa mémoire; il en résulte pour lui un ensemble de connaissances qui le guident et qui l'inspirent. Son œil veille, son oreille écoute; il se concentre dans une double attention, regardant son maître pour lui obéir, regardant son troupeau pour le guider. Il y a des actions qu'il tolère, et d'autres qu'il défend; il distingue le champ de blé vert

[1] *Lettres philosophiques sur l'Intelligence et la Perfectibilité des Animaux*, par Leroy, p. 99.

qui doit être épargné, du pâturage qui peut être permis; il tire une ligne entre l'un et l'autre, ramenant toujours à l'ordre la troupe avide et ignorante, imposant aux téméraires par des mouvements qui les épouvantent, et châtiant les obstinés auxquels un premier avertissement ne suffit pas. Or, que d'intelligence dans ces opérations variées! L'animal distingue, choisit, gronde, châtie, obéit, commande; il reçoit des ordres qu'il exécute, et d'autres qu'il transmet; tout cela avec rapidité, justice et discernement. Lorsque les bêtes font des choses que nous ne pourrions faire sans raisonner et sans juger, il faut bien croire qu'elles raisonnent et qu'elles jugent.

Des animaux privés, dont l'intelligence se développe par la société de l'homme, passons aux animaux sauvages, dont l'intelligence se développe par le péril et la faim. Les chasseurs remarquent une très grande différence entre les actions d'un loup jeune et ignorant et celles d'un loup vieilli au milieu des embûches. La marche du premier est toujours libre et hardie, la marche du second est toujours prudente et inquiète; partout où il évente un homme, il soupçonne un piége : alors la proie la plus séduisante ne le tenterait pas, et cette sensation, devenue terrible pour lui, l'emporte même sur les fureurs de la faim.

Le cercle de ses idées s'étend donc par le péril; il perd son caractère naturel, qui est l'audace; il

Digitized by Google

se compose un caractère factice, qui est la crainte; il devient défiant, c'est-à-dire qu'il fait des rapprochements, des raisonnements, et que du passé il conclut l'avenir. Ceci est pour l'individu isolé; mais l'association passagère de deux individus de la même espèce exerce une influence bien autrement prodigieuse. Et d'abord, si les ruses qui nécessitent le concours de deux animaux supposent des idées, l'exécution de ces idées supposera nécessairement des moyens de communication. Voilà donc les animaux qui tiennent conseil, comme dans les fables de La Fontaine; ils combinent un projet, ils arrêtent une suite d'actions dont chaque résultat est prévu. Par exemple, il s'agit d'attaquer un troupeau; sa garde est confiée à un chien, on le sait; il faut donc écarter le chien. La louve se présente, insulte le parc, se fait poursuivre, et pendant ce temps, sans péril et sans combat, le mâle enlève une brebis dont la louve, après avoir dévoyé le chien, ne tarde pas à venir réclamer sa part. — Faut-il attaquer quelque bête fauve; les rôles se partagent en raison des forces : le loup se met en quête, effraie l'animal, le poursuit et le dirige vers un lieu convenu où la louve, placée en embuscade, le prend avec des forces fraîches, et recommence une course dont cette fois le résultat est certain[1]. Refusera-t-

[1] Voyez les *Lettres philosophiques sur l'Intelligence*

ou la pensée à ces combinaisons hardies dont toutes les chances sont prévues, dont tous les résultats sont assurés, et qui varient toujours suivant les temps, les lieux, les besoins et le péril? La mécanique de Descartes n'explique rien, et, ce qui est plus triste, elle flétrit tout.

Mais cherchons des exemples d'une nature plus sauvage; pénétrons avec Audubon dans les forêts vierges de l'Amérique, et demandons à ce sublime contemplateur quelques-unes de ses observations sur les mœurs primitives des animaux.

« En automne, au moment où des milliers d'oiseaux fuient le nord et se rapprochent du soleil, laissez votre barque effleurer l'eau du Mississipi.

Quand vous verrez deux arbres dont la cime dépasse toutes les autres cimes s'élever en face l'un de l'autre sur les bords du fleuve, levez les yeux; l'aigle est là, perché sur le faîte d'un des arbres : son œil étincelle dans son orbite, et paraît brûler comme la flamme; il contemple attentivement toute l'étendue des eaux : souvent son regard s'arrête sur le sol; il observe, il attend; tous les bruits qui se font entendre, il les écoute, il les recueille, il les distingue. Le daim, qui effleure à peine les feuillages, ne lui échappe pas. Sur l'arbre opposé, l'aigle femelle reste en senti-

des animaux, par Leroy, p. 24 et 87. Voyez aussi *le Parfait Chasseur* de Durivier. Un vol. in-8°.

nelle : de moment en moment son cri semble exhorter le mâle à la patience; il y répond par un battement d'ailes, par une inclination de tout son corps, et par un glapissement dont la discordance et l'éclat ressemblent au rire d'un maniaque; puis il se redresse : à son immobilité, à son silence, vous le croiriez de marbre. Les canards de toute espèce, les poules d'eau, les outardes, fuient par bataillons serrés, que le cours de l'eau emporte; proie que l'aigle dédaigne, et que ce mépris sauve de la mort. Un son, que le vent fait voler sur le courant, arrive enfin jusqu'à l'ouïe des deux brigands; ce son a le retentissement et la raucité d'un instrument de cuivre : c'est le chant du cygne. La femelle avertit le mâle par un appel composé de deux notes; tout le corps de l'aigle frémit; deux ou trois coups de bec dont il frappe rapidement son plumage, le préparent à son expédition : il va partir.

« Le cygne vient comme un vaisseau flottant dans l'air, son col d'une blancheur de neige étendu en avant, l'œil étincelant d'inquiétude. Le mouvement précipité de ses deux ailes suffit à peine à soutenir la masse de son corps, et ses pattes, qui se reploient sous sa queue, disparaissent à l'œil. Il approche lentement, victime dévouée. Un cri de guerre se fait entendre : l'aigle part avec la rapidité de l'étoile qui file ou de l'éclair qui resplendit. Le cygne voit son bourreau, abaisse

son col, décrit un demi-cercle, et manœuvre dans l'agonie de sa crainte pour échapper à la mort. Une seule chance lui reste, c'est de plonger dans le courant; mais l'aigle prévoit la ruse; il force sa proie à rester dans l'air, en se tenant sans relâche au-dessous d'elle, et en menaçant de la frapper au ventre et sous les ailes. Cette profondeur de combinaison, que l'homme envierait à l'oiseau, ne manque jamais d'atteindre son but: le cygne s'affaiblit, se lasse et perd tout espoir de salut; mais alors son ennemi craint encore qu'il n'aille tomber dans l'eau du fleuve. Un coup des serres de l'aigle frappe la victime sous l'aile, et la précipite obliquement sur le rivage!

« Tant de puissance, d'adresse, d'activité, de prudence, ont achevé la conquête. Vous ne verriez pas sans effroi le triomphe de l'aigle: il danse sur le cadavre; il enfonce profondément ses armes d'airain dans le cœur du cygne mourant; il bat des ailes, il hurle de joie, les dernières convulsions de l'oiseau l'enivrent; il lève sa tête chauve vers le ciel, et ses yeux enflammés d'orgueil se colorent comme le sang; sa femelle vient le rejoindre, tous deux ils retournent le cygne, percent sa poitrine de leur bec, et se gorgent du sang encore chaud qui en jaillit[1]. »

[1] Voyez l'annonce du magnifique ouvrage sur les oiseaux d'Audubon, dans la *Revue Britannique*, septem-

Dans ce drame terrible l'intelligence s'unit à l'instinct : il est impossible de n'y pas reconnaître l'attention, l'observation, la réflexion. Une prévoyance qui naît de l'expérience, des combinaisons qui supposent la mémoire, une intelligence qui satisfait une passion, un langage qui éveille des idées, et une volonté qui les dirige.

L'existence des animaux est incompréhensible, c'est un abîme où brillent quelques éclairs qui ajoutent à notre effroi. Jetés comme nous sur ce globe, dont ils possèdent une partie, ils y développent comme nous mille industries diverses; ils y combattent, ils y travaillent, réduits qu'ils sont à défendre contre tous les éléments une vie livrée, comme la nôtre, au double ravage du plaisir et de la douleur!

La nature ne les arme et ne les conserve que dans l'intérêt d'une harmonie générale, et tous leurs rapports avec l'homme sont ceux du serviteur au maître : troupeaux paisibles, ils fournissent à nos vêtements et à notre nourriture; manœuvres patients, ils labourent nos terres; sentinelles vigilantes, ils gardent nos maisons; partout leurs travaux nous soulagent, et pour nous les prodiguer ils consentent à recevoir de notre main une nourriture que la terre leur offrait sans

bre 1831. Cet excellent article est tiré du *Blackwood's Magazine*, et admirablement traduit par M. Chales.

condition. Partout leurs chants nous égaient, et pour nous les faire entendre, ils se rapprochent instinctivement de nos demeures ; c'est toujours à la portée de notre oreille que les oiseaux modulent leurs concerts. Dieu a voulu que le point harmonieux d'acoustique fût de l'habitation de l'homme.

Anéantissez l'homme, et les animaux, maîtres du monde, continuent de le peupler et de le posséder ; anéantissez les animaux, et ce globe cesse d'être habitable, et le genre humain périt.

Ainsi notre existence tient à la leur ; ils nous touchent de toutes parts sans toutefois s'élever jamais jusqu'à nous : la nature ne leur donne de lumière que ce qu'il en faut pour nous échapper ou nous servir ; mais cette lumière c'est une intelligence ; mais cette intelligence nous comprend et nous obéit. Sous cette grossière enveloppe il y a une pensée qui me connaît, il y a des affections qui me cherchent. La nature semble avoir prodigué à la matière tous les dévouements que nous attribuons à l'amour ! Ce chien que j'aime, qui m'entend, et dans lequel j'ai trouvé un ami, je me sens à la fois confondu de sa puissance aimante et pensante, et écrasé de son néant. Pourquoi tous ces milliers d'êtres vivent-ils pour mourir ? dans quel but se perpétuent-ils ? que font-ils sur ce globe, qui ne leur appartient qu'en notre absence ? Ont-ils un avenir comme nous ? alors pourquoi les livrer

Digitized by Google

aux caprices du genre humain? ne sont-ils qu'une proie préparée à notre voracité? alors pourquoi les passions? pourquoi le plaisir? pourquoi la douleur? pourquoi la vie et la pensée?

Lorsqu'une vérité nous trouble, nous la nions comme si notre témoignage pouvait l'anéantir; il arrive aussi quelquefois que des esprits supérieurs lui opposent un système, et s'imaginent avoir sauvé l'humanité. Mais la vérité existe, il faut que son jour arrive, car tous les yeux la cherchent sur la terre. Qu'importent alors les erreurs systématiques de Descartes, de Bossuet, de Locke, de Buffon! le génie n'a point d'autorité pour le mensonge.

Cette peur de la vérité vient de l'ignorance d'une vérité supérieure : c'est que la vérité est toujours bonne! il faut donc l'adopter lorsqu'elle se présente, quelles que soient d'ailleurs les apparences fâcheuses dont nos préjugés l'environnent. Comment ferait-elle du mal aux hommes? n'est-elle pas la pensée même de Dieu?

Fort de ces maximes, nous ne reculerons pas devant la vérité. Nous dirons : Les idées des animaux et les idées de l'homme ont une source commune; elles s'engendrent par le même principe : la sensation; elles se multiplient par le même moyen : la mémoire, la comparaison, le jugement; elles s'exercent par la même faculté : le vouloir. Ainsi penser, sentir, se ressouvenir, vouloir, sont

des facultés animales, et non des facultés spirituelles; il faut s'arrêter à ce premier point, car dans les systèmes des philosophes, ces facultés appartiennent à l'âme, et constituent pour ainsi dire l'être humain tout entier. Une pareille vue donne le vertige! en vain pour sauver l'âme et l'arracher à la matière, nous en appelons à l'étendue de notre intelligence, à la supériorité de nos pensées. Le physiologiste nous répond le scalpel à la main, en nous montrant la supériorité de nos organes; il mesure la perfection de l'intelligence à la perfection de l'instrument. Passant du coquillage à l'insecte, de l'insecte au chien, du chien à l'homme, il nous montre la pensée attachée à la forme, et se développant avec elle toujours plus vaste, toujours plus puissante à mesure que l'animal s'élève dans l'échelle des êtres, et que ses organes seperfectionnent. Il reconnait dans la fibre palpitante une loi matérielle qui enveloppe toutes les créatures : l'homme n'est pour lui que le premier des animaux!

Ses observations sont vraies, les conclusions qu'il en tire sont justes : on peut tout lui abandonner, tout lui accorder : il raisonne sur des cadavres!

Remarquons d'abord que la force de ses arguments repose sur une erreur métaphysique! c'est que la sensation, la pensée, la mémoire et les volontés animales sont des facultés de l'âme.

Et si toutes ces choses n'appartiennent pas à l'âme que deviennent les arguments?

La question se réduit donc à séparer les facultés intelligentes de l'animal des facultés intellectuelles de l'homme ; à savoir ce qui constitue l'homme : cette séparation n'a jamais été tentée, car on ne peut appeler une tentative les divisions systématiques qui régentent les écoles depuis tant de siècles, et qui tendent à une confusion funeste !

Voici le principe : AUCUNE DES FACULTÉS QUE L'HOMME PARTAGE AVEC LES ANIMAUX N'APPARTIENT A L'AME.

De ce principe, à la fois simple et transcendant, il résulte ce fait, que les facultés de l'âme sont indépendantes des sens et des organes.

Or, la science du physiologiste est toute matérielle : il juge de l'intelligence par les corps ; les formes lui révèlent les facultés. Comment jugera-t-il de l'âme, qui ne touche à rien de ce qu'il voit? où cessent les rapports, cesse la science ; l'étude de l'esprit ne peut plus être confondue avec l'étude de la matière ; la physiologie s'arrête sur les bords de la métaphysique!

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

DE LA PHYSIOLOGIE PHILOSOPHIQUE.

Nous croyons qu'il y a des faits qui ne sont point visibles à l'œil, point tangibles à la main, que le microscope ni le scalpel ne peuvent atteindre, si parfaits qu'on les suppose, qui échappent également au goût, à l'odorat et à l'ouïe, et qui cependant sont susceptibles d'être constatés avec une absolue certitude.

(Th. Jouffroy, préface des Esquisses de Philosophie morale, p. 5.)

De ce principe de Locke, que toutes les pensées viennent des sens, nous avons vu sortir une science nouvelle : la physiologie. On se crut alors à la source de quelques grandes découvertes. Entraînés sur ce terrain par leurs adversaires, les philosophes durent y continuer le combat. On les accusait d'ignorance, parce qu'ils raisonnaient sur l'homme sans connaître son corps : force leur fut de se faire anatomistes comme leurs adversaires s'étaient faits philosophes. Double métamor-

16.

phose qui n'eut aucun résultat, car les uns partant de la matière pour arriver à l'âme, les autres de l'âme pour arriver à la matière, chacun resta dans son élément : le point de départ avait suffi pour les séparer à jamais.

J'en conclurai rigoureusement, non que ces deux sciences sont incompatibles, mais qu'elles s'attachent chacune à une partie de l'homme bien distincte, et dont le point de contact ne saurait être saisi ni par le scalpel, ni par la pensée. L'une étudie tout ce qui dans l'homme appartient à l'animal, l'autre tout ce qui dans l'homme appartient à Dieu : comment se rencontreraient-elles?

Une autre conclusion non moins rigoureuse, c'est que les philosophes ont accordé à la physiologie une puissance qu'elle n'a pas; en d'autres termes, ils lui ont demandé l'explication de faits psychologiques placés hors de sa sphère.

Que l'anatomiste cherche les rapports de nos organes avec les phénomènes de l'intelligence, qu'il saisisse dans les perceptions de nos sens toutes les pensées et toutes les passions animales; il a touché aux limites de la science. Le scalpel n'atteint jamais que la matière; mais hors de son atteinte n'y a-t-il rien?

N'y a-t-il rien en nous qui contredise, qui combatte, qui condamne les pensées et les passions matérielles?

Ce qui est en nous après l'intelligence et la

Digitized by

matière, voilà ce qui constitue la science du philosophe !

Une raison supérieure à l'intérêt animal :

Des facultés et des pensées plus hautes que notre intelligence, plus fortes que nos passions, et qui souvent les dirigent vers un but qui les confond ou qui les blesse.

Quel homme est assez malheureux pour n'avoir jamais senti son âme se soulever contre la bassesse et le crime ! Quel homme, dans cette lutte terrible de nos vices et de nos vertus, n'a pas éprouvé une fois dans sa vie la joie céleste de faire triompher des penchants qui n'étaient pas de la terre !

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

DU TRAITÉ DES SENSATIONS.

> La réalité qui tombe sous nos sens n'est pas toute la réalité.
>
> (Th. Jouffroy.)

Voulant expliquer l'homme, Condillac imagine une statue : il lui présente des odeurs, des images, des sons. Chaque sens apporte ses idées, chaque idée instruit l'entendement. Bientôt la statue pense, compare, raisonne, imagine, connaît, veut : les sens complètent leur éducation, et l'homme paraît ; l'homme matériel ; l'homme intelligent ; le premier des animaux, rien de plus !

La statue ayant tout reçu du dehors, l'homme, être moral, être infini, n'existe pas.

En effet, rien de plus variable que la sensation, rien de plus immuable que la vérité. Comment la sensation constituera-elle dans l'homme des idées indépendantes des choses, des temps et des lieux ? Le variable ne produit pas l'immuable !

Sculpteur maladroit, Condillac oublie d'invoquer un Dieu en commençant son ouvrage! Il donne la vie à sa statue, et lui refuse l'immortalité!

Remarquons bien qu'une fois la statue complète dans ses sens, l'auteur ne lui souhaite plus rien. Il veut prouver qu'on peut faire un homme avec des sensations, et il ne sort de ses mains qu'un singe ou un perroquet; voilà toute la puissance du matérialiste. Contre sa propre volonté, Condillac réfute Locke; le disciple tue le maître dans le livre même où il se promet de le faire triompher.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

DES VÉRITABLES FACULTÉS DE L'AME.

> Revenons à l'homme maintenant, et laissons ce qu'il a de commun avec les plantes et avec les bêtes.
>
> (SAINT-AUGUSTIN, de la vérit. Relig., ch. 43.)

> Dans le sein de l'homme, je ne sais quel Dieu, mais il habite un Dieu!
>
> (SÉNÈQUE.)

Notre corps tient à la fois de la plante et de l'animal : il se fait en nous, comme dans un chêne, une multitude d'opérations, sur lesquelles notre volonté n'a aucun pouvoir. Le sang circule, les cheveux croissent, les ongles s'allongent, la chair se renouvelle : nous végétons, nous grandissons, nous existons, nous mourons sans notre aveu : voilà l'homme plante.

C'est la faculté végétative qui imprime les formes à la matière : elle est comme le moule de toutes les choses et de tous les êtres.

L'homme animal réunit à lui seul les penchants, les passions, les instincts, les intelligences de tous les êtres organisés : il est plus industrieux que l'abeille, plus cruel que le tigre, plus rusé que le renard, plus terrible, plus varié, plus dissolu, plus insatiable que tous les animaux ensemble ; cela est si frappant, que leurs noms seuls expriment ses divers caractères, en sorte qu'au premier aspect l'homme avec ses armées, ses villes, ses palais, semble n'être que le plus intelligent des animaux.

Qu'il parle de ses affections, de sa prévoyance, de sa mémoire, je jette les yeux autour de moi, et toutes les facultés dont il se vante, je les trouve attachées à la matière dans la brute. L'oiseau qui mesure son vol sur la science acquise de la portée du fusil ; l'hirondelle qui se précipite dans les flammes pour sauver sa nitée ; le renard dont les ruses toujours nouvelles, déroutent la meute du chasseur, me révèlent des trésors d'imagination, d'intelligence, de tendresse et de jugement. Je suis forcé de reconnaître aux animaux, comme à l'homme, des sentiments innés : l'amitié, la haine, la jalousie, la reconnaissance, la vengeance, se renouvellent en eux à chaque génération. Ce que nous sentons, ils le sentent ; ce que nous voulons, ils le veulent ; seulement l'homme a plus d'étendue, parce que ses organes sont plus parfaits. C'est un animal universel, un être qui pense, se ressou-

vient, combine, réfléchit, désire, raisonne, se passionne et veut.

Mais si je tuais toutes ces facultés, toutes ces passions, l'homme serait-il anéanti ? à coup sûr, il n'y aurait d'anéanti qu'une plante et un animal ; les facultés intelligentes et pensantes qui conviennent à la brute, et qui sont en nous. Est-ce donc là tout l'homme ? son intelligence se borne-t-elle à élever des digues comme le castor, des palais comme l'abeille, des pyramides comme les thermites, avec les développements que lui permettent ses organes ? Toute son âme est-elle dans les besoins de son corps? toutes ses pensées sont-elles dans les perceptions de ses sens, dans les volontés de ses passions, dans les fureurs de ses jalousies, dans ses amours terribles comme ceux du tigre, ou fidèles comme ceux des inséparables ? Certes si l'homme ne se compose que de ces facultés, qu'il partage avec les animaux, c'en est fait de son avenir. Comment immatérialiser les unes sans immatérialiser les autres ? comment donner celles-ci à l'éternité, et celles-là au néant ? nous abaisserons-nous jusqu'à la brute, ou élèverons-nous la brute jusqu'à nous?

Rien de tout cela ! nous sortirons de cette fange en nous repliant en nous-mêmes : les actes intérieurs de la conscience nous révéleront cet être caché, qui vit en nous, qui est nous, et qui se manifeste par la vertu. L'âme nous avertira de sa puis-

sance par des volontés contraires à nos passions animales : de sa moralité par le sentiment inné du juste et de l'injuste ; de sa grandeur, par les actes spontanés d'une raison qui aspire aux vérités éternelles : de son origine céleste, par les notions sublimes du beau idéal ; de son immortalité, par le sentiment de l'infini, qui va se perdre au sein de Dieu !

Philosophes qui cherchez, comme dit Montaigne, si l'homme est autre chose qu'un bœuf, voici le moment d'exercer votre science : saisissez ce cadavre, jetez-le sur le marbre de vos amphithéâtres, fouillez dans son cœur, dans son sang, dans ses fibres, dans ses entrailles, déployez les plis innombrables de son cerveau, prenant la matière à tous sens, la maniant, la retournant, la divisant avec le scalpel, l'étudiant avec la loupe, reconnaissez d'un coup d'œil la mémoire, la volonté, la ruse, l'avarice, l'esprit de calcul, tous les arts humains, toutes les passions animales ! mesurez l'intelligence au développement des organes ; supprimez à volonté telle ou telle fonction en coupant tel ou tel nerf ; et lorsque, devenus maîtres de votre sujet, vous aurez bien saisi les rapports de la fibre aux sensations, et des sensations à la pensée, sur les débris de ces chairs palpitantes, vous me direz quelle est cette conscience énergique, ce maître sévère qui commande aux passions animales, qui leur retranche leurs plaisirs, et qui se réjouit de

Digitized by Google

les voir abattues : vous me direz quel sens a pu donner l'idée de l'infini à une créature si bornée, et d'où lui vient le sentiment du beau idéal, dont le modèle ne se trouve nulle part sur la terre? enfin j'oserai vous demander ce que c'est qu'agir, penser, souffrir, mourir, pour la vérité ; et m'armant d'une seconde expression de Montaigne, quelles bêtes ce sont que vertu et justice.

Moralité, raison, beau idéal, infini, conscience ; voilà l'homme séparé de la matière et du temps ! voilà les facultés qu'il possède seul sur la terre. J'ai trouvé son âme, et dans son âme la source morale de l'être humain, c'est-à-dire la nécessité d'une autre vie !

De ces modifications divines je vois naître la vertu, qui est le triomphe de l'âme sur la matière ; l'amour véritable, qui rêve l'éternité; l'idée de l'ordre, qui sort de la conscience et de la raison ; les rapports des effets aux causes dans l'infini : un Dieu !

Et ces facultés qui sont en moi, indépendamment de mes sens, existent dans tous les hommes ; j'en retrouve des traces plus ou moins vives dans chaque individu, dans chaque nation : elles réunissent, elles constituent le genre humain !

Car ce n'est pas l'intelligence qui fait les civilisations. Les hommes et les peuples tendent à se séparer par les mœurs, les habitudes, les opinions et les passions animales ; ils ne se touchent que

par un point : le sentiment moral ! le sentiment du beau ! et ce lien invisible suffit pour former autour du globe la grande famille humaine !

Dans les animaux, au contraire, l'individu est toujours détaché de l'espèce. Son instinct l'isole même lorsqu'il devient l'instinct d'une société. Aucun instinct ne rapproche l'abeille de Chamouny de l'abeille du mont Hymette : il n'y a point de *genre abeille;* pour l'abeille, il n'y a qu'une ruche.

Ainsi l'intelligence, la mémoire, la volonté, toutes les affections, toutes les passions, qui sont la vie des animaux, peuvent mourir dans l'homme, l'homme, pour cela, ne mourra pas ! Son immortalité est plus qu'un fait; elle est un droit; ne fût-il séparé de la brute que par la vertu !

Depuis trois mille ans, les philosophes ne cessent de soumettre les grandes questions de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme à l'examen de l'intelligence, et ils s'étonnent de n'arriver qu'au doute. Moi, je m'étonne de leur étonnement. Qu'ils recommencent cent fois le même ouvrage, et ils obtiendront cent fois le même résultat ! Comment des facultés qui appartiennent à la matière et au temps serviraient-elles à la découverte de l'infini ? N'y a-t-il pas quelque chose d'insensé à vouloir contempler les merveilles d'un autre monde avec un flambleau qui ne doit briller que dans celui-ci ?

Ne nous trompons pas de puissance; c'est à l'âme à nous parler de l'âme. Et maintenant que nous connaissons ses véritables facultés, nous n'avons plus à craindre ni le doute ni l'erreur, car elles touchent de toutes parts à la vérité, qui est Dieu !

CHAPITRE IX.

DE L'INSTINCT DE L'HOMME, ET DE L'IMPOSSIBILITÉ DE DÉFINIR LES FACULTÉS DE L'AME.

> Dieu! l'inévitable mot vient au bout de toutes les études de l'homme, et surtout de l'étude de soi-même.
>
> (SAINT-MARC GIRARDIN.)

Concluons. Ce que les animaux savent, et qu'ils n'ont point appris, est une loi d'harmonie purement terrestre. Leur instinct se concentre sur le globe.

Ce que l'homme sait, et qu'il n'a point appris, est une faculté céleste qui lui découvre l'invisible, et l'emporte dans l'éternité. Notre instinct, à nous, est la révélation d'un Dieu et le sentiment de notre immortalité.

Étudions en détail les diverses modifications ou plutôt les diverses facultés de l'âme, et nous trouverons que leur unique but est de mettre l'homme en présence de celui qui est.

Avant de commencer cette étude, je dois donner quelques éclaircissements sur la langue que je me suis faite. Laissant de côté toutes les terminologies savantes, j'ai tâché de n'employer que des mots parfaitement intelligibles. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les phrases barbares inventées de nos jours par les différentes écoles, sont absolument inutiles à la raison et à la pensée. Le but des philosophes ne doit pas être d'obscurcir la philosophie, mais de nous la rendre familière et commune. Nous voulons que les choses arrivent aux mots, et non que les mots se fassent pour les choses !

Toutefois on ne doit pas s'attendre à trouver ici une définition précise de ce que j'appelle les facultés de l'âme. Quelques philosophes l'ont tenté, mais toujours inutilement. Comment définir ce qui, par sa nature, échappe à toute définition ?

Il y a une haute métaphysique dans la composition de ce mot : définir.

Définir une chose, c'est la séparer de l'infini; c'est la faire rentrer dans le cercle des choses finies, en décrivant les parties qui la composent, en la montrant aux yeux.

Toute définition des facultés qui appartiennent à l'infini est donc impossible. On n'a jamais défini, ni le sentiment, ni la raison, ni le beau, ni Dieu, ni aucune des facultés de l'âme, précisément parce

que leur essence est infinie. Et cependant ce que nous ne pouvons définir nous le sentons, nous le pensons, nous le croyons; nous en avons la conscience sans le connaitre, et cette conscience est l'astre mystérieux qui se lève aux limites des deux mondes!

CHAPITRE X.

[illegible] DE L'AME.

[illegible]EMENT MORAL.

> [illegible] première idée de justice naît en nous, [illegible] que nous devons, mais de [illegible] nous est due.
>
> (GUYTON DE MORVEAU, Mém. sur l'Éducat.)

L'homme est le seul de tous les êtres qui ait le pouvoir d'abuser : les animaux jouissent des dons de la nature, mais dans les limites de leurs facultés: une fois satisfaits, ils s'arrêtent: pour établir l'ordre général, Dieu a voulu que leurs désirs expirassent dans l'assouvissement.

Les désirs de l'homme, au contraire, sont si exorbitants que rien ne peut les satisfaire, et qu'il éprouve bientôt le besoin de leur donner une limite : ce besoin est la première révélation [illegible] sentiment moral qui est en lui, et il le [illegible] des règlements et des commandements [illegible] dans la famille, puis dans la tribu [illegible]

l'État. Telle est l'origine de la [illegible] humaine et politique, loi sainte même lorsqu'elle est imparfaite, car elle témoigne de notre liberté en [illegible] nant, et de notre raison en [illegible] sance !

Et il est si vrai que la nature de l'homme [illegible] licite ces chaînes, que c'est seulement [illegible] mination de la Loi que les peuples [illegible] plus cette loi est parfaite, c'est-à-dire [illegible] laisse l'élan à la liberté dans la [illegible] tion devient grande et puissante. [illegible] rité des masses est attachée à la perfection [illegible] politiques qui naissent du sentiment [illegible] berté, comme la sagesse de l'individu est [illegible] au développement du sentiment moral [illegible] en lui.

Il en résulte que le sentiment moral est [illegible] dant de notre intelligence, et qu'il nous commande impérativement ce qu'il faut faire pour être heureux !

Fais ce qui te rend digne du bonheur [illegible] philosophe de Kœnigsberg ! Se rendre digne du bonheur, c'est prendre la seule voie qui puisse nous conduire au bonheur; c'est [illegible] les lois morales d[illegible]tre.

Et toutef[illegible] terrestre n'est pas la conséquen[illegible] [illegible] ces lois : l[illegible]

Digitized by Google

CHAPITRE X.

FACULTÉ DE L'AME.
DU SENTIMENT MORAL.

La première idée de justice naît en nous, non de celle que nous devons, mais de celle qui nous est due.

(GUYTON DE MORVEAU, Mém. sur l'Educat.)

L'homme est le seul de tous les êtres qui ait le pouvoir d'abuser : les animaux jouissent des dons de la nature, mais dans les limites de leurs facultés: une fois satisfaits, ils s'arrêtent; pour établir l'ordre général, Dieu a voulu que leurs désirs expirassent dans l'assouvissement.

Les désirs de l'homme, au contraire, sont si exorbitants que rien ne peut les satisfaire, et qu'il éprouve bientôt le besoin de leur donner une limite : ce besoin est la première révélation du sentiment moral qui est en lui, et il le proclame par des réglements et des commandements, d'abord dans la famille, puis dans la tribu, puis dans

l'État. Telle est l'origine de la loi humaine et politique, loi sainte même lorsqu'elle est imparfaite, car elle témoigne de notre liberté en l'enchaînant, et de notre raison en nous forçant à l'obéissance !

Et il est si vrai que la nature de l'homme sollicite ces chaînes, que c'est seulement sous la domination de la loi que les peuples se civilisent : plus cette loi est parfaite, c'est-à-dire plus elle laisse l'élan à la liberté dans la raison, plus la nation devient grande et puissante. Ainsi la prospérité des masses est attachée à la perfection des lois politiques qui naissent du sentiment de notre liberté, comme la sagesse de l'individu est attachée au développement du sentiment moral qu'il porte en lui.

Il en résulte que le sentiment moral est indépendant de notre intelligence, et qu'il nous commande impérativement ce qu'il faut faire pour être heureux !

Fais ce qui TE REND DIGNE du bonheur, dit le philosophe de Kœnigsberg ! Se rendre digne du bonheur, c'est prendre la seule voie qui puisse nous conduire au bonheur; c'est accomplir toutes les lois morales de notre être.

Et toutefois le bonheur terrestre n'est pas la conséquence nécessaire de l'accomplissement de ces lois : l'âme, qui nous ouvre cette route, attend

donc une justice qui n'est pas de la terre, une récompense qui suppose un Dieu.

C'est ainsi qu'en cherchant le but de la loi morale, nous rencontrons le seul pouvoir qui puisse en réaliser les promesses. Nos espérances ne dépassent la création que pour nous élever jusqu'au Créateur!

Digitized by

CHAPITRE XI.

FACULTÉ DE L'AME.

DU SENTIMENT DU BEAU.

On ne peut rien imaginer de si beau, de si grand, qu'on ne le trouve dans l'homme; que l'homme ne puisse même le produire quelquefois dans une pureté céleste.

(JACOBI WOLDMAR, t. I.)

Le type du beau est immuable, éternel; il existe, car nous en avons la conscience et l'amour : la conscience pour nous incliner à sa recherche, l'amour pour nous rendre dignes de le contempler.

Éclairée par ce flambeau intérieur, notre âme épuise inutilement tout ce qui l'environne sur la terre, elle passe d'un monde à l'autre, du fini à l'infini, et s'arrête éperdue aux pieds du Créateur. En nous donnant cette faculté, Dieu se révélait à nous.

Ainsi le sentiment du beau se fait jour dans les ténèbres de nos sens : c'est une large brêche à la matière, dont toutes les perspectives s'ouvrent de la terre au ciel, du temps à l'éternité.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

FACULTÉ DE L'AME.

DU SENTIMENT DE L'INFINI.

> Il est donc vrai, et je ne me trompe point en le disant, je porte toujours au dedans de moi, quoique je sois fini, une idée qui me représente une chose infinie.
> (FÉNÉLON, de l'Existence de Dieu, seconde partie, chap. 2.)

Tout nous échappe sur la terre, tous nous parle de notre néant : la vie se compose des jours qui ne sont plus, et le présent n'est rien que l'avenir qui passe : encore si le temps épargnait nos souvenirs; mais après les transports de joie et de douleur, viennent l'indifférence et l'oubli. Notre existence s'efface jusque dans notre mémoire; nous nous en allons par débris, et ces débris, tombés jour par jour sur notre route, disparaissent à mesure que nous avançons. Ainsi le passé meurt, le présent s'évanouit, et l'avenir n'est qu'une espérance ! Une espérance! ô mortel, voilà ta grandeur! au milieu

de ce monde de destruction, en présence de la mort et de l'oubli, lorsque tout finit autour de toi, tu espères une vie qui ne doit pas finir. Le mot éternité n'étonne pas ton âme; elle y répond par l'infini, sentiment sublime qui nous détache de l'espace et du temps, et nous ravit au sein de Dieu.

C'est parce que le sentiment de l'infini vit en nous, que rien de ce qui est fini ne peut remplir notre âme.

L'horreur du néant est une révélation de l'infini.

Mais qu'est-ce que l'infini? tous mes efforts pour le concevoir sont inutiles. Il m'est également impossible de le nier et de le comprendre. Ce que je sais, c'est que hors de l'infini il n'y a rien. Guidé par cette faible lumière, je pose un chiffre auquel j'ajoute sans cesse d'autres chiffres : je remplis de mes calculs l'immensité; peine inutile : la somme, éternellement croissante, ne se composant que de choses finies, mes yeux rencontrent toujours ses deux extrémités, le commencement et la fin. Alors mes regards plongent en deçà et au-delà : point de fin, point de commencement; ce que le chiffre poursuit sans jamais l'atteindre, ce qui est avant, ce qui est après, ce qui est partout et toujours; voilà l'infini!

Le sentiment de l'infini donne l'idée de tout ce qu'on ne peut saisir par les sens : il réalise pour nous l'inconnu.

Digitized by Google

L'infini ! c'est Dieu ! C'est Dieu que tu cherches, ô mon âme ! puisque rien de ce qui est fini ne peut t'arrêter ici-bas. Tu te détaches de toutes les joies de la terre, parce que toutes ces joies ont une fin; tu as horreur de toute limite, parce que toute limite est le néant. Tu ne te reposes qu'en toi-même dans cet infini, qui dépasse toutes nos passions, et qui est à la fois ton espérance, ta lumière et ton rassasiement.

Ainsi, l'homme est le point d'union entre la nature et son Créateur, tout ce qu'il éprouve au-delà de ses désirs terrestres est un avertissement de l'éternité. C'est par l'intelligence et l'amour que la nature arrive à lui, c'est par le sentiment de l'infini qu'il arrive à Dieu. La chaîne commencée sur la terre ne se rompt pas, elle va se perdre dans le ciel.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

FACULTÉ DE L'AME.

DE LA RAISON.

> C'est par la raison que nous découvrons les règles générales de justice qui doivent diriger nos actions.
>
> (SMITH, Théorie des Sentiments moraux, t. II, p. 276.)

J'ouvre pour la première fois la république de Platon. Toutes ses pensées me sont nouvelles, et cependant mon âme n'éprouve aucune surprise ; elle se reconnaît, si j'ose dire, dans ces hautes conceptions ; elle y entre avec transport, comme un conquérant dans son empire. Bien plus, sans autre secours que sa propre lumière, elle sépare la vérité de l'erreur : il y a en elle un juge qui pèse, discute, choisit ; un juge qui dit : Voilà le bien, voilà le mal. Ce juge, c'est la raison.

La raison est le sentiment du vrai ; c'est une révélation de la sagesse et de l'ordre. Tantôt elle

plonge dans le monde des vérités transcendantes, tantôt elle nous environne des simples notions du sens commun. Raison pratique et raison pure, elle touche d'une part aux intérêts matériels de l'humanité, de l'autre à Dieu.

DE LA RAISON PRATIQUE.

Les philosophes l'ont calomniée faute de l'entendre. Ils lui reprochent de fléchir sous le joug des passions, comme si elle nous était donnée pour les combattre. Ils ne voient pas que la raison est une lumière, et non une force ; que son office n'est pas de vaincre, mais d'éclairer ; qu'elle ne maîtrise pas nos mauvais penchants, mais qu'elle en montre les supplices ; qu'elle ne commande pas la vertu, mais qu'elle en signale les ravissements ; voilà la raison : positive, inflexible, il faut que ses oracles s'accomplissent, soit à la face d'un monde qui la méprise, soit dans les ténèbres de la conscience, où elle jette en fuyant son flambeau.

C'est donc ici le pouvoir le plus énergique de la nature, car, en s'adressant à l'intelligence, il ne lui laisse d'autre choix que la vérité ou le mensonge, la sagesse ou la folie, la vertu ou le remords. Entre les extrêmes, la raison fait briller sa lumière, dont les reflets divins se projettent au loin dans le ciel !

DE LA RAISON PURE.

Il y a deux révélations universelles : l'une extérieure, c'est la nature ; l'autre intérieure, c'est la raison. La nature parle aux sens ; toutes ses perceptions sont locales, diverses et fugitives. La raison est indépendante de la matière ; toutes ses idées sont unes, générales, éternelles. Unité, généralité, éternité : triple caractère de la raison !

Vainement Montaigne et Pascal lui déclarent une guerre furieuse, menaçant de la condition des bêtes quiconque marchera à sa lumière. Personne n'est tenté de les croire. On sent qu'ils se trompent par humilité ou par orgueil ; que si vous leur demandez ce qui les blesse dans la raison, ils vous répondent en décriant la politique, la médecine, l'histoire, la jurisprudence, toutes les sciences physiques et morales [1], réduisant la raison à des plaidoyers d'avocats, à des disputes de sophistes, à l'impuissance du génie, aux contradictions des savants ; singulière raison qui ne parle jamais raison. Les voilà donc ces hautes intelligences ; méconnaissant l'œuvre de Dieu, calomniant le seul

[1] *Essais* de Montaigne, liv. II, ch. XII, p. 288, et ch. XVII, p. 427, édition de Lefèvre. *Pensées* de Pascal, art. XI, p. 176, édition de Lefèvre.

guide qui puisse nous conduire à la vertu, l'un pour se précipiter dans une foi aveugle dont le dernier terme fut pour lui le cilice du bonze et le gris-gris du sauvage; l'autre pour faire triompher le doute et l'incrédulité.

Quel panégyrique de la raison que cette chute profonde de ses deux plus puissants adversaires! Et, après cela, comment ne pas s'étonner lorsqu'on voit Kant, le génie transcendant du siècle, dans le but de frapper la raison, soumettre l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme aux abstractions d'une logique mensongère; peser les arguments pour et contre, déclarer leurs poids égaux, et triompher ensuite de l'impuissance de la raison, comme si la raison véritable avait rien de commun avec ces tristes raisonnements. Il est très vrai que la philosophie de Kant s'appuie sur cette confusion inaperçue qui attribue à la raison tous les sophismes de l'entendement. L'entendement est une puissance composée, par conséquent variable : ses facultés sont à la fois spirituelles et animales; elles comprennent les sensations et les passions, qui ont chacune leur logique : aussi ne leur est-il pas donné de produire la conviction. Mais la raison est une puissance simple; elle n'a point d'arguments, point de catégories, point d'antinomies; elle es la raison, c'est-à-dire la lumière? Que peuvent les ténèbres contre la lumière? la raison a toujours raison.

Digitized by

Socrate interrogeant Menon [1], lui demande ce que c'est que la vertu. « Il y a, dit Menon, vertu d'homme et de femme, d'enfant et de vieillard, d'esclave et de citoyen. — Voilà qui va bien, répond Socrate ; nous cherchions une seule vertu, et l'admirable Menon nous en présente un essaim ! » Nos philosophes modernes ont traité la raison comme Menon traitait la vertu.

Concluons. La raison n'explique rien, mais elle nous montre Dieu comme l'explication de tout. En effet, tous les problèmes que présente l'entendement ; tous les phénomènes que présente la nature, ne peuvent se résoudre qu'en Dieu ; et c'est ainsi que la raison y arrive.

Donc si, par le témoignage des sens, l'homme sait que le monde existe ; par le témoignage de la raison, c'est-à-dire par le sentiment du vrai, il sait que le monde a un Auteur. Et cette raison n'est pas seulement la raison d'un homme, c'est la raison du genre humain !

[1] *Dialogue* de Platon : *Menon ou de la Vertu*, t. VIII, p. 373.

CHAPITRE XIV.

FACULTÉ DE L'AME.

DE LA CONSCIENCE.

> Nous formons notre conscience au gré de nos passions; et nous croyons avoir tout gagné pourvu que nous puissions nous tromper nous-mêmes.
>
> (BOSSUET, Sermons.)

Avec les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, s'éveille la conscience. C'est la première faculté de l'âme qui apparaisse en nous; elle est énergique, mais aveugle. Qui trompe la conscience peut faire un Ravaillac ou un Marat. L'homme n'est pas toujours innocent quand sa conscience l'absout! il n'est pas toujours coupable quand sa conscience l'accuse! Prends garde, jeune mère, voici le moment d'épurer ta raison, d'agrandir ton âme, car elle va passer tout entière dans l'âme de ton enfant! Ah! ne souffre pas qu'une autre pensée que la tienne pénètre dans ce sanctuaire! Il s'agit du vice ou de la vertu, des joies

ou des remords de toute une vie : tu graves sur l'airain. La première éducation se fait toute dans la conscience, et la conscience n'est qu'éclairée par la raison !

La conscience? c'est le bourreau de nos passions mauvaises. Elle a des joies qui nous ravissent au ciel, et des supplices qui nous précipitent aux enfers : inflexible à la fortune, au pouvoir, à la volupté, la conscience ne cède qu'au repentir et à la vertu.

C'est d'elle que nous vient la foi. La conscience et la foi, deux aveugles qui se jettent en tâtonnant dans les routes du fanatisme, de la superstition, de l'idolâtrie, et qui enfin arrivent à Dieu. Là se rencontre le genre humain : le besoin de croire, le sentiment du beau, les contemplations de l'infini, l'y emportent éternellement. Ainsi, de toutes parts, l'âme se fait jour à travers les sens : elle éclate dans la matière comme le feu dans les ténèbres. Elle veut qu'on la voie; elle veut qu'on la connaisse : manifestant son existence par le sentiment de la vertu, sa grandeur par la pensée de Dieu, elle répand sur cette vie terrestre des lumières sublimes, dont la source n'est que dans le ciel !

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

RÉSULTAT DES CINQ CHAPITRES PRÉCÉDENTS.

Et c'est ainsi, dis-je à mon âme,
Que de l'ombre de ce bas lieu,
Tu brûles, invisible flamme,
En la présence de ton Dieu.
(LAMARTINE, Harmonies poétiq. et relig.)

Ainsi la direction de toutes les facultés de l'âme indique un point de rencontre placé en dehors de cette vie.

Ainsi l'homme véritable, dégagé de la matière, est une essence qui tend à Dieu par tous les points de son être.

Il y a donc une vérité universelle dont l'autorité est infaillible, non parce qu'elle est universelle, car on connaît des erreurs universelles, mais parce qu'elle est en nous, parce qu'elle apparaît divinement à chaque naissance pour former le témoignage du genre humain.

Cette vérité, c'est Dieu.

Toutes les facultés de l'âme le découvrent.

Digitized by

Son existence est la condition de notre grandeur.

Son existence est la consolation de notre misère.

Son existence est l'explication de tout.

Vérité féconde, source de toute vérité, instinct céleste, source de toute vertu, Dieu ne vous a pas confiée à cette intelligence infirme qui a des arguments égaux pour le mensonge et pour la vérité; il vous a placée au-dessus des raisonnements, dans le sanctuaire immuable de la conscience, de la raison, du beau, du bon et de l'infini; il vous a placée dans ses propres attributs, comme pour nous instruire de nos glorieuses destinées : en imprimant son nom sur son ouvrage, Dieu consacrait notre immortalité.

Ainsi, deux natures dans les animaux : l'instinct, qui les attache à la terre; l'intelligence, qui les unit à l'homme.

Deux natures dans l'homme : l'intelligence, qui l'unit à la création; l'instinct de l'âme, qui lui révèle un Dieu. La sphère des êtres s'élève de la matière à l'esprit, du néant à l'éternité.

donc une j
compense
C'est ain
rale, nous
en réaliser
passent la
Créateur!

CHAPITRE XV.

...la condition de notre grand...

...la consolation de notre...
...est l'explication de tout...
...source de toute vérité...
...toute vertu, Dieu ne...
...intelligence infirme qui...
...par le mensonge et pour...
...au-dessus des...
...immuable de la...
...bien, du bon et de...
...propres...
...de nos glorieuses...
...sur son ouvrage...

...ralité.

...eux.
...ande

...dans
...crier
...GENCE
...STRES
...E PAR

...ren-
...seras
...ban-
...maux
...libre,
...tu le

...u est
...is que
...isme.
...lique
...e.
...ultés
...le ne

...quer
...nies
...in-
...elli-
...vre

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

DE L'ANTAGONISME INTÉRIEUR DE L'HOMME.

> Lorsque je veux examiner ma propre conduite et la juger, il est évident que je me partage pour ainsi dire en deux personnes, et que le moi qui examine et qui juge, fait un autre personnage que le moi dont la conduite est examinée et jugée.
>
> (SMITH, Théorie des Sentiments moraux, t. II, p. 16.)

De cette séparation des deux natures de l'homme, nous voyons sortir ce fait digne des regards du philosophe :

Toutes les facultés de l'intelligence tendent à la terre, toutes les facultés de l'âme tendent au ciel.

Les unes sont des idées;

Les autres sont des sentiments.

Deux natures, deux empires, dans le même être, la mort et l'immortalité.

Suivant que ces deux natures sont plus ou moins développées, nos idées sont plus ou moins terres-

tres, nos sentiments sont plus ou moins religieux.

Et ici la puissance de l'homme est la plus grande qui se puisse concevoir !

Je voudrais donc le graver en lettres de feu dans le cœur de toutes les mères, je voudrais le crier au monde entier : LES FACULTÉS DE L'INTELLIGENCE CROISSENT PAR LE TRAVAIL, LES PASSIONS TERRESTRES PAR NOTRE FAIBLESSE, LES SENTIMENTS DE L'AME PAR NOTRE VOLONTÉ.

Cette différence est caractéristique ; elle renferme la preuve de notre liberté morale : tu seras un animal intelligent et passionné si tu t'abandonnes à tes appétits matériels comme les animaux intelligents et passionnés : tu seras un être libre, une substance immortelle, un homme, si tu le veux.

Remarquez bien que le sentiment de Dieu est accordé aux esprits les plus médiocres, tandis que de hautes intelligences s'abîment dans l'athéisme.

L'incrédulité complète, si elle existe, s'explique par le sommeil de toutes les facultés de l'âme.

Le développement d'une seule de ces facultés suffit pour nous montrer Dieu ; toutes ensemble ne suffisent pas pour le comprendre.

Et cependant elles ne sauraient nous manquer sans que tout nous manque. Les plus beaux génies parmi les incrédules sont toujours des êtres incomplets : ils nous donnent l'œuvre de l'intelligence ; les génies religieux nous donnent l'œuvre

Digitized by Google

de l'intelligence et l'œuvre de l'âme. Ceci explique la supériorité de Socrate, de Descartes, de Newton, de Fénélon, sur toutes les puissances intellectuelles qui ont proclamé le néant.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

SUITE DU MÊME SUJET.

> En moi, quoi que je fasse, je trouve quelque chose qui ne veut pas céder, qui n'accepte le joug ni de l'homme, ni de la nature, qui ne se soumet qu'à la raison.... Dure à jamais le combat! il constitue la dignité de l'homme et l'harmonie même du monde.
>
> (MICHELET, Introduction à l'Hist. univ. p. 6.)

Donc il y a dans l'homme deux êtres bien distincts : l'être intelligent et l'être spirituel. A l'un, les idées qui viennent des sens; à l'autre, les sentiments qui viennent de l'âme. L'être qui a des idées et l'être qui a des sentiments constituent chacun un *moi*, et leur lutte éternelle forme le drame de la vie. Ce sont les deux hommes que Louis XIV reconnut en lui, et dont les combats produisirent tant de choses, honteuses ou magnanimes, suivant le triomphateur.

Dans l'animal il n'y a qu'un être : aussi n'y a-

Digitized by Google

t-il point de combats. Ses pensées s'agitent au sein de la matière, et restent matérielles. Dans l'homme, au contraire, les pensées de l'intelligence se déroulent à travers les sentiments de l'âme, et leur empruntent quelque chose. Les plus grossières nous arrivent avec une empreinte plus ou moins forte de l'essence céleste. Voilà ce qui rend l'amour si sublime toutes les fois que l'âme ébranlée lui imprime le sentiment du beau et de l'infini.

On n'instruit pas les facultés de l'âme, on les réveille. Tout ce qui vient d'elles nous semble une réminiscence ou une inspiration.

Ainsi les grandes vérités morales sont en nous comme sentiments avant que le génie nous les rende visibles comme pensées.

C'est que les pensées du génie ne sont autre chose qu'une vue plus claire des facultés de l'âme, c'est-à-dire du sentiment de la Divinité.

Ceci explique ce qui nous arrive en lisant Platon, Descartes, Fénélon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre : ils ne nous instruisent pas, ils nous fécondent. Tout ce qu'ils croient nous apprendre, nous croyons nous en ressouvenir.

Et toutefois ce phénomène n'a lieu que pour les grandes vérités morales qui sont en nous. Jamais, par exemple, on ne croit se ressouvenir des vérités physiques qu'on découvre, ou dont on s'occupe pour la première fois : l'intelligence n'a de mémoire que pour ce qu'elle apprend.

De ces principes et de ces faits je conclus que la réunion des facultés de l'âme compose un être supérieur, un être à part, un être complet : l'être immortel.

Or toutes les facultés de cet être étant des sentiments, il en résulte que l'essence de l'âme n'est pas la pensée, mais l'amour. Aussi n'est-ce que par l'amour que nous arrivons à Dieu. Il ne nous est pas donné de le comprendre, et il nous est permis de l'aimer. Dieu se révèle à cette partie de nous-mêmes, et cette révélation est plus qu'une espérance ; si Dieu se montre à l'homme, il faut bien qu'il y ait dans l'homme quelque chose de digne de Dieu !

CHAPITRE XVIII.

DE LA LIBERTÉ MORALE.

Le pouvoir de faire le mal était inséparable de celui de faire le bien; et afin que le mérite de la vertu pût exister, il fallait que le vice fût possible.

(ANCILLON, Sermon sur la Nécessité de la Loi de Dieu, p. 68.)

Le sage seul est libre.

(ZÉNON.)

La nature de l'homme étant double, on peut en conclure sa liberté morale. Les deux puissances ne se rencontrent que pour se combattre, et le combat est la preuve de la liberté.

La liberté, c'est la puissance de choisir et de vouloir; voilà pourquoi la liberté sans la raison est dangereuse, comme la raison sans la liberté serait inutile.

L'homme est toujours libre, mais il n'est pas toujours assez fort pour bien user de sa liberté. Les âmes fortes font fléchir leurs passions; les au-

Digitized by Google

tres y cèdent. Ainsi l'homme ne jouit d'une véritable liberté que dans la force et dans la lumière.

Force et lumière, éléments inséparables de toute sagesse, de toute puissance et de toute félicité!

Donc nous considérons la liberté comme une sphère où l'homme exerce sa force et sa volonté : cette sphère est plus ou moins vaste, suivant l'étendue de nos facultés intellectuelles et morales. En d'autres termes, le cercle de notre liberté s'agrandit à mesure que nos lumières s'accroissent; ce qui ne veut pas dire que ceux qui ont beaucoup de lumières sont meilleurs que ceux qui en ont peu, mais ce qui veut dire seulement qu'ils ont le pouvoir de le devenir !

L'homme qui cède à ses passions obéit à un maître qu'il s'est donné !

La puissance de l'homme dans la vertu n'a d'autre borne que sa volonté !

Se faire un caractère de la sagesse, c'est marcher librement et résolument contre le torrent de nos vices et de nos passions ; c'est vouloir et pouvoir ce que nous pouvons et ce que nous voulons. D'où il résulte que la créature la plus puissante et la plus libre de l'univers est celle qui sait se soumettre à la douleur en obéissant à la vertu !

CHAPITRE XIX.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

> Le règne de Dieu est au dedans de l'homme.
> (Évangile, paroles de Jésus-Christ.)
>
> D'où viendrait tant d'orgueil à la poussière, et tant de prétentions au néant?
> (ANCILLON, sur l'Immortalité de l'âme.)

Les méditations précédentes n'avaient d'autre objet que l'étude de l'homme. Je voulais me connaître, et c'est en dirigeant mes regards sur moi-même que de toutes parts je suis arrivé à Dieu. Dieu existe, car il a mis en nous un témoin de son existence ; il existe, car toutes les facultés de l'âme le cherchent et le trouvent : fait immense et sans réfutation possible. En effet, ce qu'une intelligence adopte, une autre intelligence peut le nier ! Les démonstrations logiques ont toutes leurs antinomies ; mais ici point de raisonnements, point d'arguments : c'est une lyre céleste dont toutes les cordes vibrent pour le ciel ; c'est un Dieu

Digitized by Google

qui se manifeste à la conscience du genre humain !

Voilà notre plus beau titre à l'immortalité ! Dieu a tout fait pour l'homme en se laissant entrevoir. Pourquoi se serait-il révélé à qui devrait cesser de le connaître ? Avoir aimé Dieu, et rentrer dans le néant, chose contradictoire et impossible ; avoir contemplé des perspectives éternelles, et cesser d'être, chose absurde : ce serait avoir plus imaginé que Dieu n'a créé.

Mais, dis-tu, je n'ose croire à de si hautes destinées. Dieu ne m'en donne la pensée que pour adoucir les maux de la vie, et cette pensée, ne fût-elle qu'une illusion, est encore le plus magnifique des présents. Qu'est-ce donc que Dieu pourrait me devoir au-delà ? Eh bien ! jette les yeux autour de toi, au milieu de tant de bienfaits prodigués, tâche de découvrir une déception. Il s'agit de savoir ce qui a été promis et ce qui a été donné, si les dons égalent les besoins, si les jouissances manquent aux désirs. Cherche un animal qui ait soif, et qui ne puisse découvrir une fontaine ; une plante attachée à la terre, et sur laquelle le souffle du matin n'apporte de douces rosées ; une pensée humaine qui ne puisse s'accomplir ; un sentiment d'amour qui ne puisse se réaliser ! Dieu dit à chaque intelligence : « Ce que tu conçois, je te le donnerai ; » et sa magnificence se montre jusqu'aux limites de la nature. Vois ce

Digitized by Google

frêle moucheron ! sa tête est couronnée de diamants, ses ailes sont couvertes des nuances de l'arc-en-ciel ; c'est pour lui que le zéphyr balance les fleurs, que la lumière y dépose ses parfums et que le ciel y laisse tomber une goutte de son ambroisie ; pour lui la terre est un banquet magnifique, et la vie une aurore radieuse toute consacrée à la volupté. Et cependant, au milieu de tant de richesses, au sein de tant de plaisirs, aucune voix n'éveille sa reconnaissance, rien ne l'occupe au-delà de ses appétits, rien ne l'inquiète au-delà de son horizon : il vit, jouit et meurt ; son destin est rempli. Quoi ! le moucheron n'a pas été trompé, et l'homme le serait ! Il y aurait en nous un sentiment sans but, une inquiétude de la vie céleste sans nécessité, des désirs sans accomplissement, des prévisions éternelles sans avenir, le supplice du néant en présence d'une immortalité promise et refusée. Promise ! puisqu'elle est montrée !

Mais la douleur ! mais la mort ! Tu te plains de la mort comme si tu ne portais pas en toi le sentiment qui en triomphe ! Hélas ! ces grandes leçons ne nous sont pas épargnées ; elles se mêlent à la vie de tous les hommes. Dieu nous envoie le plaisir comme un messager céleste qui nous invite à venir à lui, et le malheur comme un maître sévère qui nous y force. Ici, près de moi, il y a peu de jours encore, j'ai vu périr dans sa fleur un enfant, l'unique pensée de sa mère. Hélas ! avec quelle

Digitized by Google

anxiété elle cherchait la vie dans ces yeux éteints pour jamais! J'entends encore cette voix déchirante! je vois encore ces regards douloureux! Toutes les consolations venaient se briser contre ce mot : « Il n'est plus! » Tout à coup son âme s'exalte, une joie céleste brille dans ses yeux inondés de larmes : elle invoque le nom de Dieu! elle se ressouvient de ses promesses! un sentiment immortel lui rend tout ce qu'elle a perdu. Cette mère inconsolable qui ne voulait rien entendre, s'abîme maintenant dans les inspirations de l'infini! Ce n'est plus sur la terre, c'est dans le ciel qu'elle contemple son enfant!

Ah! si elle ne devait plus le revoir, quelle infernale dérision! Dieu manquera-t-il de pouvoir ou de justice? Il y aurait magnificence et vérité dans la vie instinctive du moucheron, artifice et mensonge dans la vie morale et religieuse de l'homme! La vertu persécutée sur la terre, et tournant ses regards vers le ciel; les dévouements à la patrie et au genre humain; l'héroïsme, qui n'attend plus rien ici-bas; tous les sacrifices faits au devoir dans le seul but de plaire à Dieu, ne seraient donc que des erreurs de l'humanité! Ton âme, ô Socrate! aurait eu des pensées plus vastes que la création! Toi, l'ami de la vérité, tu serais mort pour un mensonge! Un Dieu aurait trompé Socrate! L'être créé serait-il plus magnanime que son Créateur?

Digitized by Google

Non ! non ! la Providence ne répond pas par une sentence de mort éternelle aux sages qui l'invoquent, au genre humain qui l'atteste. Ce n'est pas sur les tombeaux qu'il faut lire sa réponse, c'est dans notre âme, d'où s'échappe ce cri sublime : Dieu, éternité !

Quand l'homme jette ses regards sur la terre, que voit-il? la création, qui, de toutes parts, s'élève jusqu'à lui. Et quand il ramène ses regards sur lui-même, quand il s'étudie et se contemple, que trouve-t-il au-delà de ses passions terrestres? un sentiment instinctif de l'infini, une conscience qui tend à la perfection idéale, une raison dont la lumière se projette vers le ciel, une âme enfin dont toutes les facultés rayonnent vers Dieu : intuition mystérieuse de la Divinité, qui nous annonce un autre monde aussi sûrement que les sens nous révèlent celui-ci !

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

DES SOURCES DU GÉNIE ET DE LA VERTU.

Ceux qui n'exercent point leur âme sont incapables des belles œuvres de l'âme.
(XÉNOPHON, Chose mémorable de Socrate.)

Si vous voulez concevoir ce qui est divin, c'est le sens divin qu'il vous faut.
(OELENSCHLAEGEN, Drame du Corrège, acte I, scène III.)

Malheureux jeunes gens qui, dans leur indigence, espèrent s'enrichir en empruntant des vices; qui prennent pour de la hardiesse littéraire d'immorales hardiesses; qui comptent trouver des jouissances nouvelles dans la corruption, et ne voient pas qu'ils ne sont que les plagiaires de ces vieillards blasés qui croient rajeunir parce qu'ils se dépravent en s'épuisant.
(SALVANDY, Révolution de 1830, p 430.)

Les éléments de l'homme étant connus, son être, sa grandeur, sa faiblesse, ses passions, ses contradictions, tout s'explique : l'homme est une âme unie, non à un corps, non à un cadavre, comme

Digitized by Google

le dit Maxime de Tyr, mais à un animal vivant et intelligent, doué à lui seul de tous les instincts et de toutes les passions des autres animaux. Deux êtres de nature opposée qui n'en forment qu'un; deux pensées, deux intérêts, deux volontés, qui se disputent l'empire : voilà l'homme! L'âme et le corps, c'est le cavalier et le cheval unis pour une seule course ; ils s'élancent, combattent, s'étreignent, passant de la victoire à la défaite, et de la défaite à la victoire, jusqu'au moment où l'animal épuisé tombe expirant sur l'arène : il meurt; le cavalier, devenu libre, lui jette à peine un dernier regard, et tout palpitant de cette longue lutte, il se trouve en présence du maître qui doit le récompenser ou le punir.

Dans nos éducations modernes, tous les soins, toutes les prévisions, sont pour le cheval : à lui l'audace, à lui la force, à lui la gloire et l'ambition : qu'il s'élance brillant dans la carrière! qu'il s'enivre des applaudissements de la multitude! ses passions sont éveillées, son intelligence est agrandie : la matière et le temps lui appartiennent. Mais le cavalier, qui donc a songé à l'instruire? quelles leçons a-t-il reçues pour se diriger dans l'arène? comment s'est-il trouvé prêt pour la lutte? qui lui donnera la volonté et le courage? On dresse un animal aux exercices du manége, on développe son intelligence, on meuble sa mémoire, on fertilise ses talents, ses passions, puis

Digitized by Google

on s'arrête avec orgueil croyant avoir fait l'éducation d'un homme !

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'âme a si peu d'empire sur le corps! pourquoi ses combats sont si faibles, ses résistances si éphémères, et par suite, pourquoi si peu de morale, si peu de religion, si peu de conscience, si peu de vertus sur la terre? Il nous faut des professeurs pour étudier un puceron, pour classer une mouche, pour distinguer un chat d'un rosier ; mais l'homme, cet être sublime et caché, l'homme, qu'il nous importe d'instruire et de connaître, où l'enseigne-t-on? dans quel collége, dans quelle institution voyez-vous qu'on s'occupe à développer en lui le sentiment du beau, ou le sentiment moral, ou le sentiment de l'infini, ou la raison, ou la conscience, ces nobles facultés qui l'unissent à Dieu?

Là cependant est toute la force de l'homme : son intelligence ne le place qu'à la tête des animaux ; son âme l'en sépare en l'appelant au devoir. Qu'il réunisse des familles, qu'il rassemble des peuples, qu'il bâtisse des villes, c'est le travail des fourmis et des abeilles: qu'il y établisse des lois, qu'il y fasse régner la justice, ce sera le travail de l'homme !

Élevons donc des hommes si nous voulons voir dans nos cités autre chose que des fourmis humaines. Une vérité dont il faut se convaincre avant tout, c'est que le développement des facultés de l'âme

Digitized by Google

est la source unique, universelle, de toutes nos supériorités : nous leur devons et les chefs-d'œuvre du génie, et les bienfaits de la vertu; toutes les sommités de l'espèce humaine. Au sentiment moral, Bayard et L'Hôpital, Socrate et Fénélon ; au sentiment du beau, Homère, Corneille, Shakspeare, La Fontaine, Molière, Lamartine ; au sentiment de l'infini, Platon et Descartes, Kant et Newton. C'est notre union avec Dieu qui nous fait grands : nous séparer de Dieu, et toutes les éducations modernes nous en séparent, c'est nous retrancher à la fois le génie, la vertu, l'immortalité.

Voyez seulement l'influence des facultés de l'âme dans le travail du peintre et du sculpteur. On peut être un grand coloriste, bien dessiner, bien composer un tableau, et cependant ne pas sortir du médiocre. Vous copiez un modèle, vous lui donnez la beauté physique, vous lui donnez la couleur et le mouvement, travail de la main, œuvre de l'intelligence, œuvre morte, si vous n'y imprimez une âme. Élève donc ton âme, artiste; que je sente son souffle, que j'éprouve son inspiration! une cause immortelle peut seule communiquer l'immortalité!

Nous avons cette double puissance, d'embellir dans notre imagination tous les objets de la nature, et de communiquer à nos propres ouvrages cette beauté idéale et morale qui vient de l'âme! le gé-

Digitized by Google

nie ne peint pas comme il voit au dehors ; il exprime comme il voit au dedans.

J'entre au Musée, et je choisis un tableau dont l'exécution matérielle est admirable : le *Serment des Horaces* de David; j'y reconnais la pureté des formes, l'étude de l'antique, la science du drame: il y a quelque chose d'énergique dans la pose de ces trois guerriers ; leur geste est un serment; ils jurent de combattre, mais pour qui? là s'arrête le travail de l'intelligence. Le peintre a fait de magnifiques académies, mais aucune voix ne sort de cette toile; mon admiration s'attache à la beauté des lignes, à la pureté du dessin, mais rien ne réveille en moi l'amour de la patrie. Ce vieillard qui présente des armes n'est qu'un homme ivre; ces jeunes gens qui l'écoutent ne sont que des guerriers vulgaires. Je n'entends pas ce cri farouche du soldat qui répond à l'appel de Rome! je ne vois pas ce sentiment de la victoire qui rayonne du front des héros! toutes ces têtes sont muettes; et cependant parmi ces guerriers il y a un vainqueur, un noble vainqueur, qui deviendra un meurtrier cruel; où est-il ce Romain, si passionné pour l'honneur de Rome, qui, dans son transport, doit lui sacrifier sa sœur? montre-le-moi, donne-lui une âme, tout à la fois sublime et féroce, ou brise tes pinceaux! Et que m'importe le travail de l'intelligence? tu me devais une page de l'histoire du monde, et tu me donnes le *faire* d'un grand ouvrier !

Digitized by Google

A ces passions toutes physiques, à ce tableau tout matériel, opposons un de ces rares chefs-d'œuvre qui reçoivent la vie et l'immortalité de l'âme de l'artiste.

Il y a quelques années, dans une course en Italie, après avoir visité les musées de Venise, de Bologne et de Florence, riches aujourd'hui des chefs-d'œuvre que nous avait donnés la victoire, j'arrivai à Milan, où j'espérais admirer *la Cène* de Léonard de Vinci. Cette composition, jetée comme au hasard sur le mur d'un réfectoire, était en ruine : dans les guerres de la république ce réfectoire avait successivement servi d'écurie et de caserne ; des dégradations profondes s'en étaient suivies, et le tableau à demi effacé, mais vivant encore, n'était plus qu'une espèce d'apparition : on eût dit ces ombres du *Paradis* de Milton, dont les formes à peine indiquées semblent toujours prêtes à s'évanouir; il me fallut quelque temps pour me reconnaitre, mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à cette vision; je ressaisis les lignes, je distinguai les figures, et le chef-d'œuvre redevint visible. Quel sujet ! et quel peintre ! toutes les passions humaines mises en mouvement par une passion divine ! la crainte, la surprise, la trahison, l'indignation dans les apôtres; la pitié et la miséricorde dans le regard du maître; un seul disciple la tête penchée exprime la douleur; celui-là est le bien-aimé : il ne proteste pas, il s'afflige,

Digitized by Google

et son affliction est encore de l'amour. Toutes ces choses sont visibles dans cette peinture effacée, ou, pour mieux dire, le physique du tableau est mort, mais son âme existe, elle survit à la matière; et dans ces vestiges d'un sublime ouvrage, je lis la pensée de chaque figure, je reconnais les sentiments de chaque personnage, j'entends l'Évangile, je vois les disciples, j'adore le Dieu !

Il serait difficile de trouver un exemple plus frappant de l'influence de l'âme dans les arts : c'est une leçon aux artistes ! Enrichissez votre mémoire, exercez votre main, développez votre intelligence, œuvre purement animale ! Si vous ne puisez à la source vivifiante du beau, de l'infini et de la conscience, vous ne produirez que le néant. On n'arrive à des chefs-d'œuvre que par la route de la vertu.

Principe sublime et dont les plus beaux développements appartiennent à Socrate [1]. Caton le reproduisit en définissant l'orateur : un homme de bien habile dans l'art de parler. Ainsi le sage de la Grèce et le sage de Rome attribuaient le génie, non au travail de la pensée, mais à la beauté de l'âme. Tous deux disaient : La source de l'éloquence, c'est la vertu; et par vertu ils entendaient le sentiment de nos devoirs envers les hommes et les dieux.

L'oubli de ces principes nous a précipités dans

[1] Dans le *Gorgias*.

le chaos. L'homme a pris pour la partie la plus haute de lui-même ce qui n'était que la marque d'une animalité supérieure : qu'est-il arrivé ? une jeunesse ardente et savante a surgi de toutes parts. Chaque personnalité s'est fait centre ; car l'intelligence, loin d'unir les hommes, les divise : chacun vient avec des raisonnements particuliers, personne avec le sentiment du vrai. Et si, au milieu de cette anarchie, l'âme ne reprend son empire, nous ne verrons plus que des opinions sans morale et des ambitions sans frein. C'est le propre de l'intelligence livrée à elle-même, d'accroître les jouissances de la civilisation et de tuer la société.

On cherche les causes de notre décadence dans les doctrines des philosophes ; mais les doctrines des philosophes ne sont elles-mêmes que l'effet de nos éducations. Vous réduisez l'homme à l'intelligence, et l'intelligence donne ses fruits. Voyez un peu ce qu'est devenue notre littérature ? demandez-lui ce qu'elle veut et où elle va ? Vous entendrez des cris de liberté. On dirait un peuple en émeute : elle aussi a des rois à détrôner. Mais enfin quelles sont ses œuvres ? qu'avons-nous substitué à la littérature héroïque de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV ? Sommes-nous donc plus rapprochés de la nature ? avons-nous plongé plus avant dans les sources du cœur humain ? nous a-t-on fait plus simples, plus vrais, plus passionnés ? Non. A un cercle usé nous avons substitué un cercle étroit ; à

Digitized by Google

une littérature de convention, une littérature de surface; aux règles, la licence. Nous avons rayé de notre Poétique le sentiment, l'héroïsme, et jusqu'à l'esprit français! Nous ne sommes plus poètes, nous ne sommes plus amants; nous n'imaginons plus, nous peignons : c'est le talent de David transporté dans la phrase. On veut parler aux yeux, et l'on ne représente de l'homme que le corps et les passions animales, ces passions dont l'assouvissement est la fin. Ouvrez nos chefs-d'œuvre nouveaux! étudiez cette littérature, qui certes ne manque ni de sève, ni de talent, mais qui a perdu sa mission régénératrice en se plongeant dans la matière! des figures hideuses vous environnent, des drames effroyables vous oppriment; vous êtes dans un monde fantastique, en proie aux supplices et aux bourreaux! Pas un regard vers le ciel! pas un sentiment pour le cœur! A voir toutes ces formes humaines que le crime met en mouvement, vous diriez l'Albéric du Dante, marchant dans les rues de Gênes lorsque déjà son âme est descendue aux enfers. Ce n'est plus la vie, ce n'est pas la mort; c'est un cadavre animé par un démon : voilà le type de nos créations littéraires, les héros de nos drames et de nos fonctions! On dirait que le but de l'art n'est plus que l'épouvante et le dégoût!

Mais nous copions la nature, mais nous reproduisons le siècle et l'humanité: nos ouvrages, c'est l'homme! Oui! l'homme animal! Mais l'homme

Digitized by Google

religieux, l'homme épurant ses passions au sentiment de l'infini, je le cherche inutilement dans vos ouvrages ! Et cependant là seulement est le pathétique, là seulement est la vérité et l'immortalité ! Oh ! vous n'avez point menti au monde, divin Richardson, vertueux Bernardin de Saint-Pierre, éloquent Rousseau, vous n'avez point menti au monde en peignant les charmes de la pudeur et les sublimes combats de la vertu ! Eh quoi ! la source des larmes délicieuses serait-elle à jamais tarie? N'existe-t-il plus dans l'univers une seule émotion sainte, un seul sentiment généreux? Cette terre si vaste, cette nature si belle, cette civilisation tant vantée, n'offrent-elles à nos études que les scènes de la morgue, les drames de l'adultère et les pathétiques de l'échafaud ?

Voilà, il faut le dire, des œuvres de pure intelligence. Tous les effets en sont physiques : le corps frissonne, les sens se troublent, mais l'œil reste sec, le cœur aride ; rien ne va à l'âme, parce que rien ne vient d'elle. Ce qu'il faut donc apprendre aux philosophes, aux artistes, aux poètes; ce qu'il faut surtout apprendre aux mères, car ce sont elles qui font les grands hommes, c'est la science de l'âme, c'est l'art d'éveiller ses facultés et de les séparer des facultés animales, science véritablement humaine, puisque son but est de replacer l'homme à son rang, d'où toutes nos éducations tendent à le faire descendre.

Digitized by Google

Sachez ce qui l'élève et ce qui l'abaisse, montrez-lui l'avilissement dans ces habitudes matérielles qui ne dégagent pas la pensée, dans ces passions brutales qui la bornent et qui la tuent. Montrez-lui surtout la gloire et le bonheur dans le développement de ses facultés les plus sublimes : le sentiment du beau et l'amour de la vérité. Avoir la fureur du tigre, le courage du lion, l'industrie du castor, le dévouement du chien, c'est vivre de la vie de tous les animaux : la vie de l'homme ne commence qu'avec le sentiment de la Divinité.

CHAPITRE XXI.

DÉVELOPPEMENT DU SENTIMENT DU BEAU PAR L'ÉTUDE DES GRANDS MODÈLES.

Donnons à l'empire des femmes une sublime direction; que cette puissance enchanteresse dont elles disposent reçoive de nos propres mains une impulsion salutaire vers les grandes et belles choses, et qu'elles nous guident ensuite elles-mêmes vers cette amélioration morale, si inutilement cherchée par les philosophes.

(RAYMOND, Essai sur l'Emulation, p. 95.)

Il se passe dans le monde intellectuel un phénomène sur lequel il nous semble qu'on n'a pas encore assez réfléchi : c'est la chute de tout ce qui est faux et le triomphe de tout ce qui est vrai. Quel que soit d'ailleurs l'enthousiasme qui accueille le mal et l'indifférence qui accueille le bien, le dénouement est inévitable; il faut toujours que le beau en tout genre reprenne sa place, qui est la

Digitized by Google

première dans la nature, qui est la première dans l'âme humaine.

Voilà pourquoi l'âme, dans ses transports, c'est-à-dire dans sa poésie la plus haute, se rencontre harmonieusement avec la nature dans ses perfections les plus idéales!

Il en résulte qu'en tous genres les chefs-d'œuvre seuls survivent. La conscience universelle, plus forte que toutes les passions mauvaises qui enfantent toujours le mauvais goût, marque d'un trait fatal, dans les œuvres humaines, ce qui doit mourir et ce qui doit vivre. Et jamais le beau ne meurt, et jamais le médiocre ne vit; et ce triage immense, ce travail de tous les jours, fait de la main du temps sous l'influence des grandes âmes, est sans oubli comme sans erreur. Ainsi nous arrivent Homère, Platon, Sophocle, Euripide, à travers la poudre des siècles, le front rayonnant d'une jeunesse éternelle. Ainsi le Tasse, Milton, Shakspeare, Molière, Corneille, Racine, Fénélon, forment, avec les beaux génies de la Grèce et de Rome, cette chaîne magnétique qui unit le passé au présent, et qui emporte aussi le présent dans l'avenir. C'est par l'Iliade que nous touchons aux temps héroïques! nous touchons aux premiers jours du monde par le Vieux Testament, et par le Nouveau à tout le genre humain!

Il y a donc dans les œuvres des hommes quelque chose d'immuable qui participe de la beauté

Digitized by Google

éternelle, et qui échappe incessamment à toutes les révolutions de la pensée. Constater ce phénomène, c'est répondre d'avance à ceux qui seraient tentés de récuser les grands modèles, c'est-à-dire les œuvres de tous genres qui nous sont parvenues au milieu de l'admiration des hommes et avec le consentement des siècles. Là, nous devons trouver la source d'une multitude de sentiments délicieux et de ce goût exquis qui naît de la connaissance du beau et de la conscience de notre moralité.

L'éducation des femmes est si superficielle, on les habitue si peu aux pensées sérieuses, que toute lecture, je ne dis pas d'instruction, mais de méditation, leur devient insupportable. Cette impression pénible est difficile à vaincre. L'âme, longtemps silencieuse, semble vouloir se venger par le dégoût de l'oubli où on la laisse. Mais lorsque, surmontant ses premières répugnances, vous continuez les études qui l'éveillent et qui l'appellent, avec quel transport elle vous répond! de quel torrent de jouissances elle vous inonde! Toutes les pensées des plus puissants génies deviennent vos pensées; vous pénétrez avec eux dans les trésors du beau et de l'infini qu'ils vous ont ouverts, et qui, sans leurs inspirations, vous seraient à jamais fermés. Vous vous sentez forts de leur force, vertueux de leur vertu, pieux de leur piété : ils vous émeuvent, vous, êtres vulgaires, des émotions des grandes âmes! Et dans ces études ravissantes de

Digitized by Google

l'intelligence et du sentiment, il vous est donné de vivre à la fois des pensées d'Homère et du Tasse, de Fénélon et de Socrate, de Montesquieu et de Descartes; de voir la nature des yeux de Linnée, et la grandeur de Dieu des yeux de Newton !

Cette puissance d'allumer notre âme au foyer des plus belles âmes, de nous les ajouter, pour ainsi dire, est une des lois transcendantes de notre nature : elle fait que le siècle qui passe ne passe jamais inutilement pour le siècle qui arrive; elle constitue notre perfectibilité. De plus, elle établit la seule égalité qui soit possible entre les intelligences; car, ne pouvant nous élever ni à l'inspiration, ni à l'invention, priviléges du petit nombre, elle nous en donne la jouissance, l'admiration et la possession. Dans ces études délicieuses, nous empruntons au génie tout ce que le génie reçoit de la nature.

Que si, par malheur, toutes ces voix divines laissaient votre âme languissante et maladive, n'allez pas vous décourager; surtout ne condamnez pas les chefs-d'œuvre parce qu'ils ne vous inspirent que la fatigue ou l'ennui. Une chose dont il est indispensable de vous convaincre, c'est que la faiblesse est en vous, et non en eux. Persistez, faites effort pour arriver à les sentir : plus vous en aurez l'aptitude, plus vous approcherez de la perfection, et votre amour pour ces divins modèles deviendra

Digitized by Google

la mesure de votre intelligence et de vos progrès. Alors seulement vous sentirez la justesse de ce vers de Boileau, épigraphe éternelle de tout ce qu'il y a de bon et de beau dans les arts et dans la littérature :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire!

Se plaire à la lecture des bons modèles, persister dans leur étude, c'est se donner à soi-même ce que tous les trésors du monde ne peuvent nous donner : les délicatesses du goût, la paix du cœur, le contentement de l'esprit et les joies d'une conscience pure ; car la connaissance du beau nous conduit toujours aux jouissances de la vertu. La conscience et l'éloquence sont une harmonie divine, et tout ce qu'il y a de plus élevé dans notre âme répond sans cesse à tout ce qu'il y a de plus élevé dans la nature !

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

DE L'HARMONIE DES FACULTÉS MORALES ET INTELLECTUELLES.

> Ainsi sont exclus de la nouvelle science les stoïciens, qui veulent la mort des sens, et les épicuriens, qui font des sens la règle de l'homme.
>
> (VICOT, Science nouvelle, p. 27.)

> L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.
>
> (PASCAL.)

Au premier aspect, il y a quelque chose d'effrayant dans la part que la nature fait à la matière. La prévoyance, l'intelligence, la volonté, tous les instincts, toutes les passions, lui appartiennent. Les animaux pensent, se souviennent, veulent, aiment, haïssent; mais ces facultés n'ont d'autre but que la conservation de l'espèce. La matière assouvie dort ou se repose; l'homme désire encore,

21.

Digitized by Google

désire toujours. Ses passions à lui sont sans repos : après les satisfactions de la terre, elles rêvent les satisfactions du ciel. Il y a donc dans l'homme autre chose que la matière ; une infinité qui aspire à l'éternité.

Les principes ainsi séparés, l'effroi cesse, car la plus belle part appartient à l'âme. L'âme, c'est l'être vertueux, c'est l'être immortel, c'est tout. Quelle passion animale, quelle volupté terrestre pourrions-nous regretter dans les contemplations du beau idéal et de l'infini? et toutefois il faut bien se garder de désunir sur la terre ces deux moitiés de notre être. La mort seule a ce droit : elle tue l'animal pour délivrer le Dieu ; mais l'homme ne saurait porter atteinte ni à l'un ni à l'autre, sans troubler le repos du monde. Qu'il veuille se faire ange, ses passions brutales le ramènent violemment sur la terre ; qu'il veuille se faire animal, ses passions célestes le tourmentent comme des remords. Il n'est pas libre de changer sa nature, mais seulement de la régler. Dès qu'il sort de la règle, il sort de son rang ; il n'est plus rien, car il ne saurait acquérir, dans les deux extrêmes, ni la perfection d'un Dieu, ni l'utilité d'une bête brute, et il a cessé d'être homme !

L'éducation devrait s'appliquer à développer simultanément ces deux moitiés de l'être ; elle s'applique, au contraire, à les scinder. C'est la cause de tous les maux de l'humanité. Que voyez-vous

Digitized by Google

dans le monde? des intelligences qui tendent à la fortune. On veut de l'or pour avoir des plaisirs : on ne veut que cela, on ne s'instruit que pour cela ; c'est le but avoué de nos études et de nos travaux : tout y arrive, jusqu'aux spéculations transcendantes de la science ; et la science qui n'y arrive pas on la méprise. En voyant l'usage que nous faisons de la pensée, ne vous semble-t-il pas qu'elle ne nous soit donnée que pour servir magnifiquement les appétits d'un animal ?

L'homme alors oublie jusqu'à son Dieu, car les passions animales, lorsqu'elles sont isolées, étouffent la pensée de Dieu, et nous rendent incapables de comprendre la vérité et la vertu !

Mais au milieu de cette multitude, puissante par l'intelligence, il existe des hommes dont l'unique pensée est le dégagement des sens. Ceux-là ne voudraient vivre que de la vie de l'âme. Ils se font un précepte religieux de l'imbécillité et de la souffrance, attaquant le corps par des jeûnes et des macérations, attaquant l'esprit par des croyances insensées, le forçant de croire parce que c'est absurde, et démolissant le temple où Dieu lui-même a voulu être adoré !

Ainsi les uns se condamnent à vivre comme s'ils n'avaient point d'âme, les autres comme s'ils n'avaient poin tde corps. Efforts inutiles ! Il en résulte chez les premiers un grand développement des facultés de l'intelligence sans principes, et chez les

seconds un grand développement, non des facultés de l'âme (car ils rejettent la raison), mais du sentiment de l'infini, sans intelligence. Partout l'homme victime d'une erreur qui naît de l'orgueil, partout l'homme incomplet.

L'homme parfait, l'homme complet, c'est celui qui entretient l'harmonie entre les deux principes de son être, qui accepte son passage sur cette terre aux conditions que Dieu nous impose, laisse la plante libre, et, loin de tuer les passions animales, les règle et les divinise par le sentiment du beau, par la raison, par la conscience.

Il sent qu'il perd la plus sublime partie de lui-même s'il ne s'attache qu'aux choses de la terre. Il sent aussi que, dans un monde tout matériel, le mépris de la matière ne saurait être une perfection. Nous sommes condamnés à vivre avec un corps, parce que tout est corps autour de nous. Que l'homme s'atténue par le jeûne et la discipline, toujours faudra-t-il qu'il en reste un squelette; et, dans ce travail contre une partie de lui-même, ce n'est pas un ange qu'il développe, c'est l'harmonie d'un monde qu'il fausse ou qu'il détruit.

Encore si l'une ou l'autre de ces théories donnait le bonheur qu'elle semble nous promettre! mais elles ne donnent rien que l'avilissement et la mort. Et cette vérité, déjà frappante dans les annales des cloîtres, devient lumineuse dans les annales des nations! On n'asservit l'homme qu'en le décom-

Digitized by Google

plétant. Les despotismes les plus opposés, le despotisme religieux et le despotisme philosophique, n'ont pas d'autre origine. Ils scindent l'œuvre de Dieu pour l'abrutir, et l'abrutissent pour la dominer. Voyez ce qui se passe aux Indes et à la Chine, antiques berceaux de ces deux espèces de despotismes. Aux Indes, les brames vouent au mépris l'homme matériel, son intelligence, ses sciences, et jusqu'à sa raison; étouffant les lumières qui pourraient le guider, exaltant les superstitions qui doivent le perdre, ne laissant de puissant dans l'âme que le sentiment de l'infini, et, à la lueur de cette flamme dévorante, précipitant un peuple entier de martyrs dans les eaux sacrées du Gange, ou sous les roues sanglantes du char de Jagrenat!

En Chine, au contraire, ce sont les facultés de l'âme qu'on éteint, et celles de l'animal qu'on favorise. Là, point de sentiment de l'infini : l'âme est murée comme la nation. Toutes les sciences sont sans progrès, tous les arts sans mouvement, toutes les œuvres de l'esprit sans beau idéal. Il y a trois mille ans que la pensée chinoise s'arrêta, et qu'un peuple immense fut comme automatisé sous l'influence de ses doctrines terrestres.

Soumis à la volupté, il reste sous le joug de ses tyrans, qui l'environnent de gardiens, le parquent dans des murailles, veillent à sa sûreté, pourvoient à ses besoins, et sans se soucier de son âme, tolèrent jusqu'à la dépravation de ses mœurs.

Digitized by Google

Rien de plus admirable que les réglements de sa police, lorsqu'ils n'ont pour objet que la propreté des villes, la perfection de l'agriculture, l'abondance des marchés, les développements de l'industrie. Aussi la partie mécanique des sciences et des arts est-elle poussée jusqu'au prodige. Mais à côté de cet ordre matériel, les vices les plus difformes s'exercent publiquement. Là, l'esclavage est en honneur; les femmes sont marchandise, les pères vendent leurs enfants, et l'infanticide, consacré par la coutume, est hideusement protégé par les magistrats !

Pour rendre cette nation morale, pour l'arracher à ses dépravations, que faut-il ? réveiller son âme, qui sommeille depuis trente siècles. Donnez à la Chine le sentiment de l'infini qui consume l'Indien, à l'Indien l'intelligence industrieuse qui matérialise le Chinois, vous recompléterez l'homme, vous ressusciterez ces peuples à la raison et à la vérité, vous les rendrez au genre humain !

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

SUITE DU MÊME SUJET.

Ils sentent leur néant sans le connaître.
(PASCAL.)

Ainsi l'intelligence humaine s'étend à toutes les choses qui sont de la terre; l'âme n'y apparaît que par le sentiment du beau, du bon, du vrai et de l'infini. C'est l'intelligence qui calcule la coupe d'une voile et la courbe d'un vaisseau; c'est elle qui décompose jusqu'aux rayons du soleil, jusqu'à l'air invisible : elle crée le chimiste, le physicien, le géomètre, l'astronome; elle fait plus, ces sciences sublimes, qui mesurent l'espace et le temps, elle les communique à la matière brute, elle les fait sortir de quelques rouages ingénieux, comme la nature les fait sortir de la pensée. Pascal construit une machine qui exécute les règles les plus compliquées de l'arithmétique; Babbage élargit la puissance de cette machine; il en a fait un géomètre, un astronome; il soumet les soleils à ses

Digitized by Google

calculs, et le monde étonné voit sortir d'une simple mécanique les savantes formules qui remplissent la sphère intelligente des Arago et des Poisson !

Parce que l'intelligence, suppléant au travail, dompte les éléments, fabrique nos armes, féconde nos campagnes, embellit nos villes, fait voler nos vaisseaux; parce qu'elle attèle la vapeur à nos chars comme un coursier, le gaz hydrogène à nos ballons comme un oiseau, qu'elle nous loge, nous habille, nous nourrit, nous enrichit, nous avons imaginé qu'elle était tout. Oui, si l'homme n'appartenait qu'à la terre, il lui suffirait de posséder, de développer tous les germes de puissance et de volupté terrestre qui sont en lui. Maître des éléments, passant d'un plaisir à l'autre, il pourrait au moins se rassasier; mais faites-lui tout connaître, flattez ses passions, assouvissez ses désirs, donnez-lui un monde, imprimez-lui la science, le voilà qui gémit, et, comme un enfant, plaint les limites de son empire.

Tout s'efface ou tout nous trompe dans la pensée : la sensation a ses erreurs; la mémoire, ses oublis; l'intelligence, ses illusions et ses préjugés. Et voilà cependant la puissance avec laquelle nous essayons de tout créer et de tout comprendre. Semblable à la colonne merveilleuse qui guidait les Israélites[1] dans le désert, tant qu'elle marche elle se présente à nous par son côté lumineux, mais

Digitized by Google

aussitôt qu'elle s'arrête nous ne voyons plus que son côté de ténèbres!

L'âme au contraire, j'entends l'âme complète, apparait toujours dans la lumière : tout ce qu'elle nous inspire est immortel, et participe de sa nature. Ainsi le sentiment du beau nous présente des modèles si parfaits de toutes choses, que l'intelligence, qui les voit et qui cherche à les imiter, se désespère en les imitant, et sent son impuissance à les atteindre. Ainsi, dans ses transports généreux, le sentiment moral exige ces sacrifices magnanimes qui réveillent le vulgaire, et qui méritent aux grandes âmes la reconnaissance du genre humain. Il en est de même de la raison, devant laquelle toute erreur disparait, et du sentiment de l'infini, dont la flamme se perd dans le ciel. Pendant que l'intelligence s'égare au milieu des illusions de cette vie matérielle, l'âme la redresse par les contemplations d'une autre vie; elle se manifeste dans les merveilles de l'invisible, dans des convictions prodigieuses, dont la source vivante est en elle!

En résumé, le témoignage de l'intelligence est une vision de l'ordre des choses terrestres; le témoignage de l'âme est une révélation du monde invisible, de l'éternité et de Dieu!

Digitized

CHAPITRE XXIV.

DANGER DE SÉPARER LES FACULTÉS DE L'AME.

> La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer sur ses efforts, mais sur ce qu'il fait d'ordinaire.
>
> (PASCAL.)

On peut conclure de tout ce qui précède, que les facultés de l'intelligence et les facultés de l'âme doivent être développées simultanément, et pour ainsi dire d'un seul jet : les séparer c'est détruire l'homme.

Mais un péril plus grand encore c'est de scinder les facultés de l'âme, c'est-à-dire de les isoler l'une de l'autre. L'âme est un tout, un soleil qui a ses rayons : divisés par le prisme, les rayons du soleil ne laissent voir que des couleurs tranchées; réunis, c'est la lumière!

Et, par exemple, séparez dans votre pensée le sentiment du beau et le sentiment de l'infini des autres facultés de l'âme qui sont leur flambeau : le sentiment du beau, isolé de la raison et de la

conscience, ira s'égarer dans un libertinage sans fin ou dans une ambition sans mesure, le sentiment de l'infini allumera des bûchers, ravagera le monde ou se concentrera dans un coffre-fort.

Ainsi Lovelace, saint Dominique, Richelieu, Buonaparte, Harpagon, représentent tous les excès du sentiment du beau et de l'infini, isolés du sentiment moral, de la raison et de la conscience. Dans ces organisations fortes, mais incomplètes, je ne vois qu'un rayon égaré de l'âme qui prête son énergie à des passions terrestres.

Les facultés de l'âme développées séparément sont semblables à ces rayons lumineux qui, dans l'expérience de Fresnel, se rencontrent, s'éteignent et produisent les ténèbres.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

DE L'AME DES PEUPLES.

Tant il est à craindre en fortifiant les liens d'une société de forcer ceux de la nature.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Discours sur l'Education des Femmes, p. 252.)

Le triomphe de la lumière a toujours été favorable à la grandeur et à l'amélioration de l'espèce humaine.

(M[me] DE STAEL, Considérations sur la Révolut. française, t. I, p. 2.)

De toutes les infirmités humaines, la plus triste, c'est le sommeil de l'âme! que d'hommes passent sur la terre sans se réveiller jamais!

Ce peuple qui porte le poids du jour, et dont toutes les facultés se perdent dans cette seule pensée : du travail et du pain;

Ces automates rouges, bleus, verts, orangés, qui marchent au son du tambour, se mettent en ligne, se battent sans colère, et tuent sans haine et sans remords!

Digitized by

L'homme qui se couche le soir, se lève le matin, s'habille, fait des affaires, déjeune, dîne, parle, digère sans autre pensée ;

Intelligence animale, matière en mouvement !

Je voudrais savoir au juste le nombre des idées de cette foule qui, chaque matin, sort de nos maisons, remplit les rues, inonde les places, roule, gronde, se précipite, et s'écoule silencieusement aux premières heures de la nuit. Masse aux cent mille têtes, qui, interrogée hors de ses passions, n'exprime que les sentiments les plus nobles, le goût le plus pur, les volontés les plus généreuses ; qui admire Socrate et maudit Anytus, mais dont, par un contraste bizarre, chaque membre pris à part, espèce d'animal à face humaine, semble avoir des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une intelligence pour ne pas penser, et avec tout cela une âme abymée dans la matière.

Je me demande pourquoi si peu de vérités ont pénétré dans la conscience, je ne dis pas des peuples barbares, mais des peuples civilisés.

Pourquoi la masse entière du genre humain, sauf les exceptions, vit enchaînée dans ses routines comme si elle était réduite à l'instinct.

A ces faits, l'histoire répond par le plus étonnant des phénomènes. Sur ce globe endormi, je vois des sages apparaître, çà et là, comme des flambeaux dont la lumière appelle les nations !

Et les nations reçoivent chacune la pensée d'un

Digitized by Google

homme. Moïse, Confucius, Boudhah, Mahomet, Socrate, Jésus-Christ, tête pensante, tête morale du genre humain!

Ils règnent sur le globe, qu'ils se sont partagé, en donnant une âme à chaque peuple!

Cette influence est si générale qu'on serait tenté de la prendre pour une loi de la nature. Les pensées morales du génie deviennent comme l'instinct des nations, et les nations grandissent à proportion du génie de leur législateur!

De là, les prodiges de Sparte, d'Athènes et de Rome!

L'âme de leurs grands hommes vivait dans la foule, en sorte que la foule prise en masse éprouvait tous les sentiments d'un grand homme!

Dans le moyen-âge et jusqu'à nous, une immense corporation jeta ses filets sur le monde civilisé : ce ne fut plus un grand homme, ce fut l'église qui fut l'âme de l'Occident.

La pensée de Brahma et de Mahomet circonscrivait toujours l'Orient.

Toutes les législations, toutes les théocraties anciennes étant mortes, le genre humain ne vivait plus que de ces trois âmes.

Ames ennemies, qui divisaient les peuples, bornaient leur intelligence, et les fanatisaient dans les préjugés et les crimes d'une morale de convention.

Aujourd'hui, la transfiguration sociale s'opère,

Digitized by Google

les idées se multiplient, et les nations deviennent intelligentes; mais à mesure que le nombre de leurs pensées s'accroît, elles se détachent des traditions religieuses et paternelles, la foi les quitte, et l'âme de leurs législateurs les abandonne!

Révolution terrible, la plus grande qui ait encore agité cet univers, car elle tend à livrer les peuples à la folie de leur intelligence; mais aussi elle tend à détruire leur isolement, en détruisant les autorités religieuses qui les séparent : dans sa marche puissante, elle doit réunir un jour les nations, ces membres épars du genre humain, et leur donner à toutes une seule morale, prise dans les lois de la nature, et une seule âme, puisée dans le sein même de Dieu !

Digitized

CHAPITRE XXVI.

PROGRÈS.

Le problème pour la presse comme pour la société entière est ceci : désarmer la médiocrité, ses passions jalouses et ses haines anti-sociales, en laissant au talent son libre essor pour arriver au faîte, et dire comme Jean XXII en se redressant : Me voici ; c'est moi qui régnerai sur vous.

(SALVANDY, Révolution de 1830, p. 387.)

Si je vous parle fortement n'en soyez pas étonné, c'est que la liberté est libre et forte.

(FÉNÉLON, Lettre à Louis XIV.)

Il y a un livre dont les feuilles s'impriment dans toutes les langues, tableau vivant du monde, où les pensées les plus hautes, les questions les plus graves, questions politiques, questions religieuses, questions de gloire et de liberté, la paix, la guerre, les finances, la justice, sont discutées librement, généreusement, et livrées toutes palpitantes de l'intérêt du jour à la conscience du grand jury des nations.

Feuilles éphémères, œuvres sans fin que chaque

Digitized by Google

soir voit mourir, que chaque matin voit renaître, toujours plus passionnées, toujours plus véhémentes, ajoutant la pensée du jour à la pensée de la veille, avertissant les intelligences, éveillant les masses, et leur criant sans cesse : « En avant ! en avant! »

Parcourez ces pages encore humides de la presse, vous êtes à Constantinople, à Ispahan, à Moscou, à Londres, à Paris. Voilà l'Europe, où les rois tombent faute de moralité ; l'Asie, où les nations meurent faute d'intelligence ; l'Amérique, avec ses villes et ses déserts, offrant le double spectacle de la liberté civilisée et de la liberté sauvage. Vous lisez, jour par jour, heure par heure, tous les événements du globe. Ici, une bataille, un siége, un traité; là, le congrès des princes, ou les discussions ardentes d'une assemblée populaire. Plus de conseils secrets, plus d'obscures diplomaties, plus de machinations hypocrites ! Les cabinets des rois s'ouvrent, les regards des peuples y plongent, et la vérité jaillit de toutes parts. Tableau immense de la pensée humaine ! combat éternel de l'esprit et de la matière, où vous voyez partout les progrès de la civilisation, et le genre humain marchant en détail à la mort et en masse à la liberté !

Ce livre, qui profite de toutes les lumières, qui s'enrichit de toutes les découvertes, le feu, le vent, les eaux, tous les éléments servent à le multiplier et à le répandre. Il paraît, et des millions de mains le saisissent, et des millions de regards le dévorent :

Digitized by Google

de ville en ville, de royaume en royaume, il court agiter toutes les têtes, remuer tous les cœurs, remplir toutes les pensées, jetant au milieu des peuples le bien, le mal, l'erreur, la vérité : enfantant le chaos, le chaos qui précède la création !

Voilà la puissance nouvelle, intelligente, irrésistible, qui tend à briser les institutions, à faire périr la foi, à tuer l'âme des peuples !

C'est un fait que déjà la presse périodique règne sur le monde : elle met les nations en présence des nations; toutes se contemplent et se jugent !

Et cependant les pouvoirs vieillis continuent à rouler dans leurs profondes ornières ! ils ne comprennent rien de ce qui se passe ; ils ne voient pas que cette presse, à laquelle ils ne savent opposer que la censure, les douanes, les bastilles, la police, opère, à l'heure où je parle, la révolution la plus puissante qui ait encore ébranlé le monde; qu'elle tend à tout changer; que tout ce qui se faisait dans les ténèbres, il faudra que cela se fasse au grand jour [1]; que la puissance des rois décline; que leur majesté s'évanouit : ils ne le

[1] Il se publie aujourd'hui en Europe 2,142 journaux pour une population de 227,000,000, d'âmes; l'Amérique a 988 journaux pour une population de 39,300,000 âmes; l'Asie a 27 journaux, sa population est de 390,000,000 âmes; l'Afrique a 12 journaux, et l'Océanie 7 : la population de la première est de 60,000,000 d'âmes; la seconde n'en possède que 20,000,000. Ainsi le total pour tout le globe est de 3,168

voient pas, ils ne l'entendent pas; et, dans leur orgueil stupide, les voilà qui lèvent des armées, qui s'environnent de soldats, qui en appellent à la force brutale, oubliant les progrès de la pensée, et ce mot terrible prononcé au milieu du triomphe d'un grand peuple : « les baïonnettes intelligentes ! »

Oh ! qu'ils le comprennent donc une fois ! La révolution qui s'opère est invincible : c'est une grande loi de la nature que celle qui emporte le genre humain vers le progrès ! Les rois ne feront point rebrousser les peuples ; ils n'empêcheront point l'histoire de s'accomplir.

Mais ce mouvement qu'ils ne peuvent vaincre, il est encore temps de le diriger. Qu'y a-t-il de dangereux dans les journaux ? l'erreur. Instruisez donc les nations à connaître la vérité ! opposez le pouvoir de l'âme aux mensonges de l'intelligence ! développez les germes primitifs du beau, du juste, de l'honnête, qui sont l'essence même de l'homme ! Voilà l'âme que les peuples vous redemandent ! ils la reçurent du ciel, et les législateurs n'ont travaillé qu'à l'éteindre. Tous se sont efforcés de mutiler l'homme ; rendez-nous l'homme complet. Les rois absolus mettent leur sûreté dans l'ignorance et le mensonge ; les rois populaires trouveront leur abri dans la science et la vérité.

journaux, qui ont à l'heure où je parle 100,000,000 de lecteurs.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

DE L'ÉDUCATION DE L'AME.

Rien ne révèle mieux l'origine céleste de l'âme humaine, que les émotions qui sont sans rapports avec la conservation de la vie matérielle. Ces émotions que n'éprouvent jamais les créatures inférieures, semblent être l'introduction à une existence plus relevée.

(Mme de SAUSSURE NECKER, Éducation progressive, t. II, p. 155.)

Les facultés de l'âme ne se développent pas toutes ensemble et d'un seul jet. Leur développement successif est calculé sur nos besoins ; elles paraissent au moment utile pour éclairer, jouir ou combattre. Étudier l'époque précise de leur apparition, apprendre à les reconnaître, à les diriger, à les harmonier, c'est ce que nous appelons faire l'éducation de l'homme. Cette éducation appartient de droit aux femmes : elles seules savent sourire à l'enfance ; elles seules peuvent saisir, par sympa-

Digitized by Google

thie, les premiers élans d'une âme qui s'éveille à leurs caresses. Nous en donnons le travail aux rhéteurs et aux logiciens, mais ils y arrivent trop tard. Pour bien entendre la science de l'âme, il faut en étudier l'alphabet près d'un berceau : qui n'en a pas le commencement ne saurait en deviner la fin !

Hâtez-vous donc d'interroger les mères de famille : elles vous diront comment, à six mois, l'enfant commence à vivre en dehors : comment il voit, il juge, il jouit ; comment un visage riant lui donne de la joie ; comment un visage sévère l'effraie et l'assombrit. Son intelligence est encore muette que déjà son âme sympathise avec la nôtre. Les impressions répondent aux impressions, et forment une langue touchante dont peu d'hommes ont le secret. Bien plus, pendant que les animaux restent dans le cercle étroit des intérêts matériels, l'enfant s'affectionne à des objets qu'il admire. Il ne connaît point encore ce qui peut lui être utile, et déjà il s'attache à ce qui lui est agréable. Avant l'intérêt matériel, les plaisirs de l'imagination ; avant les révélations de l'intelligence, les sympathies de l'amour ; avant les merveilles de la parole, les relations mystérieuses de l'âme, qui reçoit et communique la pensée. Il y a dans cette marche de l'être quelque chose de supérieur. Du fond de la vie sensitive l'âme s'échappe par éclairs, et dans un enfant qui s'ignore nous révèle le futur con-

Digitized by Google

templateur du beau, le méditateur de l'infini !

Voilà les premiers faits qui signalent l'apparition de l'âme, mais il en est un plus décisif et plus vif : c'est l'apparition de la conscience. L'enfant ne connaît pas le devoir que déjà il s'irrite contre l'injustice. Ce sentiment d'une exquise délicatesse, il l'éprouve presqu'en naissant, sur le sein de sa mère ou dans les bras de sa nourrice [1]. C'est sa première émotion forte ! Vous l'avez puni injustement, il s'irrite, il pleure ; il se passe en lui quelque chose de sublime, un soulèvement général contre l'injuste, qui se manifeste au dehors par la colère ou la douleur. Dès-lors la ligne de démarcation est tirée ; l'être spirituel se sépare de l'être animal : un sentiment inconnu du reste de la créature le fait homme !

Plus tard, l'enfant, blessé dans sa conscience, en appelle à Dieu du jugement des hommes. Ah ! si vous pouviez lire dans cette âme oppressée ! si vous pouviez comprendre ces élans vers le ciel ! elle y aspire comme au jour de la justice. Là, le sentiment de son innocence sera reconnu, ses blessures seront fermées : on le croira alors, car il souffre pour la vérité et la vertu. Heureux avertissement de la conscience ; la mort, que nos préjugés et nos passions terrestres environnent d'épou-

[1] Voyez l'*Émile*, livre I, page 71, édition de Dupont. L'exemple cité par Rousseau se renouvelle chaque jour sous nos yeux.

Digitized by Google

vante, nous apparaît dans cette première jeunesse comme le seul remède aux injustices humaines. A peine sortie des mains du Créateur, l'âme pressent que ses hautes destinées ne peuvent s'accomplir que dans une autre vie !

Et cette suite de jugements et de pensées n'est pas le fruit de l'imagination. Nous traçons ici l'esquisse de nos plus heureux souvenirs. Nous revivons dans notre enfance pour saisir l'âme à ses premiers élans. Nous constatons enfin par l'étude de nous-même l'apparition du sentiment moral et de la conscience; le plus grand événement de l'histoire de l'homme!

En effet, suivant que vous développerez plus ou moins ces deux facultés, votre enfant sera plus ou moins libre, plus ou moins heureux; ses vertus tiennent à ce premier essai de votre puissance. Vous avez entre les mains le mobile moral de l'humanité, deux facultés qui révèlent l'homme, deux facultés qui conduisent à Dieu; mais aussi deux facultés d'une délicatesse exquise, toujours prêtes à s'exalter, et comme une cire molle recevant et conservant toutes les empreintes. Si vous les blessez, plus d'amour du prochain; si vous les étouffez, plus de vie morale; si vous les trompez, plus de repos, plus de liberté, plus de vérité. Les inspirations maternelles peuvent donner le vice ou la vertu, comme la parole de Dieu donne la vie!

Digitized by Google

Un tel pouvoir mérite qu'on s'y arrête et qu'on le médite. En s'exerçant sur l'enfant, il réagit sur la mère, il ennoblit ses premiers offices, il change jusqu'à la nature de sa tendresse. Avant de réfléchir sur ses vérités, sa prévoyance inquiète veillait sur son enfant, elle l'environnait de soins et de caresses; c'était son sang, sa vie, un être aimant et souffrant : maintenant c'est une conscience qui lui parle, c'est une âme qui lui répond; elle entrevoit le ciel dans son sourire, l'infini dans son amour; ces formes terrestres lui révèlent un ange! Oh ! quelle joie de développer elle-même les dispositions pieuses de cette tendre créature! de lui donner la vie de l'âme, de la rendre à la fois digne de l'amour des hommes et des regards de Dieu! Déjà les sentiments du beau et de l'infini se mêlent instinctivement à tous les plaisirs de l'enfance. Nous grandissons, et à mesure que les passions animales se développent, les facultés divines paraissent pour les diriger ou les combattre, jusque là que le sublime devient le sentiment le plus énergique et le plus vulgaire de la jeunesse. Cet être insouciant, cet enfant timide que vous avez surpris jouant aux barres ou au cerceau, si vous touchez son âme, devient tout à coup l'émule de Bayard, le disciple d'Aristide et de Socrate : il méprise la fortune et l'ambition, tous les faux biens, toutes les fausses gloires : en face de la société qui ne comprend rien à ses transports, le voilà prêt à

Digitized by Google

mourir pour son ami, sa patrie et son Dieu. O prodiges! l'homme passe, sans transition, de l'innocence à l'héroïsme! Au moment d'éprouver le feu terrible des passions, toutes les jeunes âmes se rencontrent dans le mépris du vice, et dans les ravissements de la vertu!

C'est ce moment qu'il faut saisir : l'enfant naît bon, faites que sa bonté ne meure pas dans l'homme; il se passionne pour le beau, faites que cette passion grandisse avec lui. Il y a dans le sentiment du beau une force supérieure à tous nos penchants mauvais : je connais un homme qui, à l'âge de dix-sept ans, s'abandonnait avec fureur à ces liaisons fugitives qui trop souvent flétrissent la jeunesse; il y mettait sa vanité, il en faisait la mesure de son mérite : la religion, la morale, les conseils de ses amis, rien n'avait pu l'arrêter, lorsque sa mère entreprit sa guérison. Elle ne le blâma pas, elle n'affecta point de rigueurs vertueuses, mais chaque jour elle venait à lui avec une tendre pitié; elle recevait ses confidences, et, faisant un retour vers sa propre jeunesse, elle lui laissait entrevoir des affections plus tendres, des dévouements plus purs, une félicité inconnue dont il se rendait incapable. Le jeune homme étonné commence à sentir le vide de ses plaisirs : en réveillant le sentiment du beau, sa mère a pénétré jusqu'à sa conscience; c'est alors qu'elle lui fait lire la *Nouvelle Héloïse*, lecture enchantée, qui le passionne, et lui ouvre

un nouveau monde ! Déjà il rêve une Julie, un être idéal, un ange; il veut trouver cette moitié de lui-même : mais comment du sein de ses désordres oser lever les yeux vers le ciel? l'infortuné a senti sa dégradation; il abandonne ses folles tendresses, et pour se rendre digne de l'amour, il entre avec transport dans le chemin de la vertu.

Tendres mères, il faut se hâter. Voyez ! les passions arrivent comme la tempête; mais le jeune homme regarde encore le ciel. Par une prévoyance de la nature, restée inutile faute d'être assez remarquée, l'instinct de la vertu s'éveille en même temps que les sens se développent et cherchent à se faire obéir. Ah ! ne perdez pas cette heure fortunée où les plus sublimes sacrifices se présentent comme le but naturel de la vie ! Ne craignez ni l'enthousiasme ni l'exaltation romanesque ! Emparez-vous de l'âme si vous voulez dominer les sens; et laissez au temps et à la nature le soin de rétablir l'harmonie !

Toutes nos forces morales sont en nous. L'art suprême de nos instituteurs serait de les dégager et de les produire; mais c'est à quoi ils songent le moins. Sans s'inquiéter si la maison est déjà pleine, ils ne s'occupent qu'à la meubler. Ils fatiguent l'intelligence de leurs tristes maximes, et les facultés de l'âme qui pourraient rendre ces maximes intelligibles, ils les laissent dormir. Heureusement que ces facultés si négligées ont une force qui leur est

Digitized by Google

propre et qui les pousse au dehors. Le sentiment moral se manifeste par le seul fait d'une violence ou d'une injustice. Pour éveiller le sentiment du beau, il suffit de l'aspect de la nature ou de la présence de la vertu. C'est notre âme qui nous appelle aux sacrifices, aux dévouements les plus généreux; elle enfante les chefs-d'œuvre comme les grandes actions; et toutefois, dans ses transports, elle ne réalise jamais complétement ce modèle idéal de beauté et de vertu qui est en nous.

Digitized

CHAPITRE XXVIII.

SUITE DU MÊME SUJET.

> Il faut aux leçons de la sagesse une raison que la superstition n'ait point fatiguée, une conscience que le monde n'ait point foulée.
>
> (RIVAROL, Lettres à M. Necker, p. 130.)

Ainsi, la conscience, le sentiment moral et le sentiment du beau se développent de bonne heure, facilement et spontanément. Ces trois facultés ont une tendance céleste, mais elles ont aussi quelque chose à faire sur ce globe : leur mission est d'exalter l'âme humaine, et d'embellir son passage ici-bas par l'admiration et la vertu. Il n'en est pas de même du sentiment de l'infini; il se montre tard, se développe péniblement, et ne parvient jamais à se connaître. Étranger sur la terre, sans indices de sa noble origine, il s'égare à travers nos passions et nos ambitions. Passant de l'ivresse de l'amour à la fureur du jeu, aux cupidités de l'avarice, aux

Digitized by Google

délires de la vanité, et leur imprimant à chacun cette infinité qui les dévore, il essaie toutes les routes humaines avant d'arriver à celles du ciel, et il n'y arrive qu'après avoir éprouvé qu'ici-bas tout est fumée et déception.

Vous ne préviendrez jamais les écarts du sentiment de l'infini si vous ne le rappelez de bonne heure à son origine céleste par l'adoration et la prière. Parler de Dieu aux petits enfants, c'est, en d'autres termes, présenter à leur âme le but où toutes les âmes doivent tendre. Faites que le sentiment de l'infini se reconnaisse lui-même en présence du Dieu infini, et rien ne sera perdu, même au milieu de nos passions terrestres, si, du sein de leurs ténèbres, l'homme entrevoit encore le chemin radieux du ciel !

L'auteur de l'*Émile* veut qu'on ne parle de Dieu aux enfants qu'à l'époque où ils deviennent des hommes, tant il craint que nos superstitions n'imprègnent ces jeunes âmes d'idées injurieuses à la Divinité. Le péril est grand sans doute ; mais, en tranchant la difficulté, Rousseau en fait naître un plus grand encore.

Que deviendront les facultés de l'âme si vous les isolez du ciel, où elles tendent? Trompées par de fausses lueurs, par des directions toutes terrestres; perdues dans le vide effrayant de nos passions d'un jour, elles leur prêteront une ardeur inépuisable, dont le but n'est pas sur la terre. Elles nous éga-

Digitized by Google

reront en cherchant leur route, et cette route, elles croiront l'avoir trouvée, même dans le crime, si le crime se présente avec une fausse apparence de grandeur ou de vertu!

Puissance maternelle que j'appelle à mon aide, n'allez pas vous tromper. Ce sentiment de l'infini qui veut l'immortalité, si vous le tournez vers les choses finies, il les épuisera toutes sans s'épuiser jamais. Il produira dans l'âme de vos élèves l'insatiable avarice, le libertinage sans frein, l'ambition, la superstition, le despotisme, la fureur, le désespoir, la folie, toutes les passions qui nous consument sans nous satisfaire, qui nous flattent sans nous rendre heureux. Alexandre, vainqueur de l'Orient, s'indigne de la petitesse de ce globe; il ne sait plus que faire de son âme, ce maître des hommes, et après l'avoir trompée par la conquête du monde, il l'abrutit dans une orgie!

Ceci est un feuillet de notre histoire. Élevée dans l'ignorance de Dieu, la génération qui s'avance est la plus terrible réponse au système de Rousseau, non qu'elle soit ennemie de toute morale; dans sa pensée, les vices sont restés des vices, parce que le vice est toujours sans élévation. Mais le crime, ces enfants l'ont réhabilité. Ils en ont vanté l'énergie; ils lui ont assigné sa place dans la politique des peuples au moment même où ils le condamnaient dans la politique des rois. Les infortunés! je les ai vus envier la gloire de Marat et la sagesse de

Digitized by Google

Robespierre! ils parlaient froidement de faire tomber des têtes pour le bien de l'humanité; et le règne des bourreaux n'était pour eux que la régénération d'un monde!

Toutes les fois qu'un noble sentiment se mêle à des pensées coupables, il faut en chercher la cause dans la déviation du sentiment du beau et de l'infini. Vous reléguez l'homme sur la terre, il s'y attachera; vous lui cachez les routes du ciel, il méconnaîtra le but de la création. Ah! si l'homme est né pour chercher un bonheur terrestre, tous les crimes sont justifiés! Mais si notre royaume n'est pas de ce monde, si le but de la création est de nous attirer à Dieu par l'amour, si toutes les facultés de notre âme y aspirent, qu'attendez-vous pour nous montrer le ciel? Nous laisser sans guide ici-bas, c'est vouloir que nous rencontrions partout le néant; le néant qui s'attache à nos désirs terrestres à mesure que la fortune les accomplit.

Mais les enfants ne comprennent pas Dieu! Et toi, philosophe, le comprends-tu? L'enfant prie Dieu comme il prie son père; qu'imaginerons-nous d'aussi vrai, d'aussi grand? Il y a quelque chose qui surpasse toutes nos ambitions mortelles, quelque chose d'infini qui nous ouvre le ciel dans ces premiers mots de l'oraison : « Notre père! »

Ainsi voilà l'homme presque complet. Nous avons vu naître successivement en lui l'amour du beau, le sentiment moral, la conscience et l'infini. Et

Digitized by Google

toutefois la raison ne paraît point encore. Elle serait inutile, car elle n'aurait rien à éclairer; elle serait funeste, car elle briserait l'essor gracieux de l'insouciance, toute favorable aux enfants, et qui nous sied si bien dans les jeux du premier âge. La raison viendra plus tard, à cette époque terrible où les passions se déchaînent, où les ambitions nous ravagent. Alors, si vous avez su développer les autres facultés de l'âme, ces qualités exquises qui sont le charme de l'enfance, et qui, dans l'adolescent, produisent l'enthousiasme, ne doutez pas de la victoire. Est-il sur la terre un vice qui ne tombe devant la révélation du beau? une erreur qui ne s'évanouisse aux lumières de la raison? Et la conscience n'est-elle pas plus puissante que le fer, le feu, la torture et la volupté? Développez dans César le sentiment moral qui animait Caton, et Rome sera libre, et César sera grand : développez dans Alexandre le sentiment du beau qui animait Socrate, donnez à son ambition l'infini de la vertu; au lieu de conquérir le monde, Alexandre voudra le rendre heureux. Il ne fallait alors qu'une pensée généreuse dans l'âme d'une mère pour sauver le genre humain!

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

COMMENT LES LÉGISLATEURS FONT L'ÉDUCATION DE LA CONSCIENCE.

Nulle erreur ne peut être utile, comme nulle vérité ne peut nuire.

(De Maistre, Soirées de Saint-Pétersbourg, t. I, p. 491.)

Le triomphe de la lumière a toujours été favorable à la grandeur et à l'amélioration de l'espèce humaine.

(Mme de Stael, Considérations sur la Révolution française, t. I, p. 2.)

C'est par l'éducation de la conscience que les législateurs soumettent les peuples; aussi cette éducation est-elle la seule dont ils s'inquiètent : maîtres de la plus puissante de nos facultés, ils lui imposent des habitudes et des principes, ils la corrompent pour la dominer, tournant sa force à leur profit, en sorte que la conscience des nations n'exprime que le génie plus au moins moral, plus ou moins généreux de leurs législateurs.

Digitized

Avec deux ou trois sentiments qu'il isole, Lycurgue crée un peuple de héros : être citoyen de Sparte, c'est préférer la mort à l'injustice, et sa patrie à tout. Léonidas aux Thermopyles fait dire à Xercès, qui lui proposait le trône de la Grèce : « Si tu connaissais en quoi consiste le bien de la vie humaine, tu ne convoiterais pas ce qui est à autrui. » Et une autre fois les Spartiates étant vaincus, et Antipater voulant leur imposer des conditions trop dures, ils les repoussent; et comme celui-ci s'emportait en menaces : « Si tu nous commandes chose plus griève que la mort, lui disent-ils, nous en mourrons tant plus facilement. »

Certes, si quelque chose doit étonner dans l'histoire de Sparte c'est moins l'accomplissement de ces actes d'une nature large et puissante, que leur accord avec les actes de la politique la plus sordide et la plus coupable. Que la loi l'ordonne, et ces guerriers prodigues de leur vie, et ces citoyens passionnés de la justice, vont se livrer au crime avec tout le calme qu'ils portent dans la vertu. Les voilà qui se glissent furtivement la nuit dans les campagnes, dressent des embûches, et comme des brigands, se ruent à l'improviste, non sur des ennemis dignes de leur valeur, mais sur leurs propres esclaves, sur des misérables nus, sans courage, sans armes, et qu'ils égorgent couardement et impitoyablement. N'admirez-vous pas

Digitized by Google

cette puissance du législateur? comme il élève, comme il abaisse les âmes! comme il fait à son gré des assassins ou des héros. Ici l'homme n'est qu'un être passif; ses crimes ne lui appartiennent pas plus que ses vertus : ils sont l'accomplissement d'une loi.

L'organisation d'une république est comme l'organisation d'un monde : la loi y prévoit tout, parce qu'elle donne des limites à tout. Au-delà de ce qu'elle veut qu'on pense, il n'y a plus de pensées ; au-delà de ce qu'elle veut qu'on voie, il n'y a plus de lumière. L'œuvre de Dieu dans l'univers, l'œuvre de l'homme dans les nations, se ressemblent en ce point, qu'elles se terminent par les ténèbres.

Seulement, le cercle du législateur étant moins étendu que celui de la création, les ténèbres arrivent plus tôt. Obligé de restreindre les dons mêmes de Dieu, tout son travail consiste à choisir les lois de la nature, et à les coordonner à son ouvrage. Plus il aura de génie, plus ce choix sera généreux : mais si, oubliant cette mission divine, il brise ces mêmes lois qui lui commandent d'être juste; si, pour accomplir sa pensée, il a besoin d'un peuple criminel, alors commence pour lui la nécessité de tromper les consciences : il ne dira point je vous demande un crime, on le repousserait; il dira : la patrie, la religion, vous imposent un devoir ; il sanctifiera le meurtre en le couvrant

Digitized by Google

du voile d'une fausse justice et d'une fausse piété. Oh! l'homme doit être fier de sa conscience! c'est un assez beau témoignage en faveur de la vertu, qu'il soit nécessaire de tromper les peuples pour les arracher à l'humanité!

Ainsi lorsque, souillé du sang des Ilotes, le jeune Spartiate reprenait fièrement le chemin de la ville, ni sa mère, ni sa sœur, ni sa femme, ne lui criait à son passage : « Lâche assassin! » Aucune voix de guerrier ne s'élevait pour lui dire : « Tu viens de faire, sur la grande route, l'action d'un brigand, une guerre sans courage, une lâcheté, un crime. » Tous les bras étaient ouverts ; toutes les consciences étaient satisfaites ; il venait d'accomplir la loi.

Mais qu'une seule idée nouvelle pénètre dans la cité, que le vol y redevienne un vol, le guet-apens un guet-apens, l'assassinat un assassinat, et toutes les combinaisons du législateur s'évanouissent. Trois cordes de plus à la lyre, la république est en péril. Aussi, voyez quel fut son sort! ce que n'avaient pu faire les armes de la Grèce, une simple ordonnance le fait. C'est dans l'école des petits enfants qu'un Grec, le dernier des Grecs, attaque cette puissance redoutable. En détruisant l'éducation, il détruit le peuple, il tue le géant à son berceau : ainsi meurt Sparte par décret de Philopœmen!

Passons de la Grèce à Rome, à cette Rome hé-

Digitized by Google

roïque, qui élevait des autels à la vertu; là, comme à Sparte, les plus grandes âmes, les plus généreux caractères, manquent sans remords, et, ce qui n'est pas moins triste, sans avilissement, à toutes les lois de l'humanité. Violer la liberté d'un Romain, l'attaquer dans ses droits d'homme et de citoyen, crime irrémissible, qui trouble les consciences et courrouce les dieux! violer la liberté des autres peuples, les égorger, les piller, les réduire en esclavage, vendre à l'encan comme un vil bétail la population entière des villes, traiter ainsi successivement et lentement toutes les nations du globe, ce n'est plus être coupable, c'est accomplir une loi sainte qui promet le monde aux armes des Romains. Rome doit commander et la terre obéir! voilà la maxime! Placée, dans toutes les âmes, elle fit pendant douze siècles tout le droit public du peuple-roi, toute la jurisprudence de l'humanité.

Nous ne serions pas dignes de lire l'histoire si nous n'en tirions rien pour nous-mêmes. Celle-ci n'est que l'expression vive d'un principe général, et, nous osons le dire, sans exception, savoir, que sur toute la terre l'éducation de la conscience détermine les formes de la société. Sous ce point de vue l'histoire prend une grande simplicité; elle se résume dans un tableau magnifique, où, d'une part, le législateur impose à la conscience des peuples toutes les croyances qu'il croit favora-

bles à son pouvoir, laissant le reste dans les ténèbres; où, de l'autre, les peuples se dégageant peu à peu des erreurs fatales qui les enchaînent, cèdent à cette loi de progression universelle qui emporte éternellement le genre humain vers la vérité. Loi sublime de la nature, destinée à triompher de toutes les tyrannies humaines!

Voilà pourquoi les gouvernements fondés sur l'erreur s'opposent avec tant d'énergie à l'essor de la raison : contre les assassinats de Sparte, contre les fureurs religieuses, contre les sacrifices humains, contre l'esclavage, que fallait-il? la liberté de la conscience et de l'intelligence. Ainsi, partout où est le mal, c'est la vérité qui manque; ainsi, tous les crimes du pouvoir sont dans la conscience des peuples, et le pouvoir lui-même les y infuse pour s'en servir au besoin. Lisez l'histoire du moyen âge! lorsque les moines de Cîteaux, les inquisiteurs, les évêques, saint Dominique, parcouraient les provinces du nord de la France pour les soulever contre le midi; lorsque, prêchant une guerre d'extermination et de martyre, ils envenimaient toute l'Europe de la passion du sang des hérétiques; lorsqu'enfin le légat du pape, directeur de la croisade, après le sac de trente villes et des massacres sans nombre, arrivé devant Toulouse, jurait que « dans ledit » Toulouse, ne demeureraient hommes ne femmes, ne enfants, ne filles, que ne fussent mis

» à mort, sans aucuns espargner, tant soit vieux » que jeunes, et qu'en toute la ville ne demeure- » roit pierre sur pierre, que toute ne fust démolie » et dérochée [1] » : à qui s'adressaient ces paroles effroyables? au peuple ; et que faisait le peuple? il se prosternait aux pieds des moines, qui exprimaient si bien les vœux de sa conscience ; puis il courait au vol, à l'incendie, au meurtre ; rasait les villes, tuait les habitants, sans épargner ni vieux, ni jeunes, ni femmes, ni enfants, comme il avait été promis, ayant soin toutefois de réserver quelques centaines de prisonniers pour satisfaire à la piété des pélerins, qui les voyaient brûler vifs avec une joie inexprimable, *cum ingenti gaudio*, dit le moine de Vaux-Cernay[2], peintre naïf de l'opinion publique à cette époque, c'est-à-dire de l'instruction donnée à la conscience de l'Europe par les évêques, les papes et les conciles[3], douze cents ans après Jésus-Christ.

Ce serait méconnaître l'objet de ces études que d'y chercher un acte d'accusation contre le fana-

1 *Historia de los faicts de Tolosa*, p. 100, etc. — *Histoire des Français*, par Sismondi, t. VI, p. 508. — Voyez aussi *Innocentii III*, lib. XVI, ep. 40, 41, 42, 44, 45; —et l'*Histoire du Languedoc*, liv. XXII, ch. XLIII, p. 241.

2 *Hist. albig.*, c. LI, p. 598.

3 Le concile de Lavaur et le concile de Latran. Voyez la *Collection des Conciles* du père Labbe, t. XI, p. 81, 117, 240, etc.

Digitized by Google

tisme sacerdotal : notre but est d'une importance bien autrement grave ; il s'agit de constater les faits de la conscience, sa force, son pouvoir, ses lumières, son éducation, son influence sur le bonheur des masses ; nous faisons ici la psychologie de l'histoire ; nous étudions l'âme humaine dans un peuple comme les philosophes l'étudient dans un homme, et c'est par cette double étude que nous espérons atteindre la vérité.

Or, les faits qu'on vient de lire offrent ces résultats positifs :

Que la conscience est un juge qui reçoit son instruction des hommes, et ses lumières de la raison, sous l'influence du siècle, de la religion et de la civilisation.

On objectera peut-être que dans tout ce qui précède, il ne s'agit que des peuples de l'antiquité et du moyen âge.

Eh bien ! aujourd'hui que les nations se communiquent, et que les lumières de la raison éclatent de toutes parts, voulez-vous voir des consciences muettes en face du crime ? réunissez un Turc, un Russe, un Chinois, et, nous osons à peine l'écrire, un Américain des États-Unis : accusez le Chinois de l'assassinat de ses propres enfants, le Turc, de la mutilation des hommes ; le Russe, de vendre à la fois la glèbe et le paysan ; l'Américain, de nourrir des esclaves sur la terre de la liberté ; tous vous écoutent sans rougir, tous se livrent

Digitized by Google

innocemment à ces crimes qu'ils reçoivent de l'opinion publique et que l'éducation couvre de ses voiles.

Ceux qui veulent égarer la conscience, commencent par éteindre son flambeau; en d'autres termes, ils tuent la raison destinée à nous servir de guide, ils décomplètent l'homme.

Ainsi isolée, la conscience accepte tout sans examen; elle glorifie le crime et condamne la vertu, à cette condition toutefois, condition bien remarquable, que le crime lui est présenté comme une vertu, et que la vertu lui est présentée comme un crime.

Les fédaïs du Vieux de la Montagne et Jacques Clément lèvent au ciel leurs mains sanglantes, et meurent dans les visions de la gloire et de la sainteté!

La conscience n'est pas bonne, parce qu'elle est joyeuse ou tranquille, elle est bonne si elle est tranquille et éclairée!

Nous arrivons ainsi à cette conclusion rigoureuse que notre seul moyen de salut, au milieu de tant d'influences mortelles, est la connaissance du devoir et du droit, c'est-à-dire de la vérité.

Mais qu'est-ce que la vérité? y a-t-il une vérité, et si la vérité existe, où sont ses preuves? où est son ouvrage sur cette terre de déception? qui nous la montrera au milieu des erreurs des peuples, des systèmes des philosophes et de l'enivrement

Digitized by Google

de nos passions? Voilà sans doute une étude digne de l'homme : la véritable éducation de la conscience; nous y consacrerons un livre entier : ce n'est pas trop de quelques centaines de pages pour constater la situation morale du globe, après Moïse, Socrate et Jésus-Christ; pour mesurer les pas du genre humain sur une route de six mille ans.

Digitized by Google

DE L'ÉDUCATION

DES

MÈRES DE FAMILLE.

Digitized by Google

Il importe de ne pas confondre cette raison supérieure avec les raisons bornées et variées qui déshonorent l'humanité. Suivez de l'œil la raison personnelle d'un homme, la raison étroite d'un corps, d'une ville, d'un royaume, vous les verrez s'élever contre toute vérité qui les blesse, s'offenser de toute vertu qui les surpasse, laisser en dehors toute idée généreuse !

Parce que tu es roi d'un grand peuple, maire de village, président d'une académie, tu penses que la raison s'est inféodée à tes grandeurs, s'est soumise à tes ambitions !

Ainsi les raisons de famille, de caste, de tribu, de peuple, n'expriment guère que des intérêts étroits et fugitifs; elles divisent le globe en sociétés ennemies. La raison pure est universelle, elle réunit tous les hommes dans la même morale, rassemble tous les peuples sous le même Dieu; seule elle est la raison.

Pour la dégager de tout ce qui n'est pas elle, il faut remonter au principe primitif de chaque chose : la raison c'est la déduction des faits jusqu'à leur unité ; c'est l'expression même du principe.

J'interroge un sauvage sur l'existence de Dieu ; il me montre son fétiche. « Mais qui a fait ce fétiche ? — Moi, dit-il ; j'ai coupé une branche de l'arbre sacré, et voilà mon Dieu. — Et qui a fait cet arbre ? — La terre, sur laquelle, par reconnaissance, il répand son ombre. — Très bien ;

Digitized by Google

mais qui a fait cette terre dont le sein enfante et porte les forêts? — Vois-tu? s'écrie le sauvage en dirigeant ses regards vers l'horizon, c'est le grand esprit, qui réside par-delà les montagnes bleues. » Ainsi de déduction en déduction le sauvage est arrivé à tout ce que l'esprit humain peut concevoir de plus grand; sa grossière raison, qui s'humiliait devant un fétiche, a tout à coup découvert l'invisible : elle y croit, elle s'y repose, elle touche à l'infini.

Cette suite de déductions est comme un résumé de l'histoire générale du monde : tous les peuples civilisés ont passé de l'adoration du fétiche à l'adoration de Dieu, c'est-à-dire d'un acte de l'intelligence bornée à une manifestation de la raison universelle.

A présent suivons le même sauvage au milieu des bois, voyons comment la morale de son intelligence bornée s'élèvera peu à peu jusqu'aux principes de la raison universelle : il chasse pour sa famille, il fait la guerre pour sa tribu; une forêt dont il connaît les limites compose son univers; sa raison ne voit rien au-delà que des ennemis à vaincre et une proie à dévorer.

Quelques degrés de plus de civilisation, la tribu errante s'arrête; elle s'attache au sol, et le sol devient une patrie qu'il faut défendre, et surtout qu'il faut honorer. Alors naissent les sciences, les arts, la politique et la philosophie. La raison hu-

maine prend son essor ; elle grandit, mais sans sortir des limites que lui trace le patriotisme, vertu étroite, vertu égoïste, qui concentre nos devoirs dans la cité, et qui nous fait citoyen au lieu de nous faire homme !

Ces limites, il faut les franchir ; il faut ramener toutes ces raisons de peuplades et de tribus, qui tendent à diviser le monde, à la raison universelle, qui tend à reconstituer la grande famille. De l'amour de la patrie il faut passer à l'amour de l'humanité. Sur cette route longue et difficile, l'homme abandonne ses préjugés, ses superstitions, les sacrifices humains, les vengeances nationales, les guerres de conquêtes, les guerres de religion, toutes les espèces de despotismes et de fanatismes. O spectacle digne des regards du ciel ! à mesure que la raison du genre humain grandit, les peuples se rapprochent, les armes tombent de leurs mains, et les frères se reconnaissent !

Il n'y a dans la nature ni nobles, ni parias ; ni maîtres, ni esclaves ; ni Français, ni Allemands, ni Anglais : il y a des hommes ! Sous l'empire de cette haute vérité, quel peuple osera vendre des esclaves ! quelle nation osera déclarer la guerre à une autre nation ! quel homme osera mépriser un homme !

Et voilà que nous commençons à comprendre l'œuvre du Créateur. Nous aimons notre famille plus que nous-mêmes, notre patrie plus que notre

Digitized by Google

famille et le genre humain plus que notre patrie. Notre âme embrasse le monde, et s'élance encore au-delà. De peuple en peuple, elle est arrivée à l'unité de la famille humaine, comme de la contemplation du fétiche du sauvage elle était arrivée à l'unité de Dieu.

Ici, les théologiens de tous les dogmes, les docteurs de tous les cultes, élèvent une grave objection. « En développant cette raison pure, disent-ils, vous effacez la foi ; la foi, seul soutien de l'homme devant les hommes et devant Dieu. C'est avec la foi que nous dissipons les armées, que nous transportons les montagnes, que nous domptons la chair et les passions. Montrez-nous donc aussi les prodiges de votre raison ; les armées qu'elle dissipe, les montagnes qu'elle transporte, les passions qu'elle dompte ! La foi, dites-vous, n'est qu'une illusion : mais cette illusion fait notre force ; et loin de répugner à la nature de l'homme, elle la complète, puisqu'elle répond à une faculté de son âme ! » Voilà comment les théologiens se servent du raisonnement contre la raison, qui les offusque. Mais ces objections, que répètent depuis le commencement des siècles les prêtres de toutes les religions, ne signalent que des périls imaginaires. La raison ne détruit pas la foi ; elle la dirige sur de plus grandes choses : de la relique d'un saint à la puissance de Dieu, de l'apparition d'un fantôme aux méditations de l'autre vie, des miracles dou-

Digitized by Google

teux d'un moine ou d'un faquir aux miracles perpétuels de la Providence qui veille sur nous. La raison détruit les erreurs qui bornent la foi, et les préjugés qui la dénaturent, en même temps qu'elle ouvre notre âme à ces vérités infinies qui nous transportent et nous ravissent!

Rien de plus étroit que les champs du mensonge : ils sont de l'homme! rien de plus vaste que les champs de la vérité : ils sont de Dieu!

Ainsi, devant la raison, l'empire de la foi, loin de se rétrécir, s'agrandit. On n'y croit plus à la parole de l'homme, mais on y croit à la puissance du Créateur. La foi passe des miracles de madame de Saint-Amour aux miracles de la création, d'un aveugle qui revoit le soleil en touchant le tombeau de saint Pâris, au genre humain qui reçoit la lumière des mains du Tout-Puissant!

Le véritable point de vue est donc l'ensemble des choses. Nous arrivons ainsi aux limites de la pensée humaine, et, de toutes parts, ces limites touchent à Dieu, qui est la raison de tout.

FIN DU LIVRE SECOND ET DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.
INTRODUCTION. 5

LIVRE PREMIER.

DE L'INFLUENCE DES FEMMES. DE LA NÉCESSITÉ DE LEUR ÉDUCATION.

CHAPITRE PREMIER. De l'influence de Descartes sur l'Éducation des peuples. 27
— II. Mission de Rousseau. 34
— III. Suite du même sujet. De quelques douces influences de la Famille. 40
— IV. Du véritable Gouverneur des Enfants. . 45
— V. De l'influence des Femmes. Que la civilisation n'existe que dans le mariage. . . 54
— VI. Suite du même sujet. Que les Femmes ont adouci notre barbarie en devenant nos compagnes. 63
— VII. De l'Éducation des Filles d'après l'abbé Fleury et Fénélon. 73
— VIII. De l'Éducation actuelle, et de son insuffisance. 82
— IX. Échelle sociale. 91
— X. De l'Éducation de la Femme par le Mari. 93

Digitized by Google

Pages.

CHAP. XI. De quelques modifications nécessaires dans l'Éducation des Filles. 104
— XII. De l'Éducation des Mères de Famille. Plan général de cet ouvrage. 109
— XIII. De l'Éducation physique des Enfants, et de ses progrès. 123
— XIV. De l'Éducation publique, et de sa liberté illimitée. De l'Éducation mixte. . . . 128
— XV. Vœux pour l'instruction. 138

LIVRE II.

ÉDUCATION DE L'AME.

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE DE LA MÈRE DE FAMILLE.

CHAPITRE PREMIER. De l'Étude des facultés de l'Ame. 157
— II. Question à résoudre. 163
— III. Connais-toi toi-même. 164
— IV. De l'Instinct. 167
— V. De l'intelligence dans les animaux. . . 174
— VI. De la Physiologie philosophique. . . 189
— VII. Du Traité des Sensations. 192
— VIII. Des véritables Facultés de l'Ame. . . 194
— IX. De l'Instinct de l'Homme, et de l'Impossibilité de définir les Facultés de l'Ame. . 201
— X. Faculté de l'Ame. Du Sentiment moral. . 204
— XI. Faculté de l'Ame. Du Sentiment du Beau. 207
— XII. Faculté de l'Ame. Du Sentiment de l'Infini. 208
— XIII. Faculté de l'Ame. De la Raison. . . 211
— XIV. Faculté de l'Ame. De la Conscience. . 216
— XV. Résultat des cinq chapitres précédents. . 218
— XVI. De l'Antagonisme intérieur de l'Homme. 220
— XVII. Suite du même sujet. 223
— XVIII. De la liberté morale. 226

Digitized by Google

Pages.
CHAP. XIX. De l'Immortalité de l'Ame. . . . 228
— XX. Des Sources du Génie et de la Vertu. 233
— XXI. Développement du Sentiment du Beau par l'étude des grands Modèles. . . . 244
— XXII. De l'Harmonie des Facultés morales et intellectuelles. 249
— XXIII. Suite du même sujet. 255
— XXIV. Danger de séparer les facultés de l'Ame. 258
— XXV. De l'Ame des peuples. 260
— XXVI. Progrès. 264
— XXVII. De l'Éducation de l'Ame. . . . 268
— XXVIII. Suite du même sujet. 276
— XXIX. Comment les Législateurs font l'éducation de la Conscience. 281
— XXX. Du Développement de la Raison sur le globe. 291

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

DE L'ÉDUCATION

DES

MÈRES DE FAMILLE.

Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur et vertu.

(J.-J. Rousseau, Emile, liv. V.)

IMPRIMERIE RUE DE BERLAIMONT.

Digitized by Google

DE L'ÉDUCATION

DES

MÈRES DE FAMILLE

OU

DE LA CIVILISATION

DU GENRE HUMAIN

PAR LES FEMMES;

Louis

Par L. Aimé-Martin.

TOME SECOND.

Bruxelles,

MELINE, CANS ET COMP^e^.

LIBAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1837.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE III.

ÉDUCATION DE L'AME. RECHERCHES DE LA VÉRITÉ.

ÉTUDES MORALES ET POLITIQUES DE LA MÈRE DE FAMILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ERREUR ET DE LA VÉRITÉ.

Que puis-je savoir? que dois-je faire? qu'osé-je espérer? (KANT.)

Et de quel autre sujet un homme sensé pourrait-il s'entretenir plus souvent et plus volontiers?
(PLATON, Rep., l. II.)

Que puis-je savoir? que dois-je faire? qu'osé-je espérer? J'élève la voix, j'interroge toutes les philosophies, toutes les religions, et toutes me disent : « Venez à nous! » Alors, prêtant l'oreille, j'entends les unes me proposer de ne croire à rien, les autres de croire sans examiner. On commence par exiger

Digitized by Google

le doute, et l'on finit par me demander la crédulité. Si je parle de vertu, j'entends donner ce nom au crime; si je parle de Dieu, j'entends donner ce nom à la matière. Plus j'avance, plus ma raison se trouble; je finis par n'être sûr de rien, pas même de la substance de mon âme, pas même de la matière de mon corps; la métaphysique ne me laisse que mes sensations; la logique, que l'incertitude entre deux raisonnements contraires. Ainsi je touche à tous les systèmes sans arriver à aucune conviction; et plongé dans ces ténèbres philosophiques et religieuses, après avoir tout étudié, tout approfondi, je m'arrête, effrayé de ne comprendre que mon néant!

Mais quoi! est-il bien vrai que la connaissance de la vérité nous soit refusée? que nous en éprouvons le désir, que nous en avons le besoin, et que rien, en nous, ne peut y atteindre? Ah! si la vérité n'était pas nécessaire à la vertu, je croirais au règne éternel du mensonge! Mais la vérité, c'est la vie de l'âme; la vérité, c'est ce qui est beau, c'est ce qui est juste! Que serait le monde sans la vérité? que serait l'homme sans la justice?

En jetant les yeux sur moi-même, je vois s'accomplir tous les besoins de mon être : l'oreille est faite pour les sons; la voix de la nature entière s'élève pour la charmer. Les yeux sont faits pour la lumière; la lumière y arrive à travers trente-trois millions de lieues; et l'âme, faite pour la vérité, la chercherait sans espérance! le premier besoin

Digitized by Google

de son être lui manquerait ! L'œil a son soleil; l'âme n'aurait pas le sien ! Quel monstre dans la nature que l'homme, si, condamné à vivre dans le doute, entre le crime et la vertu, il ne pouvait ni se contenter de la vie animale, ni aspirer à la vie humaine ! ce monstre n'existe pas.

A commencer par les erreurs des sens, en est-il une seule que l'expérience ne rectifie, ne juge et ne corrige? Que Malebranche[1] les signale avec toute la sagacité de son esprit méthodique, qu'il nous en fasse reconnaître les illusions et les déceptions; plus il avance dans son travail, plus j'admire qu'il en laisse échapper les résultats : le philosophe voit les sens qui nous trompent; moi je vois la puissance qui les rectifie : comment découvrirait-il le mensonge s'il ne possédait pas la vérité ?

Chaque matin et chaque soir, le soleil se lève et se couche; nos yeux le voient rouler dans les cieux, qu'il remplit de sa lumière, puis s'enfoncer à l'horizon. Eh bien ! en présence de ce soleil qui nous paraît en mouvement, en présence de cette terre qui nous paraît immobile, un homme vient nous déclarer que nos yeux nous trompent et que le genre humain tout entier est dans l'erreur. Cet homme, on le jette dans un cachot; il a contre lui l'Orient et l'Occident, l'autorité des moines, l'autorité des peuples, et six mille ans de croyance,

[1] *Recherches sur la vérité*, liv. I.

fondée sur le double témoignage de nos sens et de la sainte Écriture. Mais, du pied frappant la terre : « Et cependant elle tourne ! » s'écrie-t-il ; mot sublime, qui change en même temps et le système physique de l'univers, et le système moral du monde religieux. Pour la première fois, l'autorité de la chose vue et écrite venait de fléchir devant l'autorité du génie découvrant la loi de la nature !

Ainsi l'homme s'élève jusqu'à l'intelligence de la matière. Il trouve dans la géométrie la base solide de toutes les vérités physiques ; mais où trouvera-t-il la base solide des vérités morales, le criterium de la vérité ?

Chercher le principe de certitude, établir sur ce principe la séparation du bien et du mal, du vice et de la vertu ; dégager ainsi la vérité des préjugés qui la voilent, et le genre humain des erreurs qui le dévorent ; voilà le problème à résoudre.

La nature nous invite à ce travail. Elle veut que nous y employions à la fois toutes les forces de notre être ; et, pour nous y incliner, elle met en nous le sentiment du juste et de l'injuste, qui a besoin d'un juge ; elle donne des ailes à notre âme, puis elle l'emporte dans les champs de l'infini, où l'âme rencontre Dieu, le ciel, l'enfer, l'immortalité et le néant.

Terribles apparitions, qui, sur la terre, ne tourmentent que la conscience de l'homme ! Là se trouvent comprises les plus hautes questions où l'âme

Digitized by Google

puisse atteindre, tous les intérêts de la matière et de l'esprit, l'être dans ses rapports avec les choses visibles et invisibles, c'est-à-dire l'être double; car aussitôt que l'homme s'interroge il entend deux réponses, l'une qui réclame en faveur de ses passions terrestres, et l'autre qui le sépare de ces passions et le rappelle, pour ainsi dire, au sein de la Divinité.

Que fera-t-il de ces doubles qualités? sur quelle loi les réglera-t-il? quelle lumière le guidera dans cette route couverte de ténèbres? c'est ici la grande affaire de la vie, et, il faut le dire, celle qui semble le moins nous inquiéter. On en dispute quelque peu au collége; mais, une fois dans le monde, on se hâte de tout oublier. Les choses sont arrangées de façon que le cours de philosophie ne puisse nous apprendre à philosopher; car on veut de bons écoliers, et non de bons philosophes. Ceci regarde les hommes; pour les femmes, c'est pis encore : personne ne songe à développer leur âme, et il y a bientôt six mille ans qu'elles conduisent le monde, sans que le monde ait pensé que, dans l'exercice d'une telle puissance, la vérité pouvait leur être bonne à quelque chose.

L'étude que nous allons entreprendre les vengera de cet oubli : nous tracerons pour elles quelques pages de l'histoire de la sagesse humaine, puis, abandonnant ces routes arides que les philosophes hérissent à plaisir d'abstractions et de syllogismes,

Digitized by Google

nous entrerons dans une route nouvelle, où la nature elle-même doit nous servir de guide, où tout est facile, où tout est beau ; où l'âme, inquiète de son avenir, trouve le terme de ses craintes et de ses incertitudes ; où la sagesse n'est que l'amour, où la vérité produit l'enchantement !

Digitized by Google

CHAPITRE II.

DE LA RAISON LOGIQUE, OU DE L'AUTORITÉ DU RAISONNEMENT.

Il y a une force de vérité invincible à tout le scepticisme; il y a une impuissance de démonstration invincible à tout le dogmatisme.

(PASCAL.)

Nous employons le raisonnement dans toutes les affaires de la vie; nous voulons qu'il gagne nos procès, qu'il dirige nos sciences; nous le portons du collége au barreau, et du barreau à la tribune : c'est le rempart inexpugnable de nos opinions et le défenseur officieux de nos intérêts. Toujours divers et toujours conséquent, il prend son point d'appui dans nos mœurs, nos usages, nos lois et nos préjugés, et c'est ainsi que, malgré ses contradictions, il devient une autorité imposante. Écoutez sur le même sujet un légiste et un soldat, tous deux raisonnent juste, et ils arrivent chacun à des conclusions différentes. Ce n'est donc pas le

Digitized

raisonnement qui les trompe, c'est le point de départ : faites que les prémisses soient bonnes, et la vérité en sortira.

Les sophistes se plaignent des erreurs du raisonnement; ils l'accusent de tous les triomphes du mensonge; c'est comme s'ils accusaient la poudre à canon de tous les crimes de la guerre. Le raisonnement est l'arme de l'intelligence, et non l'intelligence elle-même; éclairez l'intelligence, et vous réformerez le raisonnement.

Une de nos illusions les plus singulières, c'est de vouloir l'interroger sur tout. Le raisonnement a ses limites; hors de la sphère des sensations, il ne voit rien, il ne saurait arriver à rien. N'importe! nous continuons de lui demander la solution des vérités les plus hautes, nous voulons qu'il décide des principes éternels, lui qui ne peut s'appuyer que sur des intérêts humains. Nous ne cessons de le consulter, de le tourmenter, quoiqu'il ne cesse de nous jeter au visage les humiliations de ses doutes et les démences de son scepticisme. Ainsi, toujours trompée, notre intelligence s'épuise dans ces contemplations, qui ne sont pas faites pour elle, et qui se terminent pas l'éblouissement.

Consulter l'intelligence sur les mystères du monde invisible, c'est placer un aveugle en présence des plus sublimes tableaux de la nature, et lui en demander la description.

La métaphysique transcendante n'est que l'ap-

Digitized by Google

plication du raisonnement à des questions qui ne sont pas de son ressort. Comment pourrait-elle arriver à une seule vérité positive? l'existence même lui est un problème insoluble : les corps qui m'environnent et l'âme qui en reçoit les images, la métaphysique les nie sans que je puisse réfuter sa négation; il n'y a pour elle ni matière, ni esprit, ni être percevant, ni objet perçu. Qu'y a-t-il donc? des sensations. Où nous voyons une ville, un fleuve, le soleil, le firmament, les merveilles de la nature et les merveilles des cieux; où nous voyons un homme qui voit tout cela, il n'y a qu'une sensation dont rien ne peut encore nous prouver la réalité. « Les corps n'existent pas, dit Berkeley. — Reste l'âme ou les substances spirituelles. » « Les substances spirituelles n'existent pas, dit Hume. — Restent les sensations. » « Qu'est-ce que sentir? suis-je même certain de sentir? » dit M. de La Mennais [1]. Ainsi les plus grands efforts de l'intelligence nous conduisent au dernier terme de l'absurdité. L'homme ne peut rien affirmer de son être; il ne peut dire ni je suis, ni je sens, ni je pense! Montrez-moi à cette heure ce qui reste de la création!

Et l'on s'étonne que cette métaphysique qui nous refuse les preuves de notre propre existence, ne

[1] *Essai sur l'Indifférence en Matière de Religion*, tom. II, p. 127.

Digitized by Google

puisse nous donner des preuves de l'existence de Dieu !

Comment l'homme prouverait-il un Dieu avec des raisonnements qui ne peuvent lui prouver même la matière de son corps?

Dans Homère et dans Virgile, on voit les ombres des morts ; dans les discussions métaphysiques on ne voit rien, c'est le vide complet, il n'y a plus de substance ; le logicien ne nous laisse pas même un fantôme, pas même cette poussière qui retourne en poussière, suivant l'énergique expression de l'Écriture. Chercherons-nous la vérité dans le néant?

Un homme qui fut à la fois le plus grand des moralistes et le plus puissant des logiciens, Kant, voulut en finir avec cette science incapable et menaçante : plus elle paraît grande, plus il brûle d'en embrasser l'ensemble et d'en saisir les limites ; son regard d'aigle y plonge comme dans un abîme ; il s'agit d'examiner l'intelligence humaine, de lui demander compte de tout ce qu'elle peut et de tout ce qu'elle veut, de l'étudier à la fois dans ses rapports avec Dieu et la nature, avec le temps et l'éternité : de cet examen, le plus consciencieux et le plus profond qui soit jamais sorti d'une tête philosophique, il résulte un fait immense : c'est que l'instrument de la pensée (l'organe cognitif) ne peut rien au-delà des perceptions sensibles; c'est que la logique est sans puissance dans toutes

Digitized by Google

les questions qui nous placent hors de l'espace et du temps.

Et ce résultat si positif n'est pas le produit d'un raisonnement, il est le produit d'un fait. Kant place sur deux lignes parallèles les arguments métaphysiques pour et contre l'existence de Dieu, puis il les jette dans la même balance, et démontre leur égalité. L'argumentation n'ayant rien décidé, le doute paraît, et la vérité reste inconnue. Autant de fois il répète l'expérience, autant de fois il rencontre le néant : la liberté de l'homme, l'éternité du monde, l'immortalité de l'âme, problèmes insolubles aux perceptions des sens ! Le raisonnement rampe sur la terre : comment le fini comprendrait-il l'infini?

Ainsi la plus haute des intelligences a employé toutes les forces de l'abstraction pour établir que l'abstraction est impuissante à la recherche des principes; et au lieu de nous plaindre de cette faiblesse, il faut en remercier la nature. Que serait devenue la vérité, cette vérité qui doit être universelle, si la nature impitoyable avait placé sa démonstration dans des raisonnements inintelligibles aux trois quarts et demi du genre humain?

Digitized by Google

CHAPITRE III.

DE L'AUTORITÉ DES DOCTEURS.

> Le plus grand mal sur la terre, c'est l'ignorance de la vérité.
>
> (Platon, Gorgias.)
>
> Agis toujours de telle sorte, que le motif de ton action puisse devenir la règle universelle de la législation du genre humain.
>
> (Kant.)

L'homme s'est ouvert deux routes vers la vérité : le raisonnement et la foi. Du raisonnement nous avons vu naître les systèmes philosophiques ; de la foi nous verrons naître les systèmes religieux : aux premiers, l'autorité du génie ; aux seconds, l'autorité des Écritures ; l'une fait les philosophes et l'autre les nations.

L'autorité du génie n'est que l'expression des progrès d'un siècle, rendus visibles et vulgaires par la pensée d'un grand homme. C'est le mouvement imprimé à l'intelligence des peuples ; un

Digitized by Google

pas fait vers la vérité, non toujours la vérité elle-même.

L'autorité des Écritures, c'est la voix du passé qui se fait entendre aux nations immobiles; une pensée ennemie de tous les progrès de la pensée; la limite éternelle imposée à la sagesse humaine par la superstition et l'ambition.

Sous cette puissance terrible, tous les peuples de l'Orient se sont desséchés. Cette moitié du globe est comme une branche morte de l'arbre immense du genre humain.

Toute *Écriture*, fût-elle divine, a passé par la main des hommes. Ils ont copié, falsifié, interprété, laissant partout l'empreinte de leurs passions et de leur misère, substituant l'erreur à la vérité, la théologie à la religion et l'homme à Dieu.

Laissez tomber l'Évangile, le livre de charité et d'amour, entre les mains des docteurs, ils y trouveront le bourreau. C'est par des supplices qu'ils unissent cette vie à l'autre, et les flammes de l'inquisition répondent aux flammes de l'enfer.

Il y a dans la Bible une ligne dont l'autorité a retenti de siècle en siècle jusqu'à nous, pour justifier le plus grand des crimes : l'esclavage [1].

Certes, il faut renoncer à la recherche de la vérité par les autorités théologiques, ou consentir à

[1] Que Chanaan soit maudit ! qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères. (*Genèse*, IX, 25.)

Digitized by Google

la trouver dans tous les crimes qui ont épouvanté le monde.

L'histoire de l'interprétation des livres saints serait l'histoire de la démence humaine. Ce vaste tableau, tracé par une main habile, nous dégoûterait de la glose et du commentaire. Mais quels yeux mortels pourraient en déchiffrer toutes les pages sanglantes?

Un seul exemple. Transportez-vous au temps de la Ligue : la guerre est terminée; une abjuration solennelle vient de rendre Henri IV à la France. Déjà l'ordre se fait sentir, et la prospérité va renaître. Mais si le roi n'était pas bien converti? mais si les huguenots n'étaient pas assez persécutés? il faut déposer le roi, il faut anéantir les huguenots. Ces pensées funestes agitent encore quelques consciences. Un prédicateur se charge de les exprimer. Ce n'est point un homme sanguinaire, et cependant il demande du sang; ce n'est point un ennemi de la patrie, et cependant il travaille à la renverser. C'est un homme de foi, un homme de conviction, un homme égaré sans doute, mais conséquent à ses doctrines, et dont les doctrines sont logiques et canoniques. Laissez-le faire, il ne dira rien sans l'appuyer du texte de la loi; il sera positif, irrécusable : si vous adoptez ses autorités, vous serez obligé d'adopter ses opinions; vous chasserez le roi, vous brûlerez les hérétiques, vous sanctifierez le crime de Jacques Clément.

Digitized by Google

Le voilà qui demande sa part dans les richesses des huguenots. Et ne croyez pas qu'il veuille exercer une spoliation scandaleuse! Non. C'est un droit qu'il réclame; il a pour lui l'autorité de Moïse [1], l'autorité de Josué [2] et l'autorité du livre de la Sagesse [3], où il est dit : « Les justes dépouilleront les méchants. » Blâmer l'Église de dépouiller les huguenots, c'est donc méconnaître l'autorité des Livres saints; c'est plus encore, c'est blâmer Dieu d'avoir dépouillé Saül, Roboam, Achab, Osias, Athalie, Sédécias, par les mains des prêtres, pour les péchés notoires de ces princes [4]. Dans ce cas [5], on ne prend point le bien d'autrui, mais justement on dépouille les injustes possesseurs de biens dont ils ne sont plus dignes. Et ceci est la vérité et la justice; car, en l'assemblée des prélats au concile de Latran, tous les rois et empereurs du monde chrétien étant présents, il fut déclaré que lesdits souverains chasseraient dans un an les hérétiques de leur royaume, et que, faute par eux d'obéir, ils seraient excommuniés, et leurs richesses distribuées aux catholiques [6].

1 *Exode*, 18, 19.
2 *Josué*, 13, 15, 24.
3 *Sap.*, 10, 20.
4 Porthaise, quatrième sermon, p. 74.
5 Saint Augustin, liv. II, *contre Politien*, ch. 43 et 59. cité par Porthaise, quatrième sermon, p. 75.
6 *Concile de Latran*, cité par Porthaise, quatrième sermon, p. 76.

Digitized by Google

Ainsi parle le père Porthaise. Il lui suffit d'une ligne de l'Écriture pour décider des intérêts du globe; et cette ligne, il la prononce d'une voix inflexible, sans crainte ni remords, quel que soit d'ailleurs le sens qu'elle renferme. Qu'importent les maux des hommes à celui qui croit accomplir la parole de Dieu?

Veut-il donner au sacerdoce le droit de bouleverser les nations; veut-il donner aux nations le droit de renverser les trônes, il ouvre saint Bernard et saint Augustin [1], lesquels établissent, d'après un passage de l'Écriture, que l'Église possède deux couteaux, le spirituel et le matériel; qu'elle fait usage du couteau spirituel en excommuniant les princes hérétiques, et qu'elle peut donner canoniquement aux peuples le droit de faire usage du couteau matériel contre le prince rebelle à l'Église, *sur ses biens, ses terres et sa vie* [2].

Veut-il prouver que le souverain pontife a le pouvoir de renverser les trônes, il ne s'amuse pas à chercher les principes du droit politique; il va droit au fait, et dit simplement : « Il est loisible » au pape de déposer les rois, puisque Samuel » déposa Saül; Joad, Athalie; Azarias, le roi » Osias [3]. » Et il corrobore ces autorités de l'au-

[1] Saint Bernard, *au pape Eugène III*, liv. IV, ch. 3. — Saint Augustin, *contre Fauste, manichéen*, liv. XXII.
[2] Porthaise second sermon, p. 72 et 73.
[3] *Idem*, troisième sermon, p. 43.

Digitized by Google

torité du *Concile de Latran*, chap. 3, qui a reconnu le droit.

Quand l'autorité n'est pas assez claire, il la commente et l'interprète. C'est ainsi qu'il trouve les bûchers dans l'Évangile. Dieu dit (Matth. 3-10) : « Tout arbre qui ne porte pas de fruits sera coupé et mis au feu. » « Et pour cela, ajoute Porthaise, la punition du feu est destinée aux hérétiques [1]. »

Enfin il établit en principe qu'on ne peut condamner l'action de Jacques Clément, parce que ce serait condamner les actions d'Ehud, Samson, Judith, Jéhu, sanctifiées dans la Bible, et les faits, conseils, commandements de Samuel, Élie et Élisée, qui furent inspirés de Dieu [2].

Certes, voilà d'infâmes doctrines, et, il faut se hâter de le dire, des doctrines que la religion réprouve. Mais si elles sont en opposition avec l'esprit de l'Évangile, elles sont en harmonie avec la lettre théologique. Le père Porthaise raisonne bien dans le principe d'autorité, ou, pour mieux dire, ce principe le dispense de tout raisonnement. Lorsqu'une action se présente, il n'a point à chercher si elle est bonne, mais si l'Écriture la trouve bonne. La preuve de sa bonté n'est pas dans la raison de l'homme, mais dans l'autorité du livre. Ne vous hâtez pas de condamner ; il n'y a là de

1 Porthaise, troisième sermon, p. 74.
2 *Idem.*, p. 49.

Digitized by Google

méchant que le principe. Cet homme qui vous fait horreur, cet homme qui brûle les hérétiques, cet homme qui tient la tête des rois sous ses pieds, cet homme qui justifie le crime par le crime, eh bien! du fond de sa conscience, il croit sanctifier la vertu par la vertu!

Et cependant ses paroles, prononcées dans le temple en présence d'un peuple encore armé pour la défense de la foi, ses paroles doivent porter leurs fruits. Au milieu de cette foule, il y a un homme qui en écoutant lève un front jauni par la fièvre. Sa tête brûle, son âme s'exalte : on lui dit qu'il faut un sauveur à la religion, un vengeur à Dieu. Frappé de vertige, il court de couvent en couvent, de solitude en solitude, emportant avec lui le poison qui le ronge, jusqu'à l'heure sinistre où l'Europe en deuil retentit pour la première fois du nom de Ravaillac!

Et qu'on n'aille pas dire que je donne aux ouvrages du père Porthaise la puissance d'une autorité! L'autorité n'est pas en lui, elle est dans l'Écriture qu'il cite et dans les conciles dont il s'appuie. Quant à la doctrine, c'est un malheur sans doute; mais elle appartient essentiellement à son époque. Ce qu'il prêchait à Poitiers, le docteur Boucher [1]

[1] Voyez les cinq sermons du père Porthaise, théologal de l'église de Poictier, par lui prononcés en icelle. Paris. 1594. — Et les sermons de la simulée conversion et de

Digitized by Google

le prêchait à Paris, presque dans les mêmes termes, et les débris de la Ligue l'enseignaient dans toute la France.

Mais je cite des hommes dont les ouvrages n'ont laissé aucun souvenir, des hommes sans gloire, et qui se sont perdus dans les ténèbres de l'ignorance et du fanatisme. Pour prouver les aberrations du principe de l'autorité, il fallait choisir un siècle de lumière, et, dans ce siècle, une de ces âmes transcendantes dont les convictions deviennent à leur tour des autorités pour le genre humain.

Eh bien! citons Bossuet; et que puis-je citer de plus grand? génie superbe, intelligence dominante du siècle de Louis XIV, son nom rappelle tous les prodiges de l'éloquence et toutes les puissances de la foi! Le voyez-vous feuilletant dans la solitude les ouvrages théologiques de l'un des plus illustres princes de l'Église? Tout à coup ses yeux s'allument, ses lèvres tremblent, ses cheveux se hérissent, l'horreur s'empare de lui! Que s'est-il donc passé dans le monde chrétien? quel sacrilége, quelle impiété, réveillent les foudres de son âme? Un saint prélat, ému de compassion pour les petits enfants morts sans baptême, ose soutenir qu'ils ne sont point condamnés au feu éternel de

la prétendue absolution de Henri de Bourbon, prince de Béarn; par Jean Boucher, docteur en théologie. Paris, 1594.

Digitized by Google

l'enfer. « Sentiment bas et énervé, s'écrie Bossuet, qui détruit la force de la piété [1], nouveauté étrange, erreur détestable, langage inouï qui nous a frappé d'étonnement [2]. » Alors, cédant à la sainte colère qui le transporte, le prélat s'adresse au pape, et lui demande la punition du coupable ; il veut que cette punition soit rigoureuse, car il convient de frapper d'autant plus rudement que l'erreur part d'un lieu plus élevé [3]. « La damnation des enfants morts sans baptême, dit-il, est de foi constante dans l'Église [4]. Ils sont coupables, puisqu'ils naissent sous le courroux de Dieu et dans la puissance des ténèbres [5]. Enfants de colère par leur nature, objet de haine et d'aversion, précipités dans l'enfer avec les autres damnés [6], ils y restent éternellement sous l'horrible vengeance du démon [7]. Ainsi l'a décidé le docte Denis Peteau, et l'éminentissime cardinal Henri Noris, et l'éminen-

1 *OEuvres de Bossuet*, t. X. *Lettres au saint pontife Innocent XII*, p. 175.

2 *Idem*, p. 167.

3 *OEuvres de Bossuet*, t. X, p. 167.

4 *Idem*, p. 177 et 183.

5 *Idem*, p. 173.

6 *Idem*, p. 175.

7 *OEuvres de Bossuet*, t. X, p. 177. Comment accorder ces paroles abominables avec l'action touchante de Jésus-Christ ? Bossuet livre tous les enfants aux supplices des enfers, et Jésus-Christ se fâche contre les apôtres,

Digitized by Google

tissime Bellarmin, et le concile de Lyon, et le concile de Florence, et le concile de Trente [1]; car ces choses, ajoute froidement le nouveau père de l'Église, ne se décident pas par de minces *raisonnements* et par des affections tout humaines, mais par l'autorité de l'Écriture et de la tradition [2]. »

Effrayante doctrine, qui supplée l'autorité de la nature par l'autorité de Peteau et de Noris. Le prélat croit soumettre sa raison en cédant au besoin de brûler et de damner, passion du douzième siècle, dont les tristes restes nous ravagent encore; et, prêtant à cette pensée l'énergie de sa verve et l'inspiration de son génie, il tombe dans l'impiété, sous prétexte de nous ramener à la foi.

Il y a une fatalité attachée à certain dogme qui précipite jusqu'au génie !

Et quel est ce dogme idolâtre qui tend à régler la croyance de tous par l'autorité de quelques-uns?

qui les *repoussaient avec des paroles trop rudes*. Bossuet dit qu'ils sont l'objet de la haine et de l'aversion de Dieu, et Jésus-Christ dit positivement que le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Notez que Jésus-Christ parle des enfants des Juifs et des païens, et non des enfants baptisés. (Voyez l'*Évangile* de saint Marc, X, 13, 14.

1 *Idem*, p. 175 et 177. On y trouvera l'indication des autorités.

2 Bossuet, p. 175 et 179.

Pourquoi Dieu est-il venu sur la terre si les hommes veulent encore nous parler? L'autorité d'un livre ou d'un concile, qu'est-ce autre chose que l'expression de la pensée dominante d'un siècle?

Le temps marche, et cette autorité n'exprime plus qu'une erreur.

Chercher la vérité dans les décisions des docteurs, c'est en effet nous rappeler aux opinions et aux passions des siècles passés; c'est nous faire rebrousser vers ce qui n'est plus; c'est nier l'essence du christianisme, d'accord avec la perfectibilité humaine.

Pour arriver à de pareils résultats, non seulement il faut renoncer à la raison, mais encore il faut repousser le sentiment du juste et de l'injuste qui est en nous. Il faut dire, comme disait Pascal : Je crois parce que c'est absurde; et encore je crois parce que c'est injuste.

Certes, personne plus que nous ne respecte la sainteté de l'Écriture, mais personne aussi ne redoute davantage les interprétations des hommes. Après l'exemple de Bossuet, qui osera y chercher la vérité? De cet exemple, il faut nécessairement conclure, 1° que l'autorité est un très-mauvais moyen de connaître la vérité, parce qu'elle peut conduire à l'erreur; 2° que l'autorité la plus sacrée a besoin d'une règle qui la justifie, et que cette règle n'est ni dans la foi aveugle, ni dans les raisonnements humains.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

DE L'AUTORITÉ DU GENRE HUMAIN.

> On n'aurait jamais fait un pas vers la vérité, si les autorités eussent prévalu sur la raison.
>
> (DUCLOS.)

A côté de l'autorité des Écritures, un homme, puissant d'éloquence, est venu placer l'autorité du genre humain. Nous n'examinerons pas comment ces autorités peuvent marcher ensemble ; ce point de doctrine est hors de notre sujet : il s'agit pour nous de chercher les fondements de la certitude, la règle infaillible du vrai : cette règle est-elle dans le témoignage universel ? en d'autres termes, le consentement de tous les hommes suffit-il pour établir la vérité? voilà la question.

Et cette question en renferme une autre dont la solution serait décisive, savoir : si la voix du genre humain a toujours proclamé la vérité.

Car s'il arrivait que la voix du genre humain eût proclamé l'erreur, elle ne pourrait plus être ap-

Digitized by Google

pelée en témoignage. Comment d'une opinion transitoire ferez-vous sortir une vérité éternelle ? l'autorité n'est infaillible qu'autant qu'elle est immuable.

Pour établir le principe de l'autorité du genre humain, on s'est attaché à démontrer, d'une part, la faiblesse de la raison individuelle, d'autre part, la grandeur de la raison générale. M. de La Mennais veut que l'une soit abjecte, et que l'autre soit infaillible ; comme Pascal, il humilie la raison humaine, et, comme Vicot il défie la raison du genre humain.

Mais si chaque raison individuelle n'enfante que l'erreur, comment l'ensemble de toutes ces raisons produira-t-il la vérité ? Est-ce donc un des priviléges du mensonge de disparaître en grossissant ? Vous dites que je ne suis que ténèbres, et vous ajoutez : de la réunion de toutes ces ténèbres jaillira la lumière. Ainsi ma logique sera de repousser la raison de chacun comme une chose insensée, et d'adopter la raison de tous comme une autorité respectable; je m'approcherai de ce cloaque impur, où chaque raison individuelle apporte sa folie et ses crimes, où l'une crée les doctrines du néant, où l'autre crée les mœurs du siècle de Tibère ; car c'est la raison, dites-vous, qui enfante toutes ces monstruosités : elle forma Pétrone et Néron [1]. J'écouterai l'Inde et la Chine, l'Orient

[1] *Essai sur l'indifférence*, etc., t. II, p. 326.

Digitized by Google

et l'Occident, et au milieu de ces épouvantables clameurs de toutes les raisons humaines, la voix qui dominera sur l'abîme sera la voix de la vérité!

Pour détruire de pareils sophismes, il suffit de les présenter clairement; ils portent avec eux leur réfutation. Que M. de La Mennais peigne la raison sous les traits du crime et de la démence; la raison ne lui répond pas, elle se montre; et quiconque peut seulement l'entrevoir, la déclare méconnue et calomniée.

Et quant à l'autorité du genre humain, à cette raison universelle qui doit servir de règle et de principe, à quelle époque proclamait-elle la vérité? Choisirons-nous les premiers temps de l'histoire? Alors la barbarie et l'idolâtrie se partageaient le globe; toutes les nations avaient des esclaves, et toutes les religions des sacrifices humains. Voilà les plus anciens témoignages de la raison dite universelle! Plus tard, la sainteté du célibat, la divinité des vierges, la puissance du démon, les enchanteurs, les revenants, la sorcellerie, la magie, les oracles, se répandent sur le globe entier, et le couvre de chaînes qui ne sont point encore brisées. C'est ainsi que la doctrine se présente; il faut croire à la vérité de toutes ces choses ou repousser l'autorité du genre humain.

Voyez un peu ce que serait devenu le monde si les rares intelligences qui ont agrandi la pensée

humaine, si Socrate, si Aristote, si Galilée, si Descartes, s'étaient arrêtés devant les croyances générales de leurs siècles? Plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'esclavage, encore aujourd'hui, le monde se croirait civilisé en vendant des peuples entiers à l'encan comme César, ou en se prosternant devant un bœuf comme Sésostris. L'autorité universelle, c'est l'immobilité universelle, et l'immobilité dans la folie et dans le crime.

Vainement le raison individuelle proteste contre ces aberrations de ce qu'on ose appeler la raison générale, elle est écrasée par le nombre. L'autorité ne juge pas, elle compte : ce qui est attesté par la généralité des hommes, il faut le croire, non parce que la sagesse nous y invite, mais parce que la généralité des hommes l'atteste. C'est là le principe, et il n'en est pas de plus fatal à l'humanité et à la vérité. Le genre humain sait tout; dès-lors point de progrès, point de développement : son témoignage est une espèce de droit divin devant lequel le génie et la raison doivent se taire.

Je sais que M. de La Mennais croit avoir répondu d'avance à ces objections en établissant deux principes : l'ordre de foi, c'est-à-dire l'autorité du genre humain; et l'ordre de conception, c'est-à-dire le travail de l'intelligence, qui ne devient lui-même une autorité que par le suffrage universel. Mais de deux choses l'une : ou les découvertes de l'ordre de conception ne peuvent rien changer

Digitized by Google

aux croyances du génre humain, ou ces croyances peuvent être modifiées par la double action du génie et du temps : dans le premier cas, le genre humain est immobile, tout perfectionnement lui est interdit, il reste avec ses faux dieux et ses esclaves ; dans le second cas, le monument élevé avec tant de soin manque par la base, et s'écroule. Qu'est-ce qu'un témoignage qu'un seul homme peut abattre? Où vous placez l'incertitude, il n'y a plus d'autorité.

Ces deux ordres sont donc incompatibles : l'activité de l'un tend sans cesse à ébranler la puissance de l'autre. Copernic en arrêtant le soleil, comme Josué, Jésus-Christ en renversant les idoles et en détruisant l'esclavage, ont prouvé qu'il y avait des erreurs universelles ; dès-lors nulle opinion universelle n'a pu devenir le critérium de la vérité.

Le système de l'autorité n'est qu'un débris de l'ancienne école, une des ruines faites par Descartes ; seulement on tente de substituer le témoignage du genre humain au témoignage du maître : toujours l'*ipse dixit*.

Et cependant il y a un fait immense qui sape ce système par la base ; c'est que les hautes vérités répandues aujourd'hui sur la terre ne sont arrivées à la raison générale que par l'entremise des raisons individuelles ; les masses ne savent rien que ce qu'elles croient, et ce qu'elles croient elles le dé-

Digitized by Google

fendent avec toute l'ardeur de l'ignorance et de la foi. Ainsi Moïse est seul contre son peuple, Socrate est seul contre la Grèce, Jésus-Christ est seul contre le monde! d'une part, le genre humain; de l'autre, un sage, un homme, un Dieu. O misère de l'humanité! je vois une croix qui s'élève, des bourreaux qui s'apprêtent; le témoignage universel a été convaincu d'erreur, et il s'est vengé par des supplices!

Digitized by Google

CHAPITRE V.

DE LA RAISON DIVINE.

> Hors de Dieu tout est contingent; hors de lui rien n'existe que par sa volonté; lui seul est nécessairement : lui seul donc possède en lui-même la certitude.
> (De La Mennais, Essai sur l'Indifférence, t. II, p. 378.)

Chercher le principe de vérité, c'est chercher une raison infaillible : cessons donc d'interroger la raison humaine; l'infaillibilité n'est pas de notre nature. Mais il est de notre nature de chercher la vérité, et c'est ici que notre faiblesse même devient la source de notre grandeur. Après avoir épuisé toutes les ressources de son intelligence, l'homme sort de son néant, par la seule pensée d'une raison infaillible; sa puissance n'est pas de la comprendre, mais de la voir. En nous donnant la passion de la vérité, Dieu nous traçait une route lumineuse jusqu'à lui.

Digitized by Google

Et l'ouvrage s'est présenté à l'ouvrier pour le connaître!

Oh! c'est une belle destinée que celle de l'homme! Vous me parlez toujours de sa misère; moi, je vous parlerai de sa gloire! Elle est grande la créature à qui il est donné d'imaginer des questions dont un Dieu seul a la réponse!

Voilà le lien invisible qui unit la terre au ciel. D'une part, le besoin inné de vérité; de l'autre, l'impuissance complète de le satisfaire sans remonter jusqu'à Dieu.

Ce que nous demandons inutilement à la raison humaine, la raison divine le décidera.

Mais comment connaître la raison divine? qu'est-ce qui la représente ici-bas? où a-t-elle laissé son empreinte? N'y a-t-il qu'une raison divine? Quel est le vrai Dieu? est-ce le Dieu vengeur, le Dieu jaloux, ou le Dieu d'amour et de miséricorde? Dieu est-il bon ou méchant? questions impies, et qu'il faut cependant résoudre, puisque nos superstitions nous ont tout fait méconnaître, puisque l'homme a flétri jusqu'aux attributs de la Divinité!

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

UNITÉ DE DIEU.

> La première chose qu'il faut apprendre, c'est qu'il y a un Dieu, et qu'il gouverne tout par sa providence; ensuite il faut examiner quelle est sa nature : sa nature étant bien connue, il faut nécessairement que ceux qui veulent lui plaire et lui obéir fassent tous leurs efforts pour lui ressembler; qu'ils soient libres, fidèles, bienfaisants, miséricordieux, magnanimes.
>
> (Manuel d'Epictète, liv. II.)

Nous avons fait les dieux à l'image de la nature; terribles ou bienfaisants suivant les spectacles qui frappaient nos yeux. Aux riantes prairies, aux moissons dorées, à l'abondance des fruits, à la grâce et aux parfums des fleurs, les autels de la reconnaissance; aux bruyères arides, aux sombres forêts, aux désordres des tempêtes, aux feux des volcans, les autels et les sacrifices de la peur. Là est l'origine des deux puissances qui se partagent le monde : les bons et les mauvais esprits, le génie

Digitized by Google

du mal et le génie du bien, les dieux et les démons.

Ainsi, dans les temps de barbarie, l'isolement des peuples, l'ignorance des harmonies de l'univers, l'étonnement de ses phénomènes, multipliaient les dieux; dans chaque temple une Divinité, et dans chaque Divinité l'apothéose d'une puissance de la nature ou d'un attribut du Créateur. Pour ramener toutes ces puissances, tous ces attributs à un seul Dieu, il fallait le concevoir, et comment le concevoir sans une révélation divine, ou sans la contemplation inespérée de l'ensemble des harmonies du globe! Double prodige que la Providence ne pouvait refuser au genre humain. Moïse reçoit cette vérité du ciel, et Socrate de son génie.

Spectacle divin! au milieu de toutes les nations ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'esclavage, un homme inspiré de Dieu fait jaillir une vérité qui doit régénérer le monde.

Et cette vérité, que Moïse ne peut faire comprendre à son peuple, il la donne à l'univers : lorsque toutes les religions la repoussent, il annonce que la postérité de ceux qui croiront au Dieu unique possédera le globe; et, pour l'accomplissement de cette parole, son âme plonge à travers les siècles dans un avenir de quatre mille ans.

Le génie même s'anéantit devant une si haute destinée : il n'y avait alors sur la terre qu'un seul

Digitized by

homme, qui, en présence des soleils semés dans l'espace, comme le sable dans la mer, pût porter le poids de cette pensée immense : un seul Dieu!

Et cet homme fut aussi le seul entre tous les législateurs de l'antiquité qui osa proclamer cette vérité, et y attacher la civilisation d'un peuple [1].

Deux mille ans s'écoulent, et Socrate retrouve en face des idoles la Divinité inconnue à la Grèce civilisée; il la retrouve parce que seule elle lui explique l'univers. Là où il n'y a qu'une pensée, il n'y a qu'un Dieu. Cette nature si mesquine, si étroite, si immorale sous les lois de Vénus et de Jupiter, de Mercure et de Junon, à mesure que Socrate la contemple, elle se géométrise et s'agrandit : bientôt elle lui échappe par son immensité; il ne rencontre plus les dieux dans l'espace, mais partout il rencontre des lois. L'harmonie et l'infini lui ont révélé l'unité.

[1] Il est difficile de trouver le créateur et le père de tout ce qui est, et quand on l'a trouvé, on ne peut pas en parler en présence de tous les hommes. (PLATON, *Timée*.)

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

INFLUENCE D'UNE SEULE VÉRITÉ SUR LE MONDE.

> Des philosophes discouraient de plusieurs beaux et bons propos, et après avoir achevé lui demandèrent : Eh bien! seigneur Panthoïdas, que vous semble-t-il de ces vérités-là? — Que m'en saurait-il sembler, dit-il, autre chose, sinon qu'elles sont belles et bonnes, mais au demourant inutiles pour ce que vous n'en faites rien.
>
> (PLUTARQUE, Ditz Notables des Lacédémoniens, p. 570.)

Un seul Dieu! L'influence de ce principe porte si loin que l'imagination même s'en étonne. C'est la ligne tirée entre les peuples anciens et les peuples modernes : nous en voyons sortir une nouvelle science, une nouvelle morale, un nouveau monde civilisé.

Que les divinités du paganisme se partagent le ciel, la terre et les eaux; la lutte ne tarde pas à s'établir : ouvrez Homère, et voyez combattre les

Digitized by Google

Dieux. Cette mythologie gracieuse qui confie les fontaines aux Naïades, les moissons à Cérès, à Pan les troupeaux, à Jupiter la foudre, n'enfante que trouble et confusion. Partout où les dieux se divisent, les peuples s'arment pour leurs querelles. Comment l'homme saisira-t-il des bienfaits où il ne voit que la haine, des harmonies où il ne voit que des contradictions, la prévoyance où il ne voit que des maux? L'idolâtrie fut, chez les anciens, le plus grand obstacle à la connaissance des lois de la nature. Socrate ne comprit leur sagesse qu'en s'élevant au Dieu inconnu, ou plutôt c'est par la découverte de leur sagesse qu'il fut conduit à l'unité. L'unité est l'essence de l'ordre, et l'ordre est partout, puisque partout le monde se conserve et se renouvelle. Ceci est la pensée de Socrate, et ce qui fut alors le plus sublime effort d'un sublime génie est aujourd'hui le point de départ des intelligences les plus médiocres.

Ainsi l'unité des lois de la nature nous conduit à l'unité de Dieu, et l'unité de Dieu consacre l'unité du genre humain. Jetez les yeux sur le globe des anciens, vous le voyez partagé en peuplades ennemies qui ont chacune leurs dieux à venger ou à défendre : la religion les divise au lieu de les réunir. Jetez les yeux sur le monde moderne, il reste partagé en républiques et en royaumes; et cependant la religion n'y voit qu'un peuple, parce qu'il n'y a qu'un Dieu. Voilà un sublime spectacle que

tous les hommes ne comprennent point encore, mais dont l'intelligence complète sera le triomphe de l'humanité.

Et ce triomphe, chaque siècle le prépare. Les peuples sauront un jour que la même révélation qui nous donne un père dans le ciel nous donne des frères dans tous les hommes. Dès-lors toutes les castes sont une impiété, et toutes les guerres un fratricide. C'est ainsi que, par la puissance d'une seule vérité, nous arrivons à l'union du genre humain.

Et qu'on ne m'accuse pas de donner ici des abstractions pour des faits. Nous jouissons des conséquences immédiates de cette vérité dans l'établissement de la liberté religieuse, et dans la double abolition du concubinage et de l'esclavage; trois principes inconnus des anciens, et dont la douce lumière rayonne de toutes parts sur notre civilisation nouvelle.

Il est vrai que les passions, les préjugés, l'esprit de corps et les haines nationales arrêtent les progrès de cette lumière; mais elle brille dans le cœur des peuples civilisés, mais elle est un besoin de leur intelligence, mais les principes qu'elle éclaire sont des bienfaits ou des vertus, et chacun peut se convaincre que la déviation de ces principes fait seule aujourd'hui toutes nos erreurs politiques et religieuses, c'est-à-dire tous nos maux.

Digitized by Google

Prenons pour exemple une nation qui se croit civilisée : l'Espagne. Je vois des superstitions abjectes, un clergé dépravé, une foule qui fait maigre, se confesse, communie, se venge avec le poignard, et reçoit de la toute-puissance des moines une absolution qui la délivre de ses remords. On dirait que ce peuple n'entretient des moines que pour se permettre la haine et l'assassinat. Là, comme dans l'ancienne Égypte, Dieu disparaît sous la multitude de ses attributs. Dieu, pour un Espagnol, c'est trente mille idoles répandues sur la surface du royaume très-catholique. Avec des superstitions aussi insensées que celles des païens, l'Espagne a la liberté civile de moins et des moines de plus.

Mais plus près de nous, au sein même de la France, à cent lieues de la capitale de l'Europe, du centre de la civilisation du globe, voici des hordes sauvages dont aucune lumière n'a encore éclairé les âmes. Là régnait autrefois le dieu Teutatés; on y a porté la lettre de l'Évangile, mais l'esprit de l'Évangile y est inconnu. J'y vois partout un peuple sans pensées et sans morale, l'adoration des images au lieu de la croyance en Dieu, le fanatisme et la misère, prosternés devant de grossières peintures, représentant des débris de cadavres, le foie, le cœur, les bras, les pieds, les entrailles fumantes de quelques divinités. Il semble que les anciens druides aient encore l'empire, et

Digitized by Google

que, ne pouvant plus mutiler les hommes pour les offrir à leur dieu, ils mutilent leur dieu pour le présenter par fragments à l'adoration des hommes. Voilà les dignes objets du culte chez un peuple qui a des églises, des prêtres, des évêques et l'Évangile. On ne veut pas qu'il élève son âme jusqu'à la pensée d'un seul Dieu, car cette pensée brise les chaînes et tire les hommes de l'abrutissement.

Représentation du moyen-âge au dix-neuvième siècle! Qui veut se retrouver en 1200, peut visiter les hameaux de la Basse-Bretagne. L'Orient, avec ses esclaves et ses harems, n'offre rien de plus dégradant pour l'humanité. Et toutefois, en Bretagne comme dans l'Orient, l'unité de Dieu, cette vérité qui coûta la vie à Socrate, ne porte plus la mort avec elle. Les peuples l'ont reçue, mais ils n'y ont point encore réfléchi. Il n'y a qu'un Dieu, dit le sectateur du prophète, sans comprendre la grandeur de cette parole; il n'y a qu'un Dieu, dit le pauvre habitant de Poullaouen, prosterné devant les images, objets de son idolâtrie; il n'y a qu'un Dieu, dit l'Espagnol en implorant saint Dominique, saint Antoine et saint Jacques de Compostelle; et dans ce seul mot est renfermée la civilisation à venir de l'Orient, de l'Espagne et de la vieille Armorique. Vainement les préjugés et les superstitions font effort pour nous éloigner du but; le chemin qui nous y ramène est ouvert : un père

Digitized by Google

dans le ciel, une famille sur la terre. Lorsque cette vérité sublime sera dans l'intelligence des peuples, comme elle est aujourd'hui dans leur bouche, la régénération sera consommée.

En effet, toutes les barbaries qui nous humilient encore, nous peuples civilisés, sont nées en face des idoles, et ce qui est né en face des idoles doit disparaître devant Dieu.

C'est en face des idoles que les puissants ont consacré leur domination sur les faibles, et divisé les hommes en deux espèces : les nobles et les ignobles.

C'est en face des idoles que des ambitieux se vouèrent au fouet, au jeûne et au célibat pour s'attirer les richesses et le pouvoir.

C'est en face des idoles que des hordes barbares se prosternèrent pour la première fois, après une bataille, en rendant grâce au ciel du sang qu'elles venaient de répandre.

Mais qu'aujourd'hui un noble, un pontife, un guerrier, se présentent devant l'autel du Dieu unique, du Créateur de l'univers, le noble lui dira-t-il : Je suis d'une autre race que cette multitude sortie de vos mains; séparez-moi dans le ciel de ceux que j'ai méprisés sur la terre. Le pontife : J'ai repoussé la compagne que votre sagesse m'avait donnée; bénissez-moi pour avoir violé votre loi et condamné les vierges à la solitude et à la prostitution.

Digitized by Google

César ordonnera-t-il quinze jours d'actions de grâces dans le temple du Dieu créateur, comme dans le temple des idoles, pour avoir exterminé les Gaulois et vendu à l'encan tous les habitants de Namur, qui, suivant le compte présenté au sénat, montaient à cinquante-trois mille?.....

On l'ose encore, dites-vous ! Oui, mais vous vous étonnez qu'on l'ose, et vous ne remarquez pas qu'on l'ose sans gloire. Que dis-je ! déjà on ne peut plus l'oser sans honte. Voyez la Pologne, et demandez au monde si un seul cri d'admiration a répondu aux cris féroces des vainqueurs ! Les barbares ! ils n'ont entendu que les gémissements de l'Europe. Et pendant que trois rois se partageaient, comme des brigands, les membres sanglants du cadavre, tous les peuples qui croient en Dieu s'épouvantaient de leur impiété !

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

DE QUELQUES ATTRIBUTS DE LA DIVINITÉ.

Les vraies causes finales de la nature, ce sont les rapports avec notre âme et avec notre sort immortel. Les objets physiques eux-mêmes ont une destination, qui ne se borne point à la courte existence de l'homme ici-bas. Ils sont là pour concourir au développement de nos pensées et à l'œuvre de notre vie morale.

(Mme de STAEL, de l'Allemagne, t. III, p. 381.)

Il ne s'agit pas de vouloir connaître ce que Dieu cache, il suffit d'être attentif à ce qu'il montre.

(FÉNÉLON, Lettres, t. I, p. 106.)

Mais ce Dieu créateur, qui se manifeste dans l'unité de ses œuvres, quel nom lui donner? Est-il le Dieu des miséricordes ou le Dieu des vengeances? A-t-il conçu dans son sein le vice et le crime? Dira-t-on que tous les maux de l'humanité, tous les bouleversements de la nature, les maladies, les poisons, la peste, la guerre, ces horribles

Digitized by Google

harmonies de la douleur, dont le dernier acte est la mort, sont les présents d'une Divinité bienfaisante ? Comment reconnaître la bonté dans ce chaos de misères et d'agonies ? Si je remonte aux premiers jours du monde, les prêtres me parlent du dieu des armées, du dieu terrible, du dieu vengeur. Si j'interroge les nations, elles regardent les taches sanglantes de leurs autels en poussant des cris de terreur ! Si j'en appelle aux sages, je vois un sourire amer sur leurs lèvres. Les plus beaux génies succombent sous le poids de tant de mystères ; les autres lèvent un front impie, et veulent cacher leur néant dans les néants de l'incrédulité.

A ces objections, à ces raisonnements, je vois deux causes : notre grandeur et notre petitesse. Notre grandeur : nous jugeons les lois de la nature d'après le sentiment exquis du beau qui est en nous ; nous apprécions ce monde sur une révélation secrète de l'autre ; nous lui appliquons ce type de perfection idéale placé dans notre âme, non pour mesurer les choses de la terre, mais pour nous appeler vers une création plus parfaite. Notre faute n'est pas d'étudier les lois de cet univers, mais de vouloir le régler d'après un sentiment sublime qui n'est pas fait pour lui.

Ainsi, je me hâte de le remarquer, nos doutes et nos objections ne servent qu'à nous élever. Ils prouvent que nous portons en nous le type d'un état plus parfait. Ce n'est pas un souvenir, c'est une

Digitized by Google

prévision, c'est une promesse. L'espérance et le beau idéal sont la clef d'un monde où nous devons entrer puisque nous l'avons entrevu.

Mais si le sentiment du beau idéal est une lumière, nos objections et nos raisonnements ne sont que ténèbres. On s'étonne d'abord de leur force, puis vient l'expérience, et l'on s'étonne de leur faiblesse. Combien de fois il nous arrive de blâmer un fait isolé, faute de nous élever jusqu'à l'ensemble. Une vérité reste cachée ; nous la nions : la nature se dérobe à notre intelligence ; nous l'accusons. Qu'y a-t-il dans tout ceci ? un monde livré au génie du mal? non. Il y a un homme qui blasphème, parce qu'il ne s'explique pas l'œuvre d'un Dieu. Grande misère que des objections qui peuvent se réduire à cinq mots : un homme n'a pas compris.

Pour justifier la nature des accusations qu'on lui adresse aujourd'hui, il suffit de montrer ce que sont devenues les accusations qu'on lui adressait hier. Où l'on avait signalé des désordres, nous recueillons des bienfaits ; où les yeux de nos pères ne voyaient que le chaos, nous apercevons la sagesse et la prévoyance. Pense-t-on que les sciences n'ont plus rien à répondre ? ce serait penser qu'elles n'ont plus rien à découvrir. Les sciences n'ont pas tout dit ; mais ce qu'elles ont dit a été décisif. Chose remarquable, quoique non remarquée : toutes leurs découvertes ramènent à l'ordre, et constatent des lois ; toutes sont l'expression de la puissance et

Digitized by Google

la révélation de la bonté. Le génie du mal n'a rien à gagner au progrès des sciences. Chaque observation rétrécit son empire ; chaque rayon de lumière dégrade ses ténèbres ; c'est un usurpateur qui doit tomber du trône au grand jour de la vérité.

Voici un beau livre à faire, livre de philosophe, non de compilateur. Imaginez Fénélon ou Bernardin de Saint-Pierre recueillant toutes les accusations des sophistes contre la nature, et leur opposant de siècle en siècle les découvertes de la science. Ce serait comme une nouvelle création. Entre le globe de Pline et le globe de Newton il y a des abîmes. Quelle histoire morale de l'univers, et quel glorieux spectacle que celui du genre humain se débarrassant peu à peu de ses erreurs, et arrivant à la connaissance de Dieu par le travail de sa propre intelligence !

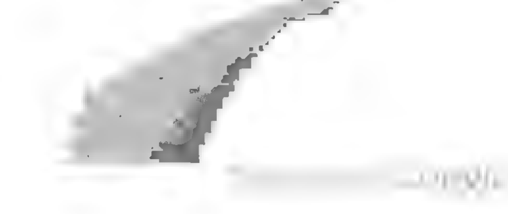
Je voudrais voir, d'une part, le chaos, les ténèbres, la confusion des éléments et des plantes, des plaines et des montagnes ; l'air, le feu et l'eau se disputant le globe, et ne laissant à l'homme que sa misère et sa nudité : c'est ainsi que Pline et Lucrèce nous représentent le monde. D'autre part, les déserts, les mers et les montagnes ordonnés au cours des vents, à la fécondité des climats, aux harmonies du ciel et de la terre. Dans les sables brûlants de l'Afrique, les vents qui doivent réchauffer nos hivers, sur les glaces des pôles les

Digitized by Google

tempêtes qui doivent rafraîchir nos étés. Partout les éléments appelés à l'ordre, les saisons à la variété, les campagnes à l'abondance. Aux désordres de la végétation succéderait une géographie botanique qui unirait tous les peuples du monde : à chaque contrée, ses guirlandes de fleurs et ses corbeilles de fruits; à chaque plante, une patrie. On verrait avec ravissement les végétaux distribués par zones, comme sur le penchant d'une montagne, et à travers cette multitude infinie de formes et de couleurs, toujours variées suivant les climats, le peuple des graminées, traversant seul toute la terre, de la ligne aux pôles, et formant autour du globe une couronne d'épis pour la nourriture du genre humain.

De ces grandes harmonies, l'auteur descendrait aux plus petits détails de la création. Là, près de nous, se trouve souvent l'origine des phénomènes les plus éloignés : dans un morceau d'ambre, le secret de la foudre; dans une goutte d'eau, l'explication de l'arc-en-ciel. Une simple mousse, un grain de sable, ont reçu la pensée de Dieu, et peuvent en raconter les merveilles. Vois-tu ce caillou informe qui roule sous tes pieds? c'est l'image de la science : tu le méprises, et n'aperçois que ses grossières molécules; un autre l'observe, l'étudie, et en fait jaillir la lumière.

Des tableaux ravissants, des découvertes imprévues, féconderaient chaque page de cette histoire,



où la vérité viendrait peu à peu prendre la place de l'opinion. Je voudrais qu'on y développât tous les prodiges de la science moderne, en opposition avec les erreurs morales et physiques des anciens. Et, par exemple, qui ne connaît les accusations intentées contre la Providence sur la couleur des nègres ! N'a-t-on pas trouvé cent fois que le noir absorbe tous les rayons de la lumière et qu'il en reçoit toute la chaleur. En noircissant la peau de toute une race d'hommes, et en la jetant sous le soleil brûlant de l'Afrique, la nature n'a donc fait que l'attacher au supplice ; combinaison effroyable qui manque à l'enfer du Dante !

Ouvrez la Bible, et voyez les descendants du second fils de Noé maudits pour le crime de leur père. Leur peau noire est la marque de leur condamnation, le titre éternel de leur servitude. Maudit soit Chanaan ! il sera l'esclave des esclaves de ses frères [1]. Et voilà les théologiens citant, argumentant, maudissant ; et voilà les chaînes, la traite, l'esclavage, l'abjection de toute une race justifiée par le péché de Cham.

Pour tuer un préjugé, pour renverser une malédiction, que fallait-il ? observer la nature... Si, pendant les rigueurs de l'hiver, je visite les champs où le blé commençait à poindre, tout a disparu sous des tapis de neige ; j'interroge le laboureur,

[1] *Genèse*, c. IX.

je me plains de voir une plante si frêle livrée aux influences mortelles de la glace et des frimas. Il me répond en souriant que Dieu y a pourvu, et que la moisson est en sûreté. Il sait par expérience que ce manteau blanc jeté sur la terre, aux premières atteintes du froid, est comme une chaude fourrure, comme un vêtement d'hiver, à l'abri duquel la Providence prépare les trésors de toutes les saisons.

Vient le printemps. Les bois, les vergers, les buissons, se couvrent de fleurs, et toutes ces fleurs ont l'éclat de la neige; la nature leur a confié les fruits des saisons suivantes. La cerise, la fraise, la poire, la pomme, sortent d'une fleur d'albâtre, et jusqu'à la nourriture des petits oiseaux, se dérobe au froid sous le voile léger des buissons d'aubépine.

Si les gelées du printemps enlèvent quelquefois les fruits de l'amandier et du pêcher, c'est que leurs fleurs sont roses : cette exception me frappe d'autant plus que ces deux arbres appartiennent au soleil de l'Orient.

A mesure que les frimas s'éloignent, les fleurs se rembrunissent, et, dans les chaleurs de l'été, je les vois toutes revêtues de robes éclatantes.

Ainsi partout le blanc est opposé aux frimas; le brun, le rouge, le noir, à la chaleur. Cette loi générale se perpétue dans la couleur de la race humaine, noire sous les rayons du soleil, et blanche

Digitized by Google

dans les régions tempérées. Point de condamnation sur vous, pauvres Africains; si les docteurs vous maudissent, la nature vous bénit; si d'horribles préjugés vous jettent dans une terrible exception, la nature, comme une tendre mère, vous enveloppe dans la généralité de ses lois.

L'étude de ces phénomènes, le rapprochement de ces prévoyances, qui se répètent dans les végétaux et dans les hommes, suffisaient pour nous conduire à la vérité. On y est arrivé par une autre route, et c'est en cherchant les causes de la rosée que les savants ont découvert le pourquoi de la couleur des nègres. Nous ne développerons point ici la théorie du calorique rayonnant; mais il est bon de remarquer que les expériences des physiciens viennent toujours justifier les observations des vrais philosophes : l'un explique les propriétés des couleurs, l'autre admire leur emploi dans le grand tableau de l'univers, et leur double science constate au moins cette double expérience que, pour rafraîchir les habitants des climats les plus chauds, comme pour réchauffer les moissons des climats les plus froids, il suffit à la nature d'un coup de pinceau.

Une exception charmante vient encore confirmer la règle. Au pied de ces buissons et de ces vergers, tout resplendissants de leurs bouquets d'albâtre, la violette fait briller dans la neige les couleurs sombres de l'été. Voilà un contraste qui

Digitized by Google

semble violer la loi de la nature ou accuser sa prévoyance. Ne nous hâtons pas de la condamner. Nos systèmes se réduisent à des classifications monotones, parce qu'ils ne souffrent aucune exception, la nature au contraire s'embellit des exceptions qui viennent si souvent détruire nos systèmes.

Remarquez que la violette se cache sous son feuillage : on en a fait l'emblème de la pudeur ; ce n'est cependant que la crainte du froid qui la tient ainsi voilée.

La physique nous apprend que tous les corps rayonnent leur chaleur vers le ciel. Si le ciel est serein, il reçoit la chaleur sans la renvoyer, et les corps se refroidissent. Telle est la cause de la gelée dans les nuits si claires du printemps; mais qu'un nuage couvre l'atmosphère, aussitôt la température change; ce nuage rayonne vers la terre, comme la terre rayonne vers lui, c'est-à-dire qu'il lui rend autant de calorique qu'elle lui en donne. Voilà pourquoi la chaleur est si étouffante, l'air si lourd dans les temps couverts de l'été. Le rayonnement se fait du ciel à la terre, et de la terre au ciel. Plus le temps est chargé d'humidité, plus il est chaud.

Ce qui se fait en grand dans l'atmosphère, se fait en petit dans la violette. Elle rayonne vers le feuillage qui la couvre, et le feuillage qui la couvre rayonne vers elle. Dans cet échange perpétuel, sa chaleur se maintient. C'est un second vêtement que

la nature jette sur le premier; mais ce vêtement la réchauffe sans la toucher. Il laisse un libre passage à l'air, qui l'agite et nous apporte ses parfums. Ainsi la violette est préservée du froid ; et ses habits d'été ne sont qu'un charme de plus que la nature accorde au printemps.

Règle générale, la nature n'a rien fait pour rendre l'homme malheureux, et quand il gémit, c'est qu'il manque au contraire des biens qu'elle prodigue à son bonheur. Le prisonnier se plaint de la perte de la liberté qu'il tenait de la nature : celui qui a faim, de la privation des fruits qu'elle fait naître pour tous : le malade lui demande la santé, et l'orphelin lui demande sa mère. Dans tous ces maux, je cherche le génie du mal ; je ne vois que les conditions de notre vie mortelle, ou l'absence des biens que nous devions à la nature.

Il est bon de le remarquer, tous les maux qui ne tiennent pas à notre constitution physique viennent de notre ignorance. Pour les guérir, il fallait guérir nos erreurs, nous avons trouvé plus commode d'en accuser je ne sais quel génie du mal auquel nous livrons l'univers. La nature nous ouvrait son livre, où Dieu lui-même a empreint sa pensée ; et c'est dans les livres des hommes, œuvres d'ambition et de corruption, que nous allons chercher la vérité. Voilà comment elle s'est perdue sur la terre ; voilà comment le Dieu de l'univers, l'infiniment bon, l'infiniment juste, l'infiniment

Digitized by Google

miséricordieux, est devenu le Dieu du petit nombre, le terrible, le jaloux, le vengeur, l'exterminateur. Heureusement, l'ouvrage a gardé le nom de l'ouvrier, et, malgré tous les efforts du fanatisme, ce nom, dont chaque peuple a retenu quelques syllabes, se retrouve tout entier dans les bienfaits de la nature et dans la prière du genre humain : Notre Père !

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

ÉTUDE DE DIEU DANS L'AME HUMAINE.

> Nous ne sentons pas ici-bas la violence de l'amour naturel que notre âme a pour son Dieu, parce que les faux biens qui nous environnent, et que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent ou la partagent: mais l'âme, une fois séparée du corps, oh! tous ces fantômes qui l'abusaient s'évanouiront, tous ces attachements étrangers périront, elle ne pourra plus aimer que Dieu. (MASSILLON.)

Et cependant, sur le globe entier, les hommes s'égorgent au nom de Dieu; sur le globe entier, les prêtres maudissent, persécutent, damnent au nom de Dieu. Toutes les religions ont leur enfer; tous les cultes ont leurs bourreaux!

Ce concert universel d'opinions terribles serait-il l'expression de la conscience du genre humain?

Pour résoudre une question si grave, les savants remontent à la source de nos croyances religieuses,

Digitized by Google

et, saisissant les peuples dans leurs berceaux, ils essaient de constater l'origine et les progrès de la pensée humaine; mais de pareilles recherches, faites dans la nuit des temps, ne produisent que des systèmes; les erreurs de la science, après les erreurs de l'ignorance. C'est donc une autre marche qu'il faut suivre. Substituant l'étude d'un homme à l'étude des peuples, je veux m'interroger moi-même, et connaître l'origine de tout ce que je sais et de tout ce que je crois. Comment les idées de démons, de damnations et d'enfer sont arrivées à mon âme! comment le nom de Dieu, qui doit n'éveiller que l'amour, m'a soudain rempli de haine et d'épouvante! comment j'ai pu imaginer une éternité de supplices pour quelques années de misère et de douleurs! Et à mesure que j'avance dans cette étude, ma conscience s'éclaire et ma raison s'élève. Je vois que les prêtres ont fait l'éducation du genre humain comme mon précepteur a fait la mienne; car rien ne ressemble plus à l'enfance d'un homme que l'enfance d'un peuple: c'est par la crainte et le merveilleux qu'on les conduit à l'obéissance.

Ce premier examen m'apprend que je dois séparer l'idée de Dieu qui me vient de Dieu, de l'idée de Dieu qui me vient des hommes, c'est-à-dire de tout ce que les passions y ajoutent.

Distinction facile, car si les pensées des hommes sont fugitives comme leur vie, la pensée de Dieu est immuable comme son éternité.

Digitized by Google

Examinant donc la nature de nos pensées, je me disais que si j'étais né du temps des druides j'aurais cru être agréable à Dieu en lui sacrifiant des hommes; si du temps de saint Dominique, en brûlant des Albigeois; et si du temps de Charles IX, en égorgeant les huguenots. En Espagne, j'aurais béni l'inquisition; aux Indes, j'aurais donné mon sang aux idoles et ma fortune aux brames. Bien plus encore, sans sortir de mon pays et de mon siècle, si j'étais né de parents fanatiques et superstitieux, leurs maximes me paraîtraient justes et raisonnables. Il est peu de villes, que dis-je! il est peu de familles, où je n'eusse puisé des idées nuisibles aux hommes et injurieuses à la Divinité. A combien d'erreurs j'avais donc échappé par ce seul hasard qui me fit naître en France à une époque de régénération et de lumière, loin des passions théologiques et politiques, et sous le double abri de la tendresse et de la religion maternelle.

Toutefois je n'avais pas tout reçu de cette influence vertueuse : ma patrie, mon siècle et mes précepteurs avaient aussi forgé mon âme. Il fallait donc examiner leur ouvrage; c'était le chaos à débrouiller. Que de préjugés! quelles contradictions! Dans mes études, mes professeurs m'apprenaient à me distinguer, à être le premier; la religion, à m'humilier, à être le dernier. Mes livres me disaient de n'estimer que la vertu, et les exemples du monde, de ne rendre hommage qu'au vice. On appelait cela

Digitized by Google

des convenances, et par convenance j'étais obligé de parler comme un hypocrite et d'agir comme un scélérat.

De toutes ces opinions fugitives, je tirai ce premier fruit, que ce n'était pas dans la société autour de moi, mais en moi, mais dans la nature, que je devais chercher la vérité. Ne sois ni Russe, ni Anglais, ni Français, ni prêtre, ni noble, ni roturier; sois homme, me dis-je. Mais sais-tu ce que c'est qu'être homme? Ce n'est pas être ce que les autres hommes te font dans l'intérêt de leurs préjugés, c'est-à-dire incrédule, superstitieux, fanatique, libertin, cruel, vivant de massacres, de ruses, d'hypocrisie; c'est être ce que Dieu t'a fait. Or, pour connaître ce que Dieu t'a fait, pour connaître l'homme enfin, étudie ton âme dans toi-même, et la nature avec ton âme. Que les bienfaits qui t'environnent soient ta plus douce lumière; tu les verras s'agrandir et s'embellir à mesure que tu y porteras la pensée de Dieu. L'intelligence divine ne connaît ni la haine ni la vengeance. Ce qu'elle demande, c'est l'amour, et elle le récompense par le bonheur.

L'amour de Dieu est comme l'or pur; l'amour des hommes, comme l'argent fin. Chaque nation imprime une image sur ces deux métaux, et en fait une monnaie qui a cours chez elle. Il y en a qui représentent des furies, des dragons, des foudres, des tyrans; d'autres, des figures aimables, les dons de la nature et du ciel. On les jette dans le com-

Digitized by Google

merce, où elles s'altèrent plus ou moins par l'usage et par le frottement, et d'un peuple à l'autre elles perdent une partie de leur valeur. Vois donc à recueillir l'or et l'argent dans leur pureté primitive. Ne t'attache qu'à leur essence : si tu veux commencer avec le genre humain, ne regarde pas à la marque, mais au poids.

C'est ainsi qu'en séparant l'idée de Dieu des cultes qui l'avilissent, je la retrouve pure chez tous les peuples, comme en la séparant de mes préjugés je la retrouve pure dans mon âme. Ces deux expériences se servent d'épreuves : c'est le même sentiment qui s'exprime par la voix d'un seul et par la voix de tous ; c'est la conscience de mon âme qui répond à la conscience du genre humain. Et je puis conclure de ce double témoignage que l'existence de Dieu n'est point une opinion, mais un sentiment naturel à tous les hommes ; que ce sentiment doit survivre à tout, parce qu'il est l'œuvre de Dieu même, tandis que les images que les peuples y attachent doivent périr, parce qu'elles sont l'œuvre de nos cupidités et de nos passions.

Ainsi chaque peuple a ses croyances, qui s'effacent graduellement; chaque siècle a sa pensée dominante, qui s'évanouit devant une pensée nouvelle. A l'époque où je vis, du point de la montagne où les nations sont parvenues, si je regarde en arrière je vois sur les trois quarts et demi du globe les dieux sanglants brisés sur leurs autels. Le mont

Digitized by Google

Olympe est désert; l'Égypte n'est qu'un tombeau; les druides ont disparu avec les forêts sacrées de la Gaule, et Jupiter, agitant sa noire égide qui l'environne de tempêtes, n'habite plus les sommets du Capitole [1]. Il y eut un moment où, sur la face entière du globe, tout se trouva renouvelé, les peuples, les temples et les dieux! C'est alors que les nations héroïques et les nations barbares se rencontrèrent au pied d'une croix, les unes à leur dernier soupir, les autres à la première heure de leur vie humaine et sociale; et tous prêtaient une oreille attentive à la voix d'une victime qui priait pour ses bourreaux!

Aujourd'hui les nations de l'Occident sont comme un seul peuple, sous un seul Dieu. Et ce Dieu est le Dieu qui aime, qui pardonne et qui civilise. Il s'offrira à l'Orient comme il s'est offert à l'Occident; il y désarmera les barbares, il les fera rentrer dans la grande famille humaine, car ils ne peuvent y rentrer que par la loi de l'Évangile, condition nécessaire de toute civilisation. Ceux qui parlent de détruire la religion dans l'Occident qu'elle éclaire, sont comme les bourreaux du Christ; ils ne savent ce qu'ils font. Si la religion quitte l'Occident, l'Occident mourra; si la religion passe dans l'Orient, l'Orient vivra : nous prendrons sa place et lui la

(1) *Æneid.*, Lib. VIII, v. 347, etc.

Digitized by Google

nôtre; nous retomberons dans les ténèbres; il se lèvera dans la lumière. L'amour de Dieu et des hommes est désormais le grand contrat social de l'humanité !

Digitized by Google

CHAPITRE X.

ÉTUDE DE DIEU DANS LA NATURE.

> Un jour on l'entendit s'écrier tout à coup. Il est un Dieu! puis il développa avec vivacité les preuves que présente le spectacle de la nature!
>
> (HASSE, Derniers Entretiens de Kant, p. 26.)
>
> Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjointes pour notre besoing, nous fussent aussi voluptueuses, et nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par l'appétit.
>
> (MONTAIGNE, Essais, liv. III, ch. 13, p. 295.)

La vie est le premier bienfait de Dieu. C'est comme créateur, c'est comme père qu'il s'offre d'abord à notre pensée.

Et toutefois on nous dit : Tu es criminel en naissant.

L'homme se regarde alors, et il ne se sent pas coupable d'une vie qu'il ne s'est pas donnée.

Et on ajoute : Dieu est terrible; il veut des lar-

Digitized by Google

mes, des supplices, du sang, pour ce crime que tu n'as point commis.

Et l'homme épouvanté cherche en lui et autour de lui la colère du Seigneur. Soudain se dévoilent à ses yeux les harmonies divines, les prévoyances paternelles, les magnificences de celui qui prodigue la vie et qui place l'éternité au bout de la carrière. Partout les soins d'un père qui veut conserver, qui veut embellir son ouvrage. La terre verte sous nos pieds, le ciel bleu sur nos têtes; Une mère qui nous porte dans ses bras et qui nous endort sur son sein; au petit enfant, l'innocence; à l'homme, la force, la science et l'amour. Faible créature, tu peux naître, tout est préparé pour te recevoir; intelligence sublime, tu peux penser, les soleils te dévoileront leurs mouvements. Elle est grande, elle est privilégiée cette créature qui voit en naissant un globe à parcourir, la nature à connaître, un Dieu à aimer.

Et voyez seulement ce qui se passe dans les champs de l'infini, où les astres se multiplient comme les sables de la mer. Ces astres, ces soleils, je les pèse sans les toucher, je les mesure sans les atteindre. Je règle leurs mouvements avec des lignes et des chiffres. La géométrie est la raison de Dieu. Il est donné à l'homme de la découvrir dans la matière, et de remonter ainsi à sa source intellectuelle.

Mais mon intelligence est plus vaste; l'infini qu'elle contemple lui donne une idée de l'infini qui lui

Digitized by Google

échappe. Seul entre toutes les créatures, l'homme a pu dire : Peut-être ! et ce mot, dans sa bouche, a exprimé une puissance sans mesure et sans fin. Peut-être chacun de ces soleils a-t-il un mouvement propre, comme chacune de ces planètes a un cours différent ! Peut-être la lumière de ces astres produit-elle des couleurs qui nous sont inconnues ! peut-être ces nébuleuses laissent-elles échapper des atomes qui répandent la joie et le ravissement, comme notre lumière apporte le printemps et la vie ! peut-être enfin ces innombrables systèmes qui renferment des milliards de mondes ne sont-ils que les avenues du séjour de l'Être incompréhensible, qui les voit comme de la poussière à ses pieds ! Mais ce spectacle divin n'est entrevu que des anges ; ils emploient l'éternité à l'étudier de sphère en sphère, de ravissement en ravissement. Et nous, faibles créatures, il nous est donné d'y pénétrer par la pensée ; nous, perdus sur ce globe perdu lui-même dans l'espace, nous imaginons ce que nous ne voyons pas, des merveilles que Dieu seul a pu concevoir !

Cette correspondance de l'homme à Dieu, ces mondes, ces soleils placés entre nous, faibles créatures, et le Créateur, comme des degrés lumineux qui conduisent au parvis du temple céleste, étonnent mon âme sans l'accabler. De l'admiration je passe à l'amour, et de l'amour à la prière. Témoignage de ma faiblesse et de ma grandeur ! toutes les créatures qui m'environnent suivent leur instinct

Digitized by Google

et accomplissent leur destinée; et moi seul je prie. Les animaux ne voient rien de ce que je vois, n'entendent rien de ce que j'entends, et parce que je suis seul à prier, je connais le but de mon être. Si l'homme n'avait une âme pour la prière, le monde serait comme s'il n'était pas : il n'y aurait rien entre le néant et Dieu !

Deux intelligences qui se répondent : une dans le ciel, une sur la terre. L'être tout-puissant a daigné se manifester à sa créature. Notre âme est un temple où il a empreint sa pensée : dans la nature, comme en nous, son être doit se révéler par l'intelligence, la puissance et la bonté. Pour qu'il y ait puissance, il faut qu'il y ait création; pour qu'il y ait intelligence, il faut qu'il y ait rapports, harmonies ; pour qu'il y ait bonté, il faut qu'il y ait prévoyance et bienfaits. De l'existence de toutes ces conditions, je puis conclure l'existence de Dieu : les attributs ne sont que parce qu'il est. Et lors même qu'une partie des lois de la nature me seraient inexplicables, lors même qu'une multitude de rapports et d'harmonies échapperaient à mon intelligence, il me suffira d'en avoir saisi quelques-uns pour établir ma certitude; car ma certitude ne doit pas naître de la connaissance approfondie de la nature, qui n'appartient à personne, mais seulement de l'intelligence de quelques-unes de ses lois. Que la prévoyance et la bonté apparaissent dans un seul point, je puis en conclure qu'elles

Digitized by Google

existent dans tous les autres. Comment seraient-elles là si elles n'étaient ailleurs? L'univers n'est qu'une œuvre, son ensemble n'est qu'un jet, ses lois ne sont qu'une loi, l'ordre n'est que dans l'unité. Or le génie du mal ne saurait produire aucun bien, et si le bien se montre dans quelques parties de l'œuvre, il est partout.

Dieu existe! c'est assez pour que le monde soit. Vérité sublime! lumière de la nature et de l'intelligence! Dieu existe! et ses attributs sont la puissance, puisqu'il crée; la prévoyance, puisqu'il conserve, et la bonté, puisque je vis. Dieu existe! et le flambeau qui le rend visible ne brille que dans l'âme de l'homme, qui va chercher au ciel la cause de ce qu'il voit sur la terre. Multiplier les soleils dans l'espace, les mondes autour des soleils, les existences dans les mondes; leur donner la lumière et la nuit, le plaisir et la douleur, la vie et la mort; faire jaillir les harmonies de ces contrastes, et l'amour de ces harmonies, voilà l'œuvre visible de Dieu! Et nous, témoins de sa puissance et preuves de sa bonté, nous qui jouissons de ses bienfaits terrestres, il nous est donné de méditer sur ce que nous ne voyons pas, de nous appuyer sur ce que nous ne touchons pas. Nous, faibles créatures, nous croyons à ce qui est invisible, nous implorons ce qui est inconnu. Il y a en nous quelque chose qui cherche l'infini sans le concevoir, qui aspire à l'éternité sans la comprendre, et qui s'élève à Dieu

Digitized by Google

par l'amour ! Là est la preuve de nos grandes destinées : l'amour, ce sentiment que rien ne peut satisfaire ici-bas, ne s'élève jusqu'à Dieu que parce qu'il est immortel !

Ainsi de toutes parts dans la nature Dieu arrive à l'homme, afin que l'homme arrive à Dieu. Si mes regards plongent dans le ciel, je le reconnais ; et je descends aux derniers degrés de la création, je le contemple. Il me semble entendre une voix sortir de chaque brin d'herbe : Tu cherches Dieu, me dit-elle, il est autour de toi et en toi. Interroge ton âme, et tu l'y trouveras ; interroge le plus petit des insectes, et il te révèlera une grande prévoyance. Je ne suis qu'un brin d'herbe au milieu d'une prairie, je ne dois durer que quelques jours, et cependant c'est pour moi que les vents balaient les mers, c'est pour moi qu'ils rapportent sur leurs ailes les rosées rafraîchissantes, et que le ruisseau coule éternellement du haut de la montagne. Pour moi, le zéphyr souffle et le soleil s'allume : j'ai ma part de lumière dans cette immense création ; je porte une fleur, et cette fleur renferme des semences, et ces semences sont des prairies à venir pour des troupeaux qui sont encore à naître. Des gouttes de lait se forment dans ma tige, des gouttes de miel se cachent dans ma fleur ; tu ne saurais les y découvrir, mais un quadrupède et une mouche te les offriront ; l'un dans ses mamelles, plus nombreuses que ses petits, comme si la nature avait

Digitized by Google

prévu tes besoins; l'autre dans une coupe de cire embaumée du parfum des fleurs?

Je ne suis qu'un brin d'herbe, et cependant, tu le vois, je jouis des grands phénomènes de l'univers. Quel concours harmonieux entre les vents, les nuages, la mer, le soleil, l'homme, une mouche, un quadrupède et une faible plante qui doit vivre un jour! Mon histoire est l'histoire de la nature entière. Qui connaîtrait mes secrets, connaîtraît le mot de la création; qui saurait comment j'existe, aurait entendu la voix de Dieu. Entre le néant et la vie, le non-être et l'être, il y a puissance, intelligence et volonté. Entre la vie et la vie, l'être et l'être, il y a rapport : Dieu partout!

Tel est, pour qui sait l'entendre, le langage de l'herbe de la prairie; ainsi parle le grain de sable, ainsi parlent les arbres, ainsi s'exprime toute la création.

Et si nous remontons des détails à l'ensemble, d'une plante au globe, du globe à l'univers, nous voyons avec surprise toutes ces prévoyances particulières se fondre dans les combinaisons d'une prévoyance générale, qui unit Dieu à l'homme par des bienfaits, et l'homme à Dieu par le cœur. C'est la chaîne céleste d'Homère; chacun de ses anneaux est un monde suspendu sur l'infini; elle parcourt tout l'intervalle qui sépare l'intelligence qui crée, de l'âme qui contemple.

Digitized by Google

Ainsi chaque étude me révèle une prévoyance, chaque prévoyance un bienfait dont le germe s'échappe de la main de Dieu, et dont le fruit mûrit dans la main de l'homme !

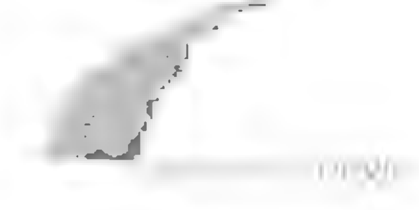
Et cependant les philosophes gémissent de l'abandon de l'homme ! Ils crient que les animaux naissent armés, qu'ils naissent vêtus de test, de coquilles, de cuir, de soie, de fourrure ; tandis que l'homme est jeté nu sur la terre nue, sans griffes, sans trompe, sans défenses, presque sans peau. Oui, l'homme est jeté nu sur la terre nue : tu le voudrais semblable aux animaux, merveilleux génie ? Que ta haute intelligence préside donc à ce nouvel ouvrage ! Réchauffe cette frêle créature ; prodigue à ses besoins ce qu'un ciel avare lui refuse : corrige l'œuvre de Dieu ! Très-bien ! voilà l'homme à l'abri des frimas, revêtu à toujours de la fourrure du renard, des plumes du cygne ou de la peau du lion. Eh ! malheureux, tu viens de lui ravir un monde ! sa nudité lui donnait tous les climats ; tes prévisions le réduisent à deux degrés de latitude. Ainsi ta pitié n'était qu'un aveuglement, et tu accusais faute de comprendre. L'homme est partout, et il est partout parce qu'il est nu. Qu'il naisse donc nu pour régner sur le globe ! qu'il s'empare des dépouilles des animaux, qu'il se revête des fibres de la plante ; ceci n'est point une preuve d'abandon, mais un acte de puissance, il prend possession de son empire ; seulement, et

Digitized by Google

comme pour nous appeler à lui, Dieu veut que l'origine de cet empire soit un trait de notre misère. Louanges donc à celui que les ténèbres seules accusent !

Les animaux se partagent le globe, et l'homme seul le possède. La nature donne à l'un un arbre ; à l'autre, une prairie ; à ceux-ci, une plante ; à ceux-là, une forêt ; à l'homme, l'univers. En revêtant les animaux d'écailles, de plumes ou de fourrures, Dieu leur a dit, comme à la mer : « Tu viendras jusque-là ; tu n'iras pas plus loin. » Et cette loi est calculée sur des prévoyances si profondes que l'ordre subsiste au milieu d'une confusion apparente, et que la vie se conserve et se renouvelle au milieu d'une guerre générale. Ces combats, ces instincts, ces armes, ces vêtements, cette nudité, c'est l'harmonie du monde !

Et voyez ; dans ce vaste ensemble, l'homme reparaît toujours comme le but de la création ! au nord, au midi, sous la ligne, dans tous les sites, dans tous les climats, un animal domestique l'attend pour soulager, pour partager ses travaux. Le cheval et l'âne, dans la plaine ; la vache, sur les montagnes; la chèvre, dans les rochers; au milieu des neiges, la renne; au milieu des sables, le chameau; dans les marais, le buffle; le chien, dans le monde entier. Ainsi l'homme parcourt le globe, et partout il rencontre un serviteur et amène un ami. Bien plus, la force de ces animaux se modifie



suivant les exigences du climat. Dans les Indes, par exemple, où l'homme languit épuisé sous les feux du soleil, la nature place l'éléphant, comme si elle proportionnait la puissance du serviteur à la faiblesse et aux besoins du maître !

Ainsi sont distribués les animaux sur le globe. Quelques-uns cependant, par des migrations annuelles, passent d'une contrée à l'autre. Les airs et les mers se remplissent de leurs troupes voyageuses, et l'homme, objet de tant de soins, bénit cette loi inconnue, qui, par une double prévoyance, amène éternellement sur nos rivages les poissons du nord, et dans nos champs les oiseaux du midi !

Et cet ensemble de bienfaits a été placé hors de l'atteinte de nos ambitions et de nos passions. L'homme peut ravager le monde, mais il ne saurait empêcher la terre de produire, la mer d'arroser, le soleil de féconder ; nos jardins, nos fruits, nos moissons, le blé, le sucre, le café, sortent de l'Océan, et reposent dans le soleil !

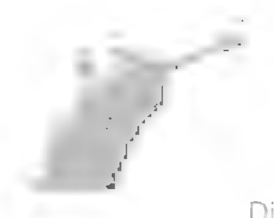
Puissance et prévoyance, tels sont les premiers attributs de Dieu. Ces attributs témoignent sa grandeur : il donne la vie, il la conserve ; c'est tout ce qu'il se devait à lui-même dans cette immense création : car il se devait quelque chose, s'étant donné un spectateur !

Mais si la puissance et la prévoyance s'étendent au-delà ; si Dieu se plaît à répandre sur son œuvre des trésors destinés seulement à l'embellir ; s'il lui

Digitized by Google

prodigue des voluptés dont le but ne soit ni la création, ni la conservation, mais le bonheur! quelles paroles, ô mon Dieu ! pourront exprimer les attributs de vos magnificences? quelle langue humaine sera digne de vous nommer et de vous bénir? L'homme est si pauvre, ô mon Dieu ! qu'il ne peut vous offrir que ce que vous lui avez donné, et cependant la plus sublime preuve de cette bonté, qui n'a point de nom sur la terre, n'est-ce donc pas que le néant puisse s'élever jusqu'à vous par la reconnaissance et par l'amour !

Oui, Dieu fait plus que donner l'existence, il fait plus que la conserver, il l'enchante, il la passionne, il l'enivre ! Voyez quel trésor de voluptés, pour ainsi dire superflues, il attache à tous nos sens, ou plutôt combien se révèlent en nous de facultés qui n'ont d'autre but que le plaisir ? Dites si, lors même que l'harmonie musicale n'existerait pas, l'oreille suffirait moins à nous faire entendre la pensée? s'il était besoin, pour nous montrer les objets, de leur prodiguer les couleurs, les nuances, les formes, les perspectives, et de rendre toutes ces harmonies visibles et ravissantes par le sentiment exquis du beau ! dites si l'odorat ne remplirait pas sa destination lors même qu'il resterait insensible aux parfums variés des fleurs et des fruits, et si l'on ne pourrait affaiblir les délicatesses du goût sans qu'il cessât d'être le stimulant de la faim. Les tableaux de la campagne, les mé-



Digitized by Google

lodies du rossignol, tes inspirations, ô Beethoven ! les parfums de la fraise, le jus de la pêche, le suc piquant de l'ananas, toutes ces harmonies divines, toutes ces saveurs délicates, toutes ces émanations éthérées, saisies, choisies, distinguées, analysées par le goût ; prodiguées, variées à l'infini par la nature ; agrandies et multipliées par le génie : voilà l'œuvre de la magnificence et de la bonté ! Dans ces prodigalités bienveillantes, Dieu a déposé ses attributs. C'est là qu'il nous déclare que le bonheur est le spectacle qu'il aime !

Mais lorsque du monde physique nous passons au monde moral, quelle variété d'émotions et de sentiments ! Ce ne sont ni les cris de la douleur, ni ceux de la joie, qui nous transportent ; ils excitent tout au plus quelques sensations de pitié ou de plaisir ! Ce sont les sentiments nobles ou généreux; ceux qui appartiennent à une nature supérieure, qui agrandissent l'âme ou qui la trouvent : c'est l'amour désintéressé des hommes, c'est la pitié envers les dieux ! J'admire surtout comment l'art de les exprimer par la parole en développe, en varie les émotions, en sorte que si l'homme n'eût imaginé les langues, ou s'il ne les eût reçues du Créateur, ces sentiments reposeraient en vain dans nos âmes. Voilà pourquoi les grands écrivains nous ravissent, voilà pourquoi les grands poètes nous enlèvent ! voilà pourquoi, d'un trait de leur génie, ils soufflent sur la foule vulgaire le dévouement

Digitized by Google

des Gracques pour la patrie, ou les transports de Socrate pour la vertu.

Bien plus, des sentiments d'infini, de gloire, d'immortalité, se mêlent à toutes les sensations de l'homme. Au milieu des attraits d'une vie terrestre, ils nous détachent tout à coup de ce que nous avons le plus désiré, et nous précipitent dans la mort par l'attrait d'une vie immortelle. Ce sont ces sentiments de l'infini qui répandent la majesté sur les antiques monuments, et une pitié céleste sur la vertu malheureuse. Ce sont eux qui donnent tant d'activité à nos espérances, tant de sensibilité à nos adieux et tant de profondeur à nos regrets. Ainsi les effets ravissants du goût et du sentiment dans les arts et dans l'éloquence, saisis au hasard, et presque instinctivement, par les grands artistes en tout genre, sont des lois invariables de la nature, une prodigalité de ses dons. Leur source n'est point dans la matière : l'infini a une autre origine que la sensation ; il la transporte hors du temps. Comme un rayon du soleil échappé à travers les nuages sombres illumine les fraîches prairies de l'horizon, et nous en ouvre les lointains radieux, l'infini, ce rayon de la Divinité qui brille dans les ténèbres de notre âme, agrandit nos jouissances terrestres, et donne à une créature passagère les perspectives de l'éternité !

Eh bien ! ces plaisirs de l'âme, ces délicatesses du goût et du sentiment, l'homme pourrait vivre,

Digitized by Google

et vivre heureux, sans les éprouver. La nature les lui prodigue par surabondance, par magnificence, par bienveillance; ce sont les voluptés de l'autre vie apportées dans celle-ci. Là encore Dieu nous a déclaré que le bonheur est le spectacle qu'il aime.

Partout dans la création je lis ces mots : Magnificence, prévoyance, bonté ! Dieu nous les signifie dans une langue universelle; il veut que le genre humain les entende, car la vérité n'est pas plus l'apanage d'une bourgade ou d'une secte, que les bienfaits de la nature ne sont la propriété d'une nation. D'où je conclus qu'il n'y a de vrai sur la terre que ce que Dieu dit à tous les hommes, et qu'il ne parle à tous les hommes que dans ses œuvres : c'est un principe sans exception.

Donc une chose est vraie, non parce qu'elle est appuyée du témoignage des docteurs, non parce qu'elle s'offre à nous avec l'assentiment du genre humain : elle est vraie parce qu'elle est la pensée de Dieu, exprimée dans les lois de la nature.

Ces lois, les yeux de tous les hommes peuvent les voir, et aucune puissance humaine ne peut les changer. Ainsi se découvre à notre raison le principe de certitude. Il est indépendant de toutes les puissances humaines. La vérité n'a son critérium que dans l'immuable et l'éternel.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

DES LOIS DE LA NATURE.

Il ne faut qu'énoncer ces idées pour en faire sentir toute l'évidence.
(ANCILLON, sur l'Amour de la vérité.)

Pour éviter les fausses interprétations, toujours périlleuses dans un pareil sujet, nous fixerons, une fois pour toutes, le sens que nous donnons au mot *nature*.

La nature, c'est l'œuvre de Dieu !

Les lois de la nature, c'est l'ordre établi dans cet œuvre, c'est la pensée de Dieu rendue visible à nos yeux mortels.

En nous montrant ce que Dieu a fait, elles nous enseignent ce que Dieu veut !

Étudier la nature, c'est donc chercher la volonté de Dieu dans un livre écrit de la main même de Dieu. Là, point d'erreurs, point de falsifications possibles : la révélation est universelle, et le livre

Digitized by Google

qui la renferme s'ouvre éclatant de gloire sous les yeux du genre humain!

Mais ces lois de la nature comment les reconnaître? sont-elles en moi, ou hors de moi? dois-je prendre pour une loi de la nature l'impétuosité de mes désirs? dois-je céder à ces penchants qui me fascinent, à ces voluptés qui me pénètrent, à ces passions dévorantes qui sont aussi une voix de la nature, et une voix si énergique qu'il lui arrive trop souvent de faire taire toutes les autres? Voilà de hautes questions qui partagent le monde, et auxquelles certains sophistes ne rougissent pas de répondre en nous précipitant au-dessous de la brute.

Non, non, l'abus de nos facultés n'est point une loi de la nature; car de toutes parts dans nos excès nous rencontrons l'amertume et le dégoût! Les désordres de l'âme et les maux du corps nous avertissent assez quand nous violons la loi de la nature [1]!

Posons les principes.

L'ordre est la loi de la nature : les satisfactions d'un vice, les emportements des passions, sont toujours un désordre.

La loi de la nature pour l'homme, c'est l'harmonie du physique et du moral, de l'intellectuel

[1] C'est ce qui a fait dire à Pythagore que les vices et les crimes sont des erreurs de calcul.

Digitized by Google

et du spirituel, et non le triomphe isolé d'aucune partie de lui-même.

Il ne faut pas plus désassocier le corps de l'âme, que désassocier l'âme du corps. Décompléter l'homme, c'est l'avilir.

Tout ce qui blesse la moralité et la dignité de l'homme, blesse la loi de la nature, qui, avant tout, veut notre moralité et notre dignité!

Ces principes sont mathématiques.

Les opérations mathématiques n'entraînent la certitude que parce que, sur un même sujet, elles présentent toujours le même chiffre. Il en résulte un ordre éternel dont les chiffres sont l'expression.

En morale, toute corruption porte avec elle son dénouement inévitable : le trouble, la douleur, l'éblouissement, l'avilissement, la mort. C'est là aussi un point de certitude mathématique, et il en résulte un ordre éternel, dont les lois de la nature sont l'expression.

Les lois étant trouvées et formulées, la vérité devient facile. Le philosophe et l'algébriste peuvent opérer de la même manière : le dégagement de *l'inconnu* n'est plus que l'application de la formule.

Les lois de la nature sont de deux espèces : celles qui naissent en nous, c'est-à-dire qui sont le produit des facultés de notre âme; celles qui naissent hors de nous, c'est-à-dire qui régissent l'uni-

7.

Digitized by Google

vers physique. Les premières sont peu nombreuses ; peut-être se réduisent-elles à cinq :

LE SENTIMENT DE LA DIVINITÉ ;

LA SOCIABILITÉ DU GENRE HUMAIN ;

ET SA PERFECTIBILITÉ.

La loi de perfectibilité est unie dans notre âme à deux autres lois importantes :

L'HOMME INCLINE TOUJOURS VERS CE QU'IL Y A DE PLUS BEAU.

LA VÉRITÉ SE TROUVE TOUJOURS DANS CE QU'IL Y A DE PLUS BEAU.

Les secondes, c'est-à-dire les lois qui naissent hors de nous, sont plus nombreuses ; elles sont fatales tant qu'elles s'appliquent à la matière, et morales dès qu'elles s'attachent à l'homme. En d'autres termes, de chaque loi physique de la nature, Dieu fait sortir une loi morale, dont notre âme seule a l'intelligence. C'est la lumière du monde ! elle brille au milieu de notre ignorance et de nos passions, comme un phare élevé sur les bords de l'Océan brille au milieu des ténèbres et des tempêtes.

Quelles que soient leurs sources, ces lois forment un code sublime, dont chaque article répond à un besoin de l'humanité : se les proposer pour modèles, c'est vouloir participer, autant qu'il est en nous, à la sagesse divine. Nous y tendons sans y

Digitized by Google

atteindre, et par instinct plutôt que par étude, tant nos mœurs et nos préjugés nous en offusquent la vue. Et cependant nos lois ne sont justes que lorsqu'elles y touchent par quelque point. Cherchez-vous la vérité? elle n'est que là. Cherchez-vous la vertu? où donc serait-elle cette vertu qui nous rend libres, si elle n'était dans la vérité? Il faut que les lois de la nature passent une à une dans nos législations humaines, sans gloses ni commentaires. Les peuples n'ont rien à espérer tant qu'elles nous resteront inconnues, mais une fois recueillies, mais une fois proclamées, la liberté du monde en sortira.

A défaut d'un code complet, trop au-dessus de mes forces, je vais essayer d'en tracer quelques ébauches. J'écris les premiers feuillets d'un livre dont toutes les pensées sont de Dieu, et ces pensées divines, je les traduis dans une langue mortelle, sans énergie, sans couleur, et riche seulement pour exprimer le mensonge; je peins le soleil avec les ombres, et la vie avec le néant.

Et toutefois le courage ne me manquera pas. Je ne me plaindrai ni de ma faiblesse, ni de mon insuffisance : sous les regards de Dieu, je serai puissant, je serai vrai à sa lumière; et si l'erreur venait à pénétrer dans cet ouvrage, je veux donner moi-même les moyens de la reconnaître.

J'écrirai donc au frontispice du livre :

Tout ce qui ne comprend que les intérêts d'un

Digitized by Google

homme, d'un corps, ou d'une nation, n'est pas la loi de la nature.

Le caractère invariable de la loi de la nature, c'est la CONVENANCE UNIVERSELLE.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

DU SENTIMENT DE LA DIVINITÉ.

DE LA SOCIABILITÉ DU GENRE HUMAIN,

PREMIÈRE ET SECONDE LOI MORALE DE LA NATURE.

Tu ne feras jamais bien aucune chose purement humaine si tu ne connais les rapports qu'elle a avec les choses divines; ni aucune chose divine si tu ne connais les liens qui l'unissent aux choses humaines.
(MARC-AURÈLE.)

Tous les phénomènes de la nature révèlent une force reçue et une impulsion donnée. Ils ont une action et point de volonté, mais chaque action a sa règle, qui constitue la durée des choses, comme l'ensemble de toutes les règles constitue l'ordre universel.

Ces règles sont à la fois si précises et si constantes qu'il suffit à un homme de génie d'en saisir un anneau pour en imaginer la chaîne. L'élève qui

Digitized by Google

voulut tromper Linné en lui présentant une plante composée des fragments de plusieurs autres plantes, ne se doutait pas que la tromperie était impossible, parce qu'elle brisait, aux yeux du maître, les lois organiques de la nature. Toutes les formes, tous les mouvements de la matière, se développent géométriquement, et la science les résume par des lignes, des chiffres, des affinités et des attractions. Mettez entre les mains de Cuvier un os inconnu, et son génie reconstruira l'animal tout entier. Il a existé un jeune homme qui, par la seule appréciation des forces attractives nécessaires au mouvement des astres et au repos du soleil, osa avancer qu'il manquait plusieurs planètes à notre système; et, du fond de son cabinet, il marquait hardiment dans le ciel la place où Herschell devait bientôt les chercher et les découvrir.

Ce jeune homme qui calculait si bien les forces du soleil, se nommait Kant. Plus tard, on le vit pénétrer les ténèbres de la métaphysique, et porter dans l'âme humaine cette lumière divine qui l'avait guidé dans le ciel.

Des faits qui précèdent nous pouvons tirer ce double principe, 1° que la matière n'est pas libre; 2° que les lois qui la maîtrisent annoncent une intelligence qui n'est point en elle. Nous ne chercherons pas en ce moment quelle est cette intelligence; il nous suffit de savoir que, dès l'origine des choses, la matière fut soumise à une pensée, dont

Digitized by Google

elle a gardé l'empreinte et subi la volonté. Cette pensée, cette volonté, nous l'avons appelée loi de la nature.

Toutefois une exception se présente. Comme être moral, l'homme est libre des lois qui enchaînent le monde. On le croirait abandonné, tant il est libre. Les désordres du genre humain et l'ordre de l'univers prouvent en même temps la liberté et la loi. Observez la masse entière des êtres créés; chaque espèce entre en naissant dans une sphère qu'elle doit nécessairement parcourir. Sa vie est écrite d'avance dans le livre de la nature. L'homme seul, bien qu'enchaîné par les lois de la matière, reste cependant libre de céder à ses passions ou de les subjuguer, de se poser un principe et de lui obéir. Rien ne le circonscrit, rien ne l'oblige : il peut dire oui et non, aller ou ne pas aller, faire ou ne pas faire, vivre ou ne pas vivre; il peut à lui seul ce que peut tout le reste de la création, et encore au-delà. Liberté fatale, qui nous précipite de crime en crime, mais qui est aussi une liberté céleste, puisqu'elle nous appelle à la vertu. O mortel, saisis cette couronne! Ta liberté, c'est la puissance souveraine ici-bas et l'immortalité dans le ciel. Libre au sein de cet univers soumis, tu peux recevoir comme une lumière les pensées divines qui ne te sont pas imposées comme une loi. Dieu, en te plaçant au milieu de son œuvre, t'a donné la vérité en spectacle. Il déroule sans cesse devant toi les

Digitized by Google

pages toujours renaissantes de ce livre, où il a gravé en lettres immortelles ce qu'il est et ce qu'il veut. Et ces pages expriment les mêmes pensées, et parlent la même langue aux deux extrémités du monde : elles ne renferment qu'une religion, qu'un amour et qu'une vérité.

Les conditions de l'existence ne sont donc pas pour l'homme ce qu'elles sont pour les animaux : la vie des animaux n'est que l'accomplissement d'une volonté qui n'est point en eux, et à laquelle ils ne peuvent échapper ; la vie de l'homme, c'est la soumission à la loi qu'il se fait lui-même, mais cette loi, il doit se la faire : il doit chercher la limite du mal, puisqu'il a le pouvoir du mal ; Dieu ne lui impose que cette obligation, mais il y attache l'existence et la prospérité de l'espèce.

La nécessité de se régler lui-même est la première loi qui appelle l'homme à la vertu : il y est conduit par ses besoins, par ses intérêts, et par toutes les facultés de son intelligence et de son âme.

Telle est l'origine des codes de morale et des législations qui se partagent le monde. Partout où vous rencontrez deux familles, vous êtes sûr qu'il y a une règle établie. Et cette règle n'est pas, comme on l'a écrit, une atteinte à la liberté de l'homme ; elle est au contraire la preuve et le témoignage de cette liberté : bien plus, elle est l'accomplissement d'une loi !

Digitized by Google

Ainsi la moralité de l'homme est la preuve de sa liberté, comme sa liberté est la preuve de son immortalité.

La matière n'est pas libre, avons-nous dit, et cependant l'homme est libre, donc il y a quelque chose dans l'homme qui n'est pas matière; voilà comment sa liberté témoigne son immortalité.

Remarquez que si la nature ne soumet l'homme à aucune loi, elle lui montre de toutes parts les lois auxquelles elle est soumise. Elle établit une harmonie entre ces lois et les facultés de notre âme, et elle nous force ainsi à remonter jusqu'à Dieu, source éternelle de vérité.

Le point d'appui du monde moral, c'est Dieu. Il faut que notre âme le cherche et le contemple : hors de là, l'homme ne se repaît que d'illusions et de mensonges, et sa vaste intelligence ne sert qu'à le précipiter dans le néant!

Aussi le sentiment de la Divinité est-il la première loi morale de la nature. C'est comme l'instinct de notre être, et cet instinct s'exprime dans tous les cultes qui se partagent le monde. Nous ne jugeons point ici ces cultes, plus ou moins éclairés, plus ou moins barbares, nous les réunissons pour former la voix du genre humain, et constater le sentiment, c'est-à-dire la loi.

Ceux qui pensent que Dieu ne peut être connu que par une révélation ne se doutent guère que la révélation se renouvelle à chaque naissance. Le

Digitized by Google

temple de Dieu n'est ni ce globe de poussière, ni ces soleils de feu, ni le temps, ni l'espace, ni l'infini; c'est l'âme humaine! Nous ne voyons Dieu hors de nous que parce qu'il est en nous.

En effet, le spectacle de la nature vient de la nature à l'homme, du dehors au dedans; mais il n'apporte rien avec lui que des tableaux. Au contraire, la pensée de Dieu va de l'homme à la nature, du dedans au dehors; mais elle apporte avec elle la vie et la puissance. Ainsi la pensée de Dieu n'est dans ce monde que parce que l'homme l'y a mise: voilà pourquoi elle est universelle; sa source, c'est le genre humain. Partout où il y a un homme, il y a un Dieu!

Si donc vous voulez connaître le véritable caractère de la Divinité, n'interrogez ni les religions, ni les docteurs. Laissant tous les peuples à leurs cultes, observez le sentiment à son origine, dans les jours d'innocence, et à son point de perfection, dans les lumières de la sagesse; ces deux extrémités se rencontrent dans la même révélation : un sentiment d'amour pur, seul encens de l'âme qui soit digne de Dieu.

DE LA SOCIABILITÉ DU GENRE HUMAIN.

L'amour de Dieu ne saurait exister sans l'amour des hommes, ou plutôt c'est parce qu'il y a un Dieu que les hommes s'aiment. De là, la sociabilité, se-

Digitized by Google

conde loi de la nature, qui imprime le mouvement au monde en même temps qu'elle le soumet à notre domination.

Car, et ceci méritait bien d'être observé, au commencement des choses, les hommes se trouvèrent réunis par l'amour. Les liens de famille sont la véritable origine des sociétés; viennent ensuite les intérêts humains, plus ou moins larges, plus ou moins généreux; ils resserrent le lien, ils aident à l'accomplissement de la loi, mais ils ne font pas la loi, et quelquefois même ils la blessent. La sociabilité, c'est donc l'amour de Dieu et des hommes. Ne cherchez pas les lois de la nature dans des passions étroites, dans des intérêts isolés; cherchez-les dans ce qu'il y a de plus beau et de plus pur; elles s'étendent toutes au genre humain !

Autour de nous, et en nous, tout est prévu, tout est combiné pour l'accomplissement de cette loi. L'homme isolé ne peut rien; il n'éprouve pas même le désir de son propre bien-être. Les arts, les sciences, la philantropie, les grandes idées morales, sont les fruits de la civilisation et l'œuvre de la société. Il faut à l'homme des compagnons et des rivaux; il lui faut une ville, un pays, une patrie, un monde. Quand il n'a pas tout cela, son intelligence sommeille, son âme s'engourdit; il est incomplet.

L'état sauvage est contre nature : il rapetisse tout, parce qu'il ne crée rien. La patrie, pour le

Digitized by Google

sauvage, c'est une forêt; l'humanité, c'est la tribu; et Dieu , c'est un fétiche, un morceau de bois. Le sauvage n'est homme ni par l'intelligence, ni par le développement de l'âme : la sociabilité est donc une loi, car seule elle fait l'homme complet!

Ne cherchons plus la loi de la nature dans l'état sauvage. Toute l'éloquence de Rousseau ne peut faire que la vie d'un Cafre ou d'un Mohican ne soit pas le cercle le plus étroit de l'âme et de la pensée humaine. Si la création a un but, il ne saurait être que dans le développement de ce qu'elle donne. Ainsi l'état de nature pour les animaux sera la vie sauvage; l'état de nature pour l'homme sera la société.

Suivant que cette société est plus ou moins large, notre esprit a plus ou moins d'étendue. Nous en développons tout juste pour la grandeur de notre bourgade. Voilà l'origine des petites passions qui désolent les petites villes, et aussi du peu de vue de nos députés à chaque renouvellement intégral de la Chambre. Les nouveaux élus ne nous apportent, pour la plupart, que de grandes ambitions ou les intérêts de leur village, des idées larges comme leur département. Que de degrés il leur faut parcourir avant de comprendre, je ne dis pas l'universalité, mais seulement la nationalité de leur mission! Paris leur semble un gouffre aussi longtemps qu'ils échappent à son influence pensante. Enfin ils cèdent à cette influence; alors la

Digitized by Google

palingénésie sociale s'opère : les idées picardes, angevines, normandes ou bretonnes, s'étendent à la patrie entière; ils renaissent Français. Pendant quatorze ans j'ai observé ce phénomène, et j'ai béni une forme de gouvernement qui, en forçant les esprits à s'étendre, doit nécessairement contribuer à leur moralité.

Toutefois, ce n'est encore qu'un premier pas dans l'accomplissement de la loi sociale. A mesure que l'âme se développe, elle embrasse le globe, et veut le soumettre à l'unité. Les anciens législateurs semblent avoir méconnu ce sentiment en lui donnant pour limites invariables l'amour de la patrie. Jésus-Christ seul songe à le diriger suivant le vœu de la nature : sans briser les législations parcellaires, il les comprend toutes dans la morale de sa législation universelle. C'est l'Évangile qui nous ouvre le monde en nous montrant partout des frères. Les limites d'un empire ne marquent que la fin d'un pouvoir, et non la fin de l'humanité. Ainsi la société commencée dans la famille s'accomplit dans le genre humain. Un Dieu dans le ciel, un peuple sur la terre; voilà la véritable religion et la véritable sociabilité.

Ces deux lois, imprimées dans notre âme comme dans un temple sacré, sont la base du code entier de la nature. A toutes les violences théologiques, elles substituent cet axiome : Aimez Dieu. A toutes les tyrannies sociales, elles subtituent cette loi :

Digitized by Google

Aimez les hommes. Elles nous disent que c'est la volonté de Dieu que les hommes soient libres; que c'est sa volonté qu'ils soient heureux; et, pour que cette volonté nous soit toujours présente, elles lui donnent les attraits d'une récompense et les séductions d'un sentiment. Toutes les langues humaines l'expriment en un seul mot : l'amour! et tous les peuples de l'Évangile le résument en une seule maxime : Aimez Dieu et les hommes !

Gravons donc hardiment sur la table sacrée des lois morales de la nature ces deux premiers articles de notre code :

SENTIMENT DE LA DIVINITÉ.

SOCIABILITÉ DU GENRE HUMAIN.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

DE L'AMOUR DE LA PATRIE.

LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille, pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie !

(BOSSUET.)

Il en apparaît quelque chose dans les plantes et dans les animaux! Les plantes ont leur géographie, et se dessinent sur le globe en zones variées, mais constantes. Les animaux ont leurs sites d'affection, leurs climats fovoris : ils se partagent la terre, qu'ils enrichissent et qu'ils animent. Bien plus, nous les voyons s'attacher à la maison de l'homme, et s'en faire comme une patrie, où ils aiment à vivre et à mourir. Chaque printemps l'hirondelle revient, à travers les mers, au nid qui la vit éclore; chaque soir l'âne, le cheval et le bœuf s'arrêtent à la porte de leur métairie, où les plus rudes

Digitized by Google

travaux les attendent. La colombe fait cinq cents lieues en trois jours pour retrouver son colombier, et le chien fidèle brise la chaîne qui le retient loin de l'habitation de son maître, où il accourt plein de joie après plusieurs années d'absence.

Il est donc impossible de ne pas accorder aux animaux au moins l'instinct des localités. Chez l'homme, cet instinct devient l'amour du pays. L'homme s'attache par habitude aux lieux qui l'ont vu naître; il en aime tout, jusqu'aux pierres. Ce n'est qu'une ville dont les rues sales et les maisons obscures sont à peine habitables; ce n'est qu'un hameau toujours environné de neige et bâti sur un abyme, mais c'est le nid de notre enfance; nous y avons respiré, nous y avons aimé, nous y avons été jeune et heureux, comme l'oiseau sous les ailes de sa mère! Toutefois le charme attaché au pays natal est balancé dans la jeunesse par le besoin de voir et de connaître. Cette passion inquiète est encore une loi de la nature : il faut que l'homme parcoure le globe, il faut que les idées s'échangent et que les frères se rencontrent. Aussi l'instinct qui nous attache cède-t-il à la passion qui nous entraîne : le monde s'ouvre devant nous, et nos regards s'y perdent dans le spectacle imaginaire de ses délices et de ses fêtes.

Mais plus tard, lorsque, détrompé de nos illusions, et battu des vents de l'adversité, nous cherchons un abri contre la tempête, le pays natal vient

Digitized by Google

s'offrir à notre mémoire avec ses plus doux souvenirs. Nous nous y revoyons paré d'innocence et de jeunesse au milieu d'une foule joyeuse, courant dans la prairie, ou sortant en tumulte de l'école témoin de nos premiers succès, ou seul et rêveur dans les sentiers de la montagne nous entendons la voix caressante de nos parents, nous pressons la main d'un ami, et, tout couvert des blessures que nous a faites le monde, nous nous sentons renaître au milieu de ces images gracieuses de nos premiers plaisirs.

L'amour de la patrie, c'est l'amour du pays natal, étendu à tous les hommes qui parlent la même langue et vivent sous la même loi; c'est une fraternité plus large que celle de la famille, mais encore trop étroite pour notre âme. La preuve que l'amour de la patrie, tel que l'entendent nos législateurs, n'est qu'un sentiment mutilé, c'est que les conquêtes l'agrandissent : il est plus ou moins vaste, suivant le génie d'Alexandre ou de César. Maudissons les fureurs de la conquête; mais, en les maudissant, gardons-nous d'en méconnaître les voies profondes et mystérieuses. Ce besoin d'étendre les limites de nos empires, de les porter jusqu'aux extrémités du monde, qu'est-ce autre chose que le besoin de faire de tous les peuples un peuple, de toutes les patries une patrie! Nous exécutons sans le savoir cetté grande loi de la nature, qui tend à nous faire embrasser le globe tout en-

Digitized by Google

tier. L'erreur n'est pas dans la pensée, mais dans l'action : nous essayons avec les armes ce qui ne peut être accompli que par l'amour !

Ainsi l'instinct des localités, instinct purement animal, s'élève dans l'homme, par la double impulsion du beau et de l'infini, jusqu'à l'amour du genre humain. L'amour du genre humain, c'est l'amour de la patrie comme l'entendait Socrate, et comme le veut la loi de la nature : Dieu l'a placé dans notre âme pour triompher de toutes les haines nationales qui divisent les peuples, et de toutes les guerres fratricides qui outragent l'humanité.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

SUITE DU MÊME SUJET.

> Interrogé sur sa patrie, Socrate répondit qu'il était citoyen du monde!
> (PLUTARQUE.)

Naître sous tel degré de latitude, c'est naître Lapon ou Chinois, esclave ou citoyen; c'est recevoir par l'autorité de l'exemple les mœurs et les habitudes d'un peuple, ses opinions et ses superstitions.

Naître dans tel siècle, c'est naître avec l'idée dominante d'une époque; c'est tuer des Ilotes, brûler des hérétiques, mourir en terre sainte, ou combattre pour la liberté.

Cette influence des temps et des lieux pèse sur nous comme la fatalité. Un Indien meurt dans les eaux du Gange pour une idée qu'il aurait méprisée s'il était né en Europe. Avancez l'Espagne d'un

Digitized by Google

siècle, et ce peuple qui s'arme pour défendre l'inquisition se soulèvera pour la détruire.

Que Buonaparte naisse à Londres, que Washington naisse à Paris; qu'ils naissent un siècle plus tôt ou un siècle plus tard, et la direction de leur pensée change et d'autres opinions leur font d'autres destins, et le monde civilisé prend une autre direction.

Ainsi nous recevons nos idées sociales, et quelquefois aussi nos idées morales, de notre pays et de notre époque. Le cercle se rapetisse ou s'élargit suivant la date du calendrier et les degrés du méridien.

Mais plus la société nous environne d'erreurs, plus la loi de la nature nous offre de moyens d'y échapper. Tandis que nous rétrécissons notre patrie, elle l'agrandit par nos désirs et par ses bienfaits répandus sur toute la surface du globe. Notre âme est toujours plus grande que nos affections et que nos ambitions, et tant qu'elle n'embrasse pas la terre et le ciel, tant qu'elle ne se plonge pas dans l'infini, il lui reste un vide à remplir et des sentiments à éprouver.

Héraclite disait des philosophes de son temps : « Ils cherchent la vérité dans le petit nombre et non dans le grand. »

Le petit monde, c'est ce qui nous environne et nous touche ; nos intérêts, nos passions, nos préjugés, notre famille, notre ville.

Digitized by Google

Le grand monde, c'est la terre et le ciel, les intérêts de notre âme et les intérêts de l'humanité.

Il y a donc un moyen d'échapper à l'influence des temps et des lieux, c'est de chercher la vérité dans le grand monde, et de se faire, comme Socrate, citoyen de l'univers.

Digitized by

CHAPITRE XV.

DE L'AMOUR.

LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

> Seul il tient les rênes de l'empire du monde; partout il dirige son vol; il est accompagné d'une lumière pure qui dissipe les ténèbres du chaos; sa voix retentit dans toute la nature... (ORPHÉE.)
>
> Il y a dans l'âme une force qui, la portant hors d'elle, vers l'idéal, tend à l'union : c'est l'amour dans le sens le plus étendu. (HEMSTERHUYS.)
>
> Le mariage peut seul faire une vertu de cette passion.
> (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Cette loi est la vie de l'univers. Nous la retrouvons partout, au premier et au dernier degré de la création, se modifiant avec la matière et se divinisant avec l'esprit. Comme affinité, elle attire les molécules; comme attraction, elle soutient les mondes; comme force productrice, elle renouvelle

Digitized by Google

la nature; comme sentiment, elle nous ouvre l'infini. Ainsi la loi se dégageant peu à peu de ses formes géométriques, passe de l'attraction à l'amour, et déjà, dans les plantes et dans les animaux, elle semble n'être plus que l'attrait du plaisir.

Dans les plantes ! voyez-la créer des chefs-d'œuvre pour un hymen de quelques heures. Rien ne lui coûte : les parfums, les formes, les couleurs, la grâce, la richesse ; elle varie, elle prodigue tout, comme si elle savait que, hors de là, des yeux s'ouvrent pour voir et des âmes pour admirer. Ce sont des colonnades d'or, des palais d'émeraude, des couches veloutées, des rideaux d'azur et de pourpre ; c'est le zéphyr qui agite toutes ces tiges, qui fait flotter toutes ces draperies, qui épanche toutes ces senteurs, qui module toutes ces harmonies, soupirs voluptueux de la nature, éternellement portés vers le ciel.

Et, pendant que le mystère s'accomplit, une année nouvelle est accordée à la terre. Elle reçoit la vie au milieu de ces charmants spectacles. O prodiges ! déjà tous les trésors qui doivent l'embellir sont placés en réserve dans les germes que l'amour vient de féconder !

Des plantes aux animaux la scène s'anime et la vie se répand. Voici un troisième monde, où le plaisir prend une voix, où tous les êtres s'appellent et se cherchent, où l'oiseau chante, où l'insecte

Digitized by Google

les mâles, dans l'intention de réunir des troupeaux, de fonder des colonies par les attraits d'une possession tranquille. Ainsi la vache, le cheval, le taureau, la chèvre, la brebis, et toutes les espèces casanières, vivent en commun sous le toit de l'homme, dont elles partagent les travaux et fondent la prospérité.

Mais, en arrivant à nous, la loi prend un caractère plus sacré. Dans les animaux, elle ne s'occupe que de la conservation de l'espèce; dans l'homme, elle semble songer au bonheur de l'individu. La règle morale ressort du soin que prend la nature de créer éternellement un homme pour une femme, une femme pour un homme; le nombre des hommes et des femmes étant toujours égal sur la terre. Ainsi la nature ne nous donne pas un sérail; elle nous donne une compagne, et cette compagne, elle ne nous la donne pas pour une saison; elle nous la donne pour la vie. Réalisant, en quelque sorte, la fable ingénieuse de Platon, qui fait de la femme la moitié de l'homme, elle appelle l'âme à la recherche de l'âme, et nous recomplète par l'amour.

L'unité dans le mariage, tel est l'ordre établi par la nature; et la civilisation du globe tient à l'accomplissement de cette loi.

Elle sépare l'Orient de l'Occident.

Vous voyez d'une part l'esclavage, la clôture, la barbarie, les mutilations forcées et volon-

Digitized by Google

taires; de l'autre, la liberté morale et sociale.

Où la jeunesse n'a point d'amour, où l'homme n'a point de compagne, où les enfants n'ont point de mère, ne cherchez pas la civilisation.

Si l'amour n'était qu'une petite convulsion, comme l'appelle Marc-Aurèle, l'homme ne s'élèverait guère au dessus de la brute. Il doit toute sa supériorité à la puissance morale de l'amour; et cela est si vrai que, partout où il méconnaît cette puissance, sa supériorité s'évanouit.

C'est qu'alors l'homme se méprise dans une partie de lui-même, c'est qu'il s'avilit dans la femme, c'est qu'il se mutile de la moitié de son âme, et que toute mutilation le démoralise. Et comment connaîtra-t-il la vertu s'il flétrit son guide le plus ardent et le plus aimable? Qui lui apprendra les grâces de l'innocence, les dévouements du cœur et ces élans pieux vers le ciel, qui sont la vie de l'amour? L'amour! voyez comme il repousse l'ambition, comme il méprise la richesse, comme il est prêt à tous les sacrifices qui font les héros! Ce qui nous charme dans l'amour, ce ne sont pas ses plaisirs si vifs; ce sont ses dévouements, sa pudeur, sa fidélité : nous n'en voyons que le sublime, nous n'en citons que les joies morales et les élans divins! Nos rêves les plus gracieux ne le transportent ni dans le palais des rois, ni dans les fêtes voluptueuses de l'Orient, mais dans une chaumière, au milieu des bocages

Digitized by Google

et des gazons : tout dans la nature nous semble fait pour l'embellir et pour le concentrer ! Et lorsqu'en parcourant une campagne solitaire nos yeux rencontrent quelque site charmant, un simple verger avec une source jaillissante, un bois où le rossignol se fait entendre, soudain nous y plaçons des amants heureux; et l'imagination enchantée ne nous offre rien de plus délicieux qu'une vie innocente écoulée sous ces ombrages dans les ravissements de l'amour.

Voilà les désirs, voilà les ambitions du cœur ! l'amour nous inspire tout ce que demande la sagesse; il nous ouvre à quinze ans ce monde enchanté, où le beau et l'infini nous apparaissent comme le seul but de la vie. Et qu'on ne dise pas que ce monde est imaginaire ! Ces perfections idéales, objets de nos rêveries; ces dévouements qui nous semblent si faciles; toutes ces images riantes de la vertu dans l'amour et du bonheur dans la médiocrité; tout cela est vrai : il n'y a même que cela de vrai sur la terre. La nature ne nous trompe pas; c'est le monde qui nous trompe lorsqu'il nous arrache à ces illusions de la vérité pour nous plonger tout vivant dans les tristes réalités de ses vices et de ses mensonges.

Le développement des facultés de l'âme tend à faire régner l'amour sur la terre, comme le développement de l'intelligence tend à y faire régner l'ambition.

Digitized by Google

L'amour est un ange qui vient à nous sur des ailes de flamme, non, comme l'a dit une femme de génie, pour nous faire faire de l'égoïsme à deux, mais pour nous introduire dans la vie active, et nous en rendre les peines légères et les devoirs faciles. Il est vrai que l'amour a ses heures d'égoïsme. D'abord les amants se cherchent et soupirent ; puis, comme des fleurs qu'un vent doux détache de la tige maternelle, ils se séparent de la famille et se laissent emporter dans la solitude. Mais ce sentiment, instinct secret de la pudeur, dure à peine quelques instants ; la nature se hâte d'en élargir le cercle , et c'est ici qu'elle montre à la fois sa sagesse et sa sollicitude : elle ne détruit pas ; elle règle. C'est en multipliant les félicités de l'amour qu'elle met des bornes à son égoïsme. Ces deux êtres qui s'isolaient de la société, qui voulaient vivre seuls et ne vivre que pour eux, nous les voyons tout à coup reparaître au milieu d'un groupe de petits enfants ; ils s'avancent le front rayonnant d'une double joie, et comme entraînés par ces liens nouveaux qui les rattachent au monde. Vous les plaignez de la perte de quelques moments d'ivresse, et vous ne voyez pas les délices qui les attendent. Et qui donc sur la terre éprouva jamais des jouissances aussi pures et aussi nombreuses! Attachée à son mari par tous les soins de la tendresse, à ses enfants par tous les devoirs de l'amour, la femme recueille dans son

Digitized by Google

sein les plus douces affections de la nature. L'esprit et le cœur sont chez elle dans une continuelle activité ; elle vit en lui, elle vit en eux, dans le présent, dans le passé, dans l'avenir, et des voluptés infinies sont le prix de ses tendresses inépuisables.

S'isoler est une des premières phases de l'amour, mais non l'amour lui-même : l'amour ne rétrécit pas le cœur, il le dilate et le rend capable de vaincre le néant. Ingrats que nous sommes ! nous nous plaignons de voir sitôt disparaître ces temps de solitude et d'égoïsme, et nous ne sentons pas que la famille et la société seraient perdues si un tel enchantement pouvait durer toujours. En cessant d'être social, l'homme cesserait d'être puissant : l'amour, qui l'élève au ciel, lui ferait perdre jusqu'à son empire terrestre !

Heureusement la nature est plus grande que nos désirs, et plus généreuse que nos volontés.

En effet l'homme soupire et languit aux pieds de sa maîtresse ; mais, à côté de sa compagne, au milieu de ses enfants, il jouit de la plénitude de son être. Soutien de sa race, protecteur de sa jeune famille, tout ce qu'il y a en lui d'actif, de noble, de fort, de généreux, se trouve excité et mis à l'œuvre. Et cependant il n'a rien perdu de son amour ; seulement, comme sa compagne, il le répand sur un plus grand nombre d'objets. Toutes ces petites mains qui le caressent, tous ces visages riants qui l'environnent, lui rappellent celle qu'il

Digitized by Google

aime ; il la reconnait dans le sourire de ses enfants, et la bénit dans leur innocence. Ah ! les grâces de la jeune vierge n'ont jamais excité de plus doux transports que les vertus de la mère de famille ! L'amour, c'est du bonheur pour ce monde et pour l'éternité !

Aimez, et vos désirs seront remplis ; aimez, et vous serez heureux ; aimez, et toutes les puissances de la terre ramperont à vos pieds ! L'amour est une flamme qui brûle dans le ciel, et dont les doux reflets rayonnent jusqu'à nous ! Deux mondes lui sont ouverts ; deux vies lui sont données : c'est par l'amour que nous doublons notre être ; c'est par l'amour que nous touchons à Dieu !

CHAPITRE XVI.

DE L'AMOUR MATERNEL.

LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

> La fin qui lui faisait aimer la gloire était la joie qu'il voyait que sa mère en recevait.
>
> (PLUTARQUE, Vie de Coriolan.)

> C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
> Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
> Et nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
> La grappe distillant son breuvage embaumé,
> Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
> Et faisait admirer à notre simple enfance
> Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux,
> Avaient ainsi que nous leur père dans les cieux.
>
> (LAMARTINE.)

Tous nos attachements terrestres sont inspirés par le plaisir ; l'amour maternel seul naît au sein de la souffrance. « Figurez-vous, dit Plutarque, les sensations de la femme aux premiers jours du monde, lorsqu'après les douleurs de l'enfantement elle vit son nouveau-né sur la terre, souillé de

Digitized by Google

sang, et plus semblable à un animal écorché qu'à une créature vivante. Sans doute elle dut le regarder comme un mal dont la nature venait de la délivrer ; aucun charme visible ne l'attirait vers lui, son cœur n'était ému, ni par l'attrait des formes, ni par la douceur de la voix, et cependant encore tout échauffée de ses souffrances, toute tremblante de l'angoisse de son travail, elle le lave, le caresse, le prend dans ses bras, l'enveloppe dans ses vêtements, et l'approche de son sein, la nuit, le jour, recommençant sans cesse un labeur qui ne la fatigue jamais ; et, en échange de tant de sacrifices, ne recueillant que des pleurs et des gémissements ! »

Eh bien! cette force plus puissante que la douleur et le dégoût, cette force dont Plutarque s'étonne avec raison, n'est qu'un sentiment animal : la tendresse de la chatte pour ses petits ; un instinct aveugle qui appartient à la plante, à l'insecte, au quadrupède, aux oiseaux comme à la femme : loi immuable de la nature, loi de conservation, et voilà tout.

C'est elle qui prépare dans la plante le lait qui nourrit la graine, le duvet qui la réchauffe, les gousses et les cloisons qui l'abritent ; c'est elle encore qui la pourvoit de crochets, de voiles, de coques, d'ailes, d'aigrettes, suivant qu'elle veut envoyer des colonies sur les montagnes, ou livrer ses flottes végétales au cours paisible d'un ruisseau.

Digitized by Google

Dans les êtres plus parfaits, cette force intelligente s'associe aux passions, double leur puissance, et les élève jusqu'à l'industrie. L'oiseau tresse son nid avant de savoir qu'il va produire quelque chose dont il devra prendre soin ; il l'environne d'un duvet délicat avant de connaître la délicatesse de sa couvée : il couve, c'est-à-dire que l'être le plus actif reste immobile pendant plusieurs semaines sur une coque froide et insensible avant de savoir qu'elle renferme des êtres semblables à lui [1]. Enfin les petits étant éclos, il apporte leur nourriture, il écarte leurs ennemis, il chante, il s'inquiète, il se réjouit, il se désespère, et tous ces travaux pénibles ou joyeux doivent rester sans récompense, aucune tendresse filiale ne répondra jamais à ces tendresses maternelles. Un jour les petits essaieront leurs ailes ; un autre jour ils prendront leur volée et disparaîtront dans les plaines de l'air. Les animaux n'ont point de famille : ils ne sont véritablement ni père, ni mère, ni parent ; ils sont les ouvriers de la nature.

Ainsi, quoique les êtres organisés naissent faibles et ineptes, quoiqu'ils naissent environnés d'ennemis, et pour ainsi dire sur un champ de ba-

[1] Deux moineaux, le mâle et la femelle, venus au monde par la chaleur artificielle d'un four et séparés dès leur naissance de tous les individus de leur espèce, font leur nid et couvent leurs œufs comme s'ils avaient reçu l'instruction de leurs parents.

Digitized by Google

taille, ils naissent en sûreté. L'amour maternel les couvre de ses prévoyances et de ses dévouements. Sentinelle vigilante, il veille auprès de chaque berceau, non à la conservation d'un être isolé, d'un quadrupède, d'un oiseau, d'une mouche, ou même d'un enfant, mais à l'accomplissement de cette grande loi de la nature qui veut que tout meure et que rien ne périsse, que tout naisse et que rien ne soit immortel. Quels que soient donc les besoins de tous les êtres, leur férocité et leurs ravages, quelles que soient les exigences de la mort, l'amour maternel reste vainqueur sur le globe, qu'il renouvelle. Par lui, toute plante se résume dans sa graine, tout insecte dans son œuf, tout animal dans ses petits : il est à la fois la source de la vie et la limite de la destruction.

Un fait digne de remarque, c'est que l'amour maternel lui-même ne dure dans chaque animal que le temps nécessaire à la conservation de l'espèce ; dès que les petits n'ont plus besoin de leurs mères, leurs mères les abandonnent. Ce sentiment si fort, si tendre, si caressant, si sublime, qui fut la source de tant de sacrifices et de privations, s'éteint tout à coup dans l'indifférence la plus complète. Le matin, cette mère aurait livré des combats furieux pour défendre sa géniture que le soir elle ne connaît plus. Et cet abandon qui n'éveille aucun regret, qui ne laisse aucun souvenir, s'opère au moment où de longues habitudes, où la reconnais-

Digitized by Google

sance, semblaient devoir le rendre impossible. Quand on songe que l'harmonie du globe tient à cette double loi d'amour et d'indifférence, on s'étonne de ne la voir signaler nulle part. Imaginez seulement quelle puissance nouvelle l'affection permanente des animaux introduirait sur la terre; quelle force ajoutée à leur instinct exterminateur. Qu'un cri de guerre se fasse entendre, et vingt générations vont surgir autour d'une seule famille, les familles seront des armées, et toutes ces armées ne travailleront qu'à détruire. Pour empêcher ces destructions, pour établir l'équilibre de la vie et de la mort, il suffit de l'indifférence avec une seule exception. Cette exception, c'est au cœur de la femme qu'elle repose : là seulement l'amour maternel est un sentiment durable, parce qu'il est moral; il participe de l'infini, qui donne des ailes à notre âme, et c'est ainsi qu'il enfante la famille, les nations et le genre humain !

Le véritable amour maternel, l'amour humain, commence donc où finit l'instinct animal. Certes, notre projet n'est pas de rabaisser les soins matériels donnés à l'enfance; mais il faut bien que les femmes le sachent; et comment le sauront-elles si personne n'ose le leur dire? elles ne seront mères suivant la loi morale de la nature que lorsqu'elles travailleront à développer l'âme de leurs enfants. Leur mission sur la terre n'est pas de procréer un bipède intelligent; c'est un homme complet que le

Digitized by Google

monde leur demande, un homme dont toutes les passions participent du beau et de l'infini, qui sache choisir sa compagne, inspirer ses enfants, et s'il le faut, mourir pour la vertu. Il y a donc pour la femme un double devoir, comme il y a pour l'homme une double naissance : naître à la vie, ce n'est rien que naître au plaisir et à la douleur ; naître à l'amour de Dieu et des hommes, c'est là véritablement naître, et cette seconde naissance, notre mère nous la doit si elle veut jouir d'un autre bonheur que de nous voir respirer et digérer, de ce bonheur que Shakspeare exprime si bien lorsqu'il fait dire à la mère de Coriolan : « J'éprouvai » moins de joie à sa naissance que le jour où je lui » vis faire une action d'homme ! »

Digitized by

CHAPITRE XVII.

DE QUELQUES AUTRES LOIS DE LA NATURE.

> Ce sont les hommes qui font leur propre malheur; les lois de la nature sont toutes fondées sur l'amour; les lois humaines le sont sur le besoin de punir le crime. Heureux ceux qui ne sont gouvernés que par les lois de la nature.
>
> (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Arcadie, p. 154.)

Les cinq lois qui précèdent engendrent une multitude de lois secondaires également applicables à l'homme et aux animaux. Telle est l'amitié, qui, chez les Grecs, devint une loi politique. Et la tendresse paternelle et filiale, seul appui moral de la législation des Chinois et cause principale de sa longue durée. Nous ne développerons point ici ces diverses modifications du sentiment de l'amour; notre sujet nous entraîne vers des lois d'un ordre plus élevé, et qui nous placent immédiatement sous la main de la Providence. Telle est la loi qui éta-

Digitized by Google

blit qu'aucun objet ne contient en soi la cause première de son existence : et ces deux autres lois que nous formulerons ainsi :

L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau ;

La vérité se trouve toujours dans ce qu'il y a de plus beau.

Telle est encore :

La loi de partage du globe entre l'homme et la femme, loi qui règle l'ordre de leurs occupations ;

La loi qui établit que la réaction morale est toujours égale à l'action ;

Enfin la perfectibilité du genre humain ;

Et la mort, loi de délivrance, qui, pour être mal connue, nous précipite souvent dans la superstition et l'incrédulité.

Les hommes sont en présence de la mort comme Christophe Colomb aux bords des abîmes de l'Océan. On a beau lui crier que cet Océan n'a point de rives ; son regard d'aigle plonge dans l'immensité ; il y pénètre à travers la nuit et les tempêtes, et voit un nouveau monde et une gloire immortelle, où la terreur imbécile ne voit que le néant !

CHAPITRE XVIII.

AUCUN OBJET NE CONTIENT EN SOI LA CAUSE PREMIÈRE DE SON EXISTENCE.

LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

> Les sources forment les ruisseaux, et ceux-ci forment les rivières. Que le nocher les remonte aussi loin qu'il pourra, encore n'atteindra-t-il pas la dernière origine des fontaines.
>
> (LINNÉ, Empire de la nature.)

Pour forcer le genre humain à tourner les yeux de son côté, Dieu a voulu qu'aucun objet de la nature ne contînt en soi la cause première de son existence. Il rattache tout à lui par l'inconnu.

Cette volonté est imprimée à la matière. Voilà pourquoi les sciences n'expliquent rien que les phénomènes ; la cause absolue leur échappe toujours : tant que l'intelligence cherche, la nature répond par des causes secondaires ; mais lorsque l'âme s'unit à l'intelligence, toutes les sciences s'évanouissent, la cause absolue se dévoile, et Dieu paraît !

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

DU PARTAGE DU GLOBE ENTRE L'HOMME ET LA FEMME.

LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Mais encore quand l'homme aura porté du dehors en la maison ce qui est nécessaire, si est-il besoing d'avoir quelqu'un qui le garde, et qui fasse les choses qui ne peuvent estre faictes que dans le logis.

(De la Boétie en la Mesnagerie de Xénophon.)

Aujourd'hui les hommes ne rougissent pas de prendre pour eux les métiers commodes, et de laisser les plus rudes aux femmes ; ainsi les sexes se dénaturent, les hommes s'efféminent et les femmes s'hommassent.

(Bernardin de Saint-Pierre, Étude septième.)

Le mariage donne à l'homme une compagne et à la femme un appui. Il réunit sous le même toit un être fort et un être faible : or, à ne considérer la société que dans son ordre primitif, un tel état de choses doit avoir été prévu : aussi l'a-t-il été.

Digitized by Google

En multipliant les biens terrestres, Dieu en a fait deux parts, ou plutôt il a doublé ses dons comme s'il voulait établir une double souveraineté. L'homme règne sur le globe : son génie soumet le taureau au joug, le cheval au frein et le renne au traîneau. Il envoie le faucon dans les airs, et l'oblige à lui apporter sa proie ; il envoie le cormoran au fond des eaux, et l'oblige à lui apporter sa pêche ; il envoie le chien sur la terre, et l'oblige à lui apporter sa chasse. Voilà la puissance de la force : on dirait qu'elle va tout soumettre ; et cependant il suffit de contempler la nature dans ses plus charmants ouvrages pour voir qu'à la suite de ce maître superbe, elle attend un maître plus doux.

La femme vient, et c'est avec des caresses qu'elle établit son empire. Tout s'apprivoise autour d'elle. La poule lui donne son œuf, et la vache son lait : elle soigne la mouche qui lui apporte le suc des fleurs, et le ver qui change en soie la feuille du mûrier. Il y a même des animaux qui semblent créés pour sa faiblesse et celle de ses enfants : tel est l'âne, plus patient que le cheval ; la chèvre, plus facile à nourrir que la vache, et la brebis, dont elle file la toison, plus chaude que la peau des bêtes sauvages. Si la nature a attaché à l'homme le chien vagabond, et irascible comme lui, pour le défendre contre les animaux carnassiers, elle a soumis à la femme le chat sédentaire, et patient comme

Digitized by Google

elle, pour veiller aux provisions qu'elle amasse dans ses armoires et dans ses greniers.

L'homme tire des animaux plusieurs genres d'industrie : le lapin lui apprend à creuser des souterrains ; le castor, à élever des digues ; le cygne, à naviguer. Mais la femme recueille autour d'elle des instructions bien autrement variées sans être moins utiles. L'araignée lui enseigne à filer et à tisser la toile, le papillon, à nuancer sa robe de diverses couleurs ; l'abeille, à extraire les sucs les plus doux des végétaux. Ce n'est donc pas sans raison que les Grecs donnèrent, non à des dieux, mais à une femme, à une déesse, à Cérès, à Minerve, la gloire de toutes ces ingénieuses inventions. L'homme lutte avec la nature, et chacune de ses victoires le rend plus fier et plus indomptable. La femme au contraire s'adoucit et s'embellit de toutes les siennes, et les grâces de notre demeure, et les jouissances de notre bien-être, sont des chaînes invisibles avec lesquelles elle nous attire à la civilisation !

Dans le règne végétal, le partage se continue. L'homme y choisit ce qui peut flatter son courage, et la femme ce qui peut ajouter à sa beauté : à l'un, les forêts, où il déploie sa force et son audace ; à l'autre, les prairies, où elle conduit nos troupeaux.

C'est sur leurs tapis émaillés que la femme se montre avec le plus de charmes, soit qu'elle y danse avec ses compagnes, soit qu'elle y cherche

Digitized by Google

la solitude, et qu'elle en reçoive des pensées célestes d'amour ou d'humanité !

Et que de bienfaits encore elle sait y découvrir ! C'est la femme qui, par sa patience, son industrie et peut-être sa curiosité, a tiré des plantes céréales la farine et le pain ; des bulbeuses, diverses boissons ; des filamenteuses, telles que le chanvre et le lin, la matière première de nos vêtements. Plus on se rapproche des mœurs primitives, plus on retrouve des traces de ce partage de la nature. Chez les sauvages, ce sont les femmes qui recueillent les premiers bienfaits de l'agriculture ; les hommes vont à la chasse et à la pêche, et tandis qu'ils parcourent les déserts, quelques plantes semées autour de la cabane préparent leur civilisation par les attraits d'une nouvelle jouissance.

Mais à mesure que l'homme se civilise, le partage s'adoucit. La femme alors rentre dans sa maison ; elle y reçoit les biens que l'homme vient déposer à sa porte, et l'ordre et l'économie commencent son nouvel empire. Il faut voir dans la *Mesnagerie*, ou l'Art de bien mesnager, de Xénophon, charmant tableau de l'union conjugale chez les anciens, comment l'élève de Socrate a fondé les devoirs de l'homme et de la femme sur les plus douces harmonies de la nature : « Et Dieu » ayant faict le corps de la femme, moins vigou- » reux que celui de l'homme, pour cela il m'est » advis qu'il ordonnoit pour elle le soing des cho-

Digitized by Google

» ses domestiques; et leur ayant enjoint naturel-
» lement qu'elles nourriroient leurs enfants en bas
» âge, il leur départit aussi plus qu'à l'homme
» d'affection naturelle envers eux. Et aussi, après
» qu'il eut baillé à la femme le soucy et la garde
» des choses portées à la maison, cognoissant que,
» pour bien garder, il n'est pas mauvais d'avoir
» le cœur un peu craintif, il fit plus grande part
» de la crainte aux femmes qu'aux hommes; et
» voyant, de l'autre part, que celuy qui feroit le
» travail de dehors auroit besoing de se mettre en
» défense si quelqu'un l'outrage, il l'avantagea
» aussi en courage et en hardiesse. Mais pour au-
» tant qu'il falloit qu'aussi-bien l'un que l'autre
» fist estat de prendre et de donner, il leur mit
» en commun à tous deux le soing et la mémoire;
» de sorte qu'en cela on ne saurait choisir lequel
» des deux sexes, ou du masle ou de la femelle,
» a eu plus d'avantage.... Voilà pourquoy ils ne se
» peuvent passer l'un de l'autre; et d'autant plus
» en est utile l'union, l'un ayant en soy ce dont
» l'autre est défaillant [1]. »

Dans tous les pays, les femmes aiment les fleurs; dans tous les pays, elles en forment des bouquets; mais ce n'est qu'au sein du bien-être qu'elles con-

[1] Voyez *la Mesnagerie de Xénophon*, traduit par Estienne de la Boétie, et publiée par Michel Montaigne, p. 28.

Digitized by Google

çoivent l'idée d'en embellir leurs demeures. La culture des fleurs, chez les villageois, annonce une révolution dans tous leurs sens. C'est un plaisir délicat qui se fait jour à travers des organes grossiers; c'est une créature dont les yeux s'ouvrent; c'est le sentiment du beau, une faculté de l'âme qui se réveille. L'homme comprend alors qu'il y a dans les dons de la nature quelque chose de plus que le nécessaire : les couleurs, les formes, les parfums, sont aperçus pour la première fois, et ces charmants spectacles ont enfin des spectateurs. Ceux qui ont parcouru nos campagnes peuvent en rendre témoignage : un rosier sur une fenêtre, un chèvrefeuille à la porte d'une chaumière, sont toujours d'un bon augure pour le voyageur fatigué. La main qui cultive des fleurs ne se ferme ni à la prière du pauvre, ni au besoin de l'étranger.

Le même partage de la nature que nous admirons sur la terre, un sentiment instinctif nous le fait découvrir dans les astres. C'est le double empire d'Apollon et de Diane. Empire bien tranché, et dont la moitié appartient au courage et l'autre à la pudeur. Le règne de l'homme est le jour, le règne de la femme est la nuit. Les grands poëtes sont pleins des ravissantes harmonies qu'ils tirent de ces deux mondes. C'est à la clarté des cieux que l'Ajax d'Homère demande à combattre. C'est aux lueurs de la nuit que Virgile nous montre

la mère de famille allumant sa lampe, et reprenant le travail qui doit fournir aux besoins de ses enfants. Tableau enchanteur, auquel notre âme émue ajoute quelquefois les douces rêveries de l'amour. Voyez, lorsque la lune ramène le sérénité dans le ciel et sur la terre, la jeune villageoise s'acheminer mystérieusement vers une source peu connue. Elle se plonge dans ses eaux limpides, et, sous l'abri des saules touffus, elle y rafraîchit ses membres fatigués. Bientôt elle distingue parmi les roucoulements des ramiers la voix de son amant qui l'appelle. Inquiète, elle se hâte de revêtir ses habits, et, toute tremblante, elle court vers le toit paternel. C'est là qu'elle retrouve celui qu'elle évite et qu'elle désire. L'un et l'autre, à voix basse, vous prennent pour témoin de leur foi mutuelle, reine paisible des cieux. Ils s'entretiennent, non des passions qui agitent les villes, mais de ce que les champs et leur hymen futur ont de plus doux. Ils parlent du site charmant qu'ils habitent au fond d'une vallée, au confluent de deux ruisseaux; de la vigne groupée à l'orme qui doit ombrager leur cabane; de leur tendresse mutuelle et de la tendresse de leurs parents, qui dure encore au déclin de leur vie, et qu'ils espèrent bien égaler un jour : leur ambition ne va point au-delà. Heureux, mille fois heureux amants! tout leur avenir se compose des biens dont ils jouissent et des sentiments dont ils sont animés.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

LA RÉACTION EST ÉGALE A L'ACTION. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

> Quand la politique humaine attache sa chaîne au pied d'un esclave, la justice divine en rive l'autre bout au cou du tyran.
> (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Étude septième, p. 318.)
>
> Les couronnes sont épineuses, les trônes sont brûlants. Combien l'Europe n'a-t-elle pas vu en ce siècle d'émigrations de rois, de déchéances, de restaurations, de rechutes terribles, dont ne préservent ni les chartes, ni le pouvoir absolu, ni les armées. A cet aspect des choses, les uns avec une secrète joie, les autres avec une douleur muette, sont tentés d'appliquer aux souverains ce mot d'un ancien sur les dieux : Les rois s'en vont.
> (LAINÉ, Discours à la Chambre des Pairs, 19 avril 1831.)

La justice divine sur la terre est toujours l'accomplissement d'une loi. Dieu a tout arrangé pour faire sortir de nos actions les peines ou les récom-

penses qu'elles méritent. Le bien réagit le bien, le mal réagit le mal. La réaction est plus ou moins rapide, plus ou moins visible ; peu importe, elle existe, elle est égale à l'action ; et si quelquefois ses effets nous échappent, ce n'est pas que la loi soit inactive, c'est tout simplement que la dernière scène du drame se passe au fond d'une conscience entre l'homme et Dieu.

On objecte qu'une pareille loi tend à détruire notre liberté morale : c'est une erreur. L'homme est toujours libre entre le crime et la vertu ; seulement, dès qu'il a choisi, il y a un événement dont il n'est plus le maître, un résultat inévitable : la réaction de son action.

Nous n'en savons point assez pour cesser d'être libres : nous en savons trop pour ne pas nous sentir coupables d'une partie des maux qui pèsent sur l'humanité.

Tu achètes et tu vends un homme, tu as des esclaves : tous les vices de ces esclaves entreront dans ta famille.

Avec des richesses immenses, tu es sans pitié pour la misère : prends garde ! de cette misère vont sortir le vol, le brigandage, l'assassinat et la prostitution ; tous les fléaux qui engloutissent les riches.

Tu élèves tes enfants dans l'impiété, et tu oses te plaindre de leur abandon ; et moi je les entends qui disent qu'ils n'ont jamais eu de père.

Digitized by Google

Tu veux une femme riche et tu ne cherches que cela ; on te donnera des richesses. Mais ma femme me trompe, mais elle me ruine ; la voilà emportée dans le tourbillon du monde, oubliant son mari, négligeant sa maison, abandonnant sa fille aux soins d'une servante. Ah ! j'ignorais que tu eusses cherché une compagne pour toi, et une mère pour tes enfants !

L'action d'un vice peut nous paraître agréable, mais sa réaction est toujours amère. « Si la douleur de tête et le mal de cœur nous venaient avant l'ivresse, dit Montaigne, nous nous garderions bien de trop boire ; mais la volupté pour nous tromper marche devant et nous cache son affreuse suite. »

La réaction de l'impiété, c'est l'ingratitude et l'orgueil.

La réaction de la haine, c'est la vengeance.

La réaction de l'égoïsme, c'est l'abandon.

La réaction du célibat, c'est le libertinage et la prostitution.

La réaction de la richesse, c'est la pauvreté de l'âme et les infirmités du corps.

Il y a des réactions d'équité et de bonheur comme il y en a d'impiété et d'infamie.

Ainsi le bien et la douleur sont, jusqu'à certain point, à la disposition de l'homme. Il suffit de connaître la loi de la nature, c'est-à-dire les actions dont la réaction est agréable, et les actions dont la réaction est douloureuse ; et nous

Digitized by Google

arrivons par une route nouvelle à la connaissance du bien et du mal, du vice et de la vertu.

Qu'on juge de l'importance d'une étude qui renferme le secret de l'avenir, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la marche de toutes les destinées. Celui qui connaîtra les résultats certains de chaque action humaine, et ces résultats sont invariables, connaîtra les voies de la justice divine, et, comme les prophètes de l'antiquité, il viendra les révéler au monde!

Science prodigieuse qui peut dire à l'homme : Si tu fais telle chose, telle chose t'arrivera; mais aussi étude difficile, et pleine d'accidents qui nous déçoivent. La réaction ne se fait pas toujours en ligne droite; tantôt elle frappe l'auteur de l'action tantôt elle frappe ceux qui l'environnent. Ses justices nous paraissent lentes et capricieuses : elles renversent un trône où nous ne voyons qu'un peuple de coupable; elles détruisent un peuple où nous ne voyons qu'un tyran à punir; puis arrivent les exceptions, qui nous irritent ou qui nous glacent d'épouvante. Tout cela vient de la faiblesse de notre vue, et quelquefois aussi de la grandeur de notre orgueil. Nous portons notre jugement d'après les lois de la justice humaine, et non d'après les vues larges et profondes de la convenance universelle, qui est la justice de Dieu.

A défaut de règles positives pour arriver à la vérité, voici un fait sur lequel on ne saurait trop

appeler l'attention, car il peut servir de lumière : c'est que plus il y a de vertu dans l'homme, d'équité dans la loi, d'instruction et de religion dans un peuple, plus les réactions sont douces, la vie facile et le bien-être certain.

Ce fait est considérable ; il résume l'histoire de tous les temps et de tous les lieux ; il donne la règle des grandes réactions qui bouleversent les empires, et il en résulte que la seule base solide du bonheur des rois, c'est le bonheur des peuples ; comme la seule base possible du bonheur des peuples est la liberté dans la vertu.

Vous renversez un trône ; vous aurez Danton et Robespierre. Vous renversez les autels : vous aurez les échafauds et les bourreaux.

Les hommes à grandes destinées sont presque toujours esclaves d'une grande passion. Tant que cette passion triomphe ils paraissent heureux. Et cependant les peuples s'étonnent et tremblent ; ils pressentent que le héros marche sous le joug d'une loi fatale, plus forte que sa fortune, plus forte que toutes les puissances humaines, et qui le pousse au dénouement.

Réaction terrible qui jette Robespierre à l'échafaud et qui enlève Buonaparte au monde, qu'il avait conquis, pour le précipiter sur le rocher de Sainte-Hélène !

Je n'ai jamais jeté les yeux sur le discours de Bossuet, sans éblouissement et sans frayeur ! Il y

Digitized by Google

a quelque chose de si terrible dans ces lignes qui racontent des siècles ; le jugement y est si près du crime, et la punition si près du jugement ! Ce sont des peuples qui meurent et des empires qui croulent ; c'est le livre de là justice éternelle placé sous les regards du genre humain.

Quelle plus terrible leçon, quelle plus admirée, et quelle moins écoutée ! Mais dans ces pages sublimes où le prêtre assiste à la dernière heure de toutes les nations antiques, les temps modernes n'ont point de dénouement. Notre histoire s'y prolonge d'action en action, de catastrophe en catastrophe, à travers douze siècles de malheurs, sans arriver à cette réaction prodigieuse qui devait marquer la fin d'une époque : effroyable déluge, dont les flots mutinés ont englouti la race entière des hauts et puissants seigneurs du moyen âge, et jeté leurs priviléges entre les mains d'un peuple-roi. Qu'est-ce en effet que la révolution française? la dernière scène d'un grand drame commencé l'an 500 de notre ère ; la lutte de deux castes contre la nation, et de la nation contre deux castes. Ouvrez l'histoire, et, si vous voulez comprendre le présent, demandez-lui compte du passé. Quel oubli de Dieu et de l'humanité ! Les puissants règnent, c'est-à-dire ils écrasent le peuple ; les puissants règnent, c'est-à-dire ils se partagent les terres, les honneurs, les places, les richesses, les dignités, ne laissant au peuple qui les nourrit que la misère,

l'ignorance et le travail. Dans ces ténèbres, l'espérance ne luit jamais; mais les haines s'amassent, les réactions se préparent; puis les temps arrivent, et la loi s'exécute. Alors les gouffres de l'enfer s'ouvrent; on ne voit plus sur la terre que l'œuvre hideuse des bourreaux et des démons : l'homme disparaît dans des fleuves de vengeance et de sang!

De grands politiques ont épuisé leur science à chercher autour de nous les causes de cette effroyable catastrophe. Ils ont accusé Richelieu et Louis XVI, blâmant tour à tour la vigueur de l'un et la faiblesse de l'autre. Rares génies qui vont imaginant qu'un peu plus, un peu moins de volonté aurait changé la loi du temps. Les armées de l'Europe entière y ont succombé comme tout le reste; ils l'ont vu, et ils l'ont oublié et ils en appellent toujours à la violence, comme s'il y avait sur la terre une violence capable d'arrêter la réaction de douze siècles de crimes et de malheurs!

Et toutefois l'histoire n'est pas complète : la dernière heure des temps gothiques sonne de toutes parts, et les rois agissent comme si le moyen âge durait encore. Voyez-les en Espagne, en Autriche, en Hongrie, en Prusse, en Hollande, en Savoie, s'armant avec fureur contre la réaction qui les menace. Les insensés! ils s'appuient encore sur le bourreau; ils lui disent : Fais-nous régner! comme si l'homme aux mains sanglantes commandait au destin. Mais le bourreau ne peut plus rien

pour les rois; lorsqu'on lui dit de frapper, il regarde autour de lui, cherche les criminels, et s'arrête étonné du travail qui se prépare : cent millions de têtes l'épouvantent.

Et qui donc sauvera les trônes si le bourreau est impuissant? les rois eux-mêmes, s'ils veulent être justes. Il faut que la réaction vienne d'eux et non des peuples; il faut qu'elle tombe de leurs mains comme un bienfait, au lieu de tomber de la main des peuples comme une vengeance. Voilà la seule voie de salut qui leur soit ouverte, et aussi le seul moyen d'arrêter le fléau terrible de l'anarchie qui dévore les peuples et les rois!

Telle est la loi d'action et de réaction : elle s'accomplit en un jour et en douze siècles : tous les peuples y croient, et tous les hommes l'appellent : c'est peut-être la loi de la nature sur laquelle repose le plus de foi et le plus d'espérance. Aussi quelles plaintes et quels gémissements à la plus légère apparence d'une exception! Ne croirait-on pas que le monde se détraque! C'est un grand coupable qui reste impuni! un des agents de Robespierre, l'assassin ou le complice d'un roi; et le voilà qui boit, qui mange, qui parle, qui se promène en souriant à ses victimes. La terre est donc abandonnée! le ciel est donc sans puissance! Alors on blasphème, on se récrie, et la voix des peuples s'élève pour avertir la Providence qu'un scélérat va lui échapper, comme si l'éternité n'était pas devant elle!

CHAPITRE XXI.

L'HOMME INCLINE TOUJOURS VERS CE QU'IL Y A DE PLUS BEAU.

LOI MORALE DE LA NATURE.

. . . . Voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature!

(GRESSET.)

J'ai vu des hommes incapables de science, je n'en ai jamais vu incapables de vertu.

(CONFUCIUS.)

Quel torrent m'entraîne! quelle puissance m'attire! c'est le soleil : oh! Dieu, quelle étendue! quelle splendeur! célestes habitations, ineffables ravissements!

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Mort de Socrate, p. 67.)

Lorsque la société prend pour point d'appui le bien-être matériel, elle rend les hommes actifs, ardents, inquiets, intelligents, ennemis les uns des

Digitized by Google

autres, insatiables de richesses et de plaisirs. A voir ainsi tout un peuple attaché à la glèbe de la fortune, on le croirait incapable des actions et des pensées sublimes. Et cependant faites luire tout à coup devant cette masse avide un sentiment qui réveille son âme, présentez-lui, je ne dis pas des espérances de bonheur, mais quelque chose de grand ou de généreux à accomplir; voilà qu'aussitôt toutes les mauvaises passions font silence; voilà que l'intérêt personnel est oublié, et qu'un peuple entier prodigue ses richesses et sa vie pour faire triompher ce qu'il croit juste et beau. Le soldat le plus grossier ne brave la mort que parce qu'il met son âme dans les illusions d'une gloire dont il ne jouira pas, mais qu'il rattache à son drapeau ou à son général. Tous nos braves qui dorment aux champs d'Austerlitz et de Wagram, que poursuivaient-ils avec tant d'ardeur? une parcelle imperceptible de la renommée immense de leur chef. Ce n'était pas l'homme, ce n'était pas l'empereur, ce n'était rien de terrestre que les soldats adoraient dans Buonaparte; c'étaient les illusions de sa gloire, l'infini de sa puissance et de son génie, et ce je ne sais quoi de beau qui rayonnait sur eux de la conquête du monde.

Mais quel exemple plus frappant que l'établissement du christianisme! La terre était couverte de temples où les peuples adoraient leurs propres passions, lorsqu'une voix s'éleva qui, méprisant la

Digitized by Google

figure du monde, appelait les hommes à des biens plus parfaits que ceux de la terre, et plaçait leur avenir non dans cette vie, mais dans l'éternité. Dès-lors la vocation des peuples se déclare, et l'armée des martyrs se forme. On leur a montré quelque chose de plus beau que les richesses et les voluptés terrestres, et ils y courent en triomphe, et ils y courent à travers les supplices et la mort.

Ainsi l'homme du peuple, le soldat, le martyr et le saint, inclinent également vers ce qu'ils connaissent de plus beau. Autant de fois vous ouvrirez l'histoire, autant de fois vous verrez la multitude se détacher de ses passions mauvaises en présence des passions ou des sentiments magnanimes.

Ce que nous admirons dans les masses, nous le retrouvons dans les individus. Chaque lecteur de Tacite ou de Plutarque peut rendre témoignage de cette grande loi de la nature. Notre âme vole au devant de tout ce qu'ils racontent de noble et de généreux; elle s'y reconnaît, si l'on peut s'exprimer ainsi, acceptant avec joie l'exil ou la mort au sein de la vertu, devenant Socrate ou Aristide, jamais Anytus, jamais Sylla, même dans leur puissance et leur triomphe. Et quelle indignation pour leurs crimes! et quel dégoût pour leurs voluptés! et quel mépris pour cette fortune qui les porta si haut, et qui inspirait à leur siècle tant d'envie et tant d'épouvante!

Voilà un sentiment qui blesse nos sens et nous

Digitized by Google

met en opposition avec nos intérêts matériels les plus vifs, avec toutes les voluptés animales, la volonté de jouir, de commander et de vivre. Ne découvrez-vous pas dans cette passion du beau idéal un être d'une autre nature que le tigre et le lion? Mourir n'est rien, mais mourir pour une idée dont la récompense n'est pas de ce monde, ô mon âme, quelle manifestation sublime de ton immortalité !

Ainsi, pour régler les passions grossières, il suffit de leur opposer les passions célestes ! L'homme suit la loi de son être, et, s'élevant par degrés au-dessus des biens matériels, il arrive enfin aux seuls trésors qu'il n'y ait pas de grandeur d'âme à mépriser.

Ne croyez pas que ces sentiments prennent leur source dans l'éducation et la civilisation? on les retrouve parmi les sauvages et jusque dans les contrées les plus barbares de l'Afrique. Nous citerons à l'appui de cette assertion l'entrevue de Bello, sultan des Fellahtas, et du capitaine Clapperton, le premier voyageur qui, dans ses relations politiques avec des rois qui vendent leurs sujets, ait exprimé des sentiments dignes d'un peuple civilisé. Après avoir offert les présents d'usage, parmi lesquels se trouvaient une boussole et une lunette d'approche, la conversation s'engagea. « Toutes ces » choses, dit le sultan, sont admirables, mais je » n'y vois rien d'aussi curieux que toi-même. Que » pourrais-je te donner qui fût agréable au roi d'An-

» gleterre ? » Je lui répondis : « Le plus grand ser-
» vice que tu puisses rendre à mon souverain est
» de contribuer avec lui à mettre un terme à la
» traite des nègres sur les côtes. Il envoie chaque
» année des vaisseaux pour s'emparer des bâtiments
» qui font ce commerce. Les équipages sont mis en
» prison, et la liberté est rendue aux malheureux
» esclaves, auxquels on donne des maisons et des
» terres sur nos établissements en Afrique. — Com-
» ment, dit-il, vous n'avez pas d'esclaves en An-
» gleterre ? — Non, et lorsqu'un esclave y met le
» pied il devient libre dès cet instant même. — Et
» par qui vous faites-vous servir ? — Par des per-
» sonnes qui s'engagent à le faire pendant un temps
« fixé et que nous payons pour cela. Aucun indi-
» vidu n'a chez nous le pouvoir d'en frapper un
» autre ; et les soldats sont nourris, habillés, et
» payés par le gouvernement. — Dieu est puissant,
» dit-il, et vous êtes un grand peuple [1] ! »

Le barbare est surpris, mais il admire. Il sent si bien la grandeur de ces idées qui le surpassent qu'il les rapporte de suite à Dieu, comme à leur source surnaturelle.

Dans cette partie du monde, l'âme des peuples dort avec celle des rois; ce que Dieu leur a donné, les hommes l'ont laissé mourir; et peuples et rois,

[1] *Voyages dans le Nord et dans les parties centrales de l'Afrique*, par le major Denham, le capitaine Clapperton, etc., t. III, p. 82.

sans pensées et presque sans intelligence, attendent leur réveil d'un législateur comme les morts de la vallée de Josaphat attendent leur résurrection !

Nous y portons depuis tant de siècles les barbaries de nos vieilles civilisations ; il est bien temps qu'ils éprouvent les bienfaits et la philantropie de nos civilisations nouvelles !

Le sentiment du beau est donc partout, j'entends partout où il y a un homme. Il ne nous est pas permis de le comprendre, mais il nous est donné d'en jouir; c'est à la fois le plus puissant véhicule du sentiment moral et le plus puissant moyen d'arriver à la vérité. Voilà pourquoi les sciences n'enfantent rien de supérieur que par lui : elles lui doivent tout ce qu'elles ne doivent pas au hasard, c'est-à-dire toutes les découvertes transcendantes du génie.

Arrêtons un moment notre pensée sur cette loi de la nature qui peut avoir tant d'influence sur le genre humain, et que nous formulerons ainsi :

LA VÉRITÉ SE TROUVE TOUJOURS DANS CE QU'IL Y A DE PLUS BEAU.

Le principe est vaste; il ouvre aux sciences une carrière sans fin : mais pour en connaître toute la portée il faut en faire l'application aux découvertes du génie.

Dans l'antiquité, Héraclite soutient que le soleil n'a qu'un pied de diamètre, et Anaxagore excite l'incrédulité de la Grèce en donnant à cet astre l'étendue du Péloponèse.

Ainsi un charbon ardent, d'un pied de diamètre ou de l'étendue d'une province, voilà le soleil des philosophes anciens. Que de degrés à parcourir dans le beau avant d'arriver à l'astre sublime, source éternelle des couleurs, des parfums et de la vie, qui enflamme notre atmosphère, rajeunit la nature, soutient les mondes par son propre poids, et qui, mesuré par Huyghens, s'est trouvé treize cent mille fois plus grand que la terre !

Les anciens faisaient du ciel une voûte de cristal, et ils y attachaient les astres comme des flambeaux, n'imaginant que ce qu'ils croyaient voir. Mais ces cieux impénétrables, cette voûte solide qu'ils appuyaient sur notre globe, à mesure que la curiosité les observe, et que le sentiment du beau nous élève, se brisent comme des jouets d'enfant : l'infini de l'espace, l'infini des mondes, l'infini des soleils, répondent à l'infini de la puissance. Voyez près de nous, dans cette voie lactée, où notre soleil, avec toutes ses planètes qu'il vivifie et qu'il entraîne, occupe un point imperceptible, quelle multitude de merveilles inconnues des siècles passés ! Là se trouvent les étoiles doubles ; là deux soleils, d'une effroyable dimension, forment souvent à eux seuls tout un système ; ils se suffisent,

Digitized by Google

échangent leur lumière, roulant autour l'un de l'autre, et mettant ceux-ci quarante ans, ceux-là six mille ans à tracer le double cercle de leur immense révolution. Plus loin, dans un autre ciel, le ciel de l'astronomie sidérale[1], la science moderne découvre des masses lumineuses de formes variées à l'infini, rondes, ovales, carrées, triangulaires, pyramidales, en fer de lance, en éventail, en losange, en arbre, en montagne, semblables aux coulées d'un volcan, à d'immenses baleines, ou se déroulant comme les anneaux d'un serpent gigantesque, ou enfin percées à jour, et laissant voir à des profondeurs inouïes d'autres masses lumineuses qui nagent dans d'autres espaces. Ah ! ce fut une heure sublime que celle où le grand Herschel, et le fils qui continue sa gloire, rencontrèrent pour la première fois dans l'étendue ces océans d'étoiles qui ont reçu le nom de nébuleuses à cause des sombres clartés qu'elles rayonnent. Deux faibles créatures, encore enveloppées de leur poussière terrestre, s'étaient élancées dans l'infini, et il leur avait été donné de contempler ce qu'aucun mortel n'avait encore contemplé ! Plus heureux que Newton, ce puissant explorateur du ciel, ils avaient franchi les limites de la création visible, et tout à coup ils s'étaient retrouvés presque dans les téné-

[1] On donne ce nom à la science qui s'occupe des corps célestes placés hors des limites du système solaire.

bres, au milieu d'un milliard de soleils , animés d'un milliard de mouvements, et qui s'élevaient comme une muraille vivante devant eux ! là s'arrêtent les yeux des savants, là est la limite de notre science, mais non la limite de la création.

Montez, montez encore ! montez éternellement, et autant vous approcherez de ce qu'il y a de plus beau, autant vous approcherez de la vérité ! La vérité est plus riche que l'imagination ; elle la déborde de toutes parts !

Vous venez de voir les astres se multiplier comme les sables de la mer ; montez, montez encore ! Plongez avec Herschel dans ces abymes de lumière et de feu ! Le grand homme aspire à ce qu'il y a de plus beau ; son âme pressent que toutes ces étoiles qui rayonnent dans l'espace doivent avoir leurs êtres animés, leurs êtres intelligents. Qu'est-ce pour lui qu'un soleil qui ne ferait qu'éclairer ! Dieu s'est donné partout des spectateurs. Plein de cette pensée, il observe l'astre dont la présence donne le jour, et bientôt il découvre que cet astre est une planète opaque, ténébreuse, assez semblable à la terre, et non un charbon ardent ; que la lumière n'émane pas de son sein, mais qu'elle nage dans son atmosphère comme les nuées dans la nôtre ; qu'elle s'y forme perpétuellement pour rayonner sur les mondes, et sans doute aussi sur le soleil lui-même, qu'elle éclaire, qu'elle féconde, et qu'elle aurait cent fois consumé si, par des moyens qui

Digitized by Google

nous sont inconnus, l'ardeur dévorante de ses feux ne se trouvait sans cesse adoucie. Et il en conclut que « le phénomène de la vie se produit dans le soleil comme sur la terre, mais sous des formes et avec des conditions différentes [1]. » Ainsi, dépassant les profondes conceptions d'Huyghens, qui, en peuplant les astres, n'avait osé peupler le soleil [2], le jeune Herschel s'élève d'un degré de plus vers le beau : il sent que l'intelligence est partout, parce que partout il reconnaît un Dieu. Dès-lors tous les points lumineux du firmament s'animent par la prière et par l'amour; chaque planète, chaque étoile, chaque soleil, chaque voie lactée, est un autel qui flamboie et d'où s'élance l'hymne vainqueur du néant; et l'ensemble de ces planètes, de ces étoiles, de ces soleils, de ces voies lactées, c'est le temple de la Divinité, et ces chœurs sublimes qui retentissent de monde en monde, c'est le culte d'une création sans fin, culte éternel, incompréhensible, entendu de Dieu seul au milieu de l'harmonie des astres, à travers l'espace et le temps.

[1] Herschel, *Philosophical Transaction*, 1828.

[2] Voyez le *Nouveau Traité de la Pluralité des Mondes,* par Huyghens; traduit du latin, par D... Un volume in-12, 1718.

CHAPITRE XXII.

DE LA PERFECTIBILITÉ DU GENRE HUMAIN.

LOI MORALE DE LA NATURE.

> Oh! la belle, la noble destinée d'avancer toujours vers la perfection sans jamais rencontrer le terme de ses progrès!
> (ANCILLON, de la Destination de l'Homme, p. 281.)
>
> Ce n'est pas pour obtenir des places, ce n'est pas pour acquérir des richesses, ce n'est pas même pour rendre aux catholiques leurs droits naturels et humains, bienfait que je demande depuis vingt-cinq ans à Dieu et à la nation; ce n'est pas pour tout cela que je me suis rattaché au nouveau ministère, mais seulement parce que de quelque côté que se portent mes regards, soit vers les Etats civilisés de l'Europe, soit vers le vaste continent de l'Amérique, soit vers l'Orient ou vers l'Occident, partout je vois poindre l'aurore de la liberté!
> (BROUGHAM, Discours au Parlement, 1827.)

Au fond de notre âme repose un sentiment sublime à peine entrevu des moralistes, et qui cependant remue l'humanité : c'est que l'homme,

Digitized by Google

quelles que soient d'ailleurs son ignorance ou ses lumières, ne veut reconnaître qu'à la raison et à la justice le droit de le dominer. Il en résulte que les peuples n'obéissent aux lois les plus dures, aux superstitions les plus extravagantes, que parce qu'ils les croient justes et raisonnables. Sous cette observation si simple viennent se ranger les plus grands événements de l'histoire.

Je dis que le sentiment est sublime, car il témoigne, et cela contre les calomnies des sophistes sur notre amour pour le mensonge; il témoigne, dis-je, que nous ne nous attachons à l'erreur qu'autant qu'on nous la présente comme la vérité. Transportez-vous au moyen âge: voyez le peuple courbé devant les nobles, et les nobles, les rois et les peuples courbés devant les moines. Pourquoi cette double abjection? C'est que la supériorité de la race noble est une conviction du peuple, comme la sainteté des moines est une conviction des nobles et des rois. Tous croient obéir à la justice et à la raison, et c'est pour cela qu'ils obéissent. Mais que l'une des deux puissances, le peuple, par exemple, vienne tout à coup à comprendre son erreur, aussitôt ses chaînes tombent, et, se dépouillant des croyances qui le retenaient dans l'esclavage, il court chercher cette justice à qui seule il reconnaît le droit de commander. Certes j'avais bien raison d'appeler sublime un sentiment qui maintient la dignité de l'homme jusque sous la verge du despo-

tisme, et qui le rend libre aux premières lueurs de la vérité.

Dans ce sentiment universel, on reconnaît une loi de la nature, loi contre laquelle viennent se briser une à une toutes les superstitions et toutes les législations tyranniques du globe.

Cette loi s'enchaîne d'ailleurs merveilleusement avec deux autres lois qui concourent au même but. Ainsi :

L'homme aime la vérité, il y aspire : première loi de la nature.

Mais dans cette recherche il lui faut un guide; ce guide, il le porte avec lui.

L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau : seconde loi de la nature.

Enfin ces deux lois sont comme la racine d'une troisième, la loi de perfectibilité, qui emporte tous les peuples d'un même branle, mais non d'un même mouvement, les uns avant, les autres après, vers l'accomplissement de toutes les lois de la nature, sous les regards d'un seul Dieu.

Cette loi ne fut découverte que vers la fin du siècle dernier. Condorcet, du fond de son cachot, se hâte de la jeter au monde. La pensée était grande, mais il ne fit que l'entrevoir, ou plutôt il la rétrécit au tableau progressif des sciences, laissant au siècle suivant la gloire d'en faire l'application providentielle au développement, sur le globe, de la morale et de l'humanité.

Digitized by Google

Tel est le but de la loi ou, pour mieux dire, tel est le grand travail imposé au genre humain. Quelle sera la fin de ce travail? Je l'ignore. Tout ce qu'il est possible d'entrevoir, c'est qu'il y a une mission donnée, une route plus ou moins longue à parcourir, et que le monde moral roule dans ces ténèbres, mais en s'approchant toujours de la lumière!

Ceux qui ont combattu cette loi ont imaginé qu'elle proclamait l'accroissement progressif de l'intelligence humaine. Pleins de cette pensée, ils demandent quel poète nous opposons à Homère, quel sage à Socrate, quel guerrier à Épaminondas; puis ils se réjouissent de leur triomphe avant même d'avoir compris la question. En effet, la perfectibilité n'est pas le pouvoir de changer la nature de l'homme; elle est tout simplement l'expression du mouvement des masses et des progrès de l'humanité. Considérant tous les peuples qui couvrent le globe comme un seul homme, elle cherche si cet être s'est amélioré depuis le commencement du monde; elle lui demande ce qu'il était à l'époque de Sésostris et ce qu'il est aujourd'hui; les erreurs qu'il a tuées et les vérités qu'il a fait naître; tout ce qu'il a laissé sur sa route et tout ce qu'il y a recueilli dans une marche de plus de six mille ans. Magnifique spectacle des destinées humaines, dont le cercle s'agrandit et s'éclaire à chaque nouveau siècle qui tombe dans l'éternité!

Ce serait une histoire de haute conception que celle des progrès de la vérité sur le globe. Les plus grandes gloires y tiendraient la plus petite place : on en retrancherait tous les peuples qui n'ont rien légué au monde.

L'Égypte, malgré ses castes, son idolâtrie, l'esclavage et la mutilation des hommes, pourrait y obtenir quelques lignes. C'était un vaste atelier, où une multitude de mains travaillaient au profit du maître. Mais pendant que les ténèbres couvraient le peuple, une lumière cachée brillait dans les temples et dans les tombeaux. Pythagore et Platon vinrent y chercher la sagesse, et avec elle le sceptre de la civilisation passa à la Grèce.

Athènes et Sparte offraient le spectacle de deux peuples libres. C'était le premier essai de cette vérité, encore inconnue, que tous les hommes, étant égaux devant les dieux, doivent être égaux devant la loi. La Grèce légua ce principe à Rome, déjà victorieuse, avec les doctrines de Socrate, l'exemple de sa mort et la pensée d'un Dieu unique, source de toute vérité !

Rome profita peu du legs. Elle s'honora par l'amour de la patrie et les vertus de famille. La pudeur d'une femme et un temple élevé à la piété filiale établirent sa puissance, et la firent grande aux yeux des hommes et des dieux. Elle tint la terre dans ses chaînes; elle lui donna l'exemple des dévouements les plus héroïques ; mais, en mou-

Digitized by Google

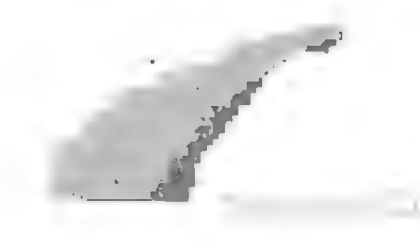
rant, elle ne lui laissa aucune de ces grandes vérités qui sont le patrimoine du genre humain.

Et ce n'est point ici une de ces accusations irréfléchies que l'histoire se plaît à contredire. Ouvrez Tite-Live et Tacite : Rome, la puissante Rome sait combattre, conquérir, civiliser; elle exerce l'empire de sa suprême intelligence, mais elle n'ajoute rien au legs de la Grèce, elle ne ratranche rien aux férocités de sa civilisation; le polythéisme, l'idolâtrie, l'esclavage, la gloire du suicide, les jeux sanglants du cirque, les sacrifices humains, la terre déclarée barbare, les peuples considérés comme une proie, et le droit des armes érigé en droit des gens : erreurs populaires, cruautés religieuses, patriotiques et politiques contre lesquelles, pendant plus de vingt siècles, il ne s'élève aucune réclamation.

L'antiquité en est couverte comme d'un voile qui dérobe à son génie la grandeur de Dieu, la dignité de l'homme et les lois de la nature.

Les progrès de la société ancienne se concentrent dans ces trois pensées : unité dans le mariage, liberté civile et politique, égalité devant la loi. Ces deux derniers principes sont d'ailleurs resserrés dans les limites les plus étroites; ils ne sortent pas de la nation, ils ne sont d'aucun secours aux vaincus. Ce n'est pas l'homme que la loi honore, c'est le citoyen.

Voilà l'œuvre morale de quarante siècles. Alors



le grand empire s'écroule, et avec lui toute la société ancienne. Au milieu de ces décombres, les droits du citoyen se perdent, mais ceux de l'homme se retrouvent. Ils doivent fonder un ordre de choses plus large, plus fécond, et surtout plus humain : ils sont appuyés sur l'unité de Dieu, d'où sort l'unité du genre humain.

C'est de Jésus-Christ que nous vint cette lumière. Il fit tomber le voile qui cachait au monde le Dieu de Moïse, transfiguré par l'amour; il rendit les enfants au père et le père aux enfants; et il se trouva tout à coup que la plus haute pensée de Socrate circulait parmi les peuples.

Le premier effet de cette vérité sur le globe fut un événement prodigieux : la destruction de l'esclavage. Cent peuples savent aujourd'hui ce que ne sut aucun sage de l'antiquité, qu'acheter et vendre un esclave, c'est acheter et vendre le sang d'un homme, c'est violer d'un seul coup les lois de Dieu et les droits de l'humanité. Vérité simple, vérité naturelle, qui s'élève comme une muraille entre les temps antiques et les temps modernes. Aujourd'hui l'esclavage est une barbarie des nations barbares; c'était autrefois un usage des nations civilisées : jusque-là que Platon en fit un des éléments de sa république idéale.

Aristote lui-même, l'homme de la raison, y fut trompé; il prit l'assentiment de tous les peuples pour une loi de la nature; de l'usage, il conclut

le droit. Ne pouvant reconnaître l'homme dans les abjections de l'esclave, il annonça une race inférieure faite pour servir, comme le cheval est fait pour porter, ne s'apercevant pas que ces abjections, qu'il prenait pour le caractère d'une espèce, étaient l'œuvre de l'esclavage, et non l'œuvre de la nature [1].

La vie morale des peuples s'est donc agrandie d'une pensée qui manquait à Socrate, à Platon, à Aristote, et qu'on cherche en vain dans Moïse. Jésus-Christ la fit entendre du haut de la croix; elle se perdit au milieu de la barbarie, et, après dix-huit siècles de combats, nous l'avons retrouvée dans l'Évangile.

Ce fut une grande révolution que cette seule pensée jetée au milieu d'un monde de maîtres et d'esclaves. Rome régnait encore sur toute la terre, et sur toute la terre il y avait des marchés où l'homme vendait et achetait l'homme. La pensée de Jésus-Christ ne fut comprise que des victimes; le reste, peuples, rois, moralistes, sophistes, n'y vit qu'une conception idéale, une théorie qu'on pouvait discuter, peut-être le rêve d'un philosophe; et tout à coup la volonté vertueuse du monde civilisé est sortie de ce rêve.

[1] Voyez Aristote, *Polit.*, liv. I, ch. III et IV. — Voyez aussi d'excellentes réflexions sur ce passage d'Aristote dans la *Philosophie du Droit*, de M. Lerminier, t. II, p. 40.

Digitized by Google

L'humanité marche donc, et elle marche à la conquête de la vérité. La loi de la nature l'entraîne vers ce but, dont la régénération du globe sera le couronnement. Que cette marche ait d'abord été un peu lente, cela devait être : les premières vérités sont les plus difficiles à découvrir ; mais aujourd'hui le mouvement s'accélère et les progrès se multiplient.

L'UNITÉ DE DIEU,
L'UNITÉ DU GENRE HUMAIN,
L'AMOUR DE L'HUMANITÉ,
L'ABOLITION DES CASTES,
L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE,
LA SOUMISSION DES DROITS DU CITOYEN AUX DROITS DE L'HOMME,
ET LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Toutes vérités inconnues des anciens, et remarquez-le bien, toutes vérités qui s'harmonient aux lois de la nature. Mais ces progrès ne sont que les premiers éléments des progrès qui nous restent à faire. Tant que nos yeux verront triompher le crime et persécuter la vertu; tant que les masses populaires seront privées d'intelligence et de ces nobles développements de l'âme qui nous séparent de la brute; tant qu'il existera des mendiants, des tyrans et des bourreaux, et que le sang humain coulera sur la terre, la loi ne sera point accomplie. L'œuvre

de la perfectibilité est de faire tomber un à un tous ces vêtements d'angoisse et d'opprobre dont la société nous revêt en naissant. Loi divine et fatale qui ne nous laisse aucun repos, qui parle au genre humain comme la mort parle à l'homme dans le terrible passage de Bossuet : « Marche, Marche ! » et tous les peuples civilisés lui répondent en regardant le ciel : « Nous marchons ! »

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

DE LA VIE ET DE LA MORT.

LOI DE LA NATURE.

Qui apprendrait les hommes à mourir, leur apprendrait à vivre... Vostre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers, c'est une pièce de la vie du monde.
(MONTAIGNE.)

La voilà, cette heure suivie
Par l'aube de l'éternité,
Cette heure qui juge la vie
Et sonne l'immortalité.
(LAMARTINE, Harmonies poétiques et religieuses, t. II, p. 172.)

Or, Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants.
(St. Matth., XXII, c. 32.)

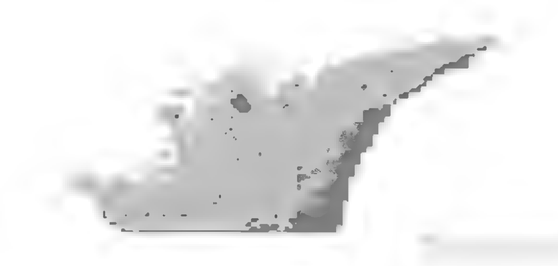
La mort n'est ni une loi de haine, ni une loi de vengeance; elle est la condition de ce qui est. Dieu l'a opposée à la vie pour maintenir la vie. Supprimer la mort sur le globe, ce serait y établir le néant.

Il faut que les fleurs du printemps se fanent pour

que l'automne porte ses fruits ; il faut que les générations passent pour que l'amour donne les siens. La vie et la mort agissent comme une seule puissance : l'une est chargée de balayer la place, l'autre de la remplir; leur but visible est non de créer, non de détruire, mais de continuer le grand spectacle de la nature.

Aussi, rien de plus remarquable que l'harmonie de ces deux puissances, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'égalité de leur travail. Elles marchent d'un même pas sans jamais se surpasser ni s'atteindre : la vie sème, la mort moissonne, et les reproductions et les déprédations se balancent. Le sort du globe tient à cela. Vous ne sauriez donner l'avantage à la mort sur la vie, ou à la vie sur la mort, sans anéantir la création; car la création est l'œuvre de la mort comme de la vie.

Et cela est si vrai que, pour faire cesser la vie sur la terre, il suffirait d'établir une seule exception à la mort; je ne dis pas dans la race humaine, mais dans l'être le plus éphémère : une plante, une fourmi, une mouche, un coquillage, un poisson. Les semences d'un seul pavot envahiraient le globe en six ans; il n'en faudrait que trois à une morue pour combler les mers. Heureusement la mort veille toujours ! Prévoyante et conservatrice, elle anéantit ces effroyables multiplications sans jamais anéantir l'espèce : elle sauve le monde des excès de la vie.



C'est donc faute de connaître la mort que nous l'environnons d'épouvante. Elle est un crime dans les mains de l'homme, parce que l'homme ravit ce qu'il ne peut rendre; dans les mains de Dieu, elle ouvre le passage au genre humain, elle appelle les générations sur le globe : que la mort s'arrête, et ce flot immense cesse de couler! Lorsque son but visible est de multiplier les existences, son but invisible sera-t-il d'anéantir?

Et cependant les moralistes ne cessent de nous inviter aux terreurs de la mort : les uns la regardent comme un fléau, les autres comme une punition. Mais si la mort est une loi de vengeance, la vie est donc une loi de colère! Alors pourquoi tant de joies et d'espérances dans notre cœur; tant de sublimes inspirations dans notre âme! Pourquoi ce soleil, ces moissons, cette verdure, l'air, le ciel, les parfums, les couleurs; ravissantes harmonies qui témoignent encore plus la bonté que la puissance? Pourquoi la vie enfin, cette création du *moi*, qui se détache du néant pour s'emparer de la nature? Nous y arrivons, il est vrai, sans défense et sans intelligence, mais sous la garde de la tendresse maternelle. Viennent ensuite les jeux du premier âge, puis les illusions de la jeunesse, et l'amour, qui suffirait à notre bonheur, puisqu'il nous élève jusqu'à Dieu! Rien ne nous manque dans le voyage, et la Providence, qui en prévoit tous les besoins, n'en a point oublié le terme; elle nous donne pour

le départ le sentiment de l'infini qu'elle nous avait refusé à notre entrée dans la vie.

Il faut oser le dire, quelque singulier que cela puisse paraître, c'est parce que nous fermons les yeux aux bienfaits de la vie que nous redoutons la mort. Si nous savions mieux ce que Dieu a fait pour nous, nous saurions mieux aussi ce qu'il nous réserve. La vie est un don céleste d'amour et de bonté, un don magnifique, gratuit. Nous n'étions pas, et voilà qu'une puissance qui ÉTAIT de toute éternité nous appelle, non pas seulement à vivre et à sentir comme tout ce qui vit et tout ce qui sent, mais à l'aimer. Cette puissance, qui ÉTAIT, cette Divinité qui CRÉAIT, nous donna l'innocence et l'ignorance; puis elle ouvrit devant nous toutes les routes de l'imagination et du savoir. Par l'innocence nous touchons au bonheur de la vertu, et par l'ignorance au bonheur de connaître. Ces deux premières conditions de la vie, qui semblent n'attester que notre faiblesse, deviennent ainsi la source de nos plus doux plaisirs : l'ignorance, c'est l'attribut de l'enfance, c'est, dans un avenir sans bornes, toutes les joies de l'amour, et un monde à contempler. Que de raisons d'aimer la vie ! mais à mesure que l'âme se développe, qu'elle se sent libre, éternelle, infinie, plus puissante que toutes les puissances de la nature; que le sentiment du beau l'élève au dessus des mondes et des soleils, et qu'elle pressent quelque chose au-delà de

tout ce qu'elle voit, oh! que de raisons d'aimer la mort! que de raisons de vous comprendre et d'espérer en vous, divin Créateur de toutes choses, puissance qui ÉTAIT, qui EST et qui SERA, et qu'il nous a été donné d'entrevoir malgré notre faiblesse, et de prier malgré notre néant.

Ainsi, à mesure que la vie parle, la mort perd de sa hideur, et bientôt elle n'est plus pour notre âme qu'un passage des ténèbres à la lumière, une porte ouverte dans le ciel, et au seuil de laquelle nous ne laissons qu'une poignée de cendre!

Reposons donc sans crainte sur le lit où repose le genre humain. Si la colère ne pèse pas sur notre vie, pourquoi se montrerait-elle soudainement à notre mort? Les lois de la nature sont des lois de bienveillance qui nous protègent jusqu'à la fin, et c'est peut-être dans leur dernière expression que Dieu a déposé le grand secret de l'avenir. Voyez les regards mourants de toutes les créatures se diriger vers le lieu où leur postérité doit renaître. Le papillon tombe auprès de la fleur où il a déposé ses œufs; l'oiseau, au pied de l'arbuste dont il aimait les semences et qui abritait son nid. Le chevreuil meurt dans ses rochers; le taureau, au milieu des prairies et couché sur ses chers pâturages: symbole de sa propre immortalité, l'homme meurt la tête et les yeux tournés vers le ciel.

CHAPITRE XXIV.

APPLICATIONS DES LOIS DE LA NATURE AUX LOIS DES HOMMES.

Pour vérifier l'ordre de la nature, il suffit de s'en écarter; pour réfuter les systèmes humains, il suffit de les admettre.
(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Etude huitième, p. 408.)

Nos mœurs s'adoucissent : chaque jour la philantropie s'avance vers des conquêtes nouvelles. Une législation se prépare qui conciliera, autant que notre siècle le permet, les intérêts de la sûreté commune avec le vœu de l'humanité.
(DE MARTIGNAC, Défense du prince de Polignac à la Chambre des Pairs, p. 176.)

« Il y a trois tribunaux qui ne sont presque jamais d'accord : celui des lois, celui de l'honneur et celui de la religion [1]. » Cette parole de Montesquieu accuse l'ordre ou plutôt le désordre des

[1] Pensée extraite des manuscrits de Montesquieu.

Digitized by Google

sociétés modernes, en même temps qu'elle nous indique la cause de leur malaise et des révolutions qui les déchirent. Tant que ces trois tribunaux prononceront des jugements contradictoires, il n'y a point de paix à espérer sur la terre. La paix du monde repose sur l'unité politique, morale et religieuse, et cette unité n'existe que dans la vérité.

Or cette vérité, si elle nous échappe toujours, ce n'est pas qu'elle soit invisible; c'est tout simplement que nous refusons de tourner nos regards de ce côté. Le théologien la cherche dans les doctrines de son église, le magistrat dans les codes de son pays, le philosophe dans un système: l'homme du monde ne la cherche nulle part; mais il croit la recevoir des préjugés et de la mode. Alors arrive le sceptique, sophiste à courte vue, qui, à l'aspect de ce chaos, s'écrie que notre raison est trompeuse, qu'il n'y a pas de vérité sur la terre, que tout est vrai, que tout est faux, suivant les lieux, les temps et les hommes. Insensé! ne vas-tu pas donner à l'intelligence humaine les bornes de la tienne! Mais ouvre donc les yeux! La raison n'est point en défaut, car ici la raison ne paraît nulle part; la vérité n'est point ondoyante, car ici il n'y a point de vérité. Ce que tu vois, ce sont nos vices, nos passions, nos opinions, nos ambitions, que nous tentons de faire adorer. La vérité est hors de là! Mais où est-elle? Je te dis bien, elle est hors de là.

Digitized by Google

Hors de là, il n'y a plus que les lois de la nature. A notre tour nous invoquons le jugement de Dieu sur toutes les questions qui nous importent. C'est Dieu lui-même qui va nous apprendre ce que nous devons faire pour être juste, ce que nous devons croire pour être heureux. Il nous dira ce qu'est la vertu, ce qu'est le crime; si c'est l'honorer que de rejeter ses dons; si c'est suivre sa loi que d'en abuser; si la religion doit nous inspirer l'indulgence ou nous armer de colère et de cruauté; s'il est permis de persécuter les hommes, de les tromper, de les dépouiller, de les mutiler, de les égorger, soit dans l'intérêt d'une ambition, soit dans l'intérêt de leur conscience : il le dira, et, à mesure que sa réponse arrivera à l'oreille des peuples, ils connaîtront la vérité, et se tendront la main comme des frères.

Cette réponse, elle est renfermée dans le petit nombre de lois dont nous venons de tracer l'esquisse : lois de vie et d'amour, critérium de toute vérité, invincibles aux sophismes, puisqu'elles vérifient les pensées de l'homme par les pensées de Dieu?

Et, en vérité, je ne crois pas qu'il existe sur la terre un être doué de raison qui osât effacer d'une main ferme les articles de ce code, sous prétexte d'erreur ou de mensonge. Comment les effacer sans renoncer à quelques parties de nous-même, sans cesser d'être homme, c'est-à-dire libre, intelligent et aimant?

Digitized by Google

En effet, les facultés de l'homme répondent toutes à quelques lois de la nature ; en sorte que, pour dégrader l'un, il faut nécessairement violer l'autre. C'est le double travail de nos préjugés et des gouvernements despotiques.

Nous en conclurons que, partout où il y a dégradation de l'homme, il y a violation des lois de la nature ; c'est-à-dire violation de la justice, violation de la vérité : les lois de la nature veulent l'homme complet !

Parmi ces lois, cinq ont leur source dans notre âme, et rayonnent de l'homme à la nature ; sept ont leur source dans le monde physique, et rayonnent de la nature à l'homme. Afin que la vérité nous fût toujours présente, Dieu l'a imprimée en nous et autour de nous ; et afin que les lois qui la renferment nous parussent toujours aimables, il les a fait participer du sentiment d'amour qui nous élève jusqu'à lui.

Ces douze lois ne composent pas seules le code de la nature, et cependant elles embrassent le monde moral tout entier.

Le sentiment de la Divinité, c'est l'amour de Dieu ; la sociabilité du genre humain, c'est l'amour des hommes. Les autres lois ne sont, pour la plupart, que des développements ou des modifications de ces deux lois fondamentales, que tous nos codes de morale formulent ainsi :

AIMEZ DIEU ET LES HOMMES.

Digitized by Google

Faites-en l'application aux codes politiques et religieux qui partagent le monde, et ils se dépouilleront peu à peu de toutes les barbaries et de toutes les abjections qui les déshonorent.

A commencer par les choses les plus simples, voyons quelle part les législateurs nous laissent dans la jouissance de l'eau, de la lumière, de l'air, du feu, de tous les biens naturels qui n'ont point et qui ne peuvent avoir de propriétaires.

D'après les lois de la nature, l'air, la lumière, l'eau, le feu, n'étant le fruit d'aucun travail, appartiennent à tous, nous devons en jouir en commun, puisqu'ils nous ont été donnés en commun; et par suite, nous avons le libre parcours de l'Océan et le libre parcours du globe [1].

Aucun souverain ne peut donc, sans violer la loi de la nature, c'est-à-dire sans se déclarer l'ennemi des hommes, enfermer son peuple dans des murailles comme l'empereur de la Chine et les rois de l'ancienne Égypte, ou seulement lui défendre de voyager hors de certaines limites comme l'au-

[1] Et, par exemple, on ne vendra pas le feu en imposant les cheminées; la lumière et l'air en imposant les fenêtres. On n'empêchera pas un pauvre paysan de puiser de l'eau dans la mer, comme la gabelle le faisait avant la révolution; enfin on supprimera toutes ces douanes élevées par l'intérêt stupide des gouvernements contre la prospérité, l'industrie et la civilisation des peuples.

tocrate de Russie, ou enfin barrer les mers comme les Hollandais et les Anglais l'ont successivement essayé, lorsque, du haut de leurs forteresses ailées, ils ont dit au genre humain : « L'Océan est à moi ! »

Bien plus, tout législateur qui, dans un intérêt sordide, accapare la propriété ou seulement le monopole d'un bienfait de la nature, ne fût-ce que d'une simple plante, est coupable de lèse-humanité. Aussi ceux-là seront comptés au nombre des bienfaiteurs des hommes, qui, au péril de leur vie, arrachèrent à l'avarice des Hollandais le cafier et le cannellier pour les donner au monde [1].

Et voilà cependant comme les législateurs traitent les nations. Dans le code des rois, le soleil ne brille pas pour tous les hommes, l'eau ne coule pas pour tout le monde, la terre, si vaste et si variée, ne s'ouvre pas à tous les peuples. On nous dit : Paie si tu veux que l'air et la lumière pénètrent dans ta maison ; paie si tu veux réchauffer tes genoux à la flamme du foyer domestique [2] ; paie

[1] C'est à Desclieux, à Poivre et à Sonnerat que nous devons la libre culture du café et des épices. Tout le monde connait les périls qu'ils coururent, les privations qu'ils s'imposèrent, pour réussir dans leur généreuse entreprise, et nul monument chez aucun peuple n'a encore consacré un si beau souvenir. Nous élevons des statues à ceux qui nous égorgent et nous oublions ceux qui font du bien.

[2] L'impôt sur les cheminées existait encore en France

Digitized by Google

pour jeter tes filets dans ce fleuve qui n'appartient à personne; paie enfin pour recueillir quelques grains du sel que l'Océan abandonne sur ses grèves. Il n'y a pas jusqu'à l'usage innocent de certaines plantes qui ne soit entravé par le fisc. Cette feuille dont la fumée efface le souci et rend le travail facile, que la nature multiplie partout sous la main du pauvre comme un soulagement à ses fatigues, cette feuille, la joie du soldat, du matelot, de l'ouvrier et de l'esclave, notre finance lui demande chaque année quatre-vingts millions, tant la misère paie bien, tant les législateurs sont habiles à nous vendre les plaisirs que la nature nous donne.

On ne manquera pas d'objecter qu'il faut des impôts aux gouvernements : c'est une nécessité sans doute; mais ne pourrait-on pas donner aux peuples des gouvernements un peu moins chers? Et d'ailleurs ces gouvernements méritent-ils qu'on les paie, lorsqu'ils nous retranchent jusqu'à la jouissance des éléments de la nature. Il y a quelque chose de grave dans la perte du plus petit bien naturel : c'est un mal physique qui entraîne toujours un mal moral; et ce mal est si pénétrant qu'on recule d'épouvante lorsqu'on veut en mesurer la profondeur. Que l'empereur de la Chine,

il y a peu d'années, et il existe toujours en Angleterre. Avant la révolution, les seigneurs avaient seuls le droit de se servir du feu pour faire cuire le pain de chaque paroisse. Le four banal faisait partie de leur revenu.

Digitized by Google

par exemple, isole son peuple de tous les autres peuples; on imagine qu'il s'agit tout au plus de la perte de la plus minime des libertés, du droit de parcourir le globe, droit dont les masses ne profitent guère: la prison est vaste; c'est un empire, c'est un monde riche à la fois de tous les trésors de la nature et de toutes les sciences de l'Égypte. Eh bien, cette loi à qui vous attribuez si peu de puissance, a suffi pour avilir le peuple le plus industrieux et peut-être le plus intelligent du globe. Entrez dans l'école d'un lettré chinois enorgueilli de son savoir de quatre mille ans; il vous dira que la terre est une surface plate et carrée dont la Chine occupe le milieu; que le soleil ne se lève que sur cette partie du monde, et que les autres peuples, abandonnés du ciel, errent çà et là aux bords des abymes, sans intelligence, et presque sans lumière, comme on représente les Esquimaux sur les rives désolées de l'Océan. Ainsi le globe est carré, la terre est plate, l'empire du milieu compose seul l'univers, et le soleil ne brille que pour les Chinois: voilà le fruit de la loi qui les sépare du genre humain.

Et ne croyez pas que cette abjection ne réagisse que sur leur intelligence; elle réagit sur leur moralité, elle les précipite dans l'ignorance du Créateur, le plus grand mal qui soit sur la terre. Un peuple qui ne connaît rien du monde qu'il habite, rien des peuples qui l'environnent, ne peut se faire une

Digitized by Google

idée juste ni des lois générales de la nature, ni des bienfaits de la Providence, ni de la gloire de Dieu. En se retranchant du genre humain, il s'est retranché de la vérité [1] !

On peut juger, par cet exemple, de l'influence qu'exercerait sur la civilisation et le bonheur du globe la plus simple application des lois de la nature. Que les législateurs daignent les prendre pour guides, et tous les crimes érigés en principes, toutes les idolâtries érigées en religion, l'infanticide, le concubinage, la polygamie, la mutilation, l'esclavage, ces lèpres de l'Orient; les castes, les priviléges, les servages, les vasselages, le célibat des prêtres, les réclusions monastiques, les suicides religieux, ces vices, ces dégradations de l'Europe civilisée; la peine de mort, ce fratricide qu'aucune loi, aucune convention humaine ne peut légitimer; la guerre enfin, le plus grand des forfaits, et le seul, qui, avec la peine de mort, règne encore sur tout le globe, tous ces crimes juridiques, tous ces assassinats glorieux ou législatifs, vont s'évanouir devant la loi de la nature, comme

[1] Il y a en Chine, comme il y avait autrefois en Égypte, deux sciences : celle du peuple et celle des lettrés. Ces derniers ont encore une science fort étroite et fort obscure; leurs idées sur la géographie du globe sont probablement un peu plus larges; mais ils ne les communiquent pas, de crainte d'inspirer aux Chinois le désir de visiter les autres nations.

Digitized by Google

les ténèbres devant le soleil. Déjà, en nous rapprochant instinctivement de cette loi divine, nous avons effacé de nos codes le double servage de la terre et de l'homme. Nos tribunaux ont perdu le pouvoir d'être cruels, et nos rois le privilége d'être injustes. La liberté civile, la liberté des cultes, la liberté de la pensée, forment, avec l'égalité des droits et l'égalité devant la loi, une législation où la dignité de l'homme est enfin respectée; et ce premier pas dans le chemin de la justice universelle a commencé l'affranchissement de tous les peuples : l'exemple est donné; les droits sont conquis, et l'Europe nous contemple!

Si j'étais roi, et que mes regards se portassent sur la France, je la verrais sans frémir ressusciter les armées formidables de Napoléon; mais si je voyais ses législateurs ouvrir partout des écoles, fonder des colonies, protéger et éclairer les masses, répandre la science, multiplier le bien-être, donner à chaque citoyen le pouvoir de s'élever au rang de son intelligence et de sa vertu, marcher enfin généreusement dans les voies de la justice et de la liberté, oh! c'est alors que je tremblerais pour les trônes de l'Europe! Nation redoutable jusque dans ses adversités, elle a jeté ses armes, elle ne veut plus combattre; mais à mesure qu'elle reprend ses forces, elle se sent digne d'une autre gloire, et la voilà qui met autant d'ardeur à délivrer le monde qu'elle en mettait à le conquérir!

CHAPITRE XXV.

SUITE DU MÊME SUJET.

L'Europe devrait être citée au ban de la Pologne pour les injustices toujours croissantes dont ce pays a été victime...... Elle le sera au jugement de Dieu.

(Mme DE STAEL, Considérations sur la Révolution française, t. I, p. 12.)

Les forces manquent à mon zèle, mais le courage et l'espérance ne manquent pas à mon cœur.

(DE MARTIGNAC, Défense du prince de Polignac, p. 219.)

Il n'y a point de droit contre le droit.

(BOSSUET.)

L'Amérique, que nous voyons aujourd'hui si belle, si prospère, et grandissant dans sa liberté, il fut un temps où elle était vassale. Des officiers anglais commandaient dans ses ports, des gouverneurs anglais régnaient dans ses cités, un parlement anglais lui imposait des lois, et décidait à Londres de son industrie, de sa fortune et de sa

Digitized by Google

vie. Or, il arriva qu'un jour le peuple, fatigué de ce vasselage, courut aux armes, et, prenant le monde à témoin de la dignité de sa cause, il lui demanda s'il était juste que des hommes de toutes nations, jetés par le vent de l'adversité dans de vastes solitudes où ils se créaient une patrie, fussent condamnés à porter les chaînes de l'Europe, et quelles lois de la nature ordonnaient à l'Amérique de payer des impôts au roi de Londres et de travailler pour l'enrichir. Ce fut le 4 juillet 1776 que cette déclaration solennelle fut adressée au monde; on y lisait ces mots : « Nous regardons » comme évidentes par elles-mêmes les vérités sui- » vantes : que tous les hommes sont créés égaux; » qu'ils ont été doués par le Créateur de certains » droits inaliénables; que, parmi ces droits, on » doit placer au premier rang la vie, la liberté et » la recherche du bonheur; que, pour assurer ces » droits, les gouvernements ont été établis parmi » les hommes, et que leur pouvoir, tant qu'il de- » meure dans les bornes de la justice, émane du » consentement des gouvernés; que lorsqu'une » forme de gouvernement cesse d'exister pour ce » but, le peuple a le droit de le changer ou de » l'abolir, et d'établir un nouveau gouvernement » en plaçant ses bases sur les principes, en orga- » nisant ses pouvoirs dans les formes qui lui pa- » raissent le plus propres à produire sa sûreté et » son bonheur. A la vérité, la prudence exige que

» l'on ne change pas pour des causes légères des
» gouvernements établis depuis longtemps.......
» Mais lorsqu'une longue suite d'abus et d'usur-
» pations, tendant invariablement au même but,
» prouvent jusqu'à l'évidence le dessein d'écraser
» un peuple sous le joug d'un despotisme effréné,
» il est de son droit, il est de son devoir, de se
» soustraire à ce joug, et d'établir de nouvelles
» sauvegardes pour sa future liberté. Telle a été
» la patience de ces colonies dans leur souffrance,
» et telle est la nécessité qui les force de s'affran-
» chir des tyrannies de leur ancien gouverne-
» ment[1]. »

Ainsi des hommes nés dans la vieille Europe, où ils étaient encore hier, se rappellent tout à coup, à la vue d'une terre vierge encore, d'un monde sortant des mains du Créateur, les droits inaliénables de l'humanité; l'aspect de la nature les rappelle à la nature, et, du fond de leurs déserts, ils poussent un cri de liberté qui retentit jusque chez les peuples de l'autre rive.

Cet appel à la conscience de l'Europe, suivi du plan de la tyrannie anglaise et des injures faites à la nation américaine, se terminait ainsi : « En conséquence, nous, représentants des États-Unis, assemblés en congrès général, en appelant au Juge

1 Voyez la déclaration des États-Unis dans les *Annales statistiques des États-Unis*, par Seybert. Un vol. in-8°.

suprême de l'univers de la droiture de nos intentions, nous publions et déclarons solennellement, au nom et de l'autorité du bon peuple de ces colonies, que ces colonies sont et ont droit d'être DES ÉTATS LIBRES ET INDÉPENDANTS ; que tout lien politique entre elles et la Grande-Bretagne est et doit être entièrement rompu, et que, comme ÉTATS LIBRES ET INDÉPENDANTS, elles ont pleine autorité de faire la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances, d'établir le commerce, et de faire tous les autres actes que LES ÉTATS INDÉPENDANTS ont droit de faire. Et pleins d'une ferme confiance dans la protection divine, nous engageons mutuellement au soutien de cette déclaration, nos vies, nos fortunes et notre honneur, qui nous est sacré ! »

Ce manifeste, nous l'appelons sublime, parce qu'il est fondé sur les droits de l'humanité. Dieu nous a déclaré, par les deux premières lois de notre être, que l'homme n'a sur l'homme d'autre puissance que l'amour. Ainsi nul homme ne sera la propriété d'un autre homme, nul peuple ne sera la propriété d'un autre peuple. Le droit inaliénable, imprescriptible de l'homme et des peuples, c'est la liberté.

Telle est la loi de la nature.

Voyons à présent la loi des hommes. Au sort de l'Amérique opposons le sort de la Pologne. C'était aussi une nation frappée de vasselage. Elle invoquait les mêmes principes, elle montrait la même

Digitized by Google

vertu ! Elle criait à l'Europe : « Accourez, le temps presse, les Barbares sont à nos portes, et nous mourrons pour la liberté du monde ! »

L'Europe fut sourde à ces cris, et, le 7 septembre, tandis qu'un ministre de France prononçait ces atroces paroles [1] : « Tout est tranquille dans Varsovie ! » la noble nation dormait ensevelie sous les débris de ses remparts !

Morte, comme elle le disait, pour la liberté du monde !

L'histoire dira la lâcheté, non des peuples, mais des rois de l'Europe ; car tous les peuples voulaient courir à vous, malheureuse Pologne ! Tous les peuples criaient, et tous les rois gardaient le silence ! Elle dira comment les Polonais désarmés furent jetés dans les glaces de la Sibérie ! comment le pays tout entier fut mis hors de la loi ! comment des populations réfugiées dans les temples furent égorgées sur les autels ! Elle dira que toutes ces choses se passaient, au dix-neuvième siècle, sous la loi de l'Évangile et sous les regards du genre humain ! Quant à nous, nous ne signalerons qu'un fait, bien minime sans doute après tant de brigandages, mais caractéristique, et dont la date surtout ne doit pas être oubliée.

Trois mois après le meurtre de la Pologne, on

[1] Le général Sébastiani.

Digitized by Google

lisait dans tous les journaux russes, prussiens, allemands, français :

« En vertu de l'ukase impérial du 2 janvier 1831, ont été confisquées au profit de l'empereur, dans le gouvernement de Podolie, 10,852 âmes appartenant au prince Adam Czartorysky, 185 âmes à Élisabeth de Tyrawski, 243 âmes à Isidore Sachnowski, toute la fortune d'Érasme de Dobrowski, et 592 âmes du comte Thaddée Ostowski, etc., etc.[1] — Wilna, 31 octobre 1831. »

On croit lire les légendes barbares du douzième siècle ! Ne pouvant plus vendre des hommes comme César, les vainqueurs confisquent des âmes comme Satan : les supplices de la servitude égaleront bien ceux de l'enfer !

Certes, la publicité donnée à de pareils actes est un bienfait pour l'humanité. Plus le crime est public, plus l'infamie a de puissance. Il faut que les cris du genre humain avertissent les tyrans qu'ils sont seuls, et que les peuples civilisés les contemplent !

Et quand on songe que le vasselage et l'ilotisme

[1] Ainsi les princes polonais possédaient des âmes ; les paysans polonais étaient en état de servage ; en lisant ces tristes détails, on ne s'étonne plus que la malheureuse Pologne ait succombé. La moitié de son peuple n'avait rien à défendre. Mais que penser du vainqueur ? il pouvait rendre la liberté, il aime mieux confisquer des âmes !

Digitized by Google

sont encore la politique de l'Europe ; que presque tous les grands peuples tiennent d'autres peuples dans les chaînes ; que l'Inde et ses sept cent millions d'habitants travaillent sous les ordres de l'Angleterre ; que les canons autrichiens sont braqués sur toutes les places publiques de l'Italie ; que la Hongrie est humiliée sous le même joug ; que l'Irlande vient seulement d'être replacée dans le droit de l'humanité, et que la Grèce, d'où nous vint la lumière, est encore toute palpitante des vices de sa longue servitude ; ah ! alors le monde civilisé disparaît, et l'on se croit parmi des hordes de Tartares !

CHAPITRE XXVI.

DE LA GUERRE D'APRÈS LES LOIS DE LA NATURE.

Qu'est-ce que la guerre? un métier de barbares, où tout l'art consiste à être le plus fort sur un point donné.

(NAPOLÉON, la veille de la bataille de la Moskowa.)

Et lorsque la civilisation sera arrivée à amener dans toute l'Europe l'abandon des vieux usages de la barbarie, la guerre ne sera plus possible, car il n'y aura plus de forces matérielles qui puissent lutter contre les forces morales.

(ODILON-BARROT, Discours à la Chambre des Députés, séance du 13 avril 1831.)

Ne redoutez pas, messieurs, de suivre ce véritable progrès de l'esprit humain, qui confiera non pas à des armées commandées par des capitaines plus ou moins habiles, non pas à la force brutale, mais aux nobles combats de l'esprit, aux luttes de l'intelligence, la destinée et la direction des sociétés.

(BERRYER, Discours à la Chambre des Députés, séance du 6 janv. 1834.)

Il y a deux droits que les siècles tour à tour ont vu prévaloir sur la terre : le droit de force et de conquête, droit féroce et barbare que je n'invoquerai jamais, droit brutal contre lequel toute civilisation a été fondée, et se développe; il y en a un autre non moins dominateur, non moins infaillible, mais plus moral et plus divin, c'est celui que le monde reconnaît à son insu, c'est celui qui vous fera triompher sans combat et sans obstacle, c'est le droit de civilisation.

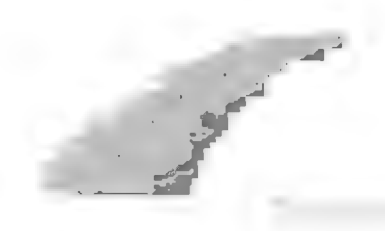
(LAMARTINE, Discours à la Chambre des Députés, séance du 8 janv. 1834.)

Le plus fougueux courtisan du despotisme sacerdotal, un homme qui, dans son dédain pour

l'humanité, ne craignit pas de descendre jusqu'à l'apologie de l'inquisition et du bourreau, M. de Maistre, a dit : « L'histoire prouve que la guerre est l'état habituel du genre humain, c'est-à-dire que le sang humain doit couler sans interruption sur le globe. » Pour appuyer cette parole effroyable, l'auteur trace le tableau des guerres qui ont désolé le monde depuis le déclin de Rome jusqu'à nous. Il saisit les extrémités de cette chaine sanglante qui traverse les siècles, et dont chaque anneau est une bataille ; il en fait retomber le sang sur la tête des hommes, éternellement bourreaux, éternellement victimes ; puis, d'une voix qu'il voudrait rendre prophétique, il ose crier au monde : « Ainsi le sang coulera toujours ; c'est la loi de notre être : l'homme doit verser le sang, parce qu'il ne peut être purifié que par le sang. » Dans sa démence théologique, M. de Maistre nous déclare que tous ces massacres sont de Dieu ; son génie y découvre une punition qui tend à une régénération ; comme si le seul moyen de nous rendre meilleurs était de perpétuer nos forfaits !

Tuez donc, tuez toujours, tuez sans crainte et sans remords; car vous tuez pour qu'on vous pardonne : la guerre, c'est la rédemption !

Ne dirait-on pas que cet homme a voulu surpasser en quelques lignes toutes les doctrines furibondes de notre siècle ? Nier Dieu, ce n'était rien; mais le faire à l'image du bourreau, voilà qui est



grand. Nier le crime et la vertu, dire que toutes les actions sont indifférentes, ce n'était rien encore; mais appeler l'homme au meurtre, inspirer l'enthousiasme du carnage en faisant jaillir la guerre de la volonté de Dieu, voilà qui est beau, moral et catholique. Voyez! il ne s'agit plus de justifier le crime par l'impiété, mais de le sanctifier par la religion. Oh! nous parlons bien! notre éloquence est superbe! notre génie est infaillible! N'est-il pas dit dans la Bible que Dieu est le Dieu des armées? Qu'est-ce à dire? La guerre est donc divine. N'est-il pas manifeste que tous les animaux se dévorent? Qu'est-ce à dire? Tuer est donc la loi de la nature. Ainsi l'homme exterminera l'homme sans fin, sans mesure et sans relâche; il frappera innocemment, parce que Dieu l'ordonne, parce qu'en frappant il se rachète, parce qu'il y a anathème, et que cette malédiction doit s'accomplir jusqu'à la mort de la mort [1].

Laissons l'homme possédé du démon insulter à la fois Dieu et les hommes, et tâchons de faire quelques pas hors de ce chaos d'impiétés théologiques!

Parmi les écrivains qui ont traité de la guerre, quelques uns ont nié le droit, quelques autres l'ont borné à la défense. L'école ancienne ne voyait dans

[1] Voyez les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 34 et suivantes.

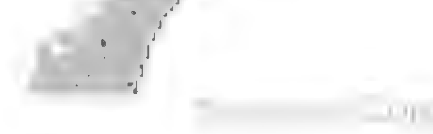
les conquérants que les ravageurs du globe; l'école moderne voit dans la guerre le plus puissant moyen de civilisation. Si nous voulons la vérité, n'interrogeons ni les philosophes, ni l'histoire : Grotius et Bacon en savent moins que la nature; et, quant à l'histoire, quelle folie de vouloir lui donner le poids d'une autorité? Les faits peuvent témoigner de ce qui fut; mais comment représenteraient-ils éternellement ce qui doit être, sans faire mentir la perfectibilité du genre humain!

La perfectibilité est elle-même un fait, et un fait moral qui domine toutes les histoires. Voyez la guerre dans les phases diverses de nos civilisations.

D'abord il ne s'agit que d'une proie : toute misère est cruelle et toute ignorance aveugle : on tue son ennemi pour le dépouiller, pour le dévorer; c'est l'état sauvage.

De l'état sauvage à l'état de barbarie, il n'y a qu'un pas et cependant la guerre veut déjà s'ennoblir. Il ne s'agit plus d'une proie, mais de vengeance. Le monde entier s'arme pour punir le ravisseur d'Hélène : il parle de réparer un tort d'effacer un outrage; il y a progrès!

Viennent ensuite les guerres de conquête et d'ambition : Alexandre ravage l'Asie pour faire prononcer son nom sur la place publique d'Athènes; le pillage et la vengeance sont effacées par la gloire. Le héros ne veut que l'admiration, c'est une



grande âme qui s'égare; mais le progrès est immense, et les guerres de renommée hâtent la civilisation du globe !

Ces guerres ambitieuses se perpétuent jusqu'à l'avénement des peuples modernes. Alors commencent les guerres de religion : une pensée nouvelle s'est fait jour au cœur de tous les peuples. On ne parle plus de la gloire de l'homme, mais de la gloire de Dieu. Les vains trésors de la terre font place aux trésors de l'éternité : on se bat pour le salut des âmes, on se bat pour arracher ses ennemis aux supplices de l'enfer et leur ouvrir les portes du ciel. Erreur sublime jetée par le christianisme au milieu de la foule barbare ! première apparition du sentiment du beau et de l'infini dans les peuples et dans les armées ! L'Europe se dématérialise; elle obéit en masse à une pensée qu'elle croit morale. A travers les ténèbres qui l'environnent, elle court à la mort pour faire triompher la vérité. Et pendant que les âmes rêvent le martyre, saint Louis établit ce principe généreux, que la guerre entre chrétiens est un fratricide. Le monde étonné le croit sans le comprendre ; toutes les guerres européennes cessent, et la barbarie de l'Occident, empreinte de cette pensée nouvelle, se heurte pendant plusieurs siècles contre la barbarie de l'Orient.

Enfin les guerres politiques, les guerres d'affranchissement et de liberté succèdent aux guerres

Digitized by Google

religieuses. C'est la période où nous sommes; elle doit se terminer par les guerres de défense, qui seront seules possibles dès que l'Europe, secouant ses chaînes, aura reconstitué ses peuples dans l'Évangile et la liberté.

Mais il ne suffit pas de caractériser la guerre par la passion de chaque époque, il faut encore la caractériser par les hommes qui ont représenté ces passions. Passons d'Achille à Alexandre, de César à Buonaparte. Ces quatre hommes unissent, par la gloire des armes, les temps anciens et les temps modernes; ils sont chacun l'expression de leur siècle, et ils en constatent les progrès. Des sacrifices humains sur le tombeau de Patrocle; deux mille Tyriens mis en croix sur les bords de la mer dans le calme de la victoire; des populations entières passées au fil de l'épée, ou vendues à l'encan sur la place publique comme un vil bétail : tels sont les spectacles que nous offrent tour à tour Achille, Alexandre et César. Suivons à présent Buonaparte de Rome à Vienne, de Berlin à Moscow. Quel changement au milieu de ces boucheries glorieuses ! On pleure un ami, on n'égorge plus des hommes sur sa tombe; on se bat, on n'assassine plus des guerriers sans défense; on prend une ville enfin, et l'on ne vend plus des esclaves. Et qui donc empêchait Buonaparte, maître du monde, de se couronner des lauriers d'Achille, d'Alexandre et de César? La voix du genre humain.

La guerre qu'Henri IV voulait entreprendre pour fonder la paix universelle de l'Europe est peut-être le plus noble sentiment qui ait jamais élargi le cœur d'un roi; et c'est aussi la plus belle page de l'histoire universelle. Sans doute il se trompait, le grand roi ! mais en se trompant il méritait encore la reconnaissance du monde civilisé. Personne à cette époque ne pouvait lui apprendre que cette noble pensée, pour réussir, ne doit pas venir du roi, mais du peuple ! La paix n'est pas l'étincelle qui jaillit du choc des armes; elle est le lambeau qui s'allume au foyer de la civilisation.

Tel sera le sort de la guerre sur le globe. Et nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'on juge la vérité de l'avenir par la vérité du passé. La guerre n'est qu'un état transitoire des peuples; à mesure que nous avançons, ses prétextes changent et ses justifications se moralisent. Or, sur cette route de perfectibilité, il n'y a de dénouement que la paix, puisqu'il n'y a que la paix qui soit humaine et raisonnable.

A ces faits si puissants, on ne manquera pas d'opposer la loi terrible de la nature; loi de reproduction par la destruction, loi qui nous condamne à la mort, le jour même où elle nous appelle à la vie. En effet, la guerre est en nous et autour de nous : tous les animaux reçoivent en naissant des armes pour combattre, tous arrivent sur la terre

comme sur un champ de bataille qu'ils doivent arroser de leur sang. Et dans cette affreuse mêlée, l'homme apparaît avec la foudre, appelant l'intelligence au secours de sa férocité, tournant contre lui-même tous les bienfaits de la nature, et se glorifiant de ses carnages.

Ne dirait-on pas que tuer c'est accomplir la loi?

Oui, si l'homme n'est qu'une bête féroce, le sang de l'homme coulera éternellement : voilà bien la loi des bêtes féroces, et il faut que la loi s'accomplisse !

Mais qui donc arrête dans l'homme son accomplissement? pourquoi tous les hommes, comme tous les tigres, ne courent-ils pas sur leur proie? pourquoi cette horreur du sang, ces cris de la conscience, ces malédictions contre les fureurs de la conquête? pourquoi la pitié et l'humanité? C'est que la loi de la nature, pour l'homme, est une loi d'amour et non une loi de destruction. Seul sur la terre, l'animal est condamné à tuer; aussi n'y a-t-il en nous que l'animal qui tue. A mesure que nos facultés divines se développent, les armes tombent de nos mains. Nous commençons par douter du droit d'égorger nos semblables, et nous finissons par gémir de notre égarement. Ah! si nous étions nés pour ces massacres, Dieu n'eût pas mis en nous la conscience, qui n'y attache que le remords, le sentiment moral, qui les condamne, et la raison, qui les maudit! Il n'eût pas vivifié

l'âme humaine du sentiment du beau et de l'infini, qui l'élève au ciel, s'il n'eût voulu voir sur la terre que des combats de tigres et les hautes œuvres des bourreaux!

Toutes les facultés qui nous distinguent de la brute ont horreur du sang, et toutes ces facultés tendent à l'amour de Dieu et des hommes.

Voilà notre loi! la loi qui doit un jour anéantir la guerre sur le globe. Elle est humaine, elle est divine; elle est du ciel et de la terre, comme la créature à qui elle fut donnée!

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

RÉPÉTITION.

Et lors même que je l'aurais dit deux fois, si n'est-ce pas trop que de le redire une troisième.

(MONTAIGNE.)

Ainsi les lois de la nature viennent détruire nos superstitions et apaiser nos épouvantes.

Il n'est aucune erreur qu'elles ne dévoilent, aucune tyrannie qu'elles ne condamnent.

Nous verrons tomber devant elles tous nos codes barbares, toutes les puissances qui font des esclaves et confisquent des âmes, le droit du plus fort, les armes sanglantes, les chaînes des despotes et la hache du bourreau !

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

APPRÉCIATION DES LOIS POLITIQUES DE CRÈTE, DE SPARTE, D'ATHÈNES, DE ROME, PAR LES LOIS DE LA NATURE.

> Les nations grecque et romaine ont disparu du monde à cause de ce qu'il y avait de barbare, c'est-à-dire d'injuste dans leurs institutions.
>
> (Mme DE STAEL, Considérations sur la Révolution française, t. I, p. 2.)

Les empires naissent et meurent comme les hommes. Leur élévation à mesure qu'ils approchent de la vérité, leur dégradation à mesure qu'ils s'en éloignent, est un fait immense qui frappe tous les yeux, et dont l'humanité doit un jour recueillir le fruit.

Il en résulte que la supériorité des peuples civilisés sur les peuples barbares est toute morale. Le nombre et la force disparaissent devant l'action d'un sentiment vrai ou d'une pensée vertueuse.

Digitized by Google

Deux fois dans les annales du monde l'amour d'un petit coin de terre qui reçut le nom de patrie donna l'empire à une poignée d'hommes. Cet empire, ils l'auraient conservé s'ils avaient été justes : il n'y a pas d'exemple d'un peuple mort au sein de l'héroïsme et de la vertu.

Tous sont morts sous le poids des superstitions, des ambitions, de la corruption, de l'ignorance et de l'inhumanité. Tous sont morts pour avoir méconnu la dignité de l'homme, et violé les lois de la nature.

Ce serait un acte de haute justice que de placer Sparte, Athènes, Rome, sujets éternels des admirations de notre jeunesse, en présence des lois de la nature, et de les faire juger par ces lois.

Avec quelle surprise nous verrions les plus beaux génies de l'antiquité mutiler l'homme pour le plier à leur conception ; le faire grand, comme Dieu a fait les animaux libres et puissants, en les bornant à un seul instinct ; chercher enfin dans une loi isolée de la nature (l'amour de la patrie), les éléments d'une supériorité morale qui pût régénérer un peuple et dominer le reste du monde, à qui cette loi resterait inconnue, car là se concentre le véritable esprit des législateurs de la Grèce. L'homme leur paraît un être trop actif et trop vaste : n'imaginant pas le moyen de le soumettre tout entier, ils le divisent, ils le réduisent, ils le décomplètent ; ils en suppriment la moitié, puis ils

Digitized by Google

disent à l'autre moitié : Marche, combat, déchire, sois le plus fort : te voilà libre !

L'enfant élevé pour la guerre, ne recevant de l'éducation que deux idées, l'amour de sa ville et le mépris de toutes les autres civilisations; l'homme ne vivant libre qu'à la condition de renoncer à l'exercice de sa propre volonté ; repoussant comme une faiblesse tous les arts, toutes les sciences, qui auraient pu l'éclairer et l'adoucir ; ne voyant sur le globe entier que des ennemis ou des barbares, des terres à conquérir et des esclaves à enchaîner; se séparant enfin de tous les autres peuples par orgueil, et du genre humain par ignorance, telle fut l'humanité des temps antiques, telle fut la loi imposée aux nations héroïques de la Grèce.

Frapper un peuple d'une seule idée, ne lui permettre qu'une passion, et déchaîner cette passion sur le monde ; voilà le gouvernement républicain tel qu'il existait en Crète, à Sparte, à Athènes et à Rome, et ce gouvernement repose sur les mêmes principes que le gouvernement despotique.

Dans le gouvernement républicain, c'est le peuple qui est le despote, et il a pour sujets toutes les nations qui l'environnent. Ses caprices et ses volontés bouleversent la terre ; il faut le servir ou mourir.

Ainsi le plus grand effort des législateurs anciens fut de transporter le despotisme du maître aux sujets, d'incarner à une nation la volonté d'un

Digitized by Google

tyran. On donna à cette chose le nom de liberté, et la violation de toutes les lois de la nature fut appelée vertu.

Et qu'on ne croie pas que je veuille nier les influences glorieuses de ces institutions. Leur action fut souvent héroïque. On en vit jaillir de sublimes caractères et de nobles dévouements : elles donnèrent à une poignée d'hommes la domination universelle ; mais elles ne firent rien pour le bonheur de la Grèce ; elles firent peu pour les progrès de l'humanité.

On a dit que ces institutions étaient devenues impossibles, parce que nous manquions de vertu. Il eût été moins piquant, mais plus vrai, de dire qu'elles ne pouvaient renaître, parce qu'elles violaient trois grandes lois de la nature, reconnues aujourd'hui de tous les peuples civilisés : le sentiment de la Divinité, c'est-à-dire la connaissance et l'amour d'un seul Dieu ; le sentiment de la sociabilité, c'est-à-dire l'union du genre humain ; enfin la perfectibilité, qui ne permet pas au genre humain de rétrograder vers le passé. Toutes les vertus de Sparte, d'Athènes et de Rome étant hostiles à l'humanité, nous ne pourrions y revenir sans nous dégrader nous-mêmes. Quel Européen irait froidement à la chasse des Ilotes, comme la loi de Sparte l'ordonnait ! Quel père consentirait à vendre son fils jusqu'à trois fois, ou à le tuer, comme la loi romaine le permettait ! Quel

Digitized by Google

héros ferait la guerre pour le pillage et le carnage, et, sur les ruines fumantes de soixante-et-dix cités, oserait vendre cent cinquante mille citoyens à l'encan pour en distribuer l'argent à son armée, comme Paul Émile le fit en Épire; ce qui lui mérita les honneurs du triomphe, l'admiration du peuple romain et presque celle de la postérité!

Le règne de Rome fut celui d'un brigand : elle s'agrandit par la guerre et le pillage; et aussi elle périt par ses richesses et par la guerre!

Ne disons plus que ces institutions sont devenues impossibles parce que nous manquons de vertu : disons qu'elles sont devenues impossibles parce que l'humanité et la vérité commencent à régner sur la terre.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

APPRÉCIATION DE LA RÉPUBLIQUE DE PLATON PAR LES LOIS DE LA NATURE.

Les lois de Crète étaient l'original de celles de Lacédémone, et celles de Platon en étaient la correction.

(MONTESQUIEU, Esprit des Lois, liv. IV, ch. VI.)

Ce n'est que sur les lois de la nature qu'on peut établir celles des sociétés humaines.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Après avoir contrôlé à la lumière des lois de la nature les anciennes républiques qui ont gouverné le monde, il ne me reste plus, pour compléter ces études, qu'à soumettre à la même épreuve l'utopie de Platon, la plus célèbre des républiques idéales. Le but de cet examen n'est pas sans importance ; car il nous apprendra comment le génie invente, et quelles sont les lois les plus parfaites auxquelles il ait souhaité de soumettre les hommes.

La République se compose de deux parties dis-

Digitized by Google

tinctes, que le génie de Platon a jetées, comme deux métaux, dans le même moule, et qu'il faut séparer avec soin si l'on veut faire la part de l'erreur et celle de la vérité. L'une établit les principes éternels du beau et du bon; c'est la partie sublime de la République : l'autre est destinée à donner le mouvement à ces principes, à les régulariser, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans une société imaginaire dont le philosophe règle les formes et fonde l'éducation : là commencent les immoralités; en sorte que, par la plus fatale contradiction, toutes les lois de la justice, c'est-à-dire les lois de la nature, se trouvent violées dans le livre même où Platon se propose de les établir.

Un pareil fait a de quoi surprendre, mais il ne reste pas sans explication. Platon s'égare toutes les fois qu'il reproduit, même en les rectifiant, les idées de Lycurgue : ses erreurs viennent des autres, ses découvertes sublimes viennent de lui ou de Socrate. S'il s'était plus fié à son génie, s'il eût moins étudié les lois des hommes, jamais il ne se serait écarté de ce type éternel du beau, lumière d'un monde invisible dont il lui fut donné d'entrevoir les parvis.

On lui a reproché de n'être point assez positif, et moi je lui reprocherais volontiers de n'être point assez idéal; car c'est par ses idéalités qu'il a civilisé le monde.

Trouver le meilleur des gouvernements possi-

Digitized by Google

bles, établir une société sans luxe, sans corruption, sans ambition et sans injustice, où chaque citoyen occupe la place de son intelligence, et où la vertu soit naturellement et éternellement portée au pouvoir suprême; telle est la question purement humaine qui occupait les législateurs, et dans laquelle le génie de Platon découvrit cette question toute divine : trouver les véritables principes de la justice. Quel bruit de lumière dans les ténèbres de l'antiquité! Et c'était la première fois qu'un homme embrassait dans la même pensée le bonheur des hommes et la découverte de la vérité.

Malheureusement cette haute pensée ne lui est pas toujours présente : il la suit dans la théorie, et il l'abandonne dans l'exécution; en sorte que la partie morale du livre nous apprendrait, au besoin, à rejeter sa partie politique. Venons aux preuves.

Sa première loi, dont le but est admirable, puisqu'elle appelle au culte d'un seul Dieu, suffirait cependant pour livrer la cité à toutes les horreurs du fanatisme; car elle prononce le bannissement de quiconque osera, soit dans ses écrits, soit dans ses discours, donner une idée fausse de la Divinité.

Véritable loi de sacrilége qui sera juste ou injuste, suivant les lumières des juges. Au sein de l'aréopage, c'est la même loi qui frappa Socrate.

Une fois sur la route de l'erreur, Platon ne s'arrête plus. Il voulait deux choses, détruire les

Digitized by Google

priviléges de la naissance, qui placent trop souvent le pouvoir entre les mains de la médiocrité, et prévenir les ambitions et les aveuglements de l'amour paternel : ces deux choses, il les obtient par la communauté des femmes. Les enfants ne connaîtront pas leur père, les mères ne connaîtront pas leurs enfants. Il n'y aura qu'une famille dans la république, et chaque membre de cette famille y occupera le rang de sa vertu. Idée généreuse, qui mérite sans doute qu'on lui fasse quelques sacrifices, mais qu'il ne fallait pas acheter par la violation de toutes les lois de maternité, d'amour et de pudeur.

Ces premiers réglements en enfantent une multitude d'autres non moins déplorables. D'abord, un peuple libre doit avoir le temps de s'occuper de la chose publique. — Nécessité et consécration de l'esclavage. — Il doit éviter l'influence corruptrice des peuples qui l'environnent. — Nécessité de l'isolement. Les portes de la cité seront fermées, le législateur la retranche du genre humain. Enfin il faut que ce peuple se perpétue dans toute la vigueur de sa race primitive ; de là cette foule de lois empruntées à Lycurgue.

Éducation des femmes semblable à celle des hommes.

Apprentissage des femmes au métier de la guerre.

Avortement des femmes qui auraient conçu

Digitized by Google

après l'âge de quarante ans. La loi leur permettra l'amour sans leur permettre la maternité.

La mort des enfants mal constitués.

La mort des enfants incorrigibles.

La mort des enfants nés sans la permission de la loi.

Libertinage, esclavage, cruauté, immoralité!

Violation de la loi de l'amour, qui établit l'unité dans le mariage.

Violation de la loi du partage du globe, qui assigne à l'homme et à la femme des occupations séparées.

Violation des trois lois de notre être.

Du sentiment de la Divinité, sur lequel repose la fraternité de tous les hommes.

De la loi de sociabilité, qui rapproche les peuples et crée le genre humain.

De la loi de perfectibilité, qui développe sa puissance et l'appelle chaque siècle à de plus hautes destinées.

Or voici un phénomène bien digne de l'attention des philosophes. Cette législation, en partie exécutée à Sparte, mais dont l'ensemble platonique apparait aux anciens comme le type d'une perfection impraticable, n'est impraticable aujourd'hui que parce qu'elle est immorale : son idéalité n'atteint plus à notre réalité. Quelle route immense le genre humain a parcourue ! et comment se fait-il que les objets de son admiration soient devenus

Digitized by Google

les objets de son mépris? — Entre le monde ancien et le monde moderne, il y a l'Évangile !

Il est beau de trouver la sanction de la loi de perfectibilité jusque dans le chef-d'œuvre de la législation antique!

Mais c'est assez nous occuper des fautes du philosophe; passons à l'autre partie de l'ouvrage : nous avons vu le disciple de Lycurgue, voyons le disciple de Socrate. C'est là que Platon s'élève tout à coup à cette science révélée, qui *fait regarder l'âme en haut,* et qui a pour objet ce qui est et ce qu'on ne voit pas; c'est là qu'il retrouve les véritables lois de la nature dans la contemplation du beau et du bon, dont les types invisibles existent dans le ciel, qui ne les réfléchit que sur nous; c'est là enfin qu'il rend témoignage à la vérité en posant les limites du juste et de l'injuste, et en attribuant au premier les plus grandes joies de l'âme, et au second ses plus effroyables supplices.

Car, à cette époque, c'était une doctrine fort répandue que rien n'est plus à charge que la sagesse, et que rien n'est plus utile que l'injustice. En voyant la vertu faible et indigente, on la jugeait malheureuse : en voyant le crime riche et puissant, on le jugeait heureux; et de ce double spectacle, qui n'afflige pas seulement les républiques, on avait tiré ce principe, que l'injustice est plus favorable au bonheur que la vertu.

Loin d'affaiblir ce tableau, Platon le consacre

en créant un juste et un méchant imaginaires, qu'il place dans les plus hauts degrés du crime et de la sagesse. Son juste ne sera pas seulement soumis à la misère; il le sera à l'infamie et au supplice. Il sera calomnié, fouetté, maudit, chargé de fers, traîné dans l'ignominie, puis livré au bourreau, et cloué sur la croix!

Son méchant ne sera pas seulement un ambitieux déhonté. Il sera un hypocrite, le type hideux où Molière ira chercher son tartuffe, heureux par ses richesses, puissant par ses alliances, tirant avantage de tout, parce qu'aucun crime ne l'effraie, se conciliant la bienveillance du peuple par des apparences vertueuses, et la protection des dieux par ses sacrifices. Scélérat consommé que la fortune couronne et que les hommes honorent!

Eh bien, c'est en présence de ce supplice et de ces prospérités, c'est en contradiction avec la voix générale des peuples, que Platon, dès le second livre de la République, proclame solennellement le juste heureux, parce qu'il est juste, le méchant malheureux, parce qu'il est méchant. Admirable révélation de la conscience de Socrate, première lueur de la conscience du genre humain!

A présent, tournons quelques pages, arrivons droit au huitième et au neuvième livre de la République; le disciple de Socrate va prouver ce qu'il a affirmé. Sa doctrine est d'autant plus belle qu'elle donne la même base au bonheur des masses et au

Digitized by Google

bonheur de l'individu : morale politique, morale privée, c'est tout un. Et d'abord il compte cinq espèces de gouvernements et cinq caractères de l'âme qui leur répondent, car les gouvernements se font avec les mœurs, ils sont toujours l'expression du caractère d'un peuple. Il examine ensuite les causes de leur élévation et de leur chute, et comment ils s'engendrent les uns les autres, signalant toujours le vice qui les tue ou plutôt qui les métamorphose. Ainsi l'aristocratie devient une timarchie par l'orgueil et la corruption ; la timarchie devient une oligarchie par la puissance donnée aux richesses, et l'oligarchie devient une démocratie par la misère du peuple, qui se réveille et se fait roi. C'est alors que dévoré de la soif ardente de la liberté, et servi par de mauvais échansons qui la lui versent toute pure, et le font boire jusqu'à l'ivresse, ce même peuple court de crime en crime jusque dans les bras d'un tyran sorti de son sein, pétri de ses vices ; enfant qui n'embrasse son père que pour l'étouffer. Ainsi la démocratie devient une tyrannie par ce seul fait que les excès de la licence enfantent toujours un maître : on sent dans cette partie du livre de Platon la puissance d'un génie qui domine l'histoire d'assez haut pour lui tracer sa marche éternelle. Et quelle joie divine remplit soudain notre âme, lorsqu'elle vient à découvrir que cette marche éternelle de l'histoire n'est que l'accomplissement des lois morales de la nature !

Digitized by Google

Voici le point décisif de la question.

Les cinq caractères qui répondent à chaque espèce de gouvernement reçoivent tour à tour les empreintes de l'ambition, de l'intrigue, de l'avarice et de la cruauté ; toujours plus malheureux à mesure qu'ils deviennent plus vicieux. Le caractère tyrannique est le dernier, et c'est lui que Platon va nous présenter comme le double modèle de la scélératesse et du malheur.

« N'allons pas, s'écrie-t-il, nous laisser éblouir par le bonheur apparent de cet homme en ne jetant les yeux que sur ses richesses et sur les voluptés qui l'environnent! Arrachons cet appareil de théâtre, dépouillons ces grandeurs ajoutées, pénétrons partout? Que le tyran nous apparaisse tout entier, et disons ensuite simplement ce que nous aurons vu. »

Alors commence le tableau hideux de la vie du méchant. Pour le rendre plus frappant, Platon établit ce fait, que la condition de l'homme opprimé par ses passions est la même que celle d'une ville opprimée par un tyran. Or, la ville opprimée par un tyran gémit sous le poids de la plus basse servitude. Pauvre, insatiable, cruelle, rampante, toujours humble ou furieuse, déchaînée par la vengeance, ou soumise par les supplices, elle n'obéit qu'au bourreau, et ne se repose que dans le sang. C'est l'agitation de la mer, c'est le flux et le reflux éternel du crime et de la ter-

Digitized by Google

reur. Et où donc trouverez-vous plus de sanglots, plus de misère ; plus de gémissements et plus de douleurs sans consolation !

Ainsi l'âme du tyran est esclave de tous les vices qui la peuplent et qui la travaillent. Ainsi elle est pauvre au milieu des richesses, parce qu'elle est insatiable ; elle est couarde au milieu de ses esclaves, parce qu'elle est isolée. Tout ce qui est juste la fuit ; tout ce qui est vil la sert, mais à condition de la dominer. Elle éprouve sans cesse toutes les convulsions d'une ville en tumulte, tous les délires d'une populace effrénée, tous les supplices d'un coupable qui sent la main du bourreau. Enfin, le dernier trait de tant de misère est l'obligation que ces crimes lui imposent, de devenir chaque jour plus envieuse, plus perfide, plus féroce, plus impie. Et voilà cependant la condition éternelle du méchant !

A présent, écoutons Socrate s'écrier qu'il va charger un héraut de publier dans toute la Grèce que les méchants sont les plus malheureux des hommes ; et voyons si une seule voix osera protester contre ce jugement solennel de la sagesse et de la vérité !

Telle est la partie morale de la République ; telles sont les doctrines qui ont préparé la civilisation du monde. C'est là, c'est dans cette source vivifiante du beau, que les anciens et les modernes ont puisé à pleine coupe. Les pères de l'Église

Digitized by Google

s'y sont plongés. Voyez revivre les idées éternelles de Platon dans les écrits de saint Augustin ; voyez comme l'âme brûlante de l'Africain s'inspire dans la contemplation de ce monde céleste, invisible au vulgaire, et qui est cependant le seul véritable. Qui connait Platon, le retrouve partout, dans les écrits de Plutarque, de Fénélon, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre. Ces grands hommes semblent n'avoir pensé que pour témoigner de sa sagesse, de sa gloire, de son génie ! Leur âme s'est empreinte de la sienne ! Il est le soleil de toutes ces planètes, qu'il pénètre de ses feux et qu'il inonde de sa lumière.

Oh ! quelle joie pour l'humanité qu'une telle pensée ait animé un corps terrestre !

Ce livre, témoin toujours vivant de son passage, n'est que l'ombre de son âme ! Dira-t-on que l'âme a pu cesser d'être lorsque l'ombre existe encore ? Ne serait-ce pas dire qu'un Dieu a moins vécu que son ouvrage !

Ame sublime ! reçois ici les hommages d'une postérité de plus de deux mille ans ! Nous honorons en toi l'homme qui a le plus fait pour l'homme, la seule créature terrestre dont la lumière soit venue se confondre avec les lumières de l'Évangile, la seule qui ait écrit dans l'unique intérêt de la vérité et de la vertu, et dont l'âme se soit retrouvée dans l'âme de Fénélon ! Bienfaiteur du genre humain, tu lui léguas les plus hautes pen-

Digitized by Google

sées; précurseur de Jésus-Christ, tu nous ouvris dès cette vie le monde des contemplations célestes, et il te fut donné d'entrevoir une sagesse ignorée de toute la terre, et qui ne pouvait être révélée que par un Dieu !

CHAPITRE XXX.

DES ESPÉRANCES DE L'AVENIR.

> Je n'ai vu dans la liberté que tous les hommes réclament que le développement harmonique de leurs facultés.
>
> (BONSTETTEN, Etude de l'Homme, t. I, p. 27.)

> Le goût et l'admiration du stationnaire viennent des jugements faux que l'on porte sur la vérité des faits et sur la nature de l'homme; sur la vérité des faits, parce qu'on suppose que les anciennes mœurs étaient plus pures que les mœurs modernes; complète erreur : sur la nature de l'homme, parce qu'on ne veut pas voir que l'esprit humain est perfectible.
>
> (CHATEAUBRIAND.)

Cet examen rapide des lois humaines, mis en regard des lois de la nature, nous a montré le monde secouant ses fers, et marchant à grands pas vers la vérité. Pour compléter ce tableau, jetons les yeux sur l'état moral du globe, non dans les limites étroites des royaumes qui partagent le sol, mais dans les larges divisions établies par les croyances qui constituent les peuples. Le point

Digitized by Google

lumineux est tout entier dans les progrès de l'Évangile, parce que l'Évangile, dans sa pureté primitive, n'est lui-même que l'expression des lois de la nature. Il suffit de mesurer cette lumière pour connaître l'avenir du genre humain.

A l'heure où je parle, plus du tiers des habitants du globe a reçu la loi du Christ, et vit sous l'influence de cette parole qui crée les nations. L'Europe est le centre de cette civilisation nouvelle, dont le point de départ est la France et l'Angleterre. Là dans le cabinet isolé d'un petit nombre de sages, se préparent les destins de l'avenir; là naissent et se développent des pensées généreuses d'humanité et de liberté dont le cercle s'élargit sans cesse, et qui arrivent des sages aux peuples, des peuples à l'Europe, et de l'Europe au monde.

Dans cette ligue sublime des intelligences, les États d'Amérique viennent, avec l'ardeur d'un jeune homme, s'unir à la vieille Europe. Plus heureux que nous, ils n'ont pas eu de moyen âge; l'Angleterre, en voulant les dominer, leur inspira le besoin de l'indépendance. Ils apprirent de leurs maîtres à chérir la liberté, et les premières nouvelles de leur gloire furent un grand exemple aux nations de l'autre rive.

Ainsi la jeune Amérique fut libre en naissant. Aucune habitude de servage, aucun regret du passé, aucun préjugé gothique, ne troublèrent sa

victoire. Elle n'eut point à se débattre contre ces théocraties qui retiennent les peuples dans les abjections de la misère et de l'ignorance. Elle ne vit pas son sol souillé par les superstitions des brames ou par les fureurs du prosélytisme. Toutes les sectes qui s'y établissent ont l'esprit de l'Évangile. O spectacle non encore vu par des yeux mortels! Elle naît avec la liberté, la tolérance et l'intelligence; elle échappe en même temps aux moines et à la barbarie! Ses plus antiques souvenirs sont ceux de sa gloire et de son affranchissement, et, sans avoir passé par les ténèbres de l'enfance, elle arrive à l'âge de la vérité, riche de l'expérience et de la raison du genre humain.

Une seule tache au tableau. L'esclavage s'y montre encore, et les femmes y vivent sous le poids d'une inégalité qui blesse la loi de la nature. Il y a là deux causes d'avilissement et de malheur. Mais que ces causes disparaissent, et vous verrez ces déserts enfanter des nations plus grandes que celles de l'antiquité!

Telle est l'Amérique des États-Unis, nouveau monde qui naît pour les nouvelles idées. Telle sera l'Amérique du Sud après son triomphe; car elle doit triompher la nation où les femmes combattent pour la cause de l'indépendance, et meurent à côté de leurs frères et de leur mari. Elle doit triompher la nation où chaque soir un officier demande, en présence de l'armée: « Les femmes de

Digitized by Google

» Cochabamba sont-elles présentes ? » et où un autre officier répond : « Gloire à Dieu ! elles sont toutes » mortes pour la patrie au champ d'honneur [1] ! »

Ainsi le tiers des habitants de l'ancien monde et le nouveau monde tout entier, deux cent soixante-et-dix millions d'hommes forment aujourd'hui l'armée de la civilisation, et, au milieu de cette armée, la France et l'Angleterre se lèvent comme des astres, dont les clartés se projettent sur toute l'étendue du globe.

Mais une autre nation, née pour conquérir et pour renouveler le monde, la source vivante des hommes, appelle nos regards.

Lorsque le Nord, éveillé par l'esprit de Dieu, déborda comme l'Océan, sur Rome agonisante, il était barbare ! Instrument aveugle de la Providence, il venait faire deux choses : porter le coup de mort aux nations anciennes, et recevoir les lumières de l'Évangile pour fonder toutes les nations nouvelles. Sa mission fut à la fois une mission d'anéantissement et de résurrection ; il ne se montra à cette partie du monde que pour la retremper avec le fer ; que pour y verser ses vigoureux enfants qui écrasent et régénèrent les peuples. Mais ce n'était là qu'une moitié du travail que lui imposait la Providence ; les temps sont venus où il doit se montrer à l'autre partie

[1] Ceci nous reporte à 1818.

Digitized by Google

du monde, rouler sur l'Orient, comme il roula sur l'Occident, puisqu'il est vrai qu'une loi fatale et providentielle l'appelle toujours vers les nations mourantes. Cette fois il n'y arrivera pas barbare, il y arrivera chrétien. Dieu le plaça dans des climats de glace et de fer, aux portes de l'Asie et de l'Europe, comme pour l'inviter à descendre successivement sur les deux versants du globe. Soumis à la fatalité, les sectateurs de Mahomet l'attendent tristement assis au milieu de leur harem, dans ces palais où ils campent depuis trois siècles et où ils ne devaient que passer. Ainsi, à deux mille ans de distance, les enfants du Nord se seront trouvés chargés de répandre dans l'Orient les doctrines civilisatrices qu'ils avaient reçues de l'Occident, et ceux qui furent, au déclin de Rome, conquérants et régénérés, seront, au déclin de Constantinople, sauveurs et régénérateurs!

De toutes parts la civilisation s'agrandit; elle fait un seul peuple de l'Europe, et, comme une divinité, bienfaisante, elle tourne ses pas vers l'Asie, et s'avance, l'Évangile à la main, dans ces contrées magnifiques où la nature est si puissante, la race humaine si belle et l'homme si dégénéré.

Avant l'Évangile, il y avait peu d'espérance pour l'humanité; après l'Évangile, tout se réduit à des chiffres. Compter les sectateurs de chaque religion : à Confucius, à Sinto, au magisme et au fétichisme, cent quarante-sept millions; à Boudha

et à ses cinq apôtres, cent soixante-et-dix millions; à Brama, soixante millions; à Mahomet, quatre-vingt-seize millions. Au milieu de ce recensement des hommes, Jésus-Christ se présente seul avec 270 millions de disciples, quelle que soit d'ailleurs leur communion, grecque, luthérienne, calviniste ou catholique; car l'Évangile, qui en est la base, n'a qu'un seul but, l'affranchissement des peuples; qu'un seul avenir, le triomphe de la vérité et de l'humanité.

Et qu'on ne dise pas que, pour agrandir nos forces, j'unis la foi de l'Église à celle de l'hérésie, les peuples élus et les peuples maudits. Ce langage ne révélerait que des passions humaines. L'élection et la malédiction ne sont pas de Dieu, mais de l'homme. Un misérable fakir mesure la munificence du Créateur au cercle étroit de son ambition terrestre : il imagine que le Tout-Puissant n'a rien pu faire au-delà; il maudit l'ouvrage, et croit magnifier l'ouvrier : mais tandis que l'insensé se fait un Dieu pour sa petite peuplade, le chrétien promène ses regards sur le globe, et il se rassure en voyant que tout y est préparé dans l'intérêt du genre humain.

Grâce à Dieu, les idées de peuples choisis, de peuples damnés, meurent en Europe. L'autorité de l'infralapsaire n'y fait plus la religion, le bon plaisir du roi n'y fait plus la politique. Une raison universelle s'y mêle à tout. Cette expression vul-

Digitized by Google

gaire, que la voix du peuple est la voix de Dieu, a été comprise des sages. Ils ont senti que, pour faire surgir la vérité, c'était moins les rois qu'il fallait implorer que les nations qu'il fallait instruire. La vérité descend difficilement des rois aux peuples; mais son triomphe est sûr lorsqu'elle remonte des peuples aux rois. Voyez seulement ce que deux ou trois principes évangéliques, tombés par hasard dans la foule, ont amené de changements parmi nous. La charte française, l'abolition de la traite, l'émancipation de l'Irlande, la liberté de l'Amérique, la délivrance de la Grèce, étaient dans l'opinion des peuples avant d'entrer dans la raison des princes. Si les rois eussent écouté les peuples, l'Italie serait libre et la Pologne vivante : deux crimes de moins pèseraient sur la tête des souverains de l'Europe. Nos maîtres n'ont rien fait tant qu'ils n'ont entendu que des gémissements; mais leur âme s'est inquiétée lorsque des pensées fortes sont sorties de la foule. Éclairez les peuples, et leurs passions seront toujours grandes et dans l'intérêt de l'humanité! Laissez faire les rois, et leurs passions ambitieuses ou religieuses seront presque toujours dans l'intérêt d'un homme. Louis XIV fait égorger les Albigeois pour sauver son âme. La nation, prise en masse, lui aurait refusé ce crime. C'est donc à la conscience publique, éclairée par l'Évangile et les lois de la nature, qu'il faut en appeler. Sur elle repose la prospérité du genre hu-

main, et le siècle qui naît en verra sortir la civilisation de l'Inde et de l'Afrique, la délivrance de l'Orient, l'abolition des castes, le mariage des prêtres, l'émancipation des peuples et la liberté de l'univers !

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

Digitized by Google

LIVRE IV.

ÉDUCATION DE L'AME.
ÉTUDES MORALES DE L'ÉVANGILE.

RELIGION DE LA MÈRE DE FAMILLE.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTUDE DE DIEU DANS L'ÉVANGILE.

On ne rendra désormais quelque jeunesse à la race humaine qu'en retournant à la religion par la philosophie, et au sentiment par la raison.
(Mme de Stael, de l'Allemagne, t. III, p. 95.)

Je vais traiter de la religion en présence de ses trois plus grands ennemis, l'incrédulité, l'indifférence et le fanatisme, n'ayant pour moi que la raison et ne cherchant que la vérité. Tâche difficile et que je voudrais remplir sans blesser les consciences. C'est pourquoi je me hâte de le déclarer : il ne s'agit ici ni de changer les cultes, ni de renverser les dogmes. Au-dessus de ces croyances spéciales et mobiles de chaque secte, règne une

religion immuable qui les embrasse toutes comme le ciel embrasse l'univers. Notre but est d'emprunter à cette religion, qui se résume dans l'Évangile, les principes éternels qui conviennent à toutes les religions, de les y introduire d'une manière inaperçue par l'influence des femmes, et de marcher ainsi doucement au triomphe du christianisme, c'est-à-dire à la civilisation du monde.

Je ne frapperai que les dogmes qui nous décomplètent, c'est-à-dire les erreurs qui nous dégradent.

Dans ce but, j'adopte toutes les communions chrétiennes. Soyez catholiques, luthériens, presbytériens, anabaptistes, calvinistes, n'importe : fils du même Dieu, nous ne pouvons être ennemis. Vous garderez votre nom, votre culte, vos prières, tout ce qui tient à la forme, tout ce qui tient à la foi, tout ce qui ne blesse pas la morale et la dignité humaine ; mais aussi vous recevrez dans votre âme les semences de la véritable sagesse ; de cet amour de Dieu et des hommes, qui fait une seule famille de tous les peuples, et une seule religion de toutes les religions. Que la sagesse sorte donc des ténèbres de la superstition, comme Moïse sortit de l'obscurité de la montagne les tables de la loi à la main !

Ce travail, que j'entreprends avec ardeur, avec une foi entière, je le destine surtout aux femmes de l'Europe et des deux Amériques, puisque sur

toute la terre il n'y a de civilisation que là où règne l'Évangile. Et toutefois, il faut qu'il puisse être lu, même des disciples de Mahomet, sans offenser leurs croyances. Une femme arabe, persane ou turque, qui en adoptera les principes, pourra se croire mahométane lorsque déjà son cœur sera chrétien. Les ablutions, le ramazan, les prières dans la mosquée, l'abstinence du vin, tous les objets de sa foi, tous les mystères de son culte, subsistent encore; mais, déjà initiée aux lois de la nature, elle cesse de comprendre la polygamie, elle s'étonne de l'esclavage, et ces deux sentiments nouveaux commencent la régénération de l'Orient. Le fanatisme résiste au fer, il meurt sous les progrès de la pensée !

Poser des principes qui conviennent à tous les hommes, et qui, sans rien changer aux apparences de leurs cultes, en détruisent peu à peu les immoralités; voilà le problème à résoudre. Il constitue la mission du monde moderne, du monde civilisé. Les apôtres de ces principes seront désormais les véritables apôtres du christianisme. On ne fait plus un chrétien en lui montrant une croix et en lui jetant quelques gouttes d'eau sur la tête. Le baptême n'est que le symbole; l'amour de Dieu et des hommes, voilà la loi. Aussi est-ce une chose vraiment remarquable que l'Évangile fut inspiré pour ramener toutes les croyances à l'unité morale, et non pour ajouter une religion aux autres religions

qui divisent la terre. Les paroles saintes n'ont pas d'autre but : elles ne règlent que les passions, elles ne détruisent que les vices. Tout y est prévu, jusqu'aux moyens de propager la doctrine. Jésus sait que les vérités nouvelles pénètrent difficilement dans l'esprit de l'homme : on y a logé tant d'erreurs. Eh bien! ce n'est point à l'esprit, c'est au cœur que l'Évangile adresse ses doctrines. Il n'enseigne la vérité qu'en réveillant des sentiments, toujours et partout les mêmes, toujours et partout étouffés, toujours et partout vivants.

Que ces doctrines si pures aient été méconnues par les passions et les ambitions, qu'y a-t-il là qui doive surprendre? L'homme n'arrive pas simplement et spontanément à la vérité : on l'y traîne à travers les siècles. En étudiant le gouvernement de l'Église, nous avons dû rencontrer des exemples de cette résistance; car l'Église touche par un point à l'humanité. Rapporter ces faits c'est écrire l'histoire : s'étonnera-t-on de trouver des crimes et des passions dans l'histoire? ce serait s'étonner d'y trouver des hommes. Tout ce que peut faire l'historien, c'est de parler sans prévention et sans haine. Ma haine à moi n'est que pour le crime. Je plains les criminels, je plains surtout l'aveuglement; mais je ne sais pas plus renoncer à la vérité qu'à ma conscience. D'ailleurs c'est encore une chose vraie que la vérité est toujours bonne, toujours utile, toujours favorable au genre humain. Quand

le sacerdoce a fait le mal, c'est qu'il s'appuyait sur l'erreur ; quand il a fait le bien, c'est qu'il était dans la vérité. La vérité est innocente de tout le sang qui a été répandu sur la terre.

A présent, si l'on me demande pourquoi j'adresse ce livre aux mères de famille, voici ma réponse : le peu de vraie piété qui existe encore sur la terre, on le doit aux femmes bien plus qu'aux théologiens. Notre religion, c'est celle de notre mère. L'enseignement des prêtres, froid, dogmatique, terrible, ne se grave que dans la mémoire, et Jésus-Christ nous apprend que la religion ne veut être gravée que dans le cœur. Les passions la trouveront là à sa place avec la prière de notre enfance, cette prière apprise mot à mot, répétée chaque matin ; cette prière qui fit poindre dans notre âme le sentiment inné de l'infini, le jour où notre mère, joignant pour la première fois nos petites mains, nous apprit à prononcer le nom de Dieu. Doux enseignements du berceau, prière des anges, qui nous revient toujours au milieu de nos joies ou de nos douleurs, comme un écho de la voix maternelle !

Si ces observations sont vraies, si elles parlent à tous les cœurs, je n'ai pas besoin de justifier ce livre. Plus la religion de notre mère sera sublime, plus nos impressions seront vives et profondes. Négliger d'instruire nos maîtres, ce serait renoncer à notre propre instruction. Que la pensée de

Dieu descende donc sur nous à la voix de notre mère, que cette pensée nous pénètre, que sa lumière nous environne; qu'elle soit la joie de notre enfance, la science de notre cœur, la vie de notre âme et le soutien de cette vie nouvelle à l'heure fatale où les derniers rayons de notre innocence tremblent et s'évanouissent sous le feu des passions.

O femmes! voici une étude sans fatigue et sans travail, une étude de contemplation et d'amour! C'est Dieu lui-même qui vient parler à votre âme dans le double livre de l'Évangile et de la nature. Ne redoutez pas les foudres de sa voix, elle s'adoucira pour vos oreilles; ne redoutez pas les splendeurs de sa magnificence, elles se voileront pour vos yeux; et cependant vous reconnaîtrez sa voix, vous reconnaîtrez ses splendeurs, vous reconnaîtrez ses pensées, les pensées d'un Dieu! vous les reconnaîtrez à vos transports, comme vous reconnaîtrez sa puissance à votre admiration, et votre âme brûlera en l'écoutant!

CHAPITRE II.

DE LA RELIGION DU GENRE HUMAIN.

Ce qui distingue le christianisme entre toutes les religions de l'homme, c'est qu'au lieu de placer son sanctuaire dans l'imagination, il l'a placé dans le cœur; et c'est qu'au lieu de venir pour les riches et pour les privilégiés de la vie, il est venu pour les pauvres et les malheureux; c'est qu'au lieu d'imposer un joug nouveau à l'avenir, il a brisé le joug de fer qui pesait sur la tête des générations passées.

(Charles Nodier, de l'Amour et de son Influence, p. 3.)

Dieu a gravé son nom sur son ouvrage; c'est une lumière qui ne brille que pour nous. Partout cette lumière a fait naître un sentiment, et ce sentiment un culte; voilà l'origine de toutes les religions primitives.

La religion du Christ date d'une autre époque; elle est née des besoins de l'humanité, et non de la reconnaissance des hommes; au milieu des crimes

de la terre, elle apporta le repentir et l'amour. Il y avait là quelque chose d'inaccoutumé, qui n'appartenait ni au passé, ni au présent : ce n'était pas l'expression du siècle ; c'était une parole nouvelle pour un nouvel univers ; c'était le flambeau de l'avenir.

Comment s'est accomplie la mission de l'Évangile? quels changements se sont opérés dans ses doctrines? Les religions doivent-elles être immuables, ou doivent-elles changer comme la figure du monde? Questions graves qui touchent en même temps aux mystères de la foi et à l'existence des peuples : la vie des peuples, c'est leur religion.

Voyez les nations antiques ; mortes en même temps que leurs dieux !

Au culte d'Isis est attaché le sort de l'Égypte; au culte de Jupiter, la gloire et la vie de la Grèce, la domination et la vie de Rome.

Les peuples sont comme l'Hercule juif : faibles, aveugles, on les enchaîne dans le temple ; redevenus forts, ils ébranlent ses colonnes, et tombent écrasés sous leurs débris.

Ainsi partout et toujours la durée des peuples se mesure à la durée de leur religion.

Ceux qui ont échappé à la destruction générale, comme ceux qui ont péri, confirment la règle.

Remontez de siècle en siècle dans les ténèbres de la plus haute antiquité, vous retrouverez sur les bords du Gange les mêmes peuples et les mêmes

dieux que l'on y voit aujourd'hui. Les peuples et les dieux sont venus ensemble jusqu'à nous.

Je n'examine pas la barbarie de ces cultes ; je cherche à constater la loi qui condamne les nations à vivre et à mourir avec leurs dieux.

Ici, tout reste immobile, le prêtre et le peuple. Aucune lumière ne leur arrive, aucun progrès ne les sépare : ils vivent, si c'est vivre que de traverser les siècles dans un tel avilissement.

Il n'en est pas de même de Rome et de la Grèce ; de grands progrès y ont séparé les peuples de leur religion : pendant que les peuples allaient en avant, la religion restait en arrière. Si la religion avait pu suivre le mouvement des peuples, elle les eût sauvés. Mais le paganisme n'avait en lui aucun élément de progrès ; il ne pouvait ni marcher ni s'élever. La condition de son existence, c'était l'*immobilité*, et l'immobilité n'existe que dans le despotisme. Est-il rien de plus contradictoire qu'une religion sans mouvement au milieu d'un peuple libre ?

Il y a sur le globe une progression insensible vers le bien : chaque siècle, le genre humain s'améliore ; c'est une loi de la nature [1]. La politique et la superstition peuvent ralentir cette amélioration, jamais l'arrêter ; il faut que le nombre des idées s'ac-

1 Voyez, dans le troisième livre, le chapitre XXII, *de la Perfectibilité du Genre humain, loi morale de la nature.*

croisse, que la masse éclairée s'augmente, parce qu'il faut que la loi de Dieu s'exécute.

Pour constater ce fait immense, ne cherchez pas si les temps modernes ont produit un plus puissant génie qu'Homère, mais si le monde civilisé a fait un pas vers l'humanité et la vérité. La loi de la nature est là.

De cette loi, empreinte dans l'histoire de tous les peuples, nous voyons sortir ces deux principes, dont la puissance est invincible :

Toute religion qui étouffe les idées et pétrifie les peuples est fausse, par cela seul qu'elle est en opposition avec la pensée de Dieu, exprimée dans une loi générale de la nature.

Toute religion favorable aux développements de l'intelligence et à la moralité des nations, est vraie, par cela seul qu'elle s'accorde avec cette loi.

Et c'est ici que nous pouvons hardiment présenter l'Évangile aux adorations de la terre! La religion qui est son ouvrage appartient, par son culte, par ses mystères, à l'enfance des sociétés; par sa parole et par l'amour, à tous les degrés de civilisation présents, passés et à venir. Elle élève les plus humbles intelligences, comme elle humilie les plus sublimes esprits. C'est la religion des pauvres et des malheureux; elle est faite pour l'homme, puisqu'elle est faite pour la douleur. Que les sages rêvent des utopies, que les peuples marchent vers des perfections idéales, ils la trouveront toujours

Digitized by Google

devant eux. Elle porte avec elle l'avenir de l'humanité.

Si donc il est vrai, comme nous l'avons dit, que les peuples vivent et meurent avec leurs dieux, nous pouvons annoncer aux peuples chrétiens une vie égale à la durée du globe.

Ainsi, loin de m'effrayer des changements arrivés à la religion, j'y trouve la preuve de son origine céleste. J'admire avec quelle facilité elle se prête aux mouvements des esprits et aux progrès de la raison. Ce n'est pas que ces changements la touchent jamais dans son essence : ils se font autour d'elle, non en elle. Elle se dépouille peu à peu des voiles dont l'ignorance l'environne, et à chaque voile qu'elle rejette Dieu se rend visible. Chose admirable ! dans cette mobilité éternelle, la religion mesure la vérité à nos forces, et se place toujours au point de vue de notre intelligence.

Lorsque Jésus vint sur la terre, toutes les religions étaient mortes, et tous les peuples étaient mourants. Sa mission fut de renouveler les croyances et les empires. On peut nier qu'il ait ressuscité les morts, mais on ne peut nier qu'il ait ressuscité le genre humain : le titre de Sauveur de l'univers qu'il se donne lui-même ne saurait trouver un incrédule ; il faut l'honorer comme un bienfaiteur si on ne veut l'invoquer comme un Dieu. Et voyez seulement de quel effroyable chaos il vint tirer le monde ! Rome livrée à Tibère, élevant des temples

à Tibère, adorant les crimes de Tibère, trouvant dans les férocités de Tibère le type d'un héros, et dans ses dépravations les attributs d'un dieu : l'univers entier suivant l'exemple de Rome, et s'ensevelissant dans cette abjection. Point d'union morale entre les peuples; la terre devenue un marché d'esclaves; les nations livrées au fer des soldats, les droits de l'homme méconnus; les droits des sociétés violés; un peuple privilégié, et tous les autres barbares; les vainqueurs disant toujours : malheur aux vaincus! les philosophes disant toujours : meurs! à l'infortuné; le sang humain coulant sur les autels pour réjouir des idoles auxquelles on ne croyait plus, et, dans les spectacles publics, pour réjouir une populace aussi vile que ses dieux. Voilà où en était la civilisation au moment de la venue de Jésus-Christ. Oh! l'admiration est sans bornes lorsqu'elle vient à percer la nuit infernale où il fit briller sa lumière! Dans toutes les institutions religieuses de la Grèce et de Rome, il n'y avait pas alors une idée, un principe, un sentiment qui pût régénérer les nations; la vertu même sur le trône n'aurait pas suffi à leur rendre la vie. Dieu permit qu'on en fît l'essai, sans doute pour nous laisser voir toute la profondeur du mal; et le dernier souffle de la sagesse antique s'exhala, avec les Antonins, inutilement pour le monde!

C'est que, pour sauver le monde, il ne suffisait pas de relever ses ruines; il fallait tout renouve-

ler, la morale, les idées, les gouvernements et les peuples. Jésus-Christ vint à temps pour l'humanité, et son avénement sublime aux dernières heures de la grande république témoigne de la Providence.

Pour bien comprendre l'œuvre de la régénération universelle, il faudrait, pour ainsi dire, mettre en présence les deux périodes historiques, peindre le peuple roi dans sa gloire et dans sa liberté, les peuples de l'Évangile dans leur civilisation et dans leurs progrès. Mais ces tableaux ont été répétés si souvent que toute répétition nouvelle serait fastidieuse : supposant donc les faits connus, je résume l'histoire des temps anciens et des temps modernes par l'idée morale qui les caractérise.

L'idée morale de l'antiquité, c'est l'amour de la patrie. Tous les prodiges des anciennes républiques reposent sur cette base vigoureuse, mais étroite.

L'idée morale des temps modernes, c'est l'amour du genre humain. La bienveillance universelle, qui est l'esprit de l'Évangile, embrasse l'humanité tout entière.

Il est douloureux de le remarquer ; mais on ne trouve pas dans toute l'antiquité un seul sage, un seul législateur qui, en fondant les lois de son pays, ait eu égard au bonheur des autres peuples.

Cette vertu nouvelle, Jésus-Christ la donne aux nations, et c'est d'un sentiment inconnu du monde entier qu'il fait sortir le salut du monde. Un en-

fant, instruit dans les dogmes de la haine et du fanatisme, dans les idées étroites de tribu privilégiée, de peuple élu, de peuple de Dieu, vient tout à coup enseigner l'amour du genre humain. Au dieu de colère de la Bible, au dieu exclusif d'Abraham, il substitue le Créateur, le Père de tous les hommes. Moïse n'était que le libérateur d'un peuple; Jésus sera le sauveur de l'univers. Quelle humanité! quelle charité! comme il se dépouille du vêtement de sa caste! comme il secoue l'orgueil national! comme il brise les chaînes de la superstition et du despotisme! Juif, il ne parle pas de sauver les Juifs, il ne prononce pas anathème, il n'appelle pas la vengeance et l'extermination. Son règne est celui de l'indulgence et de la paix; il n'est pas venu conquérir avec le fer, frapper avec la foudre, mais adoucir avec la parole et civiliser avec l'amour.

Combien de vérités ne vivaient alors qu'en lui, et auraient pu s'éteindre et mourir avec lui. Il y eut un moment où tout l'avenir du globe se trouvait renfermé dans une seule âme.

Le genre humain s'humiliait devant des idoles, et lui seul il annonce le Dieu créateur, le Dieu inconnu, un Dieu.

L'assentiment de tous les peuples consacrait l'esclavage, et lui seul il dit aux peuples : Tous les hommes sont libres, parce que tous les hommes sont frères.

Digitized by Google

Les sages s'étaient réservé toutes les vérités morales ; ils ne réglaient les actions de l'homme que par les lois politiques : les vertus de Rome et de Sparte sont écrites dans leur constitution, et non dans leur religion.

Jésus, seul sur la terre, comprend que cette œuvre du législateur est incomplète, qu'elle resserre notre âme dans des limites trop étroites, et brise l'essor de sa vertu. Seul, il sait que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de vérités. Ces vérités, inconnues jusqu'à lui, il les présente sous la forme facile et gracieuse d'une instruction toute populaire. A la sagesse abstraite des philosophes, il substitue une sagesse simple, précise, sublime, faite pour l'homme, puisqu'elle arrive à son cœur aussitôt qu'à son oreille, sans fatigue, sans travail, comme une réminiscence d'un sentiment qui reposait dans son âme, et qu'il doit emporter dans le ciel.

La plus haute vertu, jusqu'à lui, était de mourir pour le petit coin de terre où l'on avait reçu la vie : les limites du pays traçaient les limites de l'humanité. A présent, le Sauveur vient nous dire : Notre patrie, c'est le globe ; notre famille, c'est le genre humain ; notre père, c'est Dieu. Mesurez la grandeur de ces paroles, et voyez quelle origine elles nous donnent, quelle morale elles répandent et quelle destinée elles nous promettent ! Les anciens disaient : « Il faut aimer sa famille plus que

Digitized by Google

soi-même, et sa patrie plus que sa famille. » De là, civilisation parcellaire, guerre éternelle.

Jésus-Christ ajoute : « Et le genre humain plus que sa patrie. » De là, civilisation universelle, morale invincible, paix générale.

Amour filial envers Dieu, amour fraternel envers les hommes, loi céleste et terrestre, le plus haut point de perfection où l'âme puisse atteindre. Remarquez bien que c'est d'une loi de la nature que Jésus-Christ fait ressortir sa religion; que c'est dans le cœur humain qu'il prend ses commandements.

Avant lui, et j'appuie à dessein sur cette pensée, les institutions politiques traçaient seules les devoirs du citoyen; la morale humaine ne touchait aux cultes religieux que par les intérêts matériels : rien n'unissait l'homme à Dieu; on était vertueux pour la patrie, l'Évangile nous fit vertueux pour l'humanité et pour le ciel. En coordonnant ainsi la morale et la religion, l'amour de Dieu et des hommes, Jésus remédia d'un seul coup à l'insuffisance de la morale sans religion des philosophes, et à la fatalité de la religion sans morale des païens. Ainsi furent condamnées à jamais toutes les violences religieuses : aimer Dieu et les hommes, ce n'est pas égorger les hommes pour plaire à Dieu. Le père ne demandera pas le sang de ses enfants, et les enfants ne répandront pas le sang de leurs frères. L'amour veut le bonheur

Digitized by Google

de l'objet aimé, et quiconque lui impose les crimes de la colère et de la haine, brise la loi de la nature, et substitue la pensée d'un homme à la pensée de Dieu.

Maintenant pesons les doctrines, résumons les principes. Nous avons dit :

La religion est aux peuples ce que l'âme est au corps.

Or, la religion des anciens, si poétique dans ses formes, si humaine dans son essence, ne renfermant aucun élément de progrès, et une religion stationnaire ne pouvant subsister chez un peuple en progression, nous en avons conclu que tout développement de l'intelligence était interdit aux sociétés anciennes, sous peine de mort.

Ceci peut jeter quelque lumière sur un passage de la *République*, où Platon pose en principe : qu'il est dangereux de dire la vérité au peuple; qu'il faut ménager ses croyances religieuses, et que même, dans certain cas, c'est un devoir d'entretenir les préjugés du vulgaire [1]. Ainsi, chez les anciens, la plus haute philosophie tolérait l'erreur ; bien plus elle l'enseignait.

Cette pensée de la République était l'arrêt de mort de tous les peuples de l'antiquité. Platon avait compris que la religion et les institutions de la Grèce étant fondées sur l'erreur, tout devait s'écrouler à la première manifestation de la vérité.

1 Platon, *Répub.*, liv. III.

Digitized by Google

La doctrine de Jésus-Christ est au contraire si parfaite dans son essence que, dévoiler les erreurs, réformer les préjugés et frapper les superstitions dont nos aveuglements l'environnent, c'est revenir à sa pureté primitive, c'est la dépouiller de ses vêtements terrestres, c'est répandre la vie et la liberté sur tous les peuples, suivant ces paroles divines de Jésus-Christ : LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES.

CHAPITRE III.

DU CHRISTIANISME DES PREMIERS SIÈCLES ET DU CHRISTIANISME D'AUJOURD'HUI.

> La religion des Indiens promet dans ce monde des plaisirs; celle des Juifs, des richesses; celle des Turcs, des victoires; la nôtre nous ordonne des vertus, et elle n'en promet la récompense que dans le ciel.
>
> (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Etude septième, p. 491.)

La vie des premiers chrétiens est sans doute le meilleur commentaire de l'Évangile; si près du maître, les disciples n'ont pu se tromper. La doctrine étant entrée dans la société, la société devenait l'expression de la doctrine. Mais les témoignages sont rares à cette époque. Les premiers chrétiens écrivaient peu, occupés qu'ils étaient à sceller leur foi par le martyre. A peine quelques lignes, œuvre d'une main inconnue, et que le temps n'a pas plus ménagées que le reste, sont-elles parvenues jusqu'à nous.

Monument précieux, mais incomplet, d'une religion alors toute nouvelle, et dont l'auteur fixe lui-même la date en se qualifiant disciple des apôtres.

« Les chrétiens, dit-il, ne sont pas un peuple à » part; ils n'ont point de villes qui leur soient pro- » pres. Répandus sur toute la surface de la Grèce, » et jusque chez les barbares, ils observent les » usages de chaque pays, dans les vêtements, la nour- » riture et la vie commune, formant néanmoins entre » eux une société régie par des lois admirables, et » une morale à laquelle on n'eût jamais pensé que » des hommes pussent atteindre. Ils sont sur la terre » comme des hôtes qui ne font que passer. Ils trou- » vent partout des concitoyens, et partout ils se » regardent comme étrangers. Ils se marient ainsi » que les autres hommes, et ils ont des enfants de » leur mariage; mais ils ne les sacrifient pas. La table » est commune entre eux, et offerte à tous; mais » la couche nuptiale est inviolablement respectée. » Revêtus d'un corps de chair, ils ne vivent point » selon la chair. Habitants du globe, leur patrie n'est » pas sur le globe; elle est dans le ciel. Ils obéis- » sent aux lois établies; mais, par la sainteté de leurs » mœurs, ils surpassent la sagesse de ces lois. Ils » aiment tous les hommes, et tous les hommes les per- » sécutent : on ne les connaît point, et on les mé- » prise; ils pratiquent le bien, et on les punit comme » des malfaiteurs; calomniés, condamnés, jetés dans » les arènes, ou sous la main sanglante des bour-

» reaux; opposant toujours l'amour à l'insulte, et
» les bénédictions aux outrages, ils trouvent la gloire
» au sein de l'opprobre, et la vie éternelle au mi-
» lieu des supplices : c'est là qu'on les voit se réjouis-
» sant comme devant bientôt cesser de vivre pour
» devenir immortels. Les Juifs leur font la guerre,
» les Grecs les persécutent ; mais ni les uns ni les
» autres ne peuvent rendre raison de la haine qu'ils
» leur portent [1]. »

Tableau admirable d'une vie toute consacrée à la vertu, et que l'auteur termine par cette noble image : que les chrétiens sont aux peuples parmi lesquels la Providence les envoie, ce que l'âme est au corps qu'elle dirige et qu'elle inspire ; car les chrétiens travaillent à éclairer les nations qui les persécutent, comme l'âme travaille à conserver, à purifier le corps qui la retient captive. Ils sont la lumière du monde et la partie sublime de l'humanité.

C'est ainsi que les premiers chrétiens, ceux qui purent entendre la voix des apôtres, comprirent les paroles de Jésus-Christ. Ils ne demandent à la terre que la vie du corps, et toute leur ambition se tourne vers le ciel ; ils obéissent aux lois établies, et ils surpassent ces lois par la sainteté de leurs mœurs; tous les hommes les persécutent, et

(1) Voyez l'Épître à Diognète, mal à propos insérée dans les Œuvres de saint Justin, *Sancti Justini Opera*. Cramoisy, 1615, p. 482.

ils aiment leurs persécuteurs, et ils opposent toujours les bénédictions aux outrages. Tableau sublime de charité et de grandeur ! première page de l'histoire de notre religion, qui sera probablement aussi la dernière : nous devons revenir au passé, puisque le passé s'est trouvé en avant de nous. Le point de départ et le point d'arrivée se toucheront par le double charme de la simplicité, de la vertu.

Mais quelle route immense à parcourir, et que la raison est lente à se montrer ! Ce que les hommes ont ajouté d'horrible et de stupide à ce tableau primitif ne peut s'expliquer que par les ténèbres qui ont couvert le monde.

Quel abyme il a fallu franchir, quel sophisme il a fallu inventer pour découvrir l'inquisition dans l'Évangile !

Malgré tout ce que Jésus a dit sur l'idolâtrie des petites dévotions et des petites pratiques ;

Tout ce qu'il a dit contre l'esprit prêtre et pharisien ;

Malgré sa définition de l'amour du prochain, et cette parole divine : Rendre le bien pour le mal; et cette autre parole également divine : Tous les hommes sont frères; et ces enseignements sur la bonté de Dieu, et les premiers mots de l'oraison : Notre père !

L'autorité épiscopale a substitué les petites pratiques à la morale; l'adoration des fétiches à l'ado-

Digitized by Google

ration de Dieu ; le jeûne, le froc et le fouet, à la vertu.

Elle s'est incarné l'esprit des docteurs et des pharisiens; elle a menti en face de l'Évangile en faisant un dieu de vengeance, un dieu qui, comme Saturne, dévorait ses enfants.

Jésus-Christ nous élevait jusqu'à Dieu; nous avons fait descendre Dieu jusqu'à nous. Nous lui avons prêté nos passions, nos ambitions, nos vices, nos crimes. La haine et la colère, ces péchés mortels des hommes, sont devenues les attributs de la Divinité. Dès-lors, les bûchers s'allument, la démence humaine prend la place de la sagesse divine ; et cette croix, instrument de supplice et de rédemption, au pied de laquelle nous ne devions plus voir que le repentir ou la vertu, ne nous apparaît qu'environnée de victimes et de bourreaux.

L'autorité ecclésiastique a des armées ; elle tue, elle brûle, damne et maudit.

Reconnaissez-vous la robe du pasteur? disait Richard à Philippe-Auguste en lui envoyant l'armure de fer d'un évêque fait prisonnier dans le combat. Et moi je vous dirai : Reconnaissez-vous la morale de l'Évangile dans les doctrines de l'intolérance? les lumières de Jésus-Christ dans les superstitions du moyen âge? la robe modeste des apôtres dans les haillons du moine et dans la pourpre des cardinaux?

Comment l'amour du genre humain s'est-il changé

en persécution et en damnation? comment le Dieu qui est venu chercher la brebis égarée, le Dieu qui appelle tous les hommes, est-il devenu le Dieu des anathèmes et des exclusions? Si ces doctrines sont l'œuvre de Jésus-Christ, il faut les rejeter comme fatales; si elles sont l'œuvre des hommes, il faut en purifier la foi. Le pis est qu'on reconnaisse l'homme dans la religion : elle ne doit montrer que Dieu.

Tel sera le travail de la sagesse et du temps. Ce qui obscurcit la doctrine de l'amour doit disparaître; ce qui est contraire aux principes de la bienveillance universelle doit être retranché. Il faut que tous les voiles tombent, et que le Christ se révèle, non comme au sommet de la montagne, où sa lumière éblouit ses disciples; dix-huit siècles de fanatisme et quinze ans de liberté ont préparé nos faibles yeux à cette transfiguration nouvelle, où la noble figure de Jésus-Christ s'élèvera pure et majestueuse sur les débris des superstitions humaines.

CHAPITRE IV.

D'UNE GRANDE RÉVOLUTION OPÉRÉE DANS LES DOCTRINES DÈS LES PREMIERS SIÈCLES.

Quand il n'y a plus ni liberté, ni patrie, ni passion des arts, quand les âmes vulgaires sont éteintes par le malheur ou plongées dans le matérialisme d'un grossier bien-être, alors celles qui se détachent de cette tourbe rampante aspirent vers un autre monde.

(Villemain, Nouveaux Mélanges, etc., p. 458.)

Le système religieux des Juifs occupe une grande place dans l'histoire morale de l'univers. Personne, avant Moïse, n'avait dit : « Une seule loi, un seul peuple, un seul Dieu. » Malheureusement, ce dieu n'était le dieu que d'une petite tribu isolée au milieu des nations !

Jésus a dit aussi : « Un seul Dieu, une seule loi, un seul peuple; » mais ce peuple, c'est le genre humain!

L'immensité sépare donc la loi ancienne de la loi nouvelle, et c'est pour les avoir confondues, c'est pour avoir appliqué au genre humain ce qui était ordonné à une fraction de peuple, que Rome est tombée dans de si graves erreurs.

L'enseignement de Jésus-Christ avait détruit le sacerdoce. Dans l'origine, tout chrétien était prêtre, parce que la religion n'était que la morale. Lorsque la religion fut le dogme, il y eut des pontifes, un clergé : le judaïsme entra dans le christianisme. C'est ainsi que la société évangélique perdit peu à peu les droits qui appartenaient à tous, et que les prêtres s'en firent un état et des priviléges.

Mais il ne suffisait pas d'avoir établi leur puissance ; il fallait l'appuyer et l'accroître. C'est dans ce but que, dès le second siècle, les prêtres commencèrent à prêcher la pénitence et à sanctifier le célibat. Saisissant les chrétiens dans la ferveur de leur foi nouvelle, ils les entraînaient par la crainte de l'enfer et par la grandeur même de leurs sacrifices. Leurs paroles de feu enfantèrent un enthousiasme de plusieurs siècles. On fuyait les cités, sa patrie, sa famille, la fortune ! Des armées de pénitents et d'anachorètes se dispersaient dans les solitudes ; toutes les cavernes de l'Orient étaient devenues des temples, et, suivant la belle expression de saint Jérome, il se trouva que les déserts furent peuplés de saints comme le ciel.

Le seul établissement de saint Pacome, sur les

bords du Nil, se composait de sept mille cabanes, et renfermait cinquante mille pénitents.

Bientôt la solitude, le jeûne, le célibat, ne suffirent plus au zèle des cénobites : on inventa des supplices nouveaux ; les légendes de cette époque donnent d'étranges éloges à un Jacques de Nisibis, qui broutait l'herbe dans les prairies ; à un Julien Sabbas, qui ne vécut que de son ; à un Eusèbe, qui s'enferma dans une tour sans fenêtre ; à un Simon Stylite, qui vécut trente ans au sommet d'une colonne. C'était, de l'Orient à l'Occident, une émulation de pénitences et de souffrances ; c'était à qui accroîtrait les misères de l'humanité. Et cette croyance fanatique dominait les hommes du plus grand génie : saint Jérôme et saint Augustin, qui la reçurent de leur siècle, s'imaginèrent l'avoir reçue de la foi !

A ces inspirations ascétiques se joignaient quelquefois les conseils de la peur. Cette époque était celle de la chute de l'empire. Rome mourait avec ses dieux, et les chrétiens fuyaient dans les solitudes ces armées de barbares qui désolaient le monde avant de le renouveler !

Dieu lui-même semblait conduire ces peuples ; il amenait des hommes nouveaux pour une foi nouvelle.

Ainsi s'éleva peu à peu, entre le peuple et les évêques, des nuées d'anachorètes et de pénitents, dont les austérités usurpaient dans l'opinion la place

de la vertu. On leur décernait hautement le sacerdoce ; on disait que seuls ils formaient la véritable Église. C'était un clergé dans le clergé ; un clergé pauvre, misérable, voué au jeûne, à la solitude, au célibat, qui triomphait d'un clergé riche, puissant, marié, vivant au milieu du monde, et donnant les exemples d'une sainteté plus utile, quoique moins admirée du vulgaire. L'Église, qui avait poussé les chrétiens dans cette route, dut s'effrayer de son ouvrage. Chaque jour le pouvoir des ascètes devenait plus menaçant. Il fallait périr, ou les imiter ; il fallait se ressaisir de l'admiration du monde, ou abandonner l'empire. Ce qu'elle avait sanctifié, l'opinion des peuples le lui imposait. On voulait qu'elle fût pénitente, qu'elle fût monacale, qu'elle fût vierge et sainte : elle céda. Deux hommes de génie, saint Basile et saint Benoît se mettent à la tête du mouvement pour le maîtriser. Ils mêlent les couvents aux thébaïdes, et les moines aux anachorètes : ils créent des solitudes au sein même des villes, régularisent les pénitences et les austérités, et rédigent des codes pour une vie toute d'isolement, de supplices et d'études ; monuments de législation claustrale, comparables, dans quelques unes de leurs parties, aux plus belles utopies de l'antiquité, mais malheureusement appuyés, dans leur ensemble, sur la violation des lois de la nature et de l'Évangile. Dès-lors l'ascétisme et la pénitence entrent dans l'Église : les prêtres s'assi-

milent aux moines, et les moines aux prêtres; tous se séparent de la société civile, tous renoncent à la famille, tous ne reconnaissent qu'une loi, celle qui les élève et les isole. Ils étaient mariés, on leur impose le célibat; puissants, on leur impose la solitude; riches, on leur impose la pauvreté : les différents ordres de moines répondent à ces exigences, qui s'arrêtent cependant aux pieds des princes de l'Église.

Ainsi fut opérée cette révolution qui suspendit un moment les progrès de l'Évangile. Du troisième au sixième siècle, tout changea; en sorte que ces deux époques forment deux religions et deux sacerdoces. En cédant à la violence des opinions ascétiques, la puissance ecclésiastique ne songeait pas à accroître son pouvoir, mais à le conserver. Plus tard elle se saisit de la force que lui donnait cette révolution. Alors naquit sa puissance temporelle, et avec elle ce formidable système qui enchaîna le monde civilisé, et dont nous examinerons plus tard les merveilleux ressorts. Peut-être fallait-il marcher sur cette route pour arriver à de meilleures doctrines; peut-être les excès de l'ascétisme et du monachisme étaient-ils un des éléments indispensables d'une régénération complète. Le monde, à cette époque, n'entendait que par les sens : Rome, en mourant, l'avait laissé matérialiste et athée. Il fallait le dématérialiser, détruire l'empire du corps par la mort des sens, spiritualiser

les âmes par le mépris de la matière, arriver à la connaissance de Dieu par le détachement complet de soi-même, et à la nécessité d'une vie immortelle par les dégoûts de la vie terrestre. Sous ce rapport, la vie d'austérité et de pénitence fut favorable au genre humain. Elle prouvait la supériorité de l'esprit sur la matière; elle offrait le grand spectacle d'un intérêt matériel qui renonçait aux richesses et aux grandeurs terrestres pour quelque chose d'idéal placé au-delà; elle développait dans l'homme cette faculté vivifiante qui lui infuse des vérités inconnues en l'entraînant vers l'infini : dès-lors il y eut comme une révélation de nos véritables destinées. L'invisible fut plus puissant que le visible, et le monde passa du néant à l'immortalité!

CHAPITRE V.

DES VÉRITABLES DOCTRINES DE L'ÉVANGILE.

Tenez-vous en à la loi de Dieu et au témoignage qu'il rend de lui-même.
(ISAÏE, VIII, 20.)

Nous ne connaissons pas assez l'Évangile; nous en ignorons les maximes, nous n'en pénétrons point l'esprit; nous recherchons curieusement les paroles des hommes, et nous négligeons celles de Dieu.
(FÉNÉLON, Courtes Méditations sur l'Écriture.)

Le christianisme a reçu l'empreinte de toutes les grandes époques historiques, et cette empreinte, il l'a plus ou moins conservée. Il est, pour ainsi dire, l'expression vivante de l'esprit des trois ou quatre siècles qui dominent dans nos annales; car les pensées ne s'effacent pas aussi facilement dans les religions que dans les peuples. Voilà la cause de ses contradictions apparentes. On a pris pour la doctrine ce qui n'était que son vêtement; le vête-

ment de l'enfance des peuples modernes, et celui de leur jeunesse ardente et passionnée : chaque siècle, chaque âge, nous a fait son legs, et ce legs, loin d'enrichir les enfants de la même famille, les divise et les appauvrit.

Ainsi nous avons la religion des anachorètes et des moines, qui date de Basile et de Benoît; la religion des saints, qui s'est modifiée à chaque époque, depuis saint Jérôme jusqu'à saint Dominique, et depuis saint Dominique jusqu'à saint Labre; enfin la religion de l'Évangile, qui date de Fénélon.

Les deux premières ne vivent que de pénitences, de jeûnes, d'austérités; elles croient à un dieu terrible, qui se venge sur son ouvrage; pour elles, les hommes sont des damnés; la nature, une œuvre maudite; l'humiliation et la souffrance, le plus haut degré de perfection.

On sent là les dernières influences des siècles d'idolâtrie, et du spectacle terrible de Rome mourant de ses vices et sous les coups des barbares, qui l'achèvent et la mutilent. Le mépris de la vie naît toujours en présence de la mort; et le besoin de souffrir est l'expression des siècles de désespoir et de souffrances.

La troisième doctrine n'enseigne que la charité : elle croit que, si la vertu de l'homme est de faire du bien à ceux qui lui font du mal, la justice de Dieu ne saurait être de se venger éternellement. Sa morale est sainte, parce qu'elle est indulgente;

Digitized by Google

elle aime, elle bénit ; elle pressent que, dans cette maxime : RENDRE LE BIEN POUR LE MAL, Dieu nous a révélé sa pitié pour nos misères, et ses pardons pour nos faiblesses.

L'indulgence et l'amour, cette entente nouvelle de la religion évangélique, sont l'expression d'un siècle de lumière, comme le fouet et la pénitence, cette entente vieillie de la doctrine des saints, sont l'expression des siècles de barbarie.

Sous le règne de Louis XIV, après Descartes, Pascal et le grand Arnaud, en présence de Bossuet et de Leibnitz, il se trouva tout à coup que la pensée humaine avait fait d'immenses progrès. Mais ces progrès n'étaient exprimés nulle part ; nulle part on ne voyait écrite cette doctrine céleste d'amour des hommes et de Dieu, qui déjà s'éveillait dans toutes les consciences. Pour la donner une seconde fois au monde, Dieu avait élu une créature toute divine, et lorsque Fénélon vint répandre sur nous les trésors de son âme, mêlés aux trésors de l'Évangile, il put entendre les bénédictions du petit nombre : persécuté, mais honoré, la gloire le suivit dans l'exil ; sa parole avait été comprise, et la doctrine de vie ne devait plus mourir.

Toutefois, le sixième et le douzième siècle avaient encore leurs défenseurs, et ceux-là soutenaient que, si l'amour est dans l'Évangile, on y trouve aussi le feu de l'enfer, la damnation éternelle et les grincements de dents des damnés ; et

ils en concluaient la nécessité de la pénitence et de l'humiliation humaine. Au milieu de ce chaos d'opinions théologiques, les intelligences les plus puissantes veulent en vain faire un choix ; elles succombent sous l'empire de leurs incertitudes. Qui l'emportera de la peur ou de l'espérance? qui dévoilera la vérité, la vérité qui seule peut nous sauver, puisque l'enfer attend l'erreur? Où iras-tu, mon âme? colombe égarée sur la terre, qui se chargera du poids de tes destinées? Vainement tu invoques l'autorité du génie et de la vertu, les deux religions te répondent, et des voix également sublimes t'invitent à la crainte ou à l'amour. Autorité du génie, autorité de la vertu, je vous récuse! non que vous manquiez de force ou de conviction, mais vous êtes des autorités humaines, c'est-à-dire des autorités faillibles, et, pour décider mes doutes, pour convaincre ma faiblesse, il me faut un maître sans rival, une parole sans contradiction, une autorité devant laquelle toutes les autorités s'humilient. Ici, les hommes me présentent l'Évangile, et Dieu m'ouvre les trésors de sa pensée, empreinte dans ses ouvrages. Deux livres qui se contrôlent : le livre des apôtres et le livre de la nature. Je les étudie, je les médite, je les compare; dans ce magnifique examen, le livre de la nature sert d'interprète au livre de l'Évangile, et le livre de l'Évangile m'apprend à lire dans le livre de la nature. J'y découvre les mêmes lois, j'y reconnais la même

Digitized by Google

main et, lorsqu'ils cessent de parler le même langage, je m'arrête, et je doute.

La nature est le livre visible des lois du Créateur. L'homme ne saurait en effacer un seul mot, en falsifier une seule ligne; il ne peut rien y écrire. De l'Évangile, il en est tout autrement; la main des hommes s'y montre quelquefois à côté du doigt de Dieu. Les héritiers de ce livre divin ont pu en altérer le texte, sans que le monde entier se levât pour les accuser. Au milieu des ténèbres des premiers siècles, les témoins étaient rares, les peuples silencieux, et les Évangiles sans publicité.

On peut se convaincre des falsifications aux époques où elles étaient si faciles, par les interprétations aux époques où les falsifications étaient devenues impossibles. Certes quand, au seizième siècle, on lisait la Saint-Barthélemy dans l'Évangile; quand, au dix-septième, en présence de Fénélon, après le règne de Descartes et de Leibnitz, on y lisait les dragonnades, doit-on s'étonner que, du premier au troisième siècle, on ait pu y écrire la doctrine de la virginité et de la sainteté, le feu éternel de l'enfer, les malédictions et la damnation.

Dans le livre précédent, nous avons opposé les lois de la nature à tous les mensonges de la morale et de la politique; ici, nous les opposerons hardiment aux mensonges de la théologie. Quel contrôle plus sublime pour séparer l'œuvre de Dieu de l'œuvre des hommes! quel moyen plus puissant pour

nous ramener de l'indifférence à l'amour ! Si tous les maux nous viennent de la théologie, tous les biens nous viennent de la religion : la double lumière de la nature et de l'Évangile ne saurait pénétrer nos cœurs sans y porter les convictions de la vertu.

Mais, avant de faire briller cette lumière, qu'on me permette de poser ce principe :

« Tout ce qui détruit le fond de la doctrine n'est pas de la doctrine. »

Dans nos études morales de l'Évangile, on verra ce principe se fondre avec celui-ci :

« Tout ce qui viole la loi de la nature, c'est-à-dire la pensée de Dieu même, n'est pas la vérité. »

Et d'abord c'est l'esprit général du livre qu'il faut saisir. Quelques mots, quelques pages jetées çà et là, peuvent favoriser la violence; mais si le livre tout entier la condamne, comment la justifierez-vous ? On introduit des maximes; on ne renverse pas un ensemble. Or, l'esprit général de l'Évangile, c'est l'amour de l'humanité, c'est l'indulgence pour la faiblesse, c'est le pardon pour le repentir; c'est plus encore, c'est la bienveillance et la bienfaisance pour nos ennemis. J'entends Jésus sur la croix prier pour ses bourreaux, et vous m'ordonnez d'égorger mes frères. Je l'entends sur la montagne dire à ses disciples : « Il est écrit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi;
» et moi je vous dis : Faites du bien à ceux qui vous
» haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent

» et vous calomnient, afin que vous soyez les en-
» fants de votre Père qui est dans les cieux, qui
» fait lever son soleil sur les bons et sur les mé-
» chants, et pleuvoir sur les justes et sur les in-
» justes. »

Entendez-vous ! voilà la loi de la nature : Le soleil se lève sur les bons et sur les méchants ; et la morale du Christ n'est que l'expression de cette loi. Vous imiterez Dieu, vous saisirez sa pensée dans ses bienfaits éternels, pour la transporter divinement autour de vous.

Ainsi les barbaries de la Bible disparaissent dans l'Évangile. Moïse y avait mis la vengeance, qui est la loi de la matière brute ; Jésus y met l'amour, qui est la loi de l'âme immortelle.

Partout la même douceur et la même morale ; partout les disciples du Christ sont appelés, non à combattre, mais à instruire. Leurs armes, c'est la persuasion ; leur conquête, c'est le cœur. Dans ses derniers entretiens avec les apôtres, lorsqu'en épanchant son âme Jésus s'explique sur les moyens de répandre la vérité, il les exhorte à se dévouer comme autant de victimes au salut des hommes ; car ils sont envoyés tels que des brebis au milieu des loups [1]. Ils pardonneront, ils béniront, ils instruiront : le Maître N'EST PAS VENU POUR CONDAMNER LE MONDE, MAIS POUR LE SAUVER [2].

[1] *Saint-Jean,* III-VI.
[2] *Id.*, XVI.

Telle est la doctrine de l'Évangile ; toutes les pages du livre en sont empreintes, et toutes les actions de Jésus y répondent. Ainsi, aimer les hommes, plaindre les méchants, faire du bien à nos ennemis, c'est imiter Dieu notre père qui est dans le ciel, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Je vois partout : Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux les pacifiques et les miséricordieux. Je ne vois nulle part : Bienheureux les docteurs, bienheureux les persécuteurs, bienheureux ceux qui frappent et qui maudissent. Et si on me montrait de pareilles maximes dans un livre qui n'enseigne que l'amour et le pardon, je les en arracherais à la face du monde pour l'édification et le bonheur du monde.

A présent que nous connaissons l'esprit de la doctrine, il nous importe de connaître ce que chaque siècle est venu y ajouter. Nous placerons en regard des lois de la nature tous les dogmes de sainteté, de virginité, de célibat, d'intolérance et de pénitence, soit que nous les trouvions dans l'Écriture, soit qu'ils n'aient été exprimés que dans les œuvres des théologiens. Nous rendrons à chaque époque ce qui lui appartient, à chaque siècle sa pensée, à chaque docteur son ouvrage, et Jésus, le pacificateur du monde, ne sera plus responsable des folles inventions des hommes.

CHAPITRE VI.

DE LA SAINTETÉ.

> Ce qui fait l'essence de la religion chrétienne, c'est l'accord de nos sentiments intimes avec les paroles de Jésus-Christ.
> (Mme DE STAEL, Considérations sur la Révolution française, t. III, p. 15.)

A la doctrine si pure et si consolante de l'Évangile, le quatrième siècle oppose la vie d'austérité, de méditations et de mortifications. Sacrifices volontaires, souffrances pieuses, offerts par la sainteté en holocauste de nos fautes.

Et d'abord le sacrifice est de la religion de Cybèle, de Brama, de Boudha, de Mahomet, comme de la nôtre : s'il doit en sanctifier une, il doit les sanctifier toutes. Habiter une caverne, prier sur la pierre, tendre la main sous le parvis des temples, porter un cilice, vivant de vermine et d'ordure, grand mérite de saint Labre, de saint Hilarion et de saint Thomas de Cantorbéry, infiniment surpassé toute-

fois par les dégoûtantes misères des bonzes, des santons, des fakirs et des talapoins.

En retrouvant ces abjections dans les temples de l'Inde, et même dans les écoles des philosophes, je commence à craindre que notre respect pour des préceptes que nous croyons divins ne serve à consacrer les fantaisies des hommes, et que nous ne soyons les sectateurs de Brama ou de Pythagore lorsque nous imaginons honorer Jésus-Christ.

La vie de pénitence tue la vie de devoirs, c'est-à-dire la société et l'humanité. Dans ce système, l'homme se croit utile à l'homme pour les choses du ciel; mais il lui devient véritablement à charge pour les choses de la terre : il est incomplet, il ne remplit que la moitié de sa mission. Le malheureux qui travaille nourrit le saint qui prie, et le saint qui prie absout ou condamne le malheureux qui travaille. De là, cet échange de pain, d'argent et d'oraisons qui établit le commerce dans l'Église; les prières achetées et le repentir du riche, exprimé par des voix étrangères qui font monter au ciel les cantiques d'une pénitence qu'il paie.

Sommes-nous sur la terre pour réaliser la vie des saints, ou, comme le dit énergiquement Charon, pour apprendre à faire bien l'homme? En d'autres termes : quel est le but de la vie? quels sont les devoirs de l'homme? C'est ici toute la question.

Ne vous effrayez pas de sa gravité : admirez plutôt comment cette question se présente clairement

Digitized by Google

à l'intelligence, preuve certaine qu'elle n'est point au-dessus du jugement de la raison.

Car c'est une loi générale de la nature; tout ce qui importe vraiment au sort de l'homme et aux destinées de l'humanité peut être décidé sans erreur par la raison de l'homme.

Elle ne s'égare que lorsqu'on lui demande l'inutile ou l'absurde.

Ainsi donc ici point de doute : plus la vérité nous importe, plus il nous sera facile d'y arriver.

L'homme entre dans la vie armé de ses passions, de l'intelligence que ces passions engendrent, et de l'âme, qui se souvient de Dieu.

Les passions sont l'instinct de la matière; elles constituent l'homme animal.

Le sentiment de Dieu est l'instinct de l'âme; il constitue l'homme céleste.

Ce sont là les pièces de notre être; on ne peut les scinder sans décompléter l'homme : leur combat est un mérite; leur harmonie, la sagesse; leur séparation, la folie et la mort.

Et toutefois, parce que les passions engendrent le mal, et nous dégradent, nous avons imaginé, non de les régler, mais de les anéantir. Le triomphe perpétuel de la matière sur l'âme suscita la révolte de l'âme contre la matière. Alors on vit l'homme se défaire pièce à pièce; rejeter successivement ses passions, ses plaisirs, ses facultés, son corps, et, dans cette lutte forcenée, détruire

le temple, sous prétexte de dégager le dieu. Déplorable effet de sa misère; ces supplices, qui d'abord avaient enflammé le génie de quelques pieux cénobites, se terminent dans le cloître par l'enfantement dérisoire des Carmes et des Capucins. Rome nous a fait parcourir toute l'échelle, de saint Jérôme à saint Hilarion, de la plus sublime folie au dernier terme de l'idiotisme et de l'abrutissement. Qu'y a-t-il dans tout cela qui vous rappelle l'Évangile?

Mais les paroles ne sont rien; il faut voir avec quelle impiété les saints traitent l'œuvre de Dieu! L'un prive l'homme de son sexe, l'autre de son estomac, celui-ci de la parole, celui-là de ses sens, cet autre de son esprit, quelques uns de l'usage de ses bras et de ses jambes, tous de sa raison. A force de décompléter l'homme, il ne reste plus rien de l'homme : Dieu acceptera-t-il le suicide comme une vertu?

« Tu sèmeras avec larmes, s'écrie saint Jérôme, afin de recueillir avec joie. Ton corps sera couvert d'un affreux cilice, mais c'est le vêtement le plus magnifique pour t'élancer dans les nuées au devant de Jésus-Christ [1]. »

Richesse, amis, père, mère, sœurs, épouse, l'homme doit se dépouiller de tout pour embrasser la croix toute nue [2].

[1] Saint Jérôme, *Lettre aux Vierges de la montagne d'Hermon.*

[2] Saint Jérôme, *Lettre à Népotien.*

Digitized by Google

Ainsi parlent les saints dans leurs transports !

Ce système viole en même temps la loi d'amour et la loi de sociabilité ; il brise tous les sentiments de la nature, il insulte Dieu dans son ouvrage. Dire que c'est là le but de la vie, ce serait dire que le devoir de l'homme est d'anéantir la création. Absurdité, impiété, vanité !

Mais inutilement Rome voudrait faire du globe une thébaïde ; Dieu s'y oppose par la population, qui est aussi une loi de la nature. Sept cent quarante millions d'hommes qui couvrent la terre proclament la magnificence céleste plutôt que son courroux. Dieu ne condamne pas son ouvrage, puisqu'il le multiplie.

Ne mettez pas la religion hors des lois de la nature, car elle y rentrera malgré vous, et alors tout votre pouvoir sera perdu.

Il faut en croire les saints eux-mêmes. Au milieu des jeûnes et des austérités, ils ne laissent pas de sentir dans leurs membres une loi qui combat la loi de leur esprit, et qui les ramène violemment à la règle[1].

Encore si les gémissements de la chair donnaient le repos de l'âme, si la pénitence conduisait à la sécurité. Mais loin de là. Plus l'homme se châtie, plus il se trouble et s'inquiète. Au lieu de vivifier son cœur, il semble que l'austérité l'appauvrisse.

[1] Saint-Paul.

Digitized by Google

Les plaisirs les plus innocents, les sentiments les plus naturels, toutes les facultés qui lui furent données pour le bonheur, lui tiennent à péchés et à crimes. Il a renoncé aux biens de la terre, et il n'ose espérer ceux du ciel. Saint Augustin s'accuse de lire Virgile avec trop de plaisir, saint Jérôme renonce à l'étude de Cicéron, crainte de damnation éternelle. Pendant qu'on les honore comme des saints, les malheureux se croient le jouet du démon, et ils se précipitent en esprit dans les gouffres de l'enfer.

Ainsi la perfection idéale, et dégagée des sens, est impossible sur la terre. L'homme étant une harmonie complète, ne peut rendre un son pur que lorsque toutes ses cordes vibrent à l'unisson. Ne brisez pas même les plus grossières, car elles concourent à la beauté de l'ensemble, et leurs consonnances sont agréables à Dieu.

Décompléter l'homme, c'est changer sa destinée; décompléter l'homme, c'est condamner la création, c'est tracer la route du ciel avec le sacrilége et le suicide.

Vous appelez la pénitence; elle nous dégrade: vous appelez la solitude, elle nous dénature. La preuve que l'homme n'est pas fait pour l'isolement, c'est qu'il n'est vraiment homme qu'au milieu de ses semblables : là seulement toutes ses facultés se développent : là seulement il se complète par le génie et la vertu; deux hommes, deux âmes,

double force. Isolez ces enfants, dispersez cette colonie, et l'intelligence du Maître du monde va s'abîmer dans le désert. Réunissez les familles, les cités, les nations, et la plus faible des créatures arrive à l'empire. De l'isolement du désert, je vois sortir les tigres, les lions, l'homme sauvage et des hordes barbares; de l'homme social je vois sortir Socrate, Platon, Descartes, Fénélon, Rousseau, génies sublimes dont les pensées se répandent sur le globe, comme la lumière dans le ciel, pour éclairer et pour féconder. Ainsi chaque siècle, chaque peuple, nous laissent quelque chose en passant, et ce que notre faible intelligence n'aurait pu nous donner, nous le recevons de l'intelligence du genre humain.

En violant la loi de sociabilité, en se séparant du monde, le saint veut s'élever au ciel, mais son corps l'embarrasse; pour se faire ange, il se fait brute.

Et ne croyez pas que cet avilissement agrandisse ses espérances. La doctrine qui brise les lois de la nature n'est favorable aux hommes ni dans ce monde, ni dans l'autre. Savez-vous ce qu'il faut conclure de tout ce qui a été écrit sur la vie de pénitence depuis saint Jérôme jusqu'à Bossuet? des choses effroyables! une justice insensée! C'est qu'il n'y a point de salut pour ceux qui restent dans le monde; c'est qu'aller au bain, déjeuner, dîner, se marier, avoir des enfants, soigner son ménage,

Digitized by Google

se consacrer à sa famille et à son pays, est un état de péché et de damnation; c'est que rester vierge, vivre au désert, renoncer à sa femme, à ses enfants, à sa patrie, jeûner, prier, se macérer, n'est pas même toujours un état de grâce. La démence humaine dicte ici la justice de Dieu.

Eh! qui donc échappera à cette justice terrible, si les saints mêmes s'anéantissent devant elle?

Dira-t-on que cette doctrine, qui blesse toutes les lois de la nature, accomplit les lois de l'Évangile? Ouvrons les deux livres.

Que dit l'Évangile? aimez Dieu, aimez les hommes; l'amour est l'accomplissement de la loi.

De même la nature, par ses bienfaits, manifeste Dieu et nous invite à aimer les hommes.

Les deux livres n'ont qu'un langage, ou plutôt l'Évangile, dans son esprit général, n'est que l'expression écrite de ces trois lois de la nature :

« Sentiment de la Divinité. »

« Sociabilité et perfectibilité du genre humain. »

Donc si ton dieu est le dieu d'amour, si chaque matin en t'éveillant tu lui dis : Mon père; s'il te répond par des bienfaits, s'il y attache le plaisir pour te les rendre agréables, s'il les disperse ensuite entre les mains de tous les hommes afin de rapprocher les familles et les nations par l'attrait de tant de richesses et la variété de tant de jouissances, lui répondras-tu en te couvrant d'un affreux cilice? « Le sac de la pénitence sera-t-il le

» vêtement le plus magnifique pour t'élancer dans
» les nuées au devant de Jésus-Christ? »

L'Évangile ne fait pas des saints isolés; il fait des familles pieuses et des nations civilisées. Il n'appelle pas les hommes à la pénitence, mais au repentir et à la vertu.

Enfin les deux livres sont si bien d'accord que toujours l'homme se sent porté à faire par amour ce que l'Évangile lui apprend qu'il doit faire par devoir.

Mais les choses du culte, mais les pratiques religieuses? Jésus ne les a point oubliées, et voici la place qu'il leur assigne : « Si, en vous présentant
» à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a
» quelque chose contre vous, laissez là votre of-
» frande, et allez vous réconcilier ! » Ainsi le culte le plus agréable à Dieu, l'offrande que l'Évangile appelle la première, c'est l'amour du prochain.

Point de vie monastique, point de pénitence, point de discipline ; mais des œuvres, mais l'amour. C'est un cœur pur, et non un estomac vide ou farci de poissons ; c'est une âme vertueuse, et non un corps souillé, mutilé, sanglant, que Dieu nous demande, et il nous les demande par cette loi invincible de la nature : « L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau. »

Or ce qu'il y a de plus beau ne saurait être entrevu que par l'homme complet.

Donc toute doctrine qui décomplète l'homme est fausse.

Il en résulte que la doctrine du Christ est vraie, car elle ne blesse jamais la loi de la nature. Dans ses enseignements et dans ses miracles, c'est toujours la double vie qu'il proclame, c'est toujours l'homme complet qu'il sanctifie. Comme il guérit les maux de l'âme, il guérit les maux du corps. Il dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, » mais de vérité ; » et après avoir semé la parole de vérité qui vivifie l'âme, il multiplie le pain qui nourrit le corps. Voilà les œuvres de celui qui est venu ici-bas, mangeant et buvant comme les autres hommes.

Ainsi la doctrine de Jésus n'est pas la loi transitoire de Moïse, mais la loi stable de la nature. Fils de l'homme, il a humanisé les vertus célestes en les apportant sur la terre ; fils de Dieu, il a sanctifié les vertus terrestres en leur promettant le ciel. Toutes ses actions nous ramènent à la famille, et non au cloître, et non au désert : assis aux noces de Cana, il bénit le mariage et la joie des festins ; au milieu des docteurs, il bénit les petits enfants, l'innocence et la maternité. Voyez-le rendre le fils à la veuve, et la fille au père ! voyez-le sanctifier l'amitié en pleurant sur Lazare, qu'il ressuscite ; consacrer la société humaine en appelant à lui tous les peuples de la terre, et l'amour de la patrie, en versant des larmes sur Jérusalem, et dites quelle action d'homme, quel sentiment naturel, quelles pensées humaines et célestes

nous pourrions repousser en présence de Jésus-Christ !

Mais s'il n'appelle pas les hommes aux macérations, de toutes parts il les appelle à la règle : il ne dit point à la faible Samaritaine : « Pleurez vos fautes, faites pénitence ! » Il lui dit : « Allez en paix, et ne péchez plus ! »

De même, le père de famille ne condamne pas l'enfant prodigue au cilice et aux larmes ; il lui prépare un festin et se réjouit de son retour.

Ce n'est donc ni par le jeûne, ni par les larmes, ni par de longues prières que l'homme est appelé à glorifier le Seigneur, mais par l'amour, mais par la charité, mais par l'usage légitime des plaisirs attachés aux dons de la Divinité.

Non, non, la terre n'est point un lieu d'expiation ; c'est un temple céleste jeté dans l'espace et décoré par une main divine ! Si jamais l'homme dut se livrer à de glorieuses espérances, c'est en se prosternant dans ce temple où Dieu l'attendait, dans ce temple où la puissance ne s'exprime que par la bonté et ne se fait sentir que par l'amour. Pourquoi ces bienfaits qui répondent à nos besoins, ces voluptés qui répondent à nos désirs, cette magnificence qui surpasse notre pensée ? Pourquoi tous les dons prodigués à une faible créature ? à ses yeux, la lumière ; à ses oreilles, l'harmonie ; à son intelligence, le monde ; à son âme, l'infini et Dieu ? Nous touchons à la terre, nous

touchons au ciel; l'homme complet embrasse la double vie de l'espace et de l'infini, du temps et de l'éternité; il est comme Jésus-Christ, FILS DE L'HOMME ET FILS DE DIEU !

CHAPITRE VII.

DE LA VIRGINITÉ.

> La chaire chrétienne redisait, comme un titre de gloire, qu'il y avait plus de femmes consacrées à Dieu que d'épouses et de mères : déplorable succès qui ne pouvait servir qu'à la chute de la société et de l'Empire !
>
> (VILLEMAIN, de l'Éloquence chrétienne dans le quatrième siècle, p. 375.)

> N'est-ce pas un mal de s'écarter de la vérité, et un bien de la rencontrer ? Or, n'est-ce pas la rencontrer que d'avoir une opinion juste de chaque chose ?
>
> (PLATON, Républ., liv. III.)

Maintenant on peut choisir des lois des hommes ou des lois de Dieu.

L'autorité des hommes nous invite au supplice par la peur et la vanité. Dieu nous conduit au bien-être par l'intelligence et par ses bienfaits.

Les puissances ecclésiastiques, expression du quatrième et du douzième siècle, nous disent :

« Le Créateur vous a donné des sens pour vous

en défendre l'usage; il vous a fait sensibles au plaisir pour vous damner. »

Les lois de la nature, qui sont de tous les siècles, vous disent :

« Dieu vous a donné des sens pour en régler l'usage. »

« Le plus beau titre aux récompenses de l'autre vie est d'accomplir la loi dans celle-ci.

Or la loi, c'est d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et son prochain comme soi-même. L'Évangile et la nature ont le même langage : ils résument tout par l'amour.

Ceci posé, je conclus :

La vie de pénitence décomplète l'homme.

La vie de pénitence détruit la société.

La vie de pénitence condamne l'œuvre de Dieu. Elle brise toutes les lois de la nature; donc elle est une absurdité, une vanité, une impiété. Et toutefois nous n'avons pas signalé le dernier terme de la doctrine. Elle ne s'arrête ni au fouet, ni au jeûne, ni au célibat. Le dieu des moines, comme le dieu des païens, veut encore les soupirs des vierges et le sacrifice des joies maternelles.

Une vierge est pure, seulement parce qu'elle refuse d'être femme et mère : accomplir cette loi invincible de la nature, à laquelle nous sommes conduits par l'amour et par le désir, par l'âme et par la chair; aimer et concevoir, mettre au monde une créature semblable à nous, est une souillure

Digitized by Google

dans le ciel. Pour être agréable à Dieu, il faut tuer dans notre sein les générations à venir. L'être vivant et pensant ne communiquera ni la pensée ni la vie.

Ne semble-t-il pas que l'homme se fasse horreur à lui-même? Il glorifie qui le détruit, il honore qui refuse de le reproduire : il place la vertu dans l'anéantissement de l'espèce.

Voilà la doctrine, et sans doute elle prend sa source dans cette fausse idée que la virginité est la même chose que l'innocence. Comme si les insomnies de la vierge, les désirs qui la brûlent, les passions qui la consument, toujours renaissants et toujours trompés, ne laissaient aucune image dans son cœur, aucun ressentiment dans sa conscience, aucun regret au pied de l'autel où elle gémit prosternée.

« Faites mourir les membres de l'homme terrestre, » s'écrie saint Paul. Vœu impie! L'apôtre mutile l'ouvrage, et croit exalter l'ouvrier.

La virginité n'exige pas seulement la mort des sens, il lui faut encore la mort du cœur! Elle brise deux fois l'œuvre de Dieu!

J'ouvre saint Jérôme! Quelle sollicitude, que de soins, que de sacrifices, pour conserver la pureté des vierges! Il veut qu'elles jeûnent tous les jours, qu'elles sortent rarement, et jamais pour visiter les femmes mariées. Il leur défend le vin et les viandes qui excitent les désirs impurs; il

s'inquiète de leurs vêtements, de leur voile, de leur chaussure; il les suit jusque sur leur couche solitaire, épie leurs plus secrètes pensées, et ose prévoir le moment où elles se sentiront émues par les désirs naissants qu'inspire la jeunesse. Alors il s'écrie : « Que votre lit soit arrosé de larmes; veillez comme le passereau dans la solitude; dites, en invoquant votre Époux céleste : Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrthe, et il repose sur mon sein! Si vous priez, il vous entend; si vous l'appelez, il vous répond. Il viendra cet Époux; et, frappant à votre porte, il vous dira : Me voici, et c'est moi qui frappe; ouvrez-moi, et j'entrerai, et je souperai avec vous, et vous avec moi. Répondez-lui aussitôt, avec un saint empressement : J'entends la voix de mon bien-aimé. C'est lui qui frappe à la porte : Ouvrez-moi, me dit-il, ma sœur, ma colombe, ma parfaite amie. — Ne lui dites pas : Je me suis dépouillée de ma robe, comment la revêtirai-je? J'ai lavé mes pieds, comment les souillerai-je? Levez-vous sans balancer, ouvrez votre porte, et, toute ravie de l'approche du bien-aimé, dites-lui : Je suis blessée d'amour! et il vous répondra : Ma sœur, mon épouse, est un jardin fermé; elle est une source close et une fontaine scellée. »

Qui le croirait? ces instructions amoureuses, ces scènes nuptiales, ces expressions si tendres, si vives, si passionnées, du Cantique des Cantiques,

que j'affaiblis et que j'abrége à dessein, sont adressées à une jeune fille pour encourager sa vocation pieuse; elle doit les méditer dans la solitude, elle doit s'en faire un bouclier contre les tentations de la chair : singulière innocence que celle d'une vierge qui comprend un pareil langage. Au moins l'amour a quelque chose de moral qui vivifie le cœur et le porte à la vertu. Dans l'union conjugale, il y a des tendresses pieuses, des joies saintes d'épouse et de mère. Mais ici tout est physique, tout enflamme les sens, effraie la pudeur, émeut l'imagination. La pureté de la vierge s'évanouit devant les enseignements du saint. En la privant de volupté, il lui en empreint les images, et les douceurs du lit nuptial égarent moins la pensée que ces ragoûts de la pénitence.

Voilà comment saint Jérôme met le monde aux pieds des vierges et les élève au rang des anges. Mais quelle leçon lorsque, cédant à l'impétuosité de ses souvenirs, dans une page brûlante, il constate lui-même par ses défaites l'impuissance de l'homme en révolte contre la nature.

« Au sein des déserts, dans ces vastes solitudes
» brûlées du soleil, combien de fois j'ai rêvé les
» délices de Rome! Assis au fond de ma retraite,
» seul, parce que mon âme était pleine d'amer-
» tume; défiguré, amaigri, le visage noir d'un
» Éthiopien, mes membres se desséchaient sous
» un sac hideux! Tous les jours des larmes, tous

» les jours des gémissements; je criais au Sei-
» gneur, je pleurais, je priais, et lorsque, op-
» pressé par le sommeil, et luttant contre lui, il
» venait me surprendre, mon corps épuisé tom-
» bait nu sur la terre nue. Je m'étais condamné à
» ces supplices pour échapper au feu de l'enfer.
» Eh bien ! dans ces tristes déserts, environné des
» bêtes féroces et d'affreux reptiles, je me re-
» voyais en idée parmi les danses des vierges ro-
» maines. Le visage était abattu par la pénitence,
» le cœur brûlé par d'infâmes désirs ! Dans un
» corps exténué, dans une chair morte avant
» l'homme, la concupiscence attisait ses feux dé-
» vorants. Alors j'invoquais le Seigneur, je mouil-
» lais ses pieds de mes larmes; le jour, la nuit,
» je criais, me frappant la poitrine, et ne cessant
» d'implorer mon Dieu jusqu'au moment où il
» rendait le calme à mon âme. Je me souviens
» d'avoir passé des semaines entières sans man-
» ger, craignant même d'entrer dans ma cellule,
» où j'avais nourri de si coupables pensées; cher-
» chant des vallées profondes, d'âpres rochers, de
» hautes montagnes, pour en faire un lieu d'o-
» raisons et de supplices : bourreau impitoyable
» de cette chair toujours rebelle ! Là, Dieu m'en
» est témoin, après des torrents de larmes, les
» yeux toujours attachés au ciel, triomphant, je
» m'élevais parmi les anges, et, dans les ravisse-
» ments d'une vision céleste, je chantais : Je suis

» arrivé jusqu'à vous, attiré par l'odeur de votre
» encens [1] ! »

C'est ici un des spectacles les plus étranges que puisse offrir l'humanité : l'âme se confond devant cette lutte vigoureuse des deux puissances : la matière et l'esprit, la loi des saints et la loi de la nature. Drame sublime, où l'homme est grand dans sa chute comme dans son triomphe, et dont l'action, commencée au désert, se termine dans le ciel par les délires du génie et de la vertu.

L'homme voudra-t-il se faire ange, comme les anges voulurent se faire Dieu ; il sera précipité dans l'abîme : même faute, même punition. Il ne faut demander à l'homme que l'homme, une harmonie du ciel et de la terre. Vainement ses efforts pour atteindre à la perfection intellectuelle révèlent le dieu ; leur impuissance dénonce sa faiblesse, et de chute en chute le replonge dans l'humanité.

Mais voilà que saint Jérôme interrompt ses gémissements pour tracer la vaniteuse apologie de la virginité. « La virginité est préférable à tout. Ève
» était vierge dans le paradis, et femme sur la
» terre. Vous êtes née [2] dans le paradis ; sachez
» donc vous y maintenir dans les droits de votre
» heureuse naissance. Une preuve certaine que

1 *Sancti Hieronymi Opera*, t. IV, p. 30.

2 Cette épître est adressée à Eustoquie, c'est la XXIe du Recueil.

» la virginité est naturelle, c'est que le mariage
» produit des enfants vierges, il donne le fruit
» qu'il a perdu. Tendres mères, bénissez la voca-
» tion de cette fille céleste ; vous l'avez nourrie
» de votre lait, vous l'avez portée sur votre sein,
» vous l'avez conservée pure en l'invironnant de
» votre amour ; gloire au Seigneur ! Par la virgi-
» nité de votre fille, vous êtes devenue la belle-
» mère d'un Dieu ! »

Mais un rayon de lumière brille soudain au milieu de ces flatteries vaniteuses, et ce n'est pas sans surprise qu'on entend saint Jérôme déclarer que « l'Évangile ne fait point une loi du célibat,
» parce qu'on ne saurait, sans inhumanité, forcer
» les plus douces inclinations de la nature, con-
» traindre l'homme à mener la vie des anges, et
» condamner, en quelque sorte, l'œuvre de Dieu. »

Le saint, prosterné dans le désert, soulève ses membres exténués, et, le front couvert de cendre, il s'écrie : Ne condamnez pas l'oeuvre de Dieu ! Lumière soudaine de la conscience ; sa vertu lui apparaît comme un remords !

Et maintenant, ô vierge ! il dit les récompenses qui vous attendent ; il prédit ce jour où la mère de Jésus viendra au devant de vous, accompagnée des chœurs célestes, et marchant la première, au bruit du tambour. O triomphe de la vertu, gloire de l'innocence ! votre Époux, jeune vierge, s'avance pour vous recevoir : Levez-vous, dit-il, mon

amie, mon épouse, ma colombe, car l'hiver est passé, et les orages se sont dissipés. A cette vue, les anges saisis d'étonnement diront : Quelle est celle-ci, qui apparaît comme l'aube matinale, belle comme la lune, brillante comme le soleil? Et les filles vous diront bienheureuse, et les reines feront votre éloge, et les femmes publieront votre beauté! Sara, avec les femmes mariées, et Anne, fille de Phanuel, avec les veuves, et le sein de votre mère tressaillera de joie, et les petits enfants, agitant des palmes dans leurs mains, se précipiteront sur votre passage, chantant : Hosanna! hosanna! salut et gloire! tandis que les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre, et les vieillards qui forment un cercle au pied du trône de Dieu, saisissant les harpes saintes, chanteront des cantiques inconnus du ciel, et qu'il n'est donné à aucune voix humaine de pouvoir répéter!

Scène étrange autant que magnifique! apothéose fallacieuse! Ainsi toutes les passions humaines, sous une livrée sainte, s'agitent dans le ciel. Avec quel art le solitaire éveille la vanité, première passion des jeunes filles, et comme il sait donner à leur faiblesse tous les attraits de la sainteté! Un Dieu pour époux, des reines pour marchepied, des saintes pour chambrières, des anges pour flatteurs : l'amour, la vanité, l'éclat, voilà les récompenses de la modestie, de la pudeur et de l'humilité. Le saint exalte dans le ciel tout ce qu'il con-

damne sur la terre : absurdité, impiété, vanité[1] !

Toutes les lois imposées à l'homme par la nature sont des devoirs. Il doit et les connaître et les accomplir : c'est la condition de son existence, de sa vertu et de son bonheur.

Condition si inviolable qu'il n'est pas plus au pouvoir de l'homme d'échapper au plaisir qu'à la douleur. Ces deux gardiens de son être ne le quittent jamais; riche ou pauvre, libertin ou saint, ils le poursuivent, ils le pressent, ils l'étreignent, ils le tuent s'il ne rentre dans la règle.

Ainsi le jeûne ramène au plaisir de manger, l'insomnie aux douceurs du sommeil, la souffrance au calme et la virginité au délire des sens. Toujours un plaisir naît d'une douleur.

Et aussi toujours une douleur naît de l'excès d'un plaisir. Le trop manger conduit à l'indigestion, le trop boire à l'ivresse, le libertinage au dégoût, à l'épuisement, à la mort.

Si le plaisir est criminel, comment les saints

[1] Vanité dans le ciel et vanité sur la terre. C'est une remarque des pères de l'Église qu'on avait trouvé le moyen d'accroître le nombre des vierges consacrées en les comblant d'honneurs et de priviléges. Par exemple, il n'était permis qu'à elles seules de paraître sans voile dans l'église, et cette distinction vaniteuse inspira plus d'une vocation, suivie de plus d'un scandale, comme on peut le voir dans le petit Traité de Tertullien sur le voile des vierges.

eux-mêmes ne peuvent-ils s'y soustraire? Si la douleur est sainte, comment naît-elle toujours d'un déréglement? Enfin si, pour plaire à Dieu, l'homme est tenu de briser l'heureuse harmonie du corps et de l'âme, comment Dieu n'a-t-il placé que dans cette harmonie le repos, la santé et la félicité?

Sur ce point, la loi de l'Évangile est claire, précise, irrévocable, comme la loi de la nature. Écoutez Jésus-Christ répondant aux pharisiens, qui viennent lui parler du mariage AFIN DE LE TENTER : « N'avez-vous pas lu, leur dit-il, que celui qui » créa l'homme le créa mâle et femelle, et qu'il » dit : Pour cette raison, l'homme quittera son » père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et » ils seront deux dans une seule chair ; ainsi ils » ne seront plus deux, mais une seule chair. QUE » L'HOMME DONC NE SÉPARE PAS CE QUE DIEU A JOINT. »

Ces paroles si simples, on ne saurait le remarquer sans admiration, s'appuient des trois plus grandes autorités que l'homme puisse invoquer sur la terre. L'autorité de la création, l'autorité des lois de la nature et l'autorité de la morale ; en d'autres termes elles expriment le principe, le précepte et le commandement.

Le principe, le fait : l'homme fut créé mâle et femelle.

Le précepte : c'est pourquoi il quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils ne seront plus deux, mais une seule chair.

Le commandement : que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint. Loi positive que Jésus met sous la garde de la vertu et de la sainteté conjugale lorsqu'il ajoute : « Il a été dit aux an-
» ciens, vous ne commettrez point d'adultère :
» moi, je vous dis, quiconque aura regardé une
» femme avec un mauvais désir a déjà commis l'a-
» dultère dans son cœur. »

Voilà comment Jésus-Christ sanctifie l'union conjugale ! elle est à ses yeux comme une seconde pudeur qui dérobe la femme aux désirs des hommes.

« Mariage, et unité dans le mariage ; » ainsi parle la Genèse, ainsi parle l'Évangile, ainsi parle le cœur de l'homme, à qui il n'est donné d'aimer d'amour qu'une fois. Et cette triple loi de la création, de la nature et de la morale, si souvent méconnue depuis le commencement des choses, Dieu ne cesse de la publier, de la proclamer, de nous la signifier en versant chaque année sur la terre autant de filles que de garçons ; donnant une femme à chaque homme, un homme à chaque femme ; ne laissant jamais une moitié incomplète, les animant tous des mêmes désirs, les revêtant tous de pudeur, de grâce, de beauté, et prodiguant à ces enfants du ciel les charmes de l'innocence, les illusions de la jeunesse et les ravissements de l'amour !

C'est alors que la jalousie s'échappe du cœur de l'homme, et terrible s'assied à la porte des jeunes époux. Gardienne incorruptible de la pureté du

Digitized by Google

mariage, elle dit à son tour : Une femme pour un homme, un homme pour une femme.

Ainsi la nature a écrit dans notre âme, comme le Législateur dans l'Évangile : « Vous ne commettrez point d'adultère, vous ne regarderez pas la femme d'autrui avec un mauvais désir. »

Ainsi le mariage établit l'homme dans ses droits, la société dans la règle, et le genre humain dans la vertu.

CHAPITRE VIII.

DU CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE.

> Le célibat éteint la charité dans les âmes.
> (SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE, Stromates, p. 454, édition du Louvre.)
>
> C'est une règle de la nature, que plus on diminue le nombre des mariages qui pourraient se faire, plus on corrompt ceux qui sont faits.
> (MONTESQUIEU, Esprit des Lois, liv. XXIII.)

Après la doctrine de la sainteté des vierges vient la doctrine du célibat des prêtres; elles ont la même origine, et se trouvent réfutées par les mêmes faits. Toutefois cette dernière mérite un examen à part. Sa puissance est politique, et son institution est sainte : il en résulte qu'elle est placée dans l'Église sous la garde de l'ambition, et dans le monde sous la garde des consciences. Quel raisonnement pourrait vaincre ces deux forces? à l'ambition, rien ne fait que le malheur ; à la conscience, rien ne vaut que la lumière. Commençons par la conscience; en détruisant ses préjugés nous

Digitized by Google

dissiperons ses alarmes : connaître l'erreur, c'est faire un premier pas vers la vérité.

Le célibat des prêtres est-il un dogme fondamental de la foi dont l'examen ne puisse être soumis sans sacrilége à la raison humaine?

Ce n'est pas un dogme de la foi, puisqu'on le retrouve chez les païens et chez les idolâtres longtemps avant la religion de Jésus-Christ.

Ce n'est pas un dogme de la foi, puisque dans la primitive Église les prêtres se mariaient, et qu'aucun dogme fondamental ne saurait dater du cinquième ou du douzième siècle.

Ce n'est pas un dogme de la foi puisque le pape conserve le droit de *séculariser* les prêtres, c'est-à-dire de les rejeter dans le siècle, en brisant le vœu de chasteté, et que tous les droits du pape s'arrêtent devant les dogmes de la foi.

Le célibat est donc tout simplement un objet de discipline ecclésiastique. Établi dans l'intérêt matériel de l'Église, on peut examiner s'il est dans l'intérêt moral des peuples. Car il ne s'agit plus de savoir ce qui convient à Rome, mais ce qui convient à l'humanité.

Et toutefois, ce qui convient à l'humanité est aujourd'hui ce qui convient à Rome. Le salut du sacerdoce est remis à son propre bon sens. En traversant dix-huit siècles de barbarie et de lumière, ses yeux, comme ceux du genre humain, ont eu le temps de s'ouvrir : le voilà au bord d'un nouvel

Digitized by Google

horizon; y arrivera-t-il la tête cachée sous le froc, le visage souillé de cendre, la main armée d'une discipline, sous les regards de l'intelligence et de la liberté?

Assez longtemps Rome nous a soumis à la folie de la croix; il est temps qu'elle se soumette à la raison de l'Évangile.

Quel est à cette heure le premier besoin de la société? quelles sont les plaies qui la rongent, les douleurs qui la font mourir? Est-ce la corruption des mœurs, les divisions de famille, le luxe des fêtes, les scandales du jeu, de la table et des danseuses de l'Opéra? — Non : les mœurs se sont améliorées, on vit plus chez soi, on aime mieux sa femme, on élève ses enfants avec plus de tendresse; le vice ne s'affiche plus. Où donc est le mal? Serait-ce dans ces philosophies raisonneuses, matérielles, impies, qui ravagèrent le dernier siècle? — Non : il n'y a plus de sophistes, plus d'impies, plus même de philosophes : l'athée le plus hardi passerait inaperçu sans louange et sans blâme; le paradoxe le plus insensé n'éveillerait pas même la curiosité. On n'est point incrédule, on n'est point croyant : on est indifférent.

Mais cette indifférence ne frappe que la religion. La foi humaine s'est usée dans les spectacles du fanatisme. Il fallait au peuple une autre passion, et quelques progrès vers la liberté ont enfanté cette passion nouvelle, la politique. C'est là que se

Digitized by Google

porte aujourd'hui toute l'ardeur du monde civilisé. Étrange aveuglement ! une jeunesse passionnée pour la justice et la civilisation veut y arriver en l'absence de Dieu. Dévorée de la soif ardente d'une perfection idéale, elle marche en avant, sans culte et sans principes, comme si l'on pouvait séparer la liberté de la religion qui nous l'a donnée ; la religion de la morale, et la morale du droit.

Contemplez ce chaos des passions humaines. L'homme semble n'avoir qu'une tête, des intérêts et des opinions : il s'est réduit à son intelligence.

En morale, on méprise tout, on n'examine rien. En politique, on aspire à tout, on ne mesure rien. La foi s'est portée de ce côté ; mais c'est une foi sèche et sans puissance, parce qu'elle est sans amour. Elle va des derniers rangs au premier rang de la société ; de cette foule abjecte qui regarde en haut avec les fureurs de l'envie et les besoins de l'ambition, à cette autre foule non moins abjecte qui, pour conserver ses grandeurs, se courbe successivement devant tous les pouvoirs. Levez les yeux, regardez ! Depuis trente ans sa fidélité la retient dans cette honteuse posture : sur la boue et sur l'or ; elle y mourra !

Et la cause de tant de maux, où la trouver ? — dans l'absence de religion. Et l'absence de religion, d'où vient-elle ? — de l'ignorance du sacerdoce, de son éloignement de la lumière, et de l'instruction stupide qu'il persiste à recevoir et à donner.

Digitized by Google

Enfants, on nous enseigne le dogme, on nous impose des pratiques, on nous appelle à des cérémonies : nous prions, nous jeûnons, nous faisons maigre ; c'est l'instruction de la foi ; rien n'entre dans le cœur, rien ne satisfait la raison, rien n'éclaire la conscience. Vienne quinze ans, l'instruction cesse et les passions se développent. Alors se dévoilent à nos yeux les scandales de la confession, les libertinages du célibat, les ambitions de Rome, le vide de ses pratiques idolâtres et de sa religion de superficie. Notre âme se révolte ; elle rejette tout, même le bien, honteuse qu'elle est d'avoir été trompée, et nous nous retrouvons sans principes, c'est-à-dire sans force, dans les délires de nos passions et dans l'éclat de notre intelligence.

Telle est aujourd'hui la situation morale du monde civilisé. On abusa de notre foi, et nous périssons par l'incrédulité. Nous périssons, faute de morale en repoussant la religion qui devait nous faire vivre ; nous périssons sans inquiétude pour notre âme, sans pressentiment de l'avenir, passionnés pour les droits des peuples, passionnés pour la fortune et pour la gloire, et dans l'indifférence de la vérité. Il y a là un fait immense, et qui méritait l'attention du philosophe. Le premier qui le signala fut un homme de génie et de foi, un prêtre profondément versé dans les matières théologiques. Son cri de détresse retentit dans le siècle ; mais ignorant du monde, et tout meurtri des pré-

Digitized by Google

jugés de sa caste, il succomba dès l'abord. Au lieu de corriger les abus, d'appeler les réformes, de détruire les occasions de scandale, il fit son livre pour nous ramener aux doctrines théocratiques, source véritable de cette fatale indifférence. Son rôle était de placer la religion dans la lumière, il la repoussa dans les ténèbres, ne voyant pas que, lorsque le dégoût nous détache, c'est à l'amour à nous rappeler ; niant la raison, et s'appuyant de la raison du genre humain ; insultant Rousseau, et croyant le réfuter ; traitant la vénération pour Socrate de penchant abject [1], et damnant les trois quarts et demi du genre humain, il croyait parler à son siècle !

Un des plus puissants moyens de nous rappeler à la religion, c'est le mariage des prêtres. Dans d'autres temps, le sacerdoce se sépara de la société pour la dominer : aujourd'hui, il doit rentrer dans ses rangs pour la sauver. La vie d'isolement et de misère ne répond plus ni aux pensées des peuples, ni aux besoins de la religion. Rome même en a porté ce jugement ; c'est au moins ce que prouvent ses dignités et ses richesses. Qu'on n'invoque donc plus l'exemple des saints : leurs sacrifices seraient sans but, leurs pénitences sans adoration. Ce sont des vertus de famille, et non des vertus d'anacho-

[1] *Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, par l'abbé de La Mennais, t. I, p. 79.

Digitized by Google

rète que le siècle leur demande ; vertus chrétiennes et civiles, vertus conjugales et paternelles. Les évêques ne seront plus des étrangers au milieu des nations, des maîtres au milieu des esclaves, des saints au milieu des damnés ! ils seront hommes et citoyens ! Toujours bienfaiteurs par leurs exemples, par leurs paroles, par leur amour, toujours honorés s'ils sont toujours évangéliques.

Et en vérité, ce qu'on leur demande aujourd'hui est moins difficile que ce qu'ils essaient inutilement d'accomplir depuis six cents ans. Ils n'arriveront point à tuer la nature, ils peuvent arriver à la régler.

Les enseignements divins n'ont pas moins de force que les lois naturelles. Partout ils supposent le mariage des prêtres, et le supposer sans le défendre, c'est l'adopter. « Que l'évêque soit mari » d'une seule femme [1], dit saint Paul. Établissez » les prêtres SELON L'ORDRE, c'est-à-dire mari d'une » seule femme [2], » dit encore saint Paul ; remarquez bien ces mots : SELON L'ORDRE, c'est-à-dire selon la loi de la nature. Et ailleurs lorsqu'emporté par son zèle il préconise le célibat, il se hâte d'ajouter : « Et quant à la virginité, JE N'AI REÇU AUCUN PRÉCEPTE du Seigneur, et ce que je dis est un » conseil que je donne [3] ». Ainsi le maître n'a fait

[1] *Épître I à Thimothée,* c. III, 2.
[2] *Épître à Tite,* c. I, 6.
[3] *Épître I aux Corinthiens,* c. VII, 25.

Digitized by Google

aucun commandement ! ainsi le disciple n'ose donner qu'un conseil ! Évêques de nos jours, où donc est votre autorité pour parler un autre langage que les apôtres !

Je cherche la mission des puissances ecclésiastiques, et je leur demande de qui elles ont reçu le droit d'imposer aux hommes des obligations contraires aux lois de la nature, et qui rendent le salut impossible.

En créant des vertus imaginaires, les prêtres ont créé des vices et des crimes réels. C'est ainsi que le célibat est en même temps le scandale du monde et le suicide du genre humain.

Plus les textes sont précis, plus on s'étonne de leur violation. Comment Rome osa-t-elle les effacer de son livre à la face du monde? Question immense qui ne peut se résoudre que par celle-ci : Dans quel but le célibat fut-il institué? Ici se découvrent à nos yeux les plus secrets ressorts de la puissance et du gouvernement pontifical. Conception gigantesque, création audacieuse qui réalisa un moment au milieu des peuples la monarchie universelle. Les conquérants l'avaient rêvée; l'Église pacifique l'exécuta : un peuple de moines devint un peuple-roi. La démocratie la plus large dans les mains du despote le plus puissant, un mortel dont la parole est infaillible, un juge dont les jugements sont sans appel, un maître des trônes et des consciences qui fait les rois sur la terre et les saints dans le

Digitized by Google

ciel ; un demi-dieu qui règne sur les âmes, et dont la volonté inflexible imprime une seule pensée, une seule croyance, un seul mouvement, à tous les peuples de l'univers, voilà Rome et sa loi.

Quel génie superbe, dans un jour de dédain, osa dire le premier : Je bâtirai une cité savante sur la tête des nations barbares ; j'appuierai une république libre sur les trônes des despotes mes sujets. Armant ceux-ci d'intelligence, ceux-là de stupidité, suivant le besoin, je couvrirai le monde de mes soldats, capucins, chartreux, minimes, cordeliers, carmes, récollets, jésuites, armée sainte qui ne meurt jamais, armée dévorante qui mendie à la porte des chaumières le dernier morceau de pain du pauvre, et reçoit sur les marches des temples les hommages et les supplications des rois.

Quel génie infernal, jetant ses filets sur le monde, imagina de le dominer par le fouet, par le jeûne et par le martyre ; étendant partout sa discipline, lui donnant la force d'une loi politique, et réglant la vie des nations comme la vie des monastères ; ayant une oreille dans tous les temples pour recueillir les secrets d'un monde qu'il maudissait, et des yeux sur tout le globe pour veiller à l'accomplissement d'une seule loi, à la gloire d'une seule volonté. Rome alors s'avançait comme un géant superbe, saisissant dans ses mille bras les peuples de l'Orient et de l'Occident, marchant au nord et au midi, et pleine de la force divine que lui donnait

Digitized by Google

son intelligence, emmaillottant une seconde fois le globe dans les langes sacrés de l'Égypte.

Quel génie sublime, ayant conçu le projet de sauver l'honneur de l'humanité, éleva dans cet enfer du moyen âge comme un empire céleste, hors de la portée des tyrans, sous la garde des croyances et des consciences! Qui lui inspira cette combinaison profonde, ces lois viriles qui, de chaque monastère, de chaque église, de chaque évêché, faisaient une république indépendante, et de toutes ces républiques une vaste famille répandue sur l'immensité du globe! Puissance plébéienne, courbant les têtes nobles et royales; puissance royale et divine, choisie dans les rangs du peuple, à la face du monde féodal; puissance intelligente, élevée en haine des puissances matérielles, des puissances armées, et destinée à les soumettre. Peuple roi de tous les autres peuples, se formant par la science, se gouvernant par l'élection, s'isolant par le célibat; toujours jeune, toujours fort, offrant le premier et peut-être l'unique exemple d'une monarchie absolue, fondée sur des institutions républicaines.

Ainsi le genre humain, frappé dans tous ses sens, révéra le pouvoir ecclésiastique, et le monde obéissant resta prosterné dans une longue enfance.

Ainsi la société religieuse domina la société civile, et l'Occident barbare s'étant réuni dans une seule pensée, qui venait de Rome, il arriva que

Digitized by Google

Rome fut proclamée une seconde fois la capitale du monde.

C'est alors que la terre, livrée à des convulsions effroyables, offrit le terrible spectacle des croyances imposées par le fer et par le feu. Alors le dogme parcourait le globe, chargé de piloris, de haches, de tenailles, de poignards, le regard féroce, l'attitude hypocrite ou menaçante, avec ses cent mille livrées monastiques, depuis la bure jusqu'à la pourpre, depuis l'ignoble capuchon jusqu'à la tiare aux trois couronnes, d'une main demandant l'aumône, de l'autre tenant l'épée et foulant la tête des rois, embrassant la terre pour l'enchaîner, égorgeant les nations pour les convaincre, se disant l'héritier de celui dont le royaume n'est pas de ce monde, et répétant avec une infernale audace les paroles de Satan sur la montagne : « Tous les royaumes de la terre sont à moi ! »

Tel fut l'empire du gouvernement pastoral. Ajoutons que ses lévites et ses moines levaient la dîme sur toutes les nations ; qu'héritant toujours et ne léguant jamais, les richesses de l'univers s'accumulaient dans ses temples ; que, s'attribuant le monopole de l'éducation publique, il dictait les pensées de toutes les générations, et leur imposait ses doctrines ; que, faible, il régna par le martyre ; que, fort, il régna par le bûcher ; que, seul enfin sur le globe, il honorait l'intelligence en lui donnant les dignités que le monde n'attribuait qu'à

la noblesse, et l'on reconnaîtra d'un coup d'œil l'origine de son pouvoir et les espérances de son ambition. Tout est compris dans ces mots : Unité de doctrine, égalité devant la loi, élection des intelligences au sein de l'Église, hors de l'Église point de salut : c'est-à-dire point d'intelligence, point de liberté, point d'égalité, point de vérité. Système sublime par son audace, satanique par ses résultats, à la durée duquel il n'a manqué qu'une condition : l'immobilité du genre humain.

Certes, l'imagination ne pouvait rien concevoir de plus grand. Mais quelle surprise lorsqu'en jetant les yeux sur cette Babel dont la cime croulante se perd dans les cieux, on vient à reconnaître qu'elle n'a d'autre appui sur la terre que le célibat ecclésiastique, c'est-à-dire la violation de la loi de la nature. Donnez, en effet, à l'armée de Rome une autre patrie que Rome, une autre épouse que l'Église, un autre souverain que le pape; mariez les prêtres, en un mot, et l'utopie théocratique s'évanouit comme un songe. Ainsi le célibat fut institué dans l'intérêt de la puissance universelle : « Nous » proscrivons le mariage, s'écrient les évêques au » concile de Trente, parce qu'il tournerait l'affec- » tion des prêtres vers leurs femmes et leurs enfants, » *et les détacherait de la dépendance de l'Église en* » *leur donnant une famille et une patrie.* » Et comme si ces paroles n'étaient pas assez claires, ils ajoutent aussitôt : « Permettre aux prêtres de se

» marier, ce serait briser la hiérarchie ecclésiasti-
» que, et réduire le pape à n'être plus que l'évêque
» de Rome[1]. » Écoutez, chrétiens, voilà que, de l'aveu des prêtres, le prêtre ne doit avoir ni famille, ni patrie ! Écoutez, chrétiens, et ne croyez pas qu'il s'agisse de la pureté du pasteur ; il s'agit de posséder le monde, et non de le sanctifier ! Écoutez, chrétiens, le sacerdoce a vécu et vit encore dans cette fatale ambition ; tous ses réglements et toutes ses ordonnances tendent à établir le grand royaume, et c'est pour réaliser ce système formidable qu'il viole en même temps et les droits des peuples, et les doctrines de l'Évangile, et les lois de la nature[2].

[1] *Histoire du concile de Trente*, de Fra Paolo Sarpi. Traduction de Le Courayer, 1736, 2 vol. in-4o, tome II, page 506.

[2] La loi religieuse doit être applicable à tous les climats et à tous les hommes. Qu'est-ce qu'une loi locale dans une religion universelle? le signe évident d'une erreur. C'est ainsi que le célibat, imposé comme une torture aux races blanches, est impossible aux races noires. Les désordres des prêtres nègres et blancs à Saint-Domingue sont si épouvantables, que Pétrone n'eût osé en entreprendre le tableau. Loin de constituer la pureté, le célibat enfante donc dans ces contrées les immoralités les plus monstrueuses. Il en résulte que le clergé y est dans un état continuel de sacrilége, et que si l'Église n'adopte pas le mariage, les noirs se feront protestants. Comment croire, je ne dis pas à la sainteté, mais à l'humanité d'une loi hors de laquelle toute une race d'hommes se trouve placée par la nature ? Vous voulez régner sur le globe,

Digitized by Google

Triple sacrilége devenu inutile, même pour l'ambition; car il ne peut plus enfanter que le néant. Le fait de la domination universelle que le sacerdoce veut accomplir s'est déjà accompli au milieu des peuples barbares, et ne peut se renouveler au milieu de l'Europe civilisée. Le principe stationnaire a été vaincu par le principe progressif. C'est au gouvernement pontifical à marcher aujourd'hui avec les nations dans les voies de la vérité, s'il ne veut voir les nations marcher sans lui dans les voies de Dieu. En parcourant cette carrière nouvelle, l'Église ne restera pas sans couronne; au moment où sa puissance temporelle s'écroule, sa mission spirituelle commence, et l'empire du monde lui est promis.

Ainsi la monarchie monastique universelle est venue se briser contre deux lois de la nature qu'elle avait violées :

La loi de l'amour,

Et la loi de la perfectibilité du genre humain.

En effet le célibat, qui fut la cause de sa grandeur d'un moment, devint le principe de sa chute. Si les prêtres s'étaient mariés, comme dans les premiers temps du christianisme, la réforme eût manqué de puissance; car elle eût manqué de prétextes

et voilà que, par une seule règle de discipline, vous vous fermez une des cinq parties du monde. Appuyez-vous sur les lois de la nature si vous voulez vivre; elles seules sont universelles.

Digitized by Google

populaires. L'Europe ne se réveilla à la voix de Luther que parce qu'elle avait sous les yeux le spectacle de la corruption des prêtres et le scandale de leurs concubines. Qu'arriva-t-il alors? L'Église, cet arbre immense, si lent à croître, et dont les bras s'étendaient sur le monde, un moine y porta la main, et abattit d'un seul coup la moitié de ses branches. Un second coup peut abattre le reste, et dissiper ces armées lugubres qui jeûnent et se fustigent inutilement sous son ombre. Que Rome y songe bien : l'invention de l'imprimerie a donné des yeux à l'Europe, tous ces yeux sont ouverts sur les actions de ses lévites. Elle ne peut plus régner par le célibat, et le célibat la menace de mort par ses impuretés et ses scandales.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

LE PRÊTRE ROMAIN.

Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie, et on ne diminue point sa souffrance en résistant à Dieu.

(FÉNÉLON, Lettres spirituelles.)

L'Evangile n'est point la mort du cœur, il en est la règle.

(CHATEAUBRIAND, Génie du christian., t. I, p. 263.)

Dans un bref du pape adressé, il y a peu de mois, aux évêques de Bavière pour empêcher les mariages entre les personnes de diverses communions, on lit ces mots : « Il n'y a qu'une seule » Église, hors de laquelle nul absolument ne sera » sauvé. » C'est le terrible axiome : Hors de l'Église, point de salut. Ainsi Rome persiste à damner le monde et à maudire la création.

Pour appuyer cette effroyable doctrine, le saint pontife n'invoque ni l'esprit de l'Évangile ni la

Digitized by Google

puissance de la raison ; il invoque l'autorité des hommes, saint Ignace martyr, qui, dans son épître aux Philadelphiens, dit expressément : « Celui » qui adhère à l'auteur d'un schisme n'obtiendra » pas le royaume du ciel ; » saint Augustin, qui s'exprimait ainsi au concile de Cirte : « Quiconque » est hors du sein de l'Église catholique, quelque » louables d'ailleurs que soient ses actions, ne » jouira point de la vie éternelle ; » enfin le pape Grégoire-le-Grand, qui enseignait que « Dieu ne » peut être véritablement adoré que dans l'Église » catholique, et que tous ceux qui sont séparés de » cette Église ne seront pas sauvés. »

C'est sur l'autorité de trois ou quatre hommes, ou, si l'on veut, de vingt ou trente docteurs, que Rome appuie l'anathême universel. Et ces choses ont été écrites et publiées en Europe en 1832 !

Qui sera donc sauvé sur la terre? quelques saints baptisés et prédestinés, quelques adeptes crédules et sans lumières, ceux qui humilient leur raison, les agneaux de la pénitence et de la foi, et sans doute aussi les moines et les docteurs. Voilà les seuls élus du Dieu vivant, du Dieu qui, dans l'Évangile, appelle tous les hommes à lui par la règle et par l'amour ; du Dieu qui, dans la nature, fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes, et lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Le reste des créatures appartient de droit au démon, et ce reste, c'est le genre humain tout entier : huit

Digitized by Google

cent millions d'hommes qui passent tous les trente ans sur la terre pour arriver aux flammes éternelles. L'innocence même est imputée à crime! L'enfant qui n'a pas reçu les eaux du baptême, l'homme simple qui a vécu suivant les lois de la nature, ceux qui, nés dans une autre religion, n'ont jamais entendu parler de Rome et de son évêque : comme si la révélation, bornée à un peuple, était un effet de la volonté humaine ; tous les peuples barbares, tous les peuples idolâtres, tous les peuples schismatiques, tous les peuples de l'antiquité, ont été dévolus de toute éternité à cette damnation désespérée !

Qu'on imagine, s'il est possible, le sort du pasteur nourri dans de telles doctrines ! Avec quelle terreur il doit jeter les yeux autour de lui, cet homme qui cherche sans cesse dans la Bible les cruautés de l'Éternel, et ne voit pas dans la nature ses grâces et ses bienfaits. Descend-il au confessionnal, son oreille n'est frappée que des aveux de nos misères : les âmes ne s'épanchent dans la sienne que pour lui révéler les œuvres du démon. Interroge-t-il son propre cœur, il n'y entend que les menaces de Dieu et les gémissements de l'enfer. Affaibli par ses pénitences, courbé sous le poids des mystères, il doit humilier sa raison, mépriser l'humanité et repousser les doutes de sa conscience comme les tentations du crime. Le prêtre romain qui croit toute sa religion, et ceci est de grande

Digitized by Google

conséquence, est nécessairement ennemi des hommes, puisque le genre humain, et ceci est article de foi, est ennemi de Dieu, né dans le péché et prédestiné au feu éternel. Au milieu des ténèbres qui l'environnent, il n'entrevoit qu'une sinistre lueur : c'est la puissance de Satan, inscrite en traits de flammes sur la figure du monde. Tous les hommes lui apparaissent comme des damnés, et son âme, ravagée par la peur, s'abyme dans ces contemplations effroyables qui ont fait dire à saint Grégoire de Nazianze, que ses craintes du jugement dernier ne lui permettaient pas de respirer ; et à saint Ephrem, qu'il ne pouvait penser à ce jour d'épouvante sans une défaillance universelle.

Qu'est-ce en effet que le chrétien pour le prêtre? Une faible créature maudite avant de naître. Jetée ici-bas sous l'ire du Tout-puissant, elle y apporte le crime : les eaux du baptême lavent son front, un Dieu meurt pour elle; la voilà rachetée : mais voilà aussi que les hommes l'environnent de piéges, le monde de préjugés, la nature de déceptions, et l'enfer de démons acharnés à sa perte. Et ces démons possèdent et remuent tous les hommes, et leurs troupes infernales et rugissantes nous épient et nous fascinent éternellement. Diras-tu, je m'appuierai sur la sagesse, je serai juste et miséricordieux, j'aimerai Dieu par dessus toute chose et mon prochain comme moi-même? Vertu sans pouvoir si tu es né à Genève, à Constantinople, à

Digitized by Google

Madras, à Pékin, dans les ténèbres d'une erreur que tu ne connais pas, ou d'un mensonge que les hommes te donnent pour la vérité : Hors de l'Église, point de salut.

De cette doctrine terrible, insatiable de damnés, nous voyons naître une autre doctrine insatiable de supplices : la doctrine de la pénitence. Écoutez Bourdaloue : « La pénitence est une vertu qui doit prendre contre nous *les intérêts de Dieu*, qui, aux dépens de nos personnes, *doit venger et apaiser Dieu*[1]. » Or, pour que la pénitence soit *conforme à la droite raison*, elle penchera vers la rigueur ; car elle doit être proportionnée au crime ; et quel plus grand crime que d'offenser Dieu[2] ! Frappez, frappez, s'écrie le prêtre ; soyez inflexible : une lâche et molle pénitence n'a rien qui ressemble à l'indignation de Dieu[3]. »

Maintenant, si vous avez foi, que vous occupez-vous des devoirs de cette vie? Il s'agit bien de gagner le pain du jour, de travailler pour votre femme et vos enfants, de méditer, d'être bon père et bon citoyen ; le Dieu vengeur vous contemple, le Dieu implacable vous attend ! Si vous ne faites justice dans ce monde, où elle ne dure qu'un mo-

1 Bourdaloue, t. I des Œuvres, *Sermon sur la sévérité de la Pénitence*, p. 198.

2 Idem, *Sermon pour le quatrième dimanche de l'Avent*, p. 501.

3 Idem, t. I des Œuvres, p. 199.

Digitized by Google

ment, il la fera dans l'éternité et à toujours. Préparez les fouets, aiguisez le fer, jeûnez, souffrez, mourez, soyez martyrs : surtout point de repos, surtout point de pitié; car votre pénitence n'égalera jamais la colère du Dieu vivant, du « Dieu » dont la seule pensée fait trembler les saints, et » dont, suivant l'expression de l'apôtre, le juste à » peine se sauvera [1]. »

A cette ferveur de la pénitence, Bossuet ajoute, comme article de foi, la prédestination de l'homme à l'enfer et au paradis. En sorte que ces tortures que Bourdaloue nous impose comme des nécessités peuvent être des vertus stériles suivant Bossuet, puisque, avant de naître, l'homme est élu ou réprouvé sans appel [2].

Voilà la religion telle que nos ministres l'enseignent; voilà l'homme tel que le fait le prêtre : en horreur au genre humain, à la nature, à lui-même, enfant de colère et de corruption, sorti des mains de Dieu pour entrer dans les griffes du diable, arraché au néant pour tomber dans les flammes éternelles.

C'est peu de dessécher le cœur, ces doctrines rompent les liens fraternels qui unissent les hommes entre eux; elles détruisent jusqu'à la charité

1 Bourdaloue, *Sermon sur le Jugement dernier*, p. 340.

2 *OEuvres de Bossuet*, édition in-4°, t. I, p. 191 et 192.

Digitized by Google

évangélique en la restreignant d'abord aux seuls catholiques romains, puis au petit nombre des élus, puis d'exception en exception à l'unité, qui est le prêtre lui-même, si seul il croit avoir la foi. Égoïste par conviction, il sera fanatique par amour de Dieu, et persécuteur par amour des hommes. Les crimes de la foi sont les plus effroyables de tous, car ils se commettent saintement et avec la conviction de la vertu. Quel mérite donc pour lui de ramener des âmes à Dieu, et combien sont angéliques des violences qui arrachent les pécheurs au feu de l'enfer; à ce feu qui pénètre les os, les fibres, les chairs, comme le feu d'une fournaise pénètre un fer rouge[1]. Cette obsession, toujours présente, ne laisse pas un moment de repos, pas un moment de silence. L'homme qu'une fatalité terrible suspend sur l'abyme infernal, qui s'y sent glisser à la moindre faute, qui voit toutes les générations s'y précipiter sans relâche et sans fin, que peut-il espérer d'une vertu pénible et toujours chancelante ? a-t-il atteint la pureté des anges, il doit craindre l'orgueil; s'est-il élevé à l'humilité des saints, il doit redouter la tentation : une minute de faiblesse peut effacer trente ans de pénitence. A l'heure même où, du haut de la chaire de vérité, il annonce au monde d'épouvantables châtiments, lorsque son auditoire consterné se sentira saisi d'un tremblement univer-

[1] Nicole, *Quatre Fins de l'Homme*, liv. II, p. 183.

Digitized by Google

sel, les yeux en pleurs d'une jeune fille viendront percer son cœur d'homme, et renverser tous les sophismes du théologien. Vainement il veut combattre une si douce vue, vainement il repousse comme une tentation le sentiment qui le charme, une voix intérieure lui crie que cet attrait si vif est le lien de tous les êtres, et que lui-même doit son existence à l'amour. Alors les joies de son enfance lui reviennent au cœur, et il soupire en pensant à sa mère. Il se souvient qu'elle fut son premier précepteur; que, la première, elle exerça son toucher par ses caresses, son goût en lui donnant le lait de ses mamelles. Il se souvient qu'il a été rechauffé sur un sein de femme, aimé par un cœur de mère, qu'il lui doit tout, même cette religion qui aujourd'hui occupe uniquement son âme; qu'il reçut d'elle et ses premiers enseignements et sa première prière, et il croit entendre encore les sons de cette voix si douce qui, chaque soir, disait avec lui : « O mon Dieu ! ô mon père ! » N'est-ce pas elle aussi qui lui apprenait à marcher dans la prairie, qui lui cueillait des fleurs, et qui, ployant les rameaux du verger, lui offrait les fruits qu'il ne pouvait atteindre? Ces souvenirs d'une première enfance ramènent ceux d'une jeunesse folâtre; il revoit les yeux humides de la jeune fille, et il sent que ce regard lui eût inspiré toutes les vertus. Le soir, dans son logis solitaire, ces pensées le poursuivent; il songe que le Créateur de toutes choses a partagé ses dons

Digitized by Google

entre les deux sexes : l'un fort, intrépide, généreux, puissant ; l'autre timide, doux, propre, adroit. L'homme, grave et studieux ; la femme, gaie, insouciante, vive, légère. Il se dit que ces deux moitiés font partie d'un tout, et qu'une femme sage et pieuse est un bienfait du ciel et la chair même de l'homme. Ces pensées si naturelles, il les repousse; car elles lui arrivent comme des tentations du mauvais esprit, et il sent qu'elles le rendent infidèle à ses devoirs. Encore si la nature pitoyable l'avait fait eunuque dès le ventre de sa mère; si, doué d'un génie supérieur, il pouvait, comme Newton, suivre la pensée de Dieu parmi les astres, ou, comme Fénélon, se consoler de ses misères en travaillant au bonheur du genre humain ! Mais la nature est avare de ces esprits sublimes : elle donne l'amour comme la lumière du soleil à tous, et le génie comme la présence de Dieu à quelques uns. Homme vulgaire, le voilà donc obligé de combattre un ennemi dont chaque défaite renouvelle les forces, un ennemi qui revient sans cesse, qui s'insinue, qui flatte, qui enivre; car enfin le célibat suppose la sainteté, mais il ne la donne pas. Un prêtre, c'est un homme. Eh bien, s'il cède à la voix des hommes, il est malheureux; s'il cède à la voix de la nature, il est déshonoré. Le monde et le sacerdoce sont d'accord pour ne lui laisser d'autre refuge que le vice ; et, une fois sous son empire, il faut cheminer avec lui, le sentir à ses côtés, le sentir au fond de son cœur,

Digitized by Google

dans la moelle de ses os, en mourir d'horreur, ou en aimer la corruption. Un malheureux qui aime une servante, qui se reproche son amour, son amour tout composé de honte et de libertinage, de désespoir et de damnation; un malheureux qui, pour éviter le sacrilége, doit se faire athée; qui, pour éviter le scandale, doit se faire hypocrite, et qui ne trouve un peu de sécurité que dans ces deux extrémités du crime : tel est le sort de l'homme en révolte contre les saintes lois de son être; pour avoir voulu s'élever plus haut que les anges, il est retombé plus bas que les démons.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

L'ESPÉRANCE ET LA FOI.

Oh! que l'abandon du cœur, sans aucun retour, est pur et digne de Dieu.
(Fénélon, Lettres spirituelles.)

Maintenant faites-nous peur de votre Dieu! Dites à l'enfant qu'il doit craindre les vengeances de son père ! Un père ne se venge pas ; il punit. Sa colère est rapide comme le coup qui frappe : il n'y a d'éternel que son amour. Le premier commandement n'est pas : Vous craindrez Dieu jusqu'à l'effroi, jusqu'à l'horreur ; mais, vous l'aimerez de toute votre âme: Je laisse aux cruels les opinions cruelles, et, marchant sous le poids des maux qui tiennent à ma nature, je vais à celui qui a dit : « Venez à moi, vous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Le Dieu des soleils, le Créateur des hommes, le refuge des malheureux, n'est pas le tyran du genre humain.

O mon Dieu ! ô mon père! recevez cette âme

qui, du sein des ténèbres, s'éleva jusqu'à vous; cette intelligence qui cherchait votre lumière, cette pensée qui aspirait à vous comprendre, et ce cœur qui osait vous aimer. Vous ne me punirez pas d'avoir cherché la vérité; vous ne me punirez pas d'avoir cru que vous étiez bon lorsque tout dans la nature me parlait de votre bonté. Comment aurais-je pu croire à vos vengeances éternelles en voyant le soleil briller sur ma tête, les champs se couvrir de moissons, et vos mains répandre des trésors devant moi, qui ne les avais pas mérités! Ce que vous m'avez prodigué dans le péché me serait-il refusé dans le dégagement de mes passions terrestres? J'étais coupable, et vous me prodiguiez des jouissances infinies; j'étais faible et misérable, et vous m'inspiriez des sentiments sublimes qui m'appelaient à vous!

Des hommes méchants vous ont fait méchant comme eux; ils ont crié enfer, pénitence, damnation : j'ai eu peu de foi en leurs paroles; mais, ô mon Dieu! quelle foi j'ai mise dans les vôtres! Ils me disaient que vous étiez terrible, et la nature me disait que vous étiez bienfaisant, et la voix de mon cœur, et les pressentiments de ma conscience me disaient que vous étiez miséricordieux. Ils vous appelaient le Dieu du petit nombre, et l'astre du jour qui verse la lumière et la fécondité sur les vingt-neuf mondes qui roulent flamboyants autour de lui, me disait que vous étiez le Dieu de l'uni-

Digitized by Google

vers. Ils rétrécissaient votre empire, et moi je ne pouvais ni en saisir les limites ni en concevoir la fin. Vos commandements, ô mon Dieu! maudissent la vengeance, et vous vous vengeriez; ils ordonnent à un faible mortel d'aimer ses ennemis, et vous écraseriez l'insecte qui vous offense! Vous me puniriez de l'impuissance de ma raison, du néant de mon intelligence! Comment la perfection serait-elle sévère à la faiblesse? Comment la bonté serait-elle implacable au repentir! Comment la magnificence serait-elle prodigue de supplices et d'enfers sur les débris d'un monde où je ne rencontre que des bienfaits?

CHAPITRE XI.

LE PRÊTRE ÉVANGÉLIQUE.

Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.
(Saint Matt., XXII, c. 32.)

Il ne faut pas être un sujet de scandale.
(Saint Marc, IX, 44.)

Quant à la virginité, je n'ai reçu aucun précepte du Seigneur.
(SAINT PAUL, Epître I aux Corinthiens.)

Etablissez les prêtres selon l'ordre, c'est-à-dire maris d'une seule femme.
(SAINT PAUL, Epître à Tite, c. I, 6.)

Toutes les raisons de l'Église pour défendre le mariage sont d'ambition; toutes celles du prêtre sont de vanité ou de misère. Sous ce dernier point de vue, le remède est simple. Supposons que l'Église, cette sainte épouse de Jésus-Christ, comme une femme forte, mûrie par l'expérience, se détache de ses préjugés, de son luxe, de son faste, de

[1] Voyez le chapitre VIII, *du Célibat ecclésiastique*, p. 276.

Digitized by Google

ses ornements, et donne au monde le spectacle divin de la simplicité évangélique; pourquoi, si elle porte un cœur de mère, ne dirait-elle pas à ses fils : Je viens consacrer en vous une vie humaine. Vous n'épuiserez plus votre corps dans des austérités stériles, et votre âme dans des aumônes flétrissantes; vous ne serez plus bercés ni dans la pourpre, ni dans l'ignominie : hommes, vous édifierez le monde par des vertus religieuses; prêtres, vous donnerez l'exemple des vertus civiles : vous serez pères de famille et citoyens. Allez; faites-vous des cœurs chastes, et choisissez vos épouses sous le chaume du laboureur, parmi les dernières de vos brebis, dans cette classe utile et laborieuse, qui a aussi son sacerdoce, car elle nourrit le genre humain.

S'il abritait d'heureux époux, loin du monde, et cependant au milieu des hommes, le toit du presbytère s'élèverait dans nos campagnes comme le temple de l'amour conjugal. La religion, sous les traits d'une femme pieuse, y compâtirait à tous les maux de l'âme, que les femmes seules ont le secret d'adoucir. Ah! sans doute elle serait heureuse la jeune fille qui, n'ayant jamais connu que les vrais biens, goûté que les véritables plaisirs, se verrait élevée à cette sublime mission par le choix d'un homme vertueux! Nourrie de ses paroles, cultivée par ses soins, elle se glorifierait dans la sagesse de son époux, et le cœur de son époux se reposerait en elle.

Digitized by Google

Mais, dira-t-on, quel charme une femme grossière et sans lettres répandra-t-elle sur la maison du pasteur? quels exemples donnera-t-elle au village? quelle instruction donnera-t-elle à ses enfants? Questions dignes d'un monde où l'on ne saurait comprendre que, pour inspirer la vertu, il suffit d'être vertueux.

Et toutefois l'ignorance de la fille des champs n'est point aussi profonde qu'on le suppose. La femme du laboureur, a plus d'idées, plus de prévoyance, plus d'autorité que celle de l'artisan. Souvent, il est vrai, son langage manque de politesse et ses manières de douceur; mais percez ce voile, rassurez ce cœur timide, avancez avec elle dans la campagne, et ses connaissances toutes naturelles deviendront pour le savant lui-même une source de savoir. Elle vous dira le nom des plantes utiles, leur usage et leur culture; vous apprendrez d'elle quels sont les signes qui font pressentir les tempêtes ou espérer un beau jour, la saison prescrite au retour des oiseaux, la fleur qui paraît la première, celle qui montre les heures ou qui se ferme à l'approche de la pluie : sa science comprend l'expérience du village, les souvenirs des vieillards, les exemples de sa mère et les travaux de ses compagnes : car toutes ces jeunes filles ont appris à élever les troupeaux, à préparer le laitage, à blanchir le linge, à filer le lin, à aimer et à soigner les petits enfants.

Digitized by Google

Riche de ce fonds naturel et de l'instruction primaire que l'État promet enfin aux enfants de nos campagnes, la jeune fille élue par le pasteur ne quitterait les travaux de la ferme que pour cultiver et perfectionner les arts domestiques, si nécessaires et si négligés au village; arts charmants qui polissent les mœurs, développent les grâces, donnent le bien-être, et rendent la vie plus douce et plus innocente.

L'ordre et l'exquise propreté régneraient donc sous le toit du pasteur. Sa table hospitalière serait toujours couverte d'un linge blanc, filé dans sa propre maison; on y verrait, avec tous les biens que donne la saison, des légumes et des fruits conservés par les soins de sa compagne. Des fleurs embelliraient ses jardins, une vache ou des chèvres animeraient sa prairie; enfin tout ce que la main gracieuse d'une femme peut ajouter à l'abondance, se trouverait sous le toit du presbytère. Et voyez quelle multitude de trésors inestimables sortiraient de ses doux exemples!

Une des causes les plus tristes de la grossièreté des villageois, c'est l'espèce de dégradation où des travaux trop rudes jettent les femmes. Ces travaux, qui sont ceux des hommes, leur font perdre de bonne heure leur beauté et jusqu'à leur sexe. La connaissance des arts domestiques introduite graduellement dans les chaumières rétablirait tout dans l'ordre. Que le cultivateur laborieux porte

Digitized by Google

dans ses bras d'inépuisables richesses, elles ne surpassent en rien les trésors qui reposent entre les mains d'une femme industrieuse. Il suffit de faire ce partage, c'est-à-dire de rentrer dans la loi de la nature, qui donne à l'homme puissant et robuste les travaux des champs, et à la femme économe et ménagère le gouvernement de la maison.

C'est dans cet accord de mutuels secours, presque inconnu au village; c'est dans ces travaux féminins, dont le charme nous délasse et nous ravive; c'est dans ces arts domestiques, qui adoucissent la rusticité en flattant à la fois le goût et les yeux, que repose aujourd'hui l'avenir de cent millions de paysans.

Depuis le renouvellement de la société, les campagnes sont séparées des villes par l'ignorance et le mal-être. Les choses ont été arrangées de façon que le citadin et le laboureur n'ont pas un sentiment commun; ce sont deux nations qui se touchent sans se confondre, se méprisent sans se connaître. Le douzième siècle est resté debout dans les champs avec ses superstitions et ses habitudes grossières : rendez aux femmes leurs occupations naturelles, et vous ferez entrer dans la chaumière la vie patriarcale, premier degré de civilisation.

Rapprochée des paysans par sa famille, de la bourgeoisie par son mari, la femme du pasteur

Digitized by Google

deviendrait le lien gracieux de toute l'échelle sociale. Assise à la table du château, elle en admirerait la délicatesse sans en envier l'abondance; elle modifierait la simplicité du village par la politesse du monde, et la politesse du monde par la franchise du village. Un chapeau de paille abriterait son visage, et ses adroites mains apprendraient à relever avec grâce sa belle chevelure. Modèle de ses compagnes, elle formerait leur goût, dégrossirait leur parure, épurerait leur langage : avec le temps, ces douces influences passeraient des femmes aux maris, des mères aux enfants, et il arriverait un jour où les deux extrémités sociales se trouveraient rapprochées par le vêtement, le langage et le bien-être; par l'amour du pays, sentiment nouveau dans nos campagnes, dont les habitants ne savent point encore que cette révolution, qu'ils ont vue passer toute sanglante, leur apportait la liberté et leur léguait une patrie.

Devenue mère, la femme du pasteur verrait croître son influence de tout l'amour qu'elle porterait à ses enfants. Elle inspirerait aux autres mères la douceur des paroles, qui conduit à la douceur des actions, et, avec le temps et les leçons du pasteur, ses exemples deviendraient des principes. Adoucir au village le sort des petits enfants, c'est commencer la régénération des hommes. Nos modernes châtelaines sont placées trop haut pour exercer jamais cette influence : mais la femme du

Digitized by Google

pasteur s'adresse à ses anciennes compagnes, et peut facilement devenir leur modèle. Entre le château et le hameau, il y a des parcs, des avenues, des grilles, des forêts; entre le presbytère et la cabane, il n'y a que le temple où les fidèles se rassemblent pour entendre la parole divine, et l'humble cimetière où le pasteur et le troupeau doivent se retrouver un jour, à l'ombre de la même croix.

Je suppose toujours que l'indépendance du pasteur est assurée; qu'il a la passion de son état; qu'il est profondément instruit de ses devoirs de chrétien et de prêtre; qu'il a le goût du beau, du juste, du vrai; qu'il ne s'est marié qu'après de mûres réflexions; et qu'il a choisi, dans une famille vertueuse, une fille bien née, douée d'un bon cœur, d'un esprit juste et d'une figure agréable. Je suppose encore que, dans la douce intimité du mariage, il s'est fait un échange de pensées entre les deux époux; que l'âme de la femme s'est formée aux enseignements d'une science facile, à ces conversations charmantes, inépuisables, où l'homme redit à sa compagne les événements de toute sa vie, où il l'initie à ses études les plus délicieuses, à ses émotions les plus profondes, où il forme avec elle les projets d'un riant avenir, et la conduit ainsi, par des sentiments de reconnaissance, aux certitudes ravissantes d'un bonheur éternel. Doux entretiens, épanchements célestes,

Digitized by Google

liens sacrés du cœur et de l'intelligence, instructions, vertus, amour, vous débordez de la coupe nuptiale! A qui vous a goûté, il ne faut plus d'autre bonheur. Former l'âme d'une femme, y éveiller le sentiment de l'infini, y diviniser la sagesse, nourrir sa pensée de vos pensées, ses émotions de vos émotions, donner à son âme les ailes d'un ange, et voir tous les trésors que nous lui prodiguons se fondre dans son cœur, et revenir à nous par l'amour, c'est jouir sur la terre des félicités du ciel, c'est anticiper sur notre immortalité.

Ainsi s'adouciraient par le bonheur les sévérités du sacerdoce. Le mariage des prêtres, c'est, en d'autres termes, la réforme du clergé et la civilisation du monde. Mettez un peu moins de magnificence dans nos églises, et un peu plus de bien-être dans les presbytères. La vue de l'or sur les autels ne rappelle aux hommes que leurs passions mauvaises. Dans les temples pauvres, au contraire, le cœur éprouve une piété profonde : là, nul n'est tenté de se mettre à la place de Dieu. Sans doute la gravité du pasteur disparaîtrait en partie dans le mariage; mais, pour être moins grave, en serait-il moins honoré? Tout ce qu'il perdrait en hommage, ne le regagnerait-il pas en amour? On ne redoute plus sa présence, et lorsqu'il paraît dans la chaire de vérité, portant le livre des Évangiles, un murmure flatteur s'élève autour de lui, et les hommes se disent entre eux : Écoutons celui-ci, la

Digitized by Google

parole de vie est en lui; il nous console, il nous aime, il rompt son pain avec le pauvre, et, comme une poule, il rassemble nos enfants sous ses ailes. Ses filles sont l'exemple de nos filles, ses fils vivent au milieu de nous, et, un jour, par d'heureux mariages, ils entreront dans nos familles. Ainsi s'évanouiraient ces apparences austères qui effraient les regards sans attirer les âmes, et qui n'offrent en exemples que des vertus stériles, puisqu'elles sont insociables.

Pour faire revivre le culte et la prière, pour redevenir l'âme de la société, que manque-t-il au ministre du Seigneur? il lui manque d'en être le modèle !

En effet, dans l'état des choses, rien ne rapproche le prêtre catholique de son troupeau : c'est un homme sévère, qui vit seul, qui fuit le plaisir, qui le blâme, qui le défend, qui voit partout les tentations du diable et les épouvantements de l'enfer.

Ce qu'il y a de pis, c'est qu'on travaille chaque jour à continuer cet état de choses. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur l'enseignement de nos petits séminaires. Au lieu d'ouvrir devant le jeune lévite une large carrière d'intelligence et de vertu, on l'élève dans la superstition; au lieu de le former au désintéressement, on lui infuse une ambition collective; au lieu de le soumettre à la règle, on le condamne à la double pri-

Digitized by Google

vation de sa raison et de ses sens; au lieu de lui inspirer l'amour de l'ordre et de la simplicité, on le consacre à la domination, puis on le jette au monde pauvre, isolé et dénué.

Sans doute la vie du prêtre évangélique a ses privations comme toute vie humaine : elle a ses devoirs et ses combats, plus, la mission du pasteur, qui est toute de bienveillance et d'indulgence. Celui-là ne prêche pas les austérités, mais la règle; il sanctifie par sa présence jusqu'à la joie des festins, et, chaque dimanche, sa douce compagne conduit les chœurs dans le temple et la danse sous la feuillée; car, au village, toutes les fêtes sont religieuses, et se célèbrent à l'église et aux champs.

En terminant cette faible esquisse du prêtre romain et du prêtre évangélique, j'éprouve le besoin de protester contre le scandale de toute espèce d'interprétation. Personne plus que moi ne rend justice aux vertus des curés de campagne, personne plus que moi ne désire étendre leur influence en relevant leur dignité; mais si les ministres sont bons, les institutions sont mauvaises. C'est une armée qui combat pour des vanités évanouies, sans autre bénéfice que la misère et le mépris. On la condamne à continuer le travail du douzième siècle et l'on ne voit pas que tout est perdu si elle ne commence enfin le travail du dix-neuvième. C'est dans le mouvement qui emporte les peuples vers une perfectibilité indéfinie

Digitized by Google

qu'est aujourd'hui le salut du peuple. Ce mouvement est éternel. La faute du sacerdoce n'est pas de l'avoir méconnu, mais de l'avoir enchaîné dans les dogmes et dans les mystères.

Rome, au lieu de marcher en avant, tourne depuis des siècles dans un cercle purement théologique, élargissant le domaine de la foi, et rétrécissant celui de l'intelligence, épuisant la curiosité humaine dans l'absurde, en sorte qu'à la première rencontre de la vérité le pouvoir ascétique s'est écroulé, et les peuples se sont trouvés du même coup sans superstition et sans religion.

Peut-être l'esprit humain ne pouvait-il se perfectionner qu'à ce prix; peut-être fallait-il passer par toutes les turpitudes du moyen âge pour arriver à de meilleures idées. Mais un fait bien constaté, c'est que les lumières nous sont venues par l'Évangile, malgré le sacerdoce, qui avait bâti dans les ténèbres. Non que la société chrétienne ait manqué de docteurs, d'écoles ou de bibliothèques. Les écrits étaient nombreux, mais stériles: l'esprit humain refaisait sans cesse la même pensée. Lorsqu'on se plonge dans cette étude, on est épouvanté du vide. De l'éloquence, des idées poétiques, ascétiques, théologiques, la morale des anachorètes, la religion de la pénitence, les visions délirantes du somnambulisme, l'apologie du martyre; voilà ce qu'on rencontre à chaque page dans ces pères de l'Église qu'on vante tant, et

Digitized by Google

qu'on lit si peu. Point d'idées larges et généreuses, pas un de ces sentiments évangéliques qui embrassent le genre humain, nulle intelligence de l'amour de Dieu et du prochain : l'aumône au lieu de la charité, le fanatisme au lieu du premier commandement; rien, rien, absolument rien pour l'amélioration des peuples et la civilisation du monde. De saint Jérôme à Bourdaloue, de saint Augustin à Bossuet, toujours le Dieu terrible, le Dieu des vengeances, l'excommunication, la damnation, l'enfer. Les saints lisaient l'Évangile sans en rien tirer ni pour eux, ni pour les autres. Ils possédaient seuls le livre qui devait civiliser les peuples, et ils s'en servaient pour établir et pour régulariser des moines. Nous avions les austérités de l'Inde au lieu de la morale du Christ. Il a fallu l'invention de l'imprimerie, seconde révélation, pour leur arracher ce livre et le donner à l'univers. Osons le dire, sans le génie de Faust et de Guttemberg, la doctrine de Jésus-Christ était perdue pour l'humanité. L'Évangile n'existe véritablement que de cette époque, et l'intelligence de sa morale ne date que de l'avénement de Fénélon.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

DU DOGME ET DE LA MORALE.

Celui qui aime court, vole, et se réjouit, il est libre, et rien ne l'arrête.
(Imitation de Jésus-Christ.)

Le petit nombre des principes que nous venons de poser suffit à la religion du genre humain. L'univers est le temple de cette religion, où tous les cultes sont admis, où, au milieu des rites variés, des cérémonies diverses, des dogmes et de la foi de tous les peuples, l'Évangile rayonne ses pures clartés.

L'unité dans le dogme n'est qu'une ambition fatale aux progrès du genre humain. L'unité dans la morale est la civilisation pacifique de tous les peuples de la terre. Ainsi, rien d'illusoire dans l'idée de fonder une religion universelle; car la religion, ce n'est pas le culte, ce n'est pas le dogme : c'est l'amour de Dieu et des hommes. Pu-

rifier toutes les croyances par l'action de cette morale divine, c'est donner le monde à Jésus-Christ; à Jésus-Christ, qui n'est pas venu réunir les hommes dans un même culte, mais devant un même Dieu; suivant cette parole adorable : « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. » Aussi quiconque aime Dieu comme un père, et les hommes comme des frères; quiconque tend la main à ses ennemis et bénit ses persécuteurs, fût-il sectateur de Mahomet, peut se dire disciple du Christ. Voilà comment l'Évangile est appelé à civiliser le monde. Il ne renversera pas les temples, il adoucira les hommes; il ne frappera pas les croyances, il donnera une pensée aux nations. Faites seulement que sa morale pénètre dans l'âme des barbares, et vous verrez s'éteindre la polygamie, les mutilations, les castes, l'esclavage, la tyrannie, qui est le mépris de l'homme, et le fanatisme, qui est l'ignorance de Dieu. Toutes ces abominations effacées, que restera-t-il en face des idoles? des Chrétiens.

Et c'est ici toute la pensée de Jésus-Christ. S'il eût voulu créer une religion, il eût commencé, comme Moïse, par enseigner les dogmes, les rites, les cérémonies, seules choses qui frappent les peuples. Or, l'Évangile est un code de morale, et non un livre de liturgie; il n'y est rien dit du culte, rien révélé de nos mystères; pourquoi? C'est que Jésus-Christ ne vint pas fonder une religion, mais les modifier toutes. Méditez ses enseignements :

Digitized by Google

il ne dit jamais ce qui peut flatter une peuplade, favoriser une secte ou séparer les nations. Ses doctrines conviennent à tous les climats, elles embrassent le genre humain. Il ne blâme aucune croyance et ne critique aucun gouvernement; mais il établit sa morale, mais il invite les hommes à l'amour de Dieu et des hommes, attendant de ce seul précepte la réforme de tous les maux qui pèsent sur l'humanité. Il ne parle pas de rien changer ; et par lui tout a été changé.

Pour rendre cette observation plus frappante, nous citerons un seul fait : l'esclavage. L'homme était alors une marchandise; on le conduisait au marché comme une bête de somme. Que Jésus eût tonné contre cet infâme trafic; qu'il en eût appelé aux nations de la barbarie des nations, on l'eût écouté sans le comprendre : l'usage était général, et l'aveuglement faisait le droit. Chose admirable! le Dieu se tait sur le crime, mais il établit la confraternité du genre humain; il dit : TOUS LES HOMMES SONT FRÈRES! et l'esclavage disparaît à mesure que l'intelligence de cette vérité se fait sentir au monde civilisé.

Les grandes révolutions n'arrivent qu'avec l'intelligence des grandes vérités.

La marche tracée par Jésus-Christ est donc la seule qui puisse régénérer le monde. Il faut établir les principes sans attaquer les préjugés qui ont les nations pour défenseurs, et tout attendre du

Digitized by Google

temps et de la raison universelle. La vérité n'efface l'erreur que lentement et graduellement, comme l'aurore efface les ténèbres.

Une dernière observation, et je termine.

L'Occident barbare a reçu le dogme avant de recevoir la morale; aussi est-il resté longtemps barbare. Aujourd'hui ses destins sont changés, et, il faut bien le dire, c'est par l'intelligence philosophique de l'Évangile qu'il est arrivé à la civilisation et à la liberté.

Profitons de l'expérience, et que l'esprit évangélique se fasse sentir à l'autre moitié du globe, comme un vent salubre et gracieux qui souffle sans cesse d'Occident en Orient.

CHAPITRE XIII

RÉCAPITULATION.

Maintenant leur sort est en vos mains : dites un mot, et ils vivront; dites un mot, et ils mourront.

(SAINT VINCENT DE PAULE.)

Je touche au terme de mon travail, et ce moment si désiré, lorsque je ne l'entrevoyais que dans un vague lointain, à mesure qu'il approche, m'apparaît environné de craintes et de déceptions trop justifiées par mon insuffisance. Je sens que l'erreur a dû se glisser dans ces feuilles éphémères, et cette idée serait pour moi le plus terrible des supplices, si je ne me rendais ce témoignage qu'en cherchant la vérité, je ne l'ai demandée qu'à Dieu. Écartant toutes les autorités humaines, j'ai ouvert le grand livre de la nature : il m'a semblé que l'œuvre devait exprimer la pensée de l'ouvrier.

Sans doute, j'ai pu me tromper dans des interprétations d'un ordre si élevé; mais en invitant tous les hommes aux mêmes études, j'ai, pour

Digitized by Google

ainsi dire, rectifié d'avance toutes mes fautes : convaincu de ma propre faiblesse, que puis-je davantage? j'appelle de mon livre au livre de la nature, de ces pages débiles au contrôle de l'humanité.

Deux choses m'ont fortement préoccupé en écrivant cet ouvrage :

1° La nécessité de donner aux vérités morales une origine mathématique, une base inébranlable ;

2° La découverte de l'agent universel qui doit se saisir de ces vérités pour nous en imprimer l'image.

Or, ici-bas, il n'y a de puissance universelle que celle des femmes. La nature leur a donné notre enfance et livré notre jeunesse. Enfants, nous leur devons nos pensées ; jeunes, nous leur prodiguons nos sentiments ; et plus tard elles continuent comme épouses ce qu'elles ont commencé comme mères et comme amantes. Ainsi le cercle tout entier de notre vie se déroule sous leur influence. La mission de la faiblesse est de régler la force ; la mission de l'amour est de faire aimer la vertu.

On a si souvent répété cette vérité qu'elle est devenue vulgaire ; et cependant, qui songe à en faire quelque chose? qui songe à verser dans l'âme des mères toutes-puissantes, les principes qui pourraient régénérer les enfants?

Ces principes ne conduisent pas à la fortune,

Digitized by Google

mais au bonheur : ils s'adressent tous à l'âme.

C'est donc par l'étude des facultés de l'âme que doit commencer notre éducation.

Jusqu'à ce jour, on les avait confondues avec les facultés de l'intelligence, qui sont purement terrestres, et cette confusion était l'arme la plus puissante des matérialistes ; nous l'avons brisée dans leurs mains : séparant le bon grain de l'ivraie, l'essence intellectuelle de la matière intelligente, nous avons tiré la ligne qui sépare le néant de l'immortalité.

Quelle surprise et quelle joie ! A mesure que nous avancions dans ce travail, les vérités les plus sublimes venaient à nous naturellement et simplement ; et la séparation étant terminée, il se trouva que les facultés de l'intelligence tendaient toutes à la terre, et que l'âme, comme un soleil, rayonnait toute vers Dieu !

Ainsi chaque homme porte avec lui, non la démonstration de l'existence de Dieu, mais quelque chose de plus puissant et de plus irrésistible, cinq facultés qui le découvrent.

C'est au développement de ces cinq facultés de l'âme que doit tendre l'éducation des mères de famille : le reste appartient à l'éducation vulgaire, et ressort de l'intelligence.

L'âme nous élève à Dieu, et Dieu, comme l'a si bien dit Raymond Sebon, est ce qui peut se concevoir de plus grand. Sur cette première vérité

Digitized by Google

s'appuient toutes les autres. Dieu est l'origine de tout ; et il a rendu ses pensées visibles en leur donnant un corps et en nous donnant une âme.

Nous avons essayé de déchiffrer quelques lignes du grand livre qu'il a placé sous les yeux du genre humain, et nous avons vu toutes nos erreurs disparaître devant cette révélation divine. Platon s'est épuré, et l'Évangile même, dépouillé de tous les voiles dont le moyen âge obscurcit sa lumière, est redevenu l'expression la plus harmonieuse des lois de la nature.

Les deux livres se rencontrent dans cette vérité si simple et si vaste :

« Unité de Dieu. »

Et dans ce sentiment si sublime et si naturel :

« Amour de Dieu et des hommes. »

« Unité de Dieu, »

C'est-à-dire un seul Dieu, père de tous les hommes ; par conséquent, des frères sur tout le globe.

L'égalité des droits, la liberté de tous, l'abolition des priviléges, des castes, de l'esclavage, de la guerre, de la peine de mort, ressortent de la confraternité du genre humain.

« Amour de Dieu et des hommes. »

Ici, la religion prend un caractère moral en unissant Dieu à l'homme, comme le père à l'enfant; et la morale prend un caractère religieux en unissant l'homme à Dieu, comme l'enfant au père.

Digitized by Google

A mesure que l'âme se pénètre de ces sentiments divins, les haines nationales s'éteignent, les préjugés s'évanouissent, la civilisation s'étend, le grand peuple se forme, et le règne de Dieu s'avance de l'Occident à l'Orient.

Le règne de Dieu, c'est le bonheur de l'homme dans la vertu.

L'univers y arrivera par l'étude des lois de la nature et par leur comparaison avec les lois humaines. Études pieuses, qui donneraient à nos enfants la présence continuelle de Dieu; contrôle sublime qui les conduirait à la découverte de toutes les vérités physiques et morales, puisque la vérité n'est que le témoignage que la nature rend de son auteur.

Et pour accomplir cette prodigieuse révolution, pour changer les destinées du monde, pour réunir les familles, pour ressouder les nations, que faut-il? Il faut qu'une génération entière nous arrive avec l'intelligence de ces vérités; il faut qu'un grand peuple les reçoive sur son berceau.

O femmes! si vous pouviez seulement entrevoir quelques unes des merveilles promises à l'influence maternelle, avec quel noble orgueil vous entreriez dans cette carrière que la nature vous ouvre généreusement depuis tant de siècles! Ce qui n'est au pouvoir d'aucun monarque, d'aucune nation, il vous suffit de le vouloir pour l'exécuter. Seules sur la terre vous disposez de la génération qui

Digitized by Google

vient de naître, et seules vous pouvez en réunir les membres dispersés et leur imprimer le même mouvement. Ce que je n'ai pu mettre que sur ce froid papier, vous pouvez le graver dans le cœur de tout un peuple. Je vous offre une faible image de la vérité, et la vérité elle-même vous pouvez la léguer au monde. Ah ! lorsque, dans nos promenades et dans nos jardins publics, je vois accourir de toutes parts cette foule bruyante de petits enfants, qui se livrent aux jeux de leur âge, mon cœur tressaille de joie en songeant qu'ils vous appartiennent encore ! Que chacune de vous travaille seulement au bonheur de son enfant ; dans chaque bonheur particulier, Dieu a placé la promesse du bonheur général. Jeunes filles, jeunes épouses, tendres mères, c'est dans votre âme bien plus que dans les lois du législateur que reposent aujourd'hui l'avenir de l'Europe et les destinées du genre humain !

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE TROISIÈME.

ÉDUCATION DE L'AME. RECHERCHES DE LA VÉRITÉ.

ÉTUDES MORALES ET POLITIQUES DE LA MÈRE DE FAMILLE.

Pages.

CHAPITRE PREMIER. De l'Erreur et de la Vérité. . 7

— II. De la raison logique, ou de l'Autorité du raisonnement. 13

— III. De l'Autorité des Docteurs. 18

— IV. De l'Autorité du Genre Humain. . . . 29

— V. De la raison divine. 35

— VI. Unité de Dieu. 37

— VII. Influence d'une seule Vérité sur le Monde. 40

— VIII. De quelques attributs de la Divinité. 47

— IX. Étude de Dieu dans l'Ame humaine. . 58

— X. Étude de Dieu dans la nature. 65

— XI. Des Lois de la Nature. 79

— XII. Du Sentiment de la Divinité. De la Sociabilité du Genre Humain. Première et seconde loi morale de la Nature. . . . 85

— XIII. De l'Amour de la patrie. Loi physique et morale de la Nature. 95

— XIV. Suite du même sujet. 99

Pages.

Chap. XV. De l'Amour. Loi physique et morale de la Nature. 102
— XVI. De l'Amour maternel. Loi physique et morale de la nature. 112
— XVII. De quelques autres Lois de la Nature. 118
— XVIII. Aucun objet ne contient en soi la cause première de son existence. Loi physique et morale de la Nature. 120
— XIX. Du partage du Globe entre l'Homme et la Femme. Loi physique et morale de la Nature. 121
— XX. La Réaction est égale à l'Action. Loi physique et morale de la Nature. . . 128
— XXI. L'Homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau. Loi morale de la Nature. 136
— XXII. De la perfectibilité du Genre Humain. Loi morale de la Nature. 146
— XXIII. De la Vie et de la Mort. Loi de la Nature. 156
— XXIV. Application des Lois de la Nature aux Lois des Hommes. 161
— XXV. Suite du même sujet. 171
— XXVI. De la Guerre d'après la Loi de la Nature. 178
— XXVII. Répétition. 187
— XXVIII. Appréciation des lois politiques de Crète, de Sparte, d'Athènes, de Rome, par les Lois de la Nature. 188
— XXIX. Appréciation de la République de Platon par les Lois de la Nature. . . . 193
— XXX. Des Espérances de l'avenir. . . . 205

Digitized by Google

LIVRE IV.

ÉDUCATION DE L'AME. ÉTUDES MORALES DE L'ÉVANGILE. RELIGION DE LA MÈRE DE FAMILLE.

Pages.

CHAPITRE PREMIER. Étude de Dieu dans l'Évangile. 215
— II. De la Religion du Genre Humain. . . 221
— III. Du Christianisme des premiers siècles et du Christianisme d'aujourd'hui. . . 233
— IV. D'une grande Révolution opérée dans les doctrines dès les premiers siècles. . . 239
— V. Des véritables Doctrines de l'Évangile. . 245
— VI. De la Sainteté. 253
— VII. De la Virginité. 265
— VIII. Du Célibat ecclésiastique. 278
— IX. Le Prêtre romain. 293
— X. L'Espérance et la Foi. 303
— XI. Le Prêtre évangélique. 306
— XII. Du Dogme et de la Morale. 318
CHAPITRE XIII. Récapitulation. 322

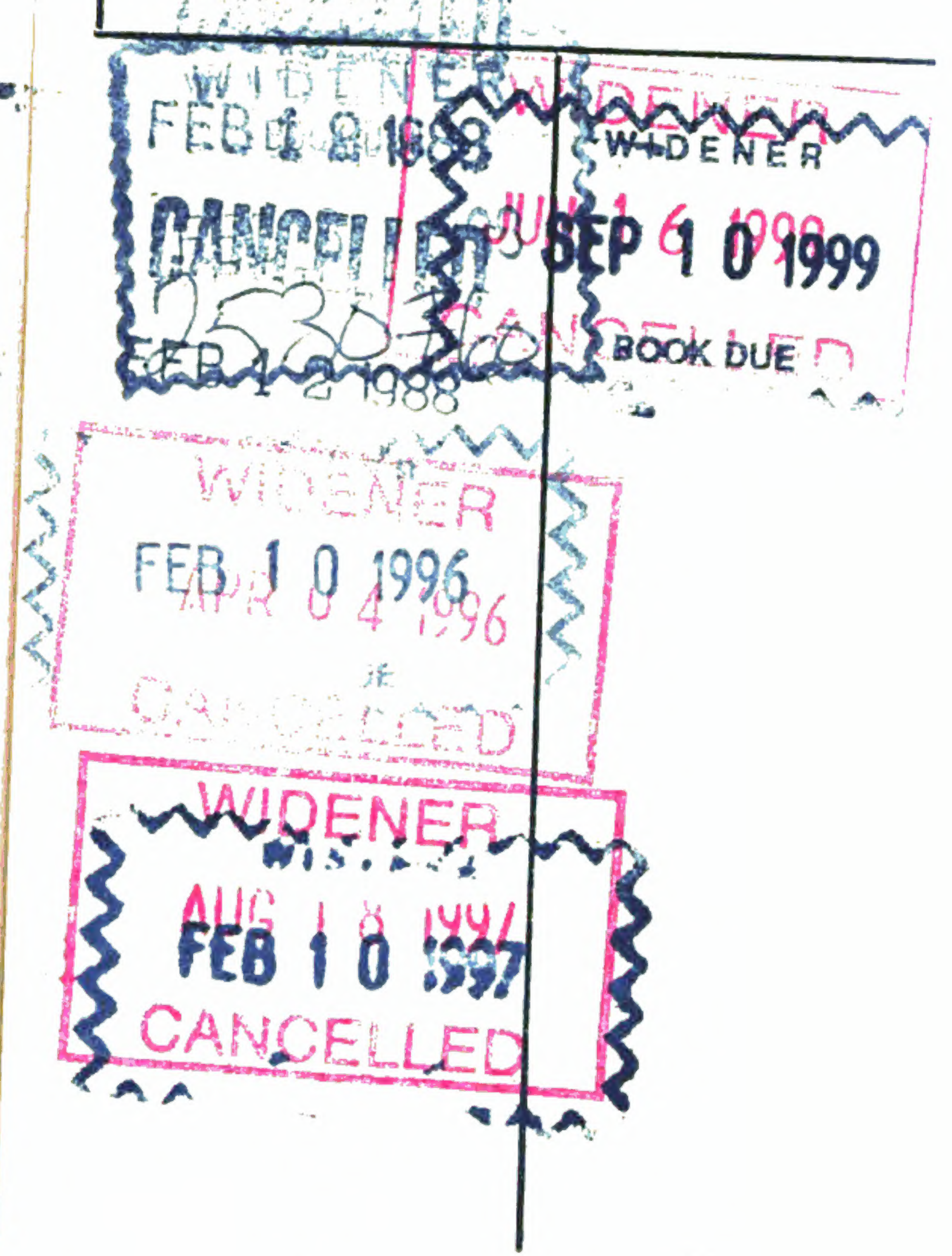
FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.



Digitized by Google

Digitized by Google